

LES CHRONIQUES
ANCIENNES DU TOGO

N° 6



**UNE ACTRICE DE CINEMA
DANS LA BROUSSE
DU NORD-TOGO (1913 - 1914)**

et

**LE BARON CODELLI :
UN INVENTEUR
AU TOGO**



Editions HAHO
PRESSES DE L'U.B.
Editions KARTHALA

“LES CHRONIQUES ANCIENNES DU TOGO”

n° 6

**UNE ACTRICE DE CINEMA
DANS LA BROUSSE
DU NORD-TOGO
(1913 - 1914)**

Traduit et commenté
par
Philippe DAVID

suivi de :

**LE BARON ANTON CODELLI,
UN INVENTEUR AU TOGO**

par
Vesna AMBROŽIĆ-CAMPBELL

1996

LES CHRONIQUES ANCIENNES DU TOGO

Directeur de la collection : Nicoué L. GAYIBOR (UB)
Secrétaire de rédaction : Yves MARGUERAT (ORSTOM)

A paraître (titres provisoires)

- n° 7- LOMÉ A LA FIN DU XIX^è SIÈCLE
présenté par le Département d'allemand de l'UB.
- n° 8- AUTOBIOGRAPHIES DE TOGOLAIS D'AUTREFOIS
présenté par le professeur Jonas Riesz (Université de Bayreuth).
- n° 9- MÉMOIRES D'UN PLANTEUR ÉWÉ (1930-1960)
présenté par Benoît Antheaume (ORSTOM).
- n° 10- AUTOUR DE BISMARCKBURG : LES EXPLORATIONS DU
CENTRE ET DU NORD DU TOGO (1889-1895)
présenté par Jean-Claude Barbier (ORSTOM).
-

Dessin de couverture : Paul AHYI
Mise en page : Raoul Nicoué AMOYI

Editions HAHO, Lomé, 1996
B.P. 378, Lomé.
ISBN 2-906718-61-0
© UB et ORSTOM, Lomé

AVANT-PROPOS

par
Yves MARGUERAT

Une actrice de cinéma, une "starlette" de 22 ans dans les si sérieuses "*Chroniques anciennes du Togo*" ! Et pourtant, le récit que nous a laissé de ses aventures la jeune Meg Gehrts est un témoignage tout à fait précieux sur le Togo à l'extrême fin de la période allemande - le dernier, en fait, avant la catastrophe d'août 1914. Les textes -très nombreux- qui paraîtront après la guerre et la perte de son empire colonial par l'Allemagne seront pour l'essentiel des plaidoyers "pro domo", des justifications a posteriori face aux critiques que les Alliés avaient utilisées pour justifier la saisie des colonies du vaincu.

Ce livre de voyage, paru à Londres (en anglais) en 1915, donc en pleine guerre, n'a aucune visée politique (la colonisation étant, bien sûr, admise par principe). Mlle Gehrts ne se prétend pas non plus journaliste, ni ethnologue : elle n'est qu'une jeune fille de bonne famille, jolie et charmante, dotée d'une solide santé physique et morale, toute européenne (surtout anglophile) de culture, pleinement féminine dans ses goûts pour la mode et tout ce qu'elle appelle elle-même "les frivolités". Mais elle possède aussi d'excellentes qualités d'observation, et surtout elle éprouve de la sympathie pour les gens au milieu desquels elle est venue vivre, pourtant réputés à l'époque encore fort "sauvages".

Car l'équipe anglo-allemande du major Schomburgk -belle figure de "broussard", jeune encore, mais déjà vieux bourlingueur d'Afrique, reconverti dans le cinéma (encore bien artisanal à l'époque⁽¹⁾, et qui ne s'aventurait guère hors des studios)- est à la recherche de l'Afrique la plus "profonde", la plus "primitive" possible, qu'elle va chercher dans le Centre et surtout l'extrême Nord du Togo, région encore fort peu pénétrée, et encore moins décrite : nous ne disposons jusqu'ici d'aucun témoignage sur les régions au nord de Bassar (le pays konkomba, la ville de Mango, la haute vallée de l'Oti jusqu'aux environs de Mandouri...). Meg Gehrts sait très bien faire revivre pour nous des gens, des villages, des paysages, que n'avaient vus jusqu'ici que quelques

(1) Faut-il rappeler qu'il n'a été mis au point qu'en 1895 ?

explorateurs et administrateurs, depuis à peine quinze ans, et qu'elle est, non sans une légitime fierté, la première Blanche à découvrir.

Outre l'intérêt anthropologique -incontestable- de ses pages, ce que Meg Gehrts nous apporte de plus précieux, et d'absolument unique, est sa sympathie pour les femmes qu'elle rencontre, sa curiosité pour leur vie quotidienne, leurs manières de s'habiller, de s'occuper des enfants... (c'est en apprivoisant les enfants qu'elle sait se faire accepter dans certains villages plus que méfiants, presque hostiles). Dans une société coloniale fondamentalement raciste, elle fraternise de femme à femme avec les Togolaises, et communique un souffle rare de douceur et d'amitié à ces ultimes pages coloniales allemandes.

Meg Gehrts n'a aucune prétention d'écrivain : ses phrases en anglais (certainement retravaillées à Londres après le retour de l'auteur en Allemagne) ont la longueur et la lourdeur qu'affectionnait la langue allemande de ce temps. Mais la traduction a su les clarifier pour le lecteur d'aujourd'hui, et l'ensemble se lit avec facilité et plaisir. Rendons grâce à Philippe David (fin connaisseur du Togo ancien, déjà traducteur et commentateur du précieux livre de Heinrich Klose, n° 3 de cette collection) d'avoir pour nous ressuscité ce texte et son sympathique auteur. Il nous expliquera aussi, en postface, ce que sont devenus les protagonistes de cette si originale aventure. Une interrogation subsiste cependant : que sont devenus ces films tournés par Schomburgk, développés et projetés en Angleterre juste avant que n'éclate la guerre ? On en a perdu toute trace, hormis une bande de 76 minutes, composée de séquences disparates, baptisée "*Im deutschen Sudan*", conservée en Allemagne, et projetée à Lomé en 1984, puis en 1992. Des films de fiction où jouait Meg Gehrts, certainement fort révélateurs de l'esthétique et des mythologies de l'époque, on ne possède absolument plus rien. Les Togolais pourront-ils un jour voir quand même les plus anciens documents cinématographiques de leur histoire ?

Au moment même de boucler cet ouvrage, un heureux hasard nous a mis sur la piste d'un personnage croisé dans cette aventure (dont il fut en fait -on va le découvrir ici- un protagoniste décisif) : le baron autrichien (ou, plus exactement, slovène) Anton Codelli, génial constructeur de la station de radio de Kamina. C'est sa compatriote Vesna Ambrožič-Campbell, plus connue comme l'une des figures marquantes des arts plastiques au Togo, qui a su retrouver les éléments de sa biographie et faire revivre pour nous cette silhouette peu ordinaire. Mais il reste là encore beaucoup à découvrir.

On s'y efforcera.

Titre original :

**A CAMERA ACTRESS IN THE WILDS
OF TOGOLAND**

Aventures, observations et expériences d'une actrice de cinéma dans les forêts d'Afrique occidentale au cours du tournage de films décrivant la vie indigène et de scénarios d'aventures anglo-africaines où elle jouait le rôle d'une femme blanche.

par

Miss M. G E H R T S

avec une préface du Major H. Schomburgk

avec 65 illustrations et une carte.

L O N D R E S

SEELEY, SERVICE & Co.
38 GREAT RUSSELL STREET
1 9 1 5

NB : Toutes les illustrations et leurs légendes sont extraites de l'édition originale du livre. Les photos sont pour la plupart du major Schomburgk.



Le major Schomburck, chef et organisateur de l'expédition. (Au cours des seize dernières années, il n'en a passées que deux hors d'Afrique).
(NB : Ce "vieux broussard" a en réalité à peine 33 ans)

PREFACE

par
le Major Hans SCHOMBURGK, F.R.G.S. ⁽¹⁾

C'est en rentrant de ma première expédition cinématographique en Afrique occidentale, en juin 1913, que je décidai de tenter de filmer des pièces indigènes dans leurs vrais décors naturels. J'avais pour but de permettre en quelque sorte au public européen de voir des scènes de la vie des indigènes d'Afrique telle qu'elle était autrefois sur tout le continent, telle qu'elle l'est même encore de nos jours dans les régions le plus lointaines et les moins visitées ; en outre je visais à présenter ces diverses scènes d'une manière qui fût agréable et intéressante pour des publics de toutes catégories et de toutes conditions.

Pour cela, il me fallait donc trouver une femme blanche capable de jouer les principaux rôles, assistée de figurants indigènes. Mes vues se portèrent aussitôt sur Mademoiselle Gehrts, une personne dont j'avais fait la connaissance peu de temps auparavant et que je savais être une sportive accomplie, bonne cavalière et douée de solides qualités de comédienne.

Il ne me fallut pas longtemps pour la convaincre d'accepter mon offre. Mais ses parents soulevèrent maintes objections, essentiellement fondées sur les dangers supposés et les privations qu'ils estimaient -pas entièrement à tort- inséparables d'une telle équipée. Toutefois, ces objections furent finalement surmontées ; le projet fut entrepris et mené avec succès jusqu'à son terme ; ce livre, entre autres, en est le résultat.

Personnellement, je dois avouer que le classique récit de voyage africain écrit par ce genre de femme qui fait le tour du monde ne m'impressionne guère favorablement. Lorsqu'elles sont, je veux dire, de cette espèce qui, ou bien se cramponne délibérément et soigneusement à la côte, ou

(1) "*Fellow of the Royal Geographic Society*" : membre de la Société royale de Géographie (britannique). Titre très apprécié dans le milieu des explorateurs.

alors ne s'aventure à l'intérieur que sur une faible distance en suivant les pistes caravanières pour vous débiter après coup une longue enfilade de faits et d'inventions qui ne font que susciter les sourires de ceux qui connaissent vraiment l'Afrique, démontrant par là -car c'est à peu près toujours le cas- que, lorsqu'il s'agit de ce continent immense et si merveilleux, plus peut-être que pour aucun autre, il est dangereux... de ne pas savoir grand'chose.

Le livre de Mlle Gehrts -je le dis en toute franchise et liberté, sans crainte ni complaisance- n'est pas de ce genre. Elle a complètement quitté les sentiers battus et c'est si vrai qu'au nord de Sokodé, elle fut réellement la première et seule femme blanche que les indigènes eussent jamais vue. Elle a donc eu le plaisir de contempler ces intéressantes populations -Tchaoudjo, Konkomba, Tchokossi et bien d'autres- dans leur état sauvage originel, libre, intact et fier.

Je suis heureux de dire qu'elle a goûté toutes les occasions qui lui ont été offertes, usant de ses facultés d'observation à bon escient et parvenant à des résultats plus que surprenants, même pour les vieux habitués du pays. C'est elle qui a, par exemple, découvert ce curieux mode de fabrication de perles à partir de noix de palme décrit au chapitre VII, ainsi que cet exceptionnel village indigène fortifié dont on trouvera le plan et le croquis -avec une description complète extrêmement intéressante- au chapitre XII.

Ces raisons m'amènent à ne pas être d'accord avec le point de vue qu'elle exprime dans son avant-propos et selon lequel son livre n'a aucune valeur scientifique. Je désapprouve également l'essentiel de ce qu'elle écrit dans le chapitre introductif au sujet de ma personne : c'est bien trop flatteur.

Ceci dit, je ne saurais assez louer le travail qu'elle a accompli tout au long de notre expédition. J'ai seulement peur qu'aucun lecteur n'apprécie, ni ne comprenne à travers son récit extrêmement laconique ce qu'elle a réellement enduré au cours du tournage de nos films d'aventures.

Mlle Gehrts s'est également chargée de l'intendance, et, j'en suis certain, tous les membres de l'expédition ne seront que trop heureux de le certifier : personne n'aurait jamais pu en faire de meilleure que celle gérée avec tant d'aisance et de brio par notre "petite mère", comme nos "boys" avaient coutume de l'appeler.

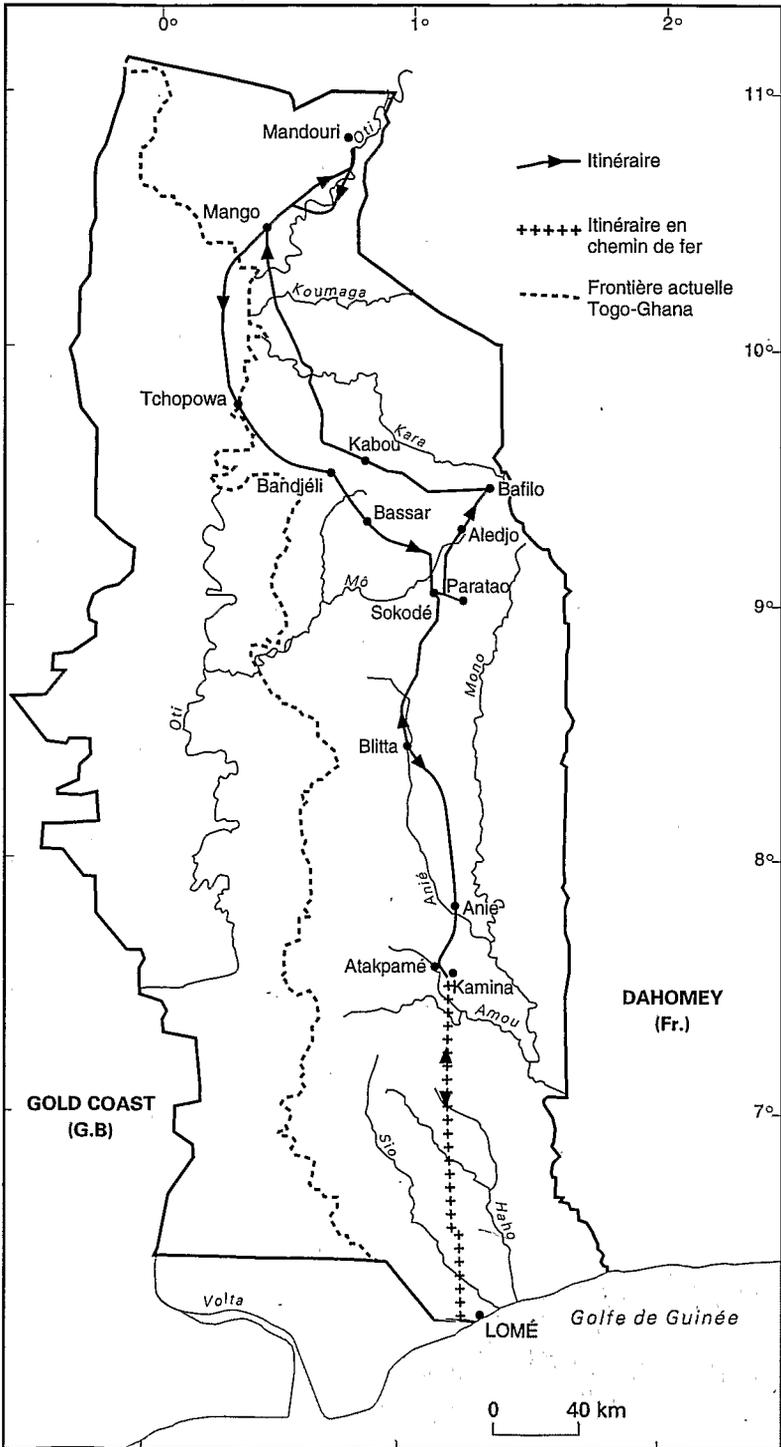
J'aimerais dire enfin que ce livre présente l'originalité d'être le premier récit publié d'un voyage à travers le Togo⁽¹⁾ qui ait jamais été écrit par un homme ou par une femme, blanc ou noir. Il est donc, d'une certaine manière, unique et je lui souhaite tout le succès qu'à mon humble avis il mérite.

Je ne puis en dire plus, mais je ne saurais en dire moins.

Londres, le 9 juillet 1914.

(1) Le terme de "Togoland", utilisé très souvent dans le texte, sera conservé par les Anglais jusqu'à l'intégration du Togo britannique au Ghana indépendant, en 1957. Les Allemands, quant à eux, l'avaient officiellement remplacé par "Togo" à compter du 1er janvier 1905. On peut considérer que le récit de Klose (paru en 1899, mais que Meg Gehrts et Schomburgk paraissent ignorer) est, en fait, le premier récit de voyage dans l'intérieur du pays (*Les Chroniques anciennes du Togo*, n° 3).

LE TOGO EN 1913-14





Deux jeunes figurants...
(NB : et Meg Gehrts)

INTRODUCTION

par
Meg GEHRTS

A l'origine, lors de ce premier départ pour l'Afrique occidentale, l'idée ne m'avait jamais un seul instant effleurée que mes expériences sur place pussent constituer le sujet d'un livre. Mais je succombai à l'habitude de tenir le journal de mes déplacements et, après coup, bon nombre de mes amis, ainsi que d'autres personnes de jugement, parurent estimer que c'était plutôt dommage que les aventures et impressions de la première femme blanche qui eût traversé le Togo aller-retour à partir de la côte jusqu'aux confins septentrionaux ne laissent aucune trace écrite. On me fit remarquer aussi que le fait que je fusse la première actrice de cinéma à tourner au sein de l'Afrique sauvage, avec des sauvages comme "figurants", accroîtrait très certainement l'intérêt d'un tel témoignage, même s'il n'en rehaussait pas la valeur.

Et c'est ainsi que cet ouvrage a vu le jour : disons, pour être parfaitement et absolument franche, qu'on le doit à mon égoïsme et à ma vanité flattée. Je voudrais dire d'entrée de jeu, toutefois, qu'il n'a pas la prétention d'ajouter quoi que ce soit à la somme des connaissances humaines au sens scientifique ; il s'agit tout bonnement du récit, simple et modeste, par une jeune fille, de ce qu'elle a vu et fait au sein de la population étrange et primitive d'un pays reculé et peu connu. Cependant, si l'on devait y découvrir quelque nouveauté d'intérêt anthropologique ou ethnologique, mon plaisir n'en serait que plus grand, car j'ai spécialement essayé, au mieux de mes capacités, d'ouvrir tout grands mes yeux et mes oreilles à ce genre de choses. De même, je serais ravie si ce premier essai en qualité d'auteur aidait à gagner des amis à la cause coloniale et contribuait à chasser l'idée totalement fautive selon laquelle l'Afrique occidentale serait -au sens où cette phrase est généralement entendue et interprétée- "le tombeau de l'homme blanc".

Pour moi et d'une façon générale, j'ai été aussi heureuse qu'en bonne santé lorsque j'étais là-bas ; je n'ai trouvé que gentillesse aussi bien de la part des Blancs que des Noirs ; et ce d'autant plus -vraiment- que j'ai fini par aimer et admirer un pays pour lequel, m'y aventurant pour la première fois,

j'éprouvais plutôt crainte et répulsion. Bref, l'Afrique m'a envoûtée comme elle en a -m'a-t-on dit- envoûté bien d'autres. Même à l'instant où j'achève d'écrire ces quelques lignes, je sens "l'appel de la brousse" me fouetter le sang.

Pour conclure ce rapide avant-propos, je souhaiterais qu'on me permette de remercier Son Altesse le duc de Mecklembourg, gouverneur du Togo⁽¹⁾ : l'intérêt personnel qu'il a manifesté à maintes reprises et de diverses façons pour l'agrément de notre expédition nous a permis de la mener entièrement à bien selon les voies que nous nous étions tracées dès le départ. Mes remerciements sont dûs également au commandant Triebe du S.S. *Henny-Woermann* pour les nombreuses attentions et gentillesses qu'il nous a manifestées au cours de notre première traversée, ainsi qu'à son collègue le capitaine Pankow de l'*Eleonore-Woermann* qui nous a pareillement prouvé sa sollicitude lors de la traversée de retour ; au lieutenant von Rentzel⁽²⁾ qui a si gentiment mis sa maison de Lomé à notre disposition quand nous sommes arrivés dans le port et la capitale du Togo ; et à M. Kuepers⁽³⁾, directeur de l'école publique de Sokodé, pour l'accueil hospitalier qu'il nous a spontanément réservé.

Je suis en outre particulièrement reconnaissante au capitaine von Hirschfeld, commandant du cercle de Mango⁽⁴⁾, qui, non seulement nous a manifesté personnellement toutes les marques d'une aimable hospitalité tout au long de nos séjours de plus d'un mois au total, mais qui, en outre, débordant ses fonctions, au prix de tracas et de dérangements considérables, nous a aidés à filmer des acteurs, des scènes et des épisodes de la vie indigène que nous aurions autrement été difficilement capables de saisir ; ses efforts en ce domaine précis étant efficacement secondés par ses deux adjoints européens, MM. Sonntag et Gardin.

M. Muckè, de Bassar⁽⁵⁾, lui aussi nous a manifesté beaucoup de gentillesse, et je lui en suis sincèrement reconnaissante ; de même, mes meilleurs remerciements sont dus à M. von Parpart, commandant de cercle de Sokodé dont l'hospitalité, lors de notre redescente vers la côte⁽⁶⁾, fit de notre

(1) Voir dessous note 1 page 27.

(2) Lieutenant Werner von Rentzel (1886 - 1968) ; arrivé au Togo en septembre 1910 ; en congé en Allemagne en février 1914, interné par les Anglais à Freetown lors de son voyage de retour.

(3) Voir note au chapitre V.

(4) Voir note au chapitre X.

(5) Voir note au chapitre XVII.

(6) Voir note au chapitre XIX.

dernière soirée dans la brousse africaine un souvenir extrêmement agréable. M. James S. Hodgson, notre caméraman, outre qu'il s'est personnellement révélé un opérateur excellent et excessivement scrupuleux, nous égayait le soir en jouant avec brio de sa mandoline, tandis que son indéfectible bonne humeur, même dans les circonstances les plus éprouvantes, contribuait à nous rendre le voyage plaisant et agréable.

Je voudrais enfin remercier mon ami, M. McCluer Stevens, de Ivydene, New Malden, auteur et journaliste, pour son habileté et la peine qu'il a prise pour travailler mon manuscrit encore à l'état brut et le mettre au propre avant de le donner aux éditeurs, ainsi que pour ses précieux conseils et son aide concernant le traitement et le découpage des divers chapitres et de l'ouvrage dans son ensemble.

Londres, le 1er juillet 1914.

CHAPITRE I

DE LONDRES A LOMÉ

Les actrices qui, comme moi, se spécialisent dans les productions filmées se trouvent souvent "exposées" à toutes sortes d'étranges propositions de caractère professionnel ; il n'est donc pas facile de nous prendre au dépourvu pour nous faire sortir de cette quiétude professionnelle de bon aloi que nous nous efforçons toutes, avec plus ou moins de succès, de cultiver.

Mais lorsqu'on me proposa, au début de l'été dernier, d'effectuer un grand voyage à l'intérieur de l'Afrique, dans une région où aucune femme blanche ne s'était encore jamais rendue, pour tenir le rôle féminin principal dans une série de pièces consacrées à la vie indigène, j'avoue que, pour une fois, j'ai été totalement déconcertée.

Le fait que l'expédition projetée fût financée et dirigée par le célèbre chasseur et explorateur d'Afrique, le major Hans Schomburgk, ne me rassurait pas vraiment non plus. J'ai longtemps hésité. Et puis, finalement, la perspective de secouer de mes souliers la poussière des villes pour quelque temps et de vivre une vie simple parmi d'authentiques fils de la nature dans des environnements tout à fait nouveaux me poussa à accepter ; et je pris le poste, nettement contre l'avis de ma famille et de mes amis, très influencée dans ma décision par le fait que je connaissais le major Schomburgk depuis quelque temps, puisque nous sommes tous deux originaires de Hambourg.

Bien qu'il ne soit peut-être pas aussi connu en Angleterre -en dehors des cercles scientifiques- qu'en Allemagne, il peut néanmoins, s'il le désire, se vanter légitimement d'être l'un des explorateurs et chasseurs de gros gibier d'Afrique qui ont remporté le plus de succès ; et, puisque son nom va occuper tout au long de ce livre une place assez considérable, il n'est peut-être pas hors de propos de faire de lui un bref portrait.

Agé de 33 ans, de taille moyenne et plutôt mince de constitution, il est doué cependant d'une force physique considérable. Il a passé presque

entièrement les seize premières années de sa vie [d'adulte] -c'est-à-dire depuis le temps où il était un jeune garçon de 17 ans- en Afrique, à chasser, à se battre et à explorer.

Parlant anglais comme un Anglais, il a servi dans la police montée du Natal et lors de la dernière guerre contre les Boers⁽¹⁾, ce qui lui a valu une médaille avec quatre agrafes. En tant que chasseur, il n'est pas exagéré de dire que ses exploits sont réputés dans toute l'Afrique. Pas moins de 63 éléphants adultes sont tombés devant son fusil, et il a tué une fois quatre gros porteurs de défenses en quatre coups, deux à droite et deux à gauche.

Il a effectué la traversée de l'Afrique à deux reprises. Le plus audacieux de ses voyages -qui dura cinq ans- le mena des Chutes Victoria⁽²⁾ à l'Angola portugais, d'où il revint par l'Etat libre du Congo⁽³⁾, la Rhodésie du Nord⁽⁴⁾ et l'Afrique orientale allemande⁽⁵⁾ pour aboutir enfin à Dar-es-Salaam, près de Zanzibar. Durant tout ce temps, il ne vit jamais aucun chemin de fer et ne passa pas une seule nuit dans une maison en dur. Il consacra une année entière à explorer la source du Zambèze, en pays waloundé⁽⁶⁾, qu'aucun Blanc n'avait encore jamais visitée. C'est au cours de cette expédition qu'il prit au piège, pour l'amener vivant en Europe, un spécimen d'éléphant d'Afrique orientale ; cet exploit, souvent tenté avant lui, n'avait jamais été réalisé.

Il fut également le premier Blanc à capturer vivants quelques spécimens d'hippopotames nains, un animal vraiment si rare dans son habitat d'origine, et si farouche, que la plupart des chasseurs et explorateurs d'Afrique en niaient même l'existence jusqu'à une date relativement récente.

Mais le major en savait plus que les autres, car il avait bel et bien vu l'une de ces créatures au cours d'un précédent voyage dans l'intérieur de l'Afrique occidentale. En 1911, au prix d'énormes difficultés non exemptes de danger, il réussit à prendre au piège pas moins de cinq individus vivants et - plus intéressant encore- à les expédier de l'intérieur jusqu'à la côte, d'où ils furent acheminés, sains et saufs, par bateau sur l'Europe. Deux d'entre eux se trouvent aujourd'hui au Zoo de Londres, dont un offert par le duc de Bedford qui l'avait acquis de M. Carl Hagenbeck, le commanditaire du major ; les trois

(1) 1899 - 1902, amenant définitivement la mainmise britannique sur toute l'Afrique du Sud.

(2) Sur le Zambèze, au nord de l'actuel Zimbabwe.

(3) Actuel Zaïre.

(4) Actuelle Zambie.

(5) Actuelle Tanzanie.

(6) Aux confins de l'Angola, de la Zambie et du Zaïre.

autres sont au Zoo de New-York. Les cinq hippopotames "pygmées" -je dois le préciser- ont été présentés à l'Empereur [d'Allemagne], qui se montra fort intéressé par ces curieux petits animaux et félicita chaleureusement pour son succès celui qui les avait capturés.

En plus des animaux mentionnés ci-dessus, le major a également découvert et baptisé de nombreuses espèces jusqu'alors inconnues de la faune africaine, dont un nouveau buffle rare : "*Bubalus schomburgkii*".

Notre expédition cinématographique n'était pas non plus la première qu'il eût organisée et menée en Afrique occidentale. Trois semaines à peine avant de me faire part pour la première fois de son offre d'aller au Togo tenir le premier (et seul) rôle féminin, il était rentré d'un voyage semblable au Liberia et au Togo, mais qui n'avait pas réussi ; surtout, me dit-il, parce que le stock de pellicules qu'il avait emporté n'était pas adapté aux tropiques. Et puis son caméraman⁽¹⁾ s'était révélé nul.

Résultat : il avait pratiquement perdu tout l'argent investi dans cette expédition. Cette fois-ci, il espérait, fort de l'expérience, obtenir de bien meilleurs résultats. Une fois mon contrat signé, il me communiqua son enthousiasme et je devins du coup très calée -en théorie- au sujet des bandes de celluloïd, des bobines et de tout le reste.

Je dois dire d'emblée que nos succès ont dépassé nos espérances. Vraiment, les experts ont depuis lors admis que le stock des films que nous avons rapportés, qu'ils soient d'aventures, ethnologiques ou anthropologiques, est le plus intéressant qu'on ait jamais réalisé sous les tropiques. Je puis le dire sans forfanterie, et même sans donner l'impression de flatter outre mesure le major, puisque ce n'est ni lui ni moi qui avons pris ces images, mais le caméraman James Hodgson. Nous avons, certes, joué tous les deux dans les films d'aventures, mais c'est une autre question.

C'est le 26 août [1913], après les indispensables préparatifs à Londres, que nous appareillâmes de Douvres sur le "brave navire" (c'est, je crois, l'expression habituelle des marins) *Henny-Woermann* à destination de Lomé, capitale et port du Togo, un petit protectorat allemand coïncé entre la colonie de Gold Coast à l'ouest et le Dahomey à l'est⁽²⁾.

(1) Un certain Bürli.

(2) On sait ce qu'il faut penser de cette notion allemande de "protectorat" (*Schutzgebiet*) : il s'agit bel et bien d'une colonie.

Le rivage ne mesure que 32 miles de longueur⁽¹⁾ mais le pays est très étendu vers l'intérieur, et c'est dans cet hinterland, largement inconnu et non cartographié⁽²⁾, que nous devons nous rendre.

Je dois avouer un certain sentiment d'agréable tension -quelle jeune fille ne le ressentirait pas ?- au moment de ce premier départ pour ce qui demeurera très probablement dans mon souvenir le plus long et le plus extraordinaire voyage de ma vie.

Nous avons, bien sûr, comme objectif essentiel de filmer des images, et nous nous mêmes vite au travail. Dès notre embarquement sur le bateau de liaison, nous commençâmes à photographier la première scène du film intitulé "*Odd man out*"⁽³⁾, dont le scénario avait déjà été mis au point à Londres et sur le tournage duquel j'aurai plus à dire par la suite.

Evidemment, notre agitation suscita la curiosité des autres passagers et, tandis que le remorqueur se rapprochait du grand paquebot, je pouvais voir, aux rambardes des ponts les plus proches de nous et alignés sur plusieurs rangées, les passagers embarqués à Hambourg tous très avides de nous voir et de voir ce que nous faisons ; lorsque nous mîmes pied à bord, tous les regards étaient braqués sur nous et les gens souriaient, nombreux, pour nous manifester un cordial accueil. Mais, en ce qui me concerne, mon seul désir, tout au long de ces premières heures, fut d'être seule pour arranger ma cabine, déballer mes affaires et, en somme, rendre mon environnement aussi confortable, aussi intime que possible.

Les vieux voyageurs qui ont fait l'Afrique occidentale ont l'habitude d'affirmer que les plaisirs et les aises de la traversée ne commencent vraiment qu'une fois passé Madère⁽⁴⁾ mais, pour ce qui est de moi, je m'étais tout à fait faite à la vie du bord dès notre première journée en mer. Nous jouions à tous les jeux habituels du bateau, chantions, bavardions et -j'en ai bien peur- la plupart d'entre nous, vieux comme jeunes, mariés comme célibataires, flirtèrent quelque peu. Je rassemblai vite autour de moi tout un petit cercle d'amis,

(1) Toutes les distances du livre sont données en mesures anglaises. Pour mémoire :

1 mile (terrestre)	= 1 609 m	1 yard	= 91,43 cm
1 pied	= 30,48 cm	1 pouce	= 2,54 cm

(2) Les célèbres (et très remarquables) cartes, Sprigade, inégales en qualité, ont pourtant été publiées entre 1902 et 1908.

(3) Titre difficile à traduire. Proposons, compte tenu du genre, *Le Dingue se déchaîne*. La revue anglaise *Cinema Notes* du 15 juin 1914 en a donné le scénario. Meg Gehrts va y revenir.

(4) Ile portugaise au large du Maroc.

hommes pour la plupart, mais je n'en étais pas vraiment fautive. Une actrice est une actrice, "que voulez-vous ?" ...⁽¹⁾.

Je crois devoir dire ici combien j'ai apprécié l'amabilité et l'attention que m'ont témoignées les officiers du bord pendant la traversée. Le capitaine, un *gentleman* d'un certain âge, très paternel, officier le plus ancien et amiral de la flotte de paquebots-poste dont le *Henny-Woermann* fait partie, s'efforça en permanence de tout faire pour mon confort et mon bien-être. La nourriture aussi était excellente et tout l'environnement extrêmement confortable, pour ne pas dire luxueux, équivalent en fait à celui d'un hôtel de 1ère classe.

C'est curieux de constater comme on s'habitue au halètement des machines, une fois à bord du bateau, ainsi qu'à la vibration des hélices. Un matin très tôt, ils cessèrent brusquement. Je fus immédiatement et complètement réveillée. Pendant quelques instants, je demeurai immobile, indolente, à me demander ce qui se passait. Et puis je réalisai tout à coup que nous devions être arrivés à Madère, et toute envie de continuer à dormir s'évanouit au plus vite. Je sautai hors du lit, jetai un coup d'oeil par le hublot, constatai que c'était bien ce que j'avais supposé et m'habillai pour courir jusque sur le pont.

C'était un dimanche matin. J'avais devant moi Madère. De toute ma vie je n'avais rien vu qui fût même deux fois moins beau. Complètement subjuguée par ce tableau délicat et charmant, je ne pouvais que rester là à le contempler, muette d'admiration.

Etant arrivée presque la première sur le pont, je l'eus pour moi seule pendant un instant et je pus, m'abreuvant de sa beauté, en jouir tout à mon aise. Mais bientôt les autres passagers commencèrent à monter toujours plus nombreux, et tout devint bousculade, vacarme et agitation. Des petits indigènes arrivés à la nage faisaient le tour du navire en grand nombre, criant, jacassant, gesticulant et plongeant quand les passagers leur jetaient des pièces de monnaie.

Après le petit déjeuner, nous descendîmes à terre et louâmes une automobile pour monter jusqu'à un endroit de la montagne d'où l'on jouit d'un panorama magnifique sur toute la baie, le port et la ville. La route d'accès est extrêmement raide et ce fut, à tout prendre, la plus passionnante sortie

(1) En français dans le texte.

en voiture que j'eusse jamais faite. Vraiment, j'ai eu peur parfois que le véhicule ne dévale en marche arrière.

Et pourtant, si la montée avait été excitante, ce ne fut rien en comparaison de la redescente : le retour se fait à l'aide de traîneaux indigènes d'aspect bizarre sur une route pavée et douce mais excessivement abrupte. Chacun de ces traîneaux prend deux passagers. Il est manié par deux indigènes qui se tiennent fièrement debout sur l'extrémité des patins qui dépassent à l'arrière et dirigent le mouvement avec leurs pieds.

Ça ressemble beaucoup à une course de toboggans, moins la neige et la glace. La plupart des passagers en firent peu de cas mais je trouvai, quant à moi, l'expérience plutôt terrifiante et tout ce qu'il y a de désagréable, car la route fait parfois une pente de presque 90 degrés⁽¹⁾, les tournants raides sont nombreux et ces sacrés petits engins dévalent avec la rapidité de l'éclair. On m'a toutefois assurée que les indigènes sont si habiles que les accidents sont pour ainsi dire inconnus.

Après cette excursion, nous nous rendîmes en ville où j'observai avec beaucoup d'intérêt les passagers fort occupés à acheter les souvenirs et les objets d'artisanat indigène qu'ils rapporteront à leurs amis. Chacun marchandait pour obtenir le plus bas prix possible, ce qui n'empêcha pas qu'une fois revenus à bord tous en vinrent à la conclusion qu'ils s'étaient fait "avoir".

Nous mîmes à profit notre court séjour à terre pour tourner une autre scène d'*Odd man out* dans les jardins, au milieu d'une belle végétation tropicale, en y incluant aussi l'un de ces curieux chariots des îles tirés par des boeufs. Je dois dire en vérité que nous ne ratâmes presque aucune occasion favorable de profiter, pendant cette traversée, de la couleur locale pour notre première pièce filmée, dont les premières scènes sont consacrées à une jeune femme blanche partie rejoindre son mari au fin fond de l'Afrique. Ainsi, lorsque un peu plus tard nous croisâmes un paquebot en plein océan, la caméra fut mise en place et je posai sur le pont, tandis que le gros bateau passait en arrière-plan. Il y eut aussi plusieurs superbes couchers de soleil que nous mîmes -pour ainsi dire- à notre service.

Le "*Blue Peter*"⁽²⁾ flotte au grand mât : c'est pour tous le signal d'avoir à regagner rapidement le bord ; on lève bientôt l'ancre ; l'hélice se met à

(1) Autrement dit presque verticale ? On en doute fort...

(2) Pavillon de marine.

tourner et nous reprenons notre course. Entre Madère et Las Palmas⁽¹⁾, nous nous régâlâmes de deux de ces magnifiques couchers de soleil évoqués plus haut. Je n'ai jamais rien vu qui pût rivaliser avec ceux-là et je n'aurais certainement jamais rien pu imaginer qui fût même deux fois moins beau. Si un peintre les avait reproduits avec une parfaite exactitude, je suis certaine qu'on se serait moqué de lui, le traitant de "futuriste"⁽²⁾ ou de quelque autre terme aussi épouvantable pour un artiste, parce que personne -faute d'avoir vu l'original- n'aurait admis la fidélité de ses effets de couleurs vives.

Le 1er septembre au matin, nous passâmes par Ténériffe, n'y faisant qu'un court arrêt pour déposer quelques passagers. A midi, nous jetâmes l'ancre à Las Palmas pour une longue escale. Descendus à terre, nous visitâmes la cathédrale et quelques autres sites dont la ville s'enorgueillit.

Puis, ayant loué une automobile, nous nous rendîmes à l'Hôtel Monte. Du moins le chauffeur qui nous emmenait qualifiait-il son engin d'auto, mais c'était bien la plus affreuse de ce genre que j'eusse jamais vue. Nous faisons des bonds épouvantables et, cherchant partout à savoir pourquoi, je découvris, stupéfaite, qu'il ne restait à l'une des roues pratiquement rien de son pneu⁽³⁾. En outre, toutes les dix minutes à peu près, nous devons stopper parce que le moteur chauffait et que nous n'avions pas d'eau pour le refroidir.

Finalement, complètement secoués -pire, je pense, que je ne l'avais encore jamais été-, nous parvînmes à l'hôtel pour y prendre le thé. Le panorama, superbe, qu'on a du sommet compensa le désagrément du trajet. Mais je fus frappée par un fait très étrange : un côté de la montagne est tout à fait sombre et nu tandis que l'autre est vert et joliment boisé⁽⁴⁾.

A Las Palmas, je vis pour la première fois des femmes lavant leur linge familial au bord des routes dans les ruisseaux qui dévalent parmi les cailloux et les galets. Les routes y sont d'ailleurs épouvantables, mais de robustes diligences tirées chacune par six mulets se rient de leurs creux et bosses.

(1) Aux Iles Canaries, au large du Sahara espagnol.

(2) Ecole de peinture (alors vivement contestée) qui aimait les couleurs crues.

(3) En caoutchouc plein.

(4) Seul le versant occidental reçoit les vents marins humides. L'autre est aride.

A 5 heures nous allâmes visiter le *SMS Bremen*⁽¹⁾ ancré dans le port à proximité du *Henny-Woermann*. Trois officiers de ce navire avaient été des nôtres jusqu'à Las Palmas, nous avions été de grands amis et ils nous invitaient maintenant à venir à leur bord pour une soirée d'adieux. On sortit le champagne, j'en bus une ou deux coupes et m'en trouvai bien, car il faisait très chaud et notre excursion à l'hôtel Monte aller-retour nous avait terriblement desséchés et couverts de poussière.

Notre commandant avait fixé le départ à 6 heures, mais en fait nous ne partîmes pas avant 11 heures. Le navire semblait presque anormalement calme maintenant que les officiers de marine l'avaient quitté car ils étaient tous gais et charmants, et je dois dire que j'avais fini par beaucoup aimer ceux que j'avais baptisés "mes petits gars en bleu". Mais, étant de nature insouciant, je chassai vite ma tristesse, me consolant à la pensée qu'après tout il y a énormément de garçons bien dans le monde.

Enfin Lomé fut en vue et, tandis qu'on me descendait en même temps que trois autres personnes dans le canot qui allait nous amener à terre, l'orchestre attaqua une chanson très populaire à bord parmi les passagers : "*Crois-tu que j't'aime parce qu'j'ai dansé avec toi ?*". Sur le pont se tenait un lieutenant qui rejoignait son régiment au Kamerun et avec qui j'avais souvent dansé. J'étais tordue de rire parce que je savais que c'était lui qui avait manigancé tout cela. Le premier air fut suivi d'un second : "*La fille que j'ai laissée*" et, me retournant dans le canot, je vis mon brave vieux capitaine et un monsieur assez âgé en civil qui s'était beaucoup intéressé à moi ; tous deux, debout sur le pont, tenaient un grand drap de bain avec lequel ils faisaient mine d'essuyer leurs larmes. C'était du plus haut comique...

Débarquer à Lomé n'est pas une petite affaire. Il faut d'abord qu'on vous descende du pont du vapeur jusque dans la chaloupe au moyen de ce que l'on appelle une "chaise de dame"⁽²⁾ ou "*mammy chair*", "*mammy*" étant le terme utilisé sur la côte pour désigner la femme.

Passer du navire au rivage procure beaucoup d'émotion et par mauvais temps c'est même considéré comme dangereux : la barre est très forte. Mais, heureusement, la mer était calme quand nous sommes arrivés. D'un autre côté notre venue tombait mal : la veille, un membre de la petite communauté

(1) Croiseur léger allemand, lancé en 1903. Il comptait un équipage de 300 hommes. Il sera coulé pendant la guerre, en décembre 1915.

(2) Les Français disaient à la même époque "nacelle" ou "panier" (sous-entendu : à salade).

européenne locale était mort de la fièvre jaune⁽¹⁾, et tous les drapeaux étaient en berne.

Cela nous sapa quelque peu le moral, bien que rien n'ait pu surpasser l'amabilité et la gentillesse que nous manifestèrent les autorités du Togo, des plus hautes aux plus modestes. Les fonctionnaires des douanes se précipitèrent du plus vite qu'ils purent pour les indispensables formalités et, en dépit du fait que le gouverneur, Son Altesse le Duc de Mecklembourg⁽²⁾, ait été empêché de nous recevoir, retenu qu'il était avec Sir Hugh Clifford, le gouverneur de Gold Coast venu en visite officielle⁽³⁾, il nous avait aimablement préparé un logement et fit tout ce qui était en son pouvoir pour notre accueil et notre bien-être.

Son aide-de-camp, le lieutenant von Rentzell, hospitalisé à cette époque, mit sa maison et ses domestiques à la disposition de notre équipe et nous eûmes ce soir-là chez lui un joyeux dîner où je jouai le rôle d'hôtesse. Il me prêta également un "*rickshaw*"⁽⁴⁾ avec son tireur, de sorte que je pus voir ce qu'il y avait à voir en ville et aux environs avec le minimum de fatigue et de dérangement.

Mais je n'eus guère de temps à consacrer à la promenade car, très tôt le lendemain matin, nous nous mîmes en route pour monter sur Atakpamé, une localité située à 110 miles de Lomé. Le chemin de fer va jusque-là, et l'on peut dire que c'est à son terminus que la civilisation cesse brusquement.

(1) Maladie mortelle alors redoutablement contagieuse.

(2) Gouverneur du Togo depuis août 1912, il repartira en congé en avril 1914, et n'y reviendra que 46 ans plus tard, pour assister aux fêtes de l'Indépendance.

(3) Au Togo du 11 au 16 septembre 1913.

(4) Cabriolet à deux roues tiré par un homme, alors très courant en Asie du Sud-Est, ainsi qu'en Afrique du Sud (notamment à Durban). Le mot serait d'origine japonaise.

CHAPITRE II

COMMENT NOUS AVONS FILMÉ *LA DEESSE BLANCHE DES WANGORA*

Oh, ce voyage en train ! L'oublierai-je jamais ? La poussière et la chaleur étaient épouvantables et, à cause d'une étourderie inexplicable, personne n'avait songé aux provisions pour un voyage qui dura de 6 heures du matin à 4 heures de l'après-midi. La seule nourriture que nous pûmes nous procurer "en route"⁽¹⁾, ce fut des noix-de-singes. Il nous fut quand même possible d'étancher comme il faut notre soif avec de succulents ananas pleins de jus, dont les indigènes nous apportaient à chaque arrêt des quantités énormes, les offrant à grands cris au prix uniforme d'un penny pièce⁽²⁾.

A notre arrivée à Atakpamé, nous fûmes superbement accueillis par le baron Codelli von Fahnenfeld⁽³⁾, qui construit pour le gouvernement allemand près de là, à Kamina, une immense station radio prévue pour communiquer directement avec celle de Nauen, à proximité de Berlin⁽⁴⁾.

Le baron me fit d'abord les honneurs de ma "maison" : une case de paille comme toutes les habitations alentour, mais qui -me fit-il remarquer avec fierté- était, à la différence des autres, pourvue d'un sol cimenté. Je le remerciai comme il convenait, m'efforçant de sourire pour exprimer ma gratitude. Mais le coeur n'y était pas, car elle me paraissait manquer d'à peu près tout l'équipement indispensable qu'un logement devrait normalement posséder.

D'abord, elle n'était certainement pas étanche, car je pouvais apercevoir par les interstices du toit couvert de chaume peu serré les étoiles

(1) En français dans le texte.

(2) En 1913 et pour quelques années encore, la livre sterling vaut 20 marks ou 25 francs-or. Elle est divisée en 20 shillings, le shilling en 12 pence (singulier : penny).

(3) Le baron Anton Codelli von Fahnenfeld (1875-1954), sujet autrichien originaire de l'actuelle Slovénie. Voir ci-dessous en annexe.

(4) Sur la station de radio de Kamina, voir ci-dessous le chapitre XX.

scintiller loin au-dessus de ma tête. Le vent pénétrait en soufflant par-devant et ressortait par l'arrière ; et j'eus conscience, pendant tout le temps que je mis à m'habiller pour le dîner, que j'étais le point de mire de plusieurs centaines de paires d'yeux appartenant à autant d'indigènes, hommes et femmes, lesquels, vêtus comme on dit ici "de leur climat", s'étaient massés en rangs serrés tout autour de la clôture de clayonnage, avides de jeter un regard à travers les trop nombreuses fentes sur cette extraordinaire femme blanche en train de s'habiller et de se déshabiller timidement à l'intérieur.

Mais le dîner me consola de tout cela. Ce soir-là, nous étions les invités du baron. Ce fut un repas magnifique, fastueux, préparé à la perfection et servi de même dans des conditions qui me semblaient idéales, en partie sans aucun doute parce qu'elles étaient tout à fait nouvelles pour moi. La chaude nuit africaine était d'un calme absolu, à l'exception du vrombissement incessant, monotone, de myriades d'insectes. Tout alentour, c'était la brousse silencieuse et mystérieuse d'où aucun bruit ne nous parvenait, que ce fût d'homme, d'animal ou d'oiseau.

Et nous, nous étions dans un petit monde gastronomique bien à part : un peu de Londres, de Paris ou de Berlin transplanté en pays sauvage. Il y avait ce même chatolement du linge de table damassé, ce même éclat des cristaux et de l'argenterie, ce même parfum léger presque imperceptible d'exotisme qu'on associe mentalement, disons, au Ritz ou au Savoy⁽¹⁾. Seulement les serveurs de là-bas, au lieu de porter habits noirs et visages blancs, étaient de couleur noir-ébène et leurs tenues toutes blanches de la tête aux pieds, à l'exception d'un blason d'argent aux armes du baron.

Oh, comme j'ai apprécié mon premier vrai repas au coeur même de l'Afrique ! Le souvenir de son goût m'en reste encore aux lèvres au moment où j'écris. Rien n'y manquait, rien n'y était "de trop"⁽²⁾. Le caviar était aussi bon que le consommé et tous deux parfaits. Le perdreau "en casserole"⁽³⁾ était chaud, savoureux et tendre. L'agneau aux pointes d'asperges était un délice, la pêche Melba vous fondait dans la bouche. Le café valait tous ceux que j'avais goûtés à Vienne, façon de dire qu'il était de la meilleure qualité possible. Les vins, tout comme les liqueurs, étaient juste à point. Lorsque notre hôte m'apprit, tandis que nous fumions nos cigarettes, que toutes ces denrées étaient arrivées en conserves, je ne pus vraiment pas y croire. Pourtant, c'était bien la

(1) Hôtels de luxe de Londres.

(2) En français dans le texte.

(3) Idem.

vérité. A l'intérieur du Togo, on ne trouve que des denrées en conserves, si l'on excepte les poulets et les oeufs, plus, à l'occasion, un morceau de boeuf très coriace et parfaitement insipide.

Toutefois, c'est après dîner que je fus soumise à ma première épreuve africaine. Désirant faire honneur à notre merveilleux hôte, j'avais passé l'une de mes plus belles robes à décolleté, et les affreux moustiques mirent lâchement à profit mon innocente inexpérience. Le baron et le major m'emmaillotèrent des pieds à la tête dans des couvertures et des nappes au point que je ressemblai à une momie égyptienne. Malgré tout, avant d'aller me coucher, je fus toute défigurée par les piqûres et très, très boursouflée.

J'ai presque oublié de dire que le dîner était servi dans une paillote ouverte comme la mienne, mais un peu plus vaste : les insectes y avaient libre accès de partout. La lumière nous venait d'une des lampes de moto à acétylène du baron, placée non loin de la table. Une lampe, où qu'elle soit placée, sur la table ou à proximité, attire les insectes en quantités si énormes qu'il est presque impossible de manger et de boire.

Je dormis assez bien pour ma première nuit en brousse, ayant déjà appris à rester allongée bien droite et immobile sur ces étroits lits de camp partout en usage au Togo. Si l'on gigote sous sa moustiquaire ou si on laisse dépasser un bras, ces bestioles assoiffés de sang vont à coup sûr se précipiter et alors malheur au dormeur : il (ou elle) se transformera en dormeur... réveillé et furieux.

Levée à l'aube, je demandai bien innocemment à me baigner. Mon boy indigène désigna, en ricanant, un seau accroché au sommet d'un haut piquet en plein air devant ma case tout en expliquant par gestes qu'en tirant dessus à l'aide de la corde qui lui était attachée, la bonde étant au fond du seau, je pourrais arriver à obtenir l'excellente imitation d'une vraie douche.

Visiblement, personne ne trouvait d'inconvénient au fait qu'une certaine publicité accompagne nécessairement l'opération projetée, mais j'étais d'un avis différent. Je me passai de mon bain ce matin-là et, dans l'après-midi, mon boy, sur mes instructions, dressa un écran de claies tout autour de l'enclos.

J'envisageai de commencer ce même jour à répéter la première des pièces indigènes, que nous avons provisoirement intitulée *La Déesse blanche des Wangora*, mais je ne savais rien alors des retards inhérents à toutes les activités qui font intervenir des indigènes.

Le temps n'a absolument aucune valeur pour ces sauvages féroces et crépus, et comme il nous fallait rassembler une petite troupe de quelques centaines de figurants, il se passa très exactement plusieurs semaines avant que nous ne fussions prêts. Je m'agaçai terriblement de ce retard, mais en vain. Il fallut -et ce fut laborieux- faire venir l'effectif requis d'indigènes d'une vingtaine de villages, ou même plus, éparpillés dans une vaste région ; puis, quand nous les eûmes rassemblés, tout leur expliquer et leur réexpliquer par le truchement de trois ou quatre interprètes différents. En fait, ce n'était que paroles, paroles, paroles, palabre, palabre et palabre du matin jusqu'au soir.

Il était extrêmement difficile aussi d'obtenir qu'ils se placent face à la caméra. Comme la plupart des sauvages, ces indigènes du Togo éprouvent une aversion profonde et bien ancrée pour la photographie. Mais heureusement le major avait filmé certains de leurs villages lors de son expédition précédente, et certains des indigènes engagés figuraient sur ces images.

Ayant apporté un appareil de projection, nous nous débrouillâmes donc pour installer un écran pour qu'ils se voient avec leurs femmes et leur progéniture. Bien sûr, ils avaient déjà regardé de simples photos, mais aucun d'entre eux n'avait jamais vu d'images animées. Les voilà maintenant qui voulaient tous en être et, alors qu'auparavant la plupart d'entre eux hésitaient à avancer, ils n'étaient désormais que trop impatientes de se pousser au premier rang de chaque scène.

Il y eut une seule séquence pour laquelle ils se défilèrent : une scène de bataille où l'on était censé tuer plusieurs guerriers. Nous eûmes toutes les peines du monde à en persuader même un seul de "faire le mort". Ils expliquèrent que, s'ils s'y refusaient, c'est parce qu'ils croyaient qu'à vouloir faire semblant d'être morts devant le mystérieux appareil du Blanc, ils seraient effectivement morts pour de bon avant le lendemain.

C'est finalement la promesse d'une bonne prime qui décida un guerrier, extrêmement courageux, à jouer le rôle. Le lendemain matin, le chef-interprète frappa à la porte de ma case pour me dire qu'il y avait "huit indigènes morts couchés dans l'enclos devant chez moi".

"Quoi ?" m'écriai-je en grand émoi et, passant à la hâte ma robe de chambre, je sortis précipitamment. Pourtant, il n'y avait pas de quoi s'effrayer. Les huit n'étaient pas vraiment morts : ils faisaient simplement semblant, désireux de me faire constater qu'ils savaient bien s'y prendre, ayant en tête de se faire recruter pour les répétitions du lendemain.



Etude en noir et blanc... Scène d'un film indigène.
(NB : L'Afrique "sauvage" reconstituée à Kamina.)



Du cinéma en pleine brousse : l'auteur pendant une scène de *La Déesse blanche*. Le tronc est celui d'un énorme "cotonnier", tenu pour sacré par les indigènes. Le petit arbre au premier plan est un papayer, précieux pour ses fruits rafraîchissants.

(NB : l'arbre est bien sûr un kapokier.)

Celui qui avait fait le mort la veille n'était évidemment pas décédé pendant la nuit, contrairement à l'attente d'une bonne moitié d'entre eux ; en conséquence, ils n'étaient maintenant que trop désireux et impatients de suivre son exemple.

Finalement, nous arrivâmes au bout d'une longue et épuisante série de répétitions préliminaires. Tous étant considérés comme parfaits pour le rôle, nous nous préparâmes à tourner.

Jusqu'alors, j'avais évidemment tourné dans mes habits ordinaires. Désormais, il me fallait mettre des vêtements indigènes ; et, comme je tiens beaucoup au réalisme, j'insistais, contre l'avis du major, pour tourner pieds nus, épaules et bras nus ; et la tête découverte.

Etant donné que les principales scènes se déroulaient en extérieurs en pleine brousse sous un soleil tropical éclatant, c'était là -à ce qu'on me fit remarquer- "une décision assez grave". Pourtant, je pensais pouvoir tenir le coup, et j'y parvins effectivement, quitte à en souffrir par la suite.



Répétition d'une autre scène de *La Déesse blanche*. On note le regard soutenu de la petite fille de droite et l'expression enjouée de l'auteur. La femme de gauche est la première des figurantes de Kamina.



Tournage d'une scène d'intérieur pour un film indigène à Kamina. L'auteur est couchée sur une peau de léopard et joue l'endormie. Un jeune "esclave" -en réalité une figurante- l'évente avec un éventail de plumes.

Je jouais bien sûr le rôle de la Déesse blanche. J'étais censée avoir échoué, encore bébé, sur la côte togolaise, d'où les sauvages qui m'y avaient trouvée m'avaient emmenée à l'intérieur, puis affectée à leur principal sanctuaire "ju-ju"⁽¹⁾, finissant avec le temps par me rendre des honneurs quasi-divins.

J'étais devenue femme sans avoir jamais vu aucun être humain de ma couleur ni de ma race, mais un chasseur blanc (le major) ayant été capturé par la tribu dont j'étais la grande prêtresse, j'étais évidemment attirée vers lui. Pieds et poings liés, il était jeté dans une case, en attendant d'être mis à mort. Je devais le libérer de ses liens et le guider dans sa fuite éperdue vers la liberté, par monts et par vaux, à travers rochers, broussailles et marigots écumants.

Tout cela, je le fis. C'était la grande scène du film, et le tournage nous prit une journée entière. Le major avait donné des instructions pour que nos quelque 800 figurants se présentent le matin à 6 heures précises, mais, avec l'énerveuse obstination des indigènes, ils n'apparurent pas avant 10 heures, alors que le soleil était évidemment déjà haut dans le ciel.

C'est ce qui aggrava terriblement mes épreuves et mes malheurs et fut, en fait, largement cause de la dépression qui s'ensuivit. A midi, le soleil à la parfaite verticale, il faisait si chaud que l'opérateur était incapable de supporter sans gants le contact avec le bâti métallique de son appareil.

Comment ai-je tenu le coup ? Je n'en sais rien jusqu'à ce jour ; quoiqu'il en soit, j'y parvins. La simple concentration nerveuse qu'on met à jouer vous donne une merveilleuse force de résistance et le clic-clic-clic de la caméra vous aide à tenir. Mais dès que ce fut terminé, je tombai évanouie sur mon lit de camp, et il fallut appeler le docteur. Mes pieds étaient couverts de griffures et de cicatrices, pleins d'épines et de chiques⁽²⁾. J'avais les jambes aussi meurtries d'égratignures et de coupures. Et pour corser le tout, j'avais attrapé un "coup de soleil"⁽³⁾.

Le lendemain, j'avais une forte fièvre, qui grimpa encore le surlendemain. Le paludisme m'avait saisie, et j'ai vraiment cru un moment que ma première répétition pour un film en Afrique allait être ma dernière. Le docteur lui-même parut préoccupé au bout d'une semaine environ. "Vous avez

(1) Equivalent anglais de "gri-gri".

(2) Egalement connus sous le nom de tiques ou puces-des-sables (note du texte original).

(3) En fait, une insolation.

le palu, expliqua-t-il, et un accès assez grave. Votre rate est devenue à peu près quatre fois aussi grosse que la normale et, si vous toussiez, elle risque d'éclater".

Comme j'étais gênée alors par une toux presque incessante, cela ne me consolait pas. Cependant, de fortes doses de quinine fréquemment répétées finirent par me guérir et, pour célébrer ma convalescence, dès que je me sentis assez bien, je préparai de mes mains un petit dîner, que j'invitai le baron et le major à venir partager chez moi.

J'aime assez faire la cuisine et j'avais préparé, comme "plat de résistance"⁽¹⁾, deux beaux poulets dodus. Quand on souleva le couvercle du plat, mes invités se regardèrent brusquement l'un l'autre et devinrent tout rouges, apparemment très mal à l'aise. Je ne parvenais pas à comprendre pourquoi et, impétueuse à mon habitude, je leur posai immédiatement la première question qui me vint à l'esprit : "Quelque chose qui ne va pas avec mes poulets ?". C'en fut trop pour qu'ils gardent leur sérieux. Tous deux, le baron et Schomburgk, éclatèrent d'un rire qu'ils ne contrôlaient plus et le premier courut chercher son journal personnel. "Regardez ! dit-il en pointant le doigt sur l'une des dernières pages, au cours des années que j'ai passées dans ce sacré pays, j'ai mangé du poulet... 9 863 fois !⁽²⁾ Schomburgk, lui, en a proportionnellement mangé au moins autant (le major acquiesça) et voilà qu'aujourd'hui, en guise de festin, vous nous en offrez... deux de plus ! Seigneur !"

Je me mis à rire avec eux. J'y étais bien obligée. Et puis, après tout, mon petit dîner, qui se déroula fort bien, comportait évidemment d'autres plats. Du coup, j'avais pris une leçon africaine de plus. A vos hôtes, n'offrez jamais, JAMAIS, du poulet si vous pouvez trouver autre chose, n'importe où et par n'importe quel moyen. Du fromage et des biscuits, si vous voulez ; ou du saumon en conserve ou des sardines ou même du "singe"⁽³⁾. Mais le poulet d'élevage, qu'en Europe on considère plus ou moins comme un luxe, est en Afrique absolument prohibé. C'est le seul élément d'un régime carné qui envahit tout et partout là-bas, ce qui fait que tout le monde en est vite cordialement dégoûté. C'est comme si l'on offrait du saumon à un pêcheur de l'Alaska ou du ragoût de mouton à un cavalier des confins australiens.

(1) En français dans le texte.

(2) Soit deux fois par jour, tous les jours, pendant 13 ans, six mois et quatre jours...

(3) Viande de boeuf en conserve.

Autre leçon apprise au cours de ma longue et pénible maladie : ne jamais tuer de margouillat, pour la raison que les margouillats mangent les insectes, lesquels sont légion et d'espèces les plus diverses : ils constituent le principal fléau d'Afrique équatoriale [*sic*]. Chaque maison compte des flopées de margouillats dont certains, les plus gros, ont bien 18 pouces de long et plus [45 cm]⁽¹⁾. Personne ne cherche à s'opposer à eux. Au contraire, on les choie partout et l'on en fait grand cas. Je m'étais très attachée à l'un d'eux, et réciproquement : je le reconnaissais toujours entre tous parce qu'il n'avait que trois pattes, ayant probablement perdu la quatrième lors d'une rencontre avec l'un de ses congénères. Il était aussi précis qu'une montre. J'avais coutume de l'appeler "mon lézard de l'heure du thé" parce qu'il apparaissait toujours à 4 heures précises chaque après-midi.

Schomburgk me disait souvent que tout margouillat est responsable jour après jour, en les dévorant, de la mort et de la destruction de je ne sais combien de centaines, de milliers peut-être, de termites. C'est tout à fait vraisemblable. Mais, c'est égal, les termites ne me paraissaient pas diminuer de façon sensible. Ces petites pestes, venimeuses et féroces, se montraient partout en quantités incroyables. Apparemment, rien ne pouvait leur barrer la route. Notre opérateur racontait qu'il en avait trouvé un jour tout un groupe qui avait entrepris de dévorer un boulet de canon de 16 livres, lequel lui servait de stabilisateur au trépied de son appareil pour l'empêcher d'être emporté ou renversé, mais je refusai absolument de le croire. Il avait dû être induit en erreur. Ce que je peux affirmer, de par mon expérience personnelle, c'est qu'il leur suffit d'une seule nuit pour dévorer des photographies fixées au mur et les bottes qu'on a laissées sur le plancher ; une fois, une escouade de ces bestioles perfora si bien la solide boîte de bois où je conservais mes lettres et mes papiers qu'elle se brisa en morceaux dans ma main.

Autre fléau désagréable : une espèce de cancrelat perceur de bois qui, niché surtout dans les poutres du toit, les taraudait si consciencieusement que, tôt ou tard, on était à peu près sûr que le chaume finirait par vous choir dans les oreilles. Et pendant ce temps-là, il saupoudrait mon intérieur de sciure avec ses travaux de menuiserie, à tel point que je devais passer mon temps à épousseter et à balayer. Mais par la suite, lorsque nous poussâmes encore plus loin au coeur de l'arrière-pays, j'appris que l'Afrique recélait encore d'autres insectes malfaisants de ce genre, bien pires que les termites ou les cancrelats perceurs-de-bois. On en reparlera plus tard.

(1) Forte exagération : n'aurait-elle pas voulu dire 18 cm ?

CHAPITRE III

LA VIE A KAMINA

On dirait que, lorsqu'on tourne des pièces filmées en Afrique équatoriale [*sic*], on n'en a jamais fini avec les ennuis. A peine m'étais-je rétablie de mon accès de paludisme que notre chef et producteur, le major, y succomba à son tour et, une fois de plus, tout alla sens dessus dessous.

Néanmoins, j'utilisai cette période de loisirs forcés à rendre mon logis aussi confortable que possible, ainsi qu'à faire connaissance avec les indigènes, ce qui me permit de la vivre de façon plaisante et assez profitable.

Mes plus belles heures, je les passais devant ma case entre quatre heures et la chute du soir, une fois achevé le travail de la journée. Je prenais alors le thé, et passais le reste du jour avec les femmes et les filles qui venaient chercher de l'eau avec d'énormesalebasses sur la tête.

Au début, elles passaient très vite, timides, les yeux baissés, sans dire un mot. Mais je riais, je leur souriais et, progressivement, après les deux ou trois premiers jours, nous devînmes très amies. Elles s'intéressaient surtout à mes travaux d'aiguilles et à ma chevelure. Et puis, un jour, un orage ayant éclaté brusquement alors qu'elles étaient à proximité, je les invitai à venir s'abriter dans ma case, où je mis le phono⁽¹⁾ en marche, ce qui les ravit énormément, encore qu'elles m'eussent donné l'impression pendant un long instant de s'en effrayer.

Il y a parmi elles des filles avenantes ; beaucoup sont très modestes dans leur maintien et de bonnes manières, même si, en matière d'habillement, elles n'ont guère de quoi parader. Quelques-unes parmi les jeunes non encore mariées sont très jolies : elles ont le visage gracieux et vif, la poitrine parfaite de proportions, les épaules et les bras bien faits.

(1) Ou "phonographe" (on disait aussi "gramophone"), précurseur de l'électrophone.

Toutes doivent travailler dur, pourtant, et l'existence des femmes mariées me parut, tout particulièrement, être une continuelle enfilade de corvées. A vrai dire, la vie quotidienne de la femme indigène là-bas pourrait fort bien donner à nos suffragettes⁽¹⁾ un magnifique et terrible exemple de ce que la tyrannie de l'homme oblige mon sexe à supporter.

Elle doit se lever à l'aube, balayer le logis, aller prendre de l'eau au marigot -souvent très loin-, laver le maigre linge de la famille, écraser le grain, le moudre en farine pour en faire de la bouillie, ramasser et préparer pour le repas toutes sortes de tubercules, herbes et légumes sauvages, faire cuire la nourriture de toute la famille, laver et surveiller les enfants, et accomplir mille



Coiffure indigène. Nombreuses sont les tribus qui attachent beaucoup d'importance à la coiffure. Les filles aisées se font coiffer en général deux fois par semaine. L'opération, longue et fastidieuse, prend souvent deux heures et plus.

(1) Militantes britanniques, puis américaines, du début du siècle luttant et manifestant pour obtenir le droit de vote des femmes.

et une tâches du même genre, tandis que son seigneur et maître, la plupart du temps, se prélassa tranquillement "à l'ombre protectrice d'un palmier".

Pourtant, je me sens poussée à dire que les femmes ne semblent pas trouver à y redire ; elles donnent au contraire l'impression d'être tout à fait heureuses et satisfaites. Effectivement, leur vie se compare très favorablement, dans l'ensemble, à celle que mènent bien des épouses des classes les plus modestes des grandes cités d'Angleterre, d'Allemagne et d'ailleurs.

En règle générale, le mari indigène est de tempérament affable et bienveillant, tolérant pour les fautes ou presque ; il adore passionnément ses enfants. Les scènes de ménage sont rares et les "criailleries" de l'épouse - qui sont source de tant de querelles dans les basses classes d'Europe - sont pour ainsi dire inconnues en Afrique.

Et puis, s'il n'y a pas de palais au Togo, il n'y a pas non plus de taudis. Tout le monde est bien logé, compte tenu des conditions locales, et la nourriture est abondante. Sous ce rapport, on soigne particulièrement bien les enfants. En tout cas, ils ne sont pas "mal nourris", et une mère togolaise s'estimerait probablement insultée si l'administration lui proposait des vivres gratuits pour sa progéniture⁽¹⁾.

La pire catégorie d'indigènes qu'on ait à fréquenter sont ceux que la vie a placés en permanence au contact des Européens et qui ont de ce fait acquis une notion excessive de leur propre importance. Notre chef-interprète, par exemple, avait au début bien besoin d'être remis en place, encore que ses vues sur la vie et les choses en général nous eussent donné maintes bonnes occasions de rire.

Ainsi, un jour, me voyant plutôt déprimée -je venais juste de me remettre de ma maladie-, il vint à ma grande surprise m'offrir de chanter pour moi. Je l'en remerciai et lui dis de s'exécuter, m'attendant à quelque banale mélodie indigène dénuée de toute harmonie. Mais au lieu de cela, je fus fort stupéfaite de l'entendre chanter d'une voix assez acceptable de jolies chansons en allemand. Je l'en félicitai et lui demandai où il les avait apprises. Il dit : "A la mission catholique". Puis il poursuivit, me demandant si ma mère était encore en vie et, comme je lui répondais par l'affirmative, il fit observer : "Moi aussi, j'ai ma mère -une excellente femme-, et 25 frères et soeurs". Je suppose que ma stupéfaction se lut sur mon visage, car il s'empressa d'ajouter que son

(1) Comme le faisait l'action sociale pour les catégories les plus misérables en Europe.

père avait cinq épouses. "Mon père, précisa-t-il, est un grand type, distingué. Il est beau, et, au Togo, quand un homme est beau, il peut avoir beaucoup de femmes".

Comme mon interprète lui-même était "beau" (c'est lui qui le disait), je lui demandai s'il avait beaucoup de femmes. "Oh non ! répliqua-t-il d'un ton tout à fait offensé, je suis un intellectuel et je n'en ai qu'une seule". "Intellectuel ? Comment ça ?", lui demandai-je avec beaucoup de sérieux. "Eh bien, je comprends l'allemand". "Et ta femme comprend l'allemand aussi ?" "Oh, mon Dieu !, non ! C'est interdit chez nous : nous estimons qu'il n'est pas bon qu'une femme soit instruite". "Et pourquoi, s'il te plaît ?", demandai-je. "Eh bien ! dit-il, imagine qu'en rentrant un soir je donne des ordres à ma femme ; supposons qu'elle ait été instruite ; elle me répondrait : débrouille-toi toi-même, mon mari, ne viens pas m'en parler, tu ne peux rien m'apprendre, je suis aussi intelligente que toi ! Mais dans la situation actuelle, elle obéit à mes ordres et ne dit rien. C'est bien mieux comme ça !"

J'eus d'abord envie de rire de cet exposé de philosophie nègre lorsqu'il me vint brusquement à l'esprit que j'avais déjà entendu exprimer par des hommes des sentiments très semblables dans des milieux infiniment plus civilisés. "La fille que je choisirai pour épouse, disait un jour près de moi un éminent avocat, ne sera pas de votre genre nouvelle mode, qui n'a que marottes et fantaisies en tête, mais une de la bonne vieille espèce, qui pourvoira fidèlement au confort de mon logis et partagera mon lit de bon coeur". Avocat londonien, interprète togolais : il y avait entre eux à peine un cheveu de différence pour ce qui est de leur conception de la vie conjugale, avec toutes ses tâches et ses obligations. Au fond, tous deux chérissaient exactement les mêmes sentiments : pour ce qui est de leur idéal féminin, il n'y en avait pas un pour racheter l'autre.

J'eus aussi quelques discussions avec mon cuisinier. Il exigeait beaucoup d'argent pour des "extras" et autres, et, dans l'ensemble, les résultats étaient franchement décevants. J'étais particulièrement frappée par le fait qu'il nous servait à table de la viande coriace et insipide jusqu'au jour où je découvris, tout à fait par hasard, qu'il avait pris l'habitude d'en faire de la soupe pour sa famille et ses amis, pour ne plus nous donner que le résidu solide... tout ce qu'il y a de solide. Forte de cela, j'exigeai, contre son gré, de contrôler ses opérations culinaires, et nous réussîmes à obtenir une bonne nourriture, agréable au goût, pour à peu près la moitié du prix. La meilleure de mes domestiques, ou en tout cas ma préférée, était une jeune fille de 14 ou 15 ans, qui jouait dans nos pièces et était à mon service particulier le reste du temps. C'était une gamine très mignonne, qui ne commettait aucune bêtise

elle avait un excellent goût pour m'indiquer quelles tenues indigènes revêtir qui conviennent le mieux à nos différentes pièces, et la meilleure façon de les draper et de les arranger. Elle aussi était un peu philosophe à sa façon, certaines de ses remarques étant excessivement singulières et cependant délicates.

Un exemple : une fois où j'avais mis une robe de soirée pour une réception, elle se mit à admirer ma tenue et, tout à trac, je lui dis : "Tu aimerais porter des habits comme ceux que je porte ?" Sa réponse fusa comme l'éclair : "Madame, on ne peut pas se permettre d'aimer ce qu'on ne pourra jamais posséder". Il y a dans cette petite phrase tout un abîme de signification -surtout pour notre sexe- si l'on s'arrête un instant pour en peser les termes. Et ceci ne concerne pas nécessairement et uniquement l'habillement, mais, disons, bien d'autres choses...

Pour utiliser aussi à cette époque mes loisirs forcés, j'appris à faire du vélo, ce qui est la meilleure façon -et de loin- de se déplacer dans le sud du Togo, où les routes sont assez bonnes. Je chutai plusieurs fois, car il ne faut pas s'imaginer que les chemins togolais, aussi bons qu'on les juge en fonction des critères africains, soient le moins du monde comparables aux grandes routes macadamisées sur lesquelles on fait du vélo chez nous. Malgré tout, je persévérerai jusqu'à devenir avec le temps une vélocipédiste assez experte.

J'avais un avantage, celui de n'être gênée d'aucune façon par mes vêtements. En Afrique équatoriale [*sic*], on retourne à la nature. Pas de jupes serrées, mais une culotte de cheval qui facilite les mouvements. Pas de hauts talons, ni de semelles compensées, mais de bonnes bottes solides, aussi pratiques que confortables. Pas de cheveux ondulés, parce que les ondulations ne tiendraient pas même une demi-heure dans cette atmosphère chaude et moite.

Evidemment, nous étions tout le temps en quête de thèmes et de décors adaptés à nos films. J'aménageai un studio dans une moitié de case pour y filmer de nombreuses scènes de la vie et des coutumes indigènes. Entre autres séquences, nous en primes une montrant l'existence et le travail quotidien d'une femme indigène, comme indiqué plus haut. J'étais seule à en avoir eu l'idée et lorsque les films furent ultérieurement développés et projetés à Londres, ils suscitèrent vraiment beaucoup d'intérêt.

Je trouvais pourtant que les femmes et les filles indigènes, en général, faisaient pour la caméra de bien plus mauvais sujets que les hommes. Il était plus difficile de leur faire prendre la pose ou plutôt, pour être très précise, elles se mettaient toujours à poser dès que la caméra se mettait en marche, au lieu de vaquer à leurs tâches normalement et avec naturel, comme je le souhaitais.

Leurs gesticulations stupides me tapaient aussi sur les nerfs, et je me mettais parfois en colère.

Il y eut encore d'autres difficultés concernant les aspects techniques de notre travail. Parfois, la chaleur était si forte qu'elle aurait presque suffi à faire fondre la pellicule ou même à l'enflammer. Il fallait donc tenir celle-ci enfermée dans une sorte de boîte froide spéciale fabriquée sur le principe des bouteilles-thermos. Par la suite, lorsque nous montâmes dans le grand Nord, il fallut protéger de la chaleur les boîtes contenant les pellicules en les enveloppant dans des feuilles fraîches de bananiers.

Le 10 octobre, je vis pour la première fois des singes en liberté. Près de ma case, il y a un champ de maïs, et ils venaient chaque midi y prendre leur déjeuner. Ce sont d'étranges petites créatures, très rusées et amusantes, mais si farouches qu'il est difficile de s'en approcher pour les suivre dans leurs gambades.

Une fois ou deux, j'allai assister à une danse indigène, mais je dois avouer que je ne fus guère impressionnée. Cela m'amusa pendant une dizaine de minutes, mais comme les mouvements sont toujours les mêmes, je me fatiguai vite de les regarder. Quant au bruit des tambours indigènes, il est tout bonnement assourdissant et vous déclenche en général une crise de migraine plus ou moins sérieuse.

Au cours de la nuit du 15 octobre, j'eus une véritable petite aventure. Il faisait plein clair de lune ; je ne parvenais pas à dormir et, à 11 heures, tout étant silencieux et endormi, l'envie me prit de grimper jusqu'en haut de l'un des grands pylônes métalliques érigés par le baron pour les besoins de la station de TSF du gouvernement (que j'ai évoquée au chapitre précédent).

Ces pylônes ne sont pas moins de neuf, d'une hauteur variant de 250 à 400 pieds environ [80 à 125 m] et, avec une hardiesse suscitée par l'ignorance et l'inexpérience, je choisis pour mon essai le plus haut de tous. Je me disais : comme le paysage africain doit être beau d'en haut sous la clarté de la lune tropicale ! Et j'entamai, pleine d'espoir et d'enthousiasme, ma longue ascension. Mais, arrivée à peu près au tiers du trajet, toute mon ambition s'était évanouie et je fus bien aise de redescendre doucement. Je trouvai la redescente bien plus éprouvante encore pour les nerfs que la montée -pour la raison bien simple que toute motivation m'avait quittée- et quand je touchai le sol, je fus à deux doigts de m'effondrer.

CHAPITRE IV

LA RANDONNÉE COMMENCE

Nous passâmes les premiers jours de novembre à emballer nos affaires et à nous préparer à monter plus loin, au-delà du terminus du rail, au "fin fond", comme disait Schomburgk.

Je pris grand intérêt aux opérations d'emballage, en partie -je suppose- parce que j'y trouvai l'occasion de satisfaire pleinement mes instincts de maîtresse de maison. C'était un peu comme de préparer un magnifique pique-nique de très grandes dimensions. Des piles de nourriture, des pyramides de matériel de toutes sortes encombraient le camp, et j'étais chargée de mettre de l'ordre dans tout ce chaos.

Il fallait emballer les provisions et les objets nécessaires à une randonnée de cinq mois. Toutes les boîtes à vivres -comme on dit là-bas- devaient être soigneusement marquées et leur contenu répertorié. Il était également nécessaire de veiller à ce que chaque colis pèse exactement 60 livres [*un peu moins de 30 kg*], pas plus, pas moins, car, au Togo, c'est ce que chaque porteur s'engage par contrat à porter.

C'était cela mon travail, et l'on m'avait donné pour ma gouverne le principe suivant : dans chaque caisse un peu de tout. Ceci pour éviter le tracas d'avoir à ouvrir une caisse différente pour chaque article dont nous aurions besoin une fois partis ; chaque caisse contenait donc des provisions pour un jour ou deux, après quoi, lorsqu'elle serait vide, on pourrait s'en débarrasser et en ouvrir une autre.

Parmi toute cette flopée de provisions, l'article le plus important, c'était la quinine. A maintes et maintes reprises, je fus priée d'y veiller de très près. En brousse, on peut se passer d'eau, au moins pendant un certain temps, mais le manque de quinine équivaut à la mort. Là-bas, tout le monde la prend régulièrement, comme quelque chose de parfaitement naturel, la dose habituelle

étant d'environ 35 grains⁽¹⁾ par semaine. Je prenais ma petite ration en deux fois, le samedi et le dimanche, et je n'ai pas de scrupule à confesser que, comme le dit la chanson, "*ça ne me disait rien du tout*". Mais j'y étais bien obligée. Pas moyen d'y échapper. Schomburgk et Hodgson, notre opérateur (qui étaient à ce stade de notre expédition les seuls autres Blancs de l'équipe), prenaient la leur par petites doses, à raison de 5 grains chaque soir. Mais je préférerais l'autre méthode.

Finalement, tout fut prêt. Nos cent porteurs, rassemblés et triés avec grand soin à partir d'une bonne douzaine de villages, avaient fière allure. Tout compris, avec nos domestiques personnels, les interprètes et autres, nous avions exactement 120 personnes, soit une suite plus nombreuse -remarquai-je- que n'importe laquelle susceptible de m'accompagner dans mes voyages futurs et certainement bien supérieure à toutes celles dont j'avais jamais été honorée dans le passé.

Le soir du 4 novembre, nous reçûmes à dîner les bons pères de la Mission catholique d'Atakpamé⁽²⁾, qui nous avaient manifesté maintes amabilités pendant notre séjour, et, le 5, ayant dit au revoir à Kamina, nous entamâmes notre voyage.

Nous nous étions fixé comme but de filmer des scènes et des épisodes de vie indigène dans des décors absolument vierges et intacts ; et, à cet effet, nous avions l'intention de pénétrer jusqu'aux extrêmes confins septentrionaux du Togo, du moins jusqu'aux frontières du Soudan français⁽³⁾. Comme je l'ai déjà indiqué, aucune femme blanche n'était encore jamais allée aussi loin dans cette partie de l'Afrique mais, de ce point de vue, nous nous attendions à peu de difficultés ou de danger, les indigènes étant réputés bienveillants sur tout l'itinéraire que nous avons choisi. Et puis S. A. le Duc, gouverneur de la colonie, avait très aimablement donné pour instructions à tous les commandants de cercle et aux autres fonctionnaires de l'Administration de fournir à l'expédition toute l'assistance dont ils étaient capables, si bien que nous envisagions vraiment un voyage agréable, même s'il était susceptible de se révéler un peu ardu.

(1) 1 grain = 0,06477 gramme, donc environ 2,27 g.

(2) Fondée en mai 1900 (après un échec en 1887), c'est la plus ancienne mission de l'intérieur.

(3) Celles-ci coïncident nécessairement avec ceux-là. Schomburgk n'a jamais envisagé de franchir la frontière.

La première partie de ce voyage nous amenait à une localité appelée Sokodé, à 7 jours de marche par une très bonne route. Aussi avions-nous prévu d'aller jusque là à vélo, le major expliquant que, pour ce qui était de faire du cheval, nous en aurions par la suite tout notre saouï. Le trajet du premier jour allait être très court : 7 miles seulement [*un peu plus de 11 km*] ; nous ne partîmes donc pas avant 4 heures de l'après-midi, ayant envoyé en avant nos porteurs, à qui nous avons indiqué où ils devaient nous attendre.

Mais, une fois de plus, nous éprouvâmes l'étrange perversité de l'indigène africain. Au lieu de couvrir cette étape de 7 miles, comme on leur en avait donné l'ordre, ils en parcoururent une bonne quinzaine avant de condescendre à faire halte.

Résultat : l'obscurité nous surprit bien avant que nous ne les eussions rejoints, et je fis une ou deux mauvaises chutes, arrivant finalement au camp endolorie, secouée et brisée. Schomburgk était furieux, mais il fut obligé de le dissimuler pour une bonne part car, à cette phase du voyage, les porteurs étant encore relativement près de leurs foyers, toute manifestation excessive de rigueur ou de mauvaise humeur aurait pu facilement provoquer leur débandade générale.

Je passai cette nuit-là sur un lit de camp dans une vieille paillette abandonnée. Ce n'était pas confortable du tout, mais je pus dormir un peu. Les porteurs m'entouraient de tous côtés par groupes autour d'un plat commun, chaque groupe avec son petit feu, et ils passèrent tout leur temps à jacasser et à parler entre eux. Le lendemain, notre trajet fut court car le campement n'était qu'à 8 miles de là. Ces campements sont échelonnés tout au long de la route de Kamina à Sokodé, à 20 miles [*32 km*] à peu près les uns des autres, et chacun marque la fin d'une étape. Notre opérateur Hodgson aurait dû nous y retrouver. Il avait quitté Kamina un jour après nous avec l'intention de nous rattraper, mais il nous dépassa, je ne sais pas comment, et continua à vélo jusqu'au campement suivant.

Evidemment, nous nous demandions ce qui avait bien pu lui arriver et commençons à nous inquiéter assez sérieusement lorsque, vers 4 heures de l'après-midi, un messager vint nous apporter de ses nouvelles sous forme d'un mot demandant de lui faire parvenir d'urgence des provisions, car il n'avait rien à manger là où il se trouvait, et n'avait pris aucune nourriture de toute la journée.

Petit à petit, les choses commencèrent à s'ordonner. J'étais chargée de l'intendance et de tout ce qui concernait la cuisine. Je trouvai les indigènes

assez dociles, mais manquant terriblement de notions de propreté. La plupart d'entre eux se figuraient que la meilleure façon de laver un plat était de le lécher complètement et sur toutes ses faces. Ainsi, expliquaient-ils, non seulement ils faisaient la vaisselle mais avaient, du même coup, au moins un aperçu du goût de la nourriture des Blancs.

L'eau, d'après eux, c'était pour boire et non pour laver le matériel. Même le fait de frotter un ustensile de cuisine avec un bouchon d'herbe sèche leur paraissait un travail parfaitement superflu.

Finalement, je pris l'habitude de faire bouillir moi-même l'eau dans laquelle on lavait les plats -nécessaire précaution contre la dysenterie- et de contrôler les opérations de vaisselle d'un bout à l'autre, m'étant aperçue que c'était le seul moyen.

J'étais aussi chargée du carnet des menues dépenses et, à l'occasion, il m'arrivait de consentir de petites avances aux boys. Ils m'avaient surnommée "*Pouss*"⁽¹⁾, et les demandes d'argent se faisaient plus fréquentes et plus insistantes que Schomburgk ne le jugeait compatible avec le bon ordre et la discipline. Et c'étaient des "Pardon Pouss ! Donne-moi quelques jetons". "Moi, je veux un shilling, Pouss, pardon !", et ainsi de suite de l'aube au crépuscule. Le comble fut atteint le soir du second jour, alors que nous nous trouvions à environ 25 miles de Kamina. Juste comme je me retirais pour la nuit, on me remit une lettre qui me parut venir de Messa, notre cuisinier, et d'Alfred, notre chef-interprète, mais qui, en réalité, comme je le découvris par la suite, était inspirée par le premier des deux, bien que rédigée et signée par l'un et par l'autre. On y lisait : "Chère Pouss. Cuisinier et moi-même veulent avance. Une livre SVP. Ou plus. Si ce n'est pas plus, le moins sera bon. Bientôt, plus loin en brousse, nous ne voulons même pas un penny. C'est le dernier. SVP, il ne faut pas parler le patron parce que peut-être il va faire des histoires. Bonsoir, chère Pouss. Nous vous saluons. Alfred & Messa".

C'est moi qui, du coup, allais faire beaucoup d'histoires à ce sujet car un souverain⁽²⁾, c'était une somme bien rondelette pour que deux indigènes la demandent aussi précipitamment ; mais, en fin de compte, cédant à leurs urgentes supplications, je le leur accordai.

(1) Nom de chatte, quelque chose comme : "Mimi", "Minet", "La Minette"...

(2) Un souverain est une pièce (d'or) de 20 shillings, toujours à l'effigie du monarque anglais.

Nous levâmes le camp le matin suivant à 3 heures pour éviter de marcher dans la chaleur du jour. A mon grand étonnement, le cuisinier avait disparu ; ainsi qu'un de nos vélos. J'en fus choquée. Interrogé, le chef-interprète affirma ne rien savoir de l'absent. Il avait -assurait-il- simplement écrit la lettre pour obliger Messa et sans se douter le moins du monde qu'il eût l'intention de déserteur, comme il semblait bien que ce fût le cas.

Quelle histoire, il n'y avait pas à dire ! Le major déversa un torrent de jurons ; moi, je criai abondamment, et nous nous mîmes tous deux en colère. Il disait que tout était de ma faute: "Quelle idée de donner à un nègre une avance d'un pareil montant : un souverain !". Je rétorquai qu'il aurait dû me convaincre avec plus de soin de la vilénie et de la sournoiserie de ces méprisables nègres.

L'air sombre, nous marchions en direction du camp suivant. Chaque fois que je me trouvais assez proche de lui (ce n'était pas souvent), je pouvais entendre Schomburgk se marmotter à lui-même de temps en temps, : "Pas de cuisinier ! Qu'allons-nous bien pouvoir faire ? Et Messa était un bon cuistot. Je n'en ai jamais eu de meilleur. Et les bons cuistots, ça ne se cueille pas en brousse comme les papayes..." Et ainsi de suite...

Nous fîmes 18 miles ce matin-là, la plus longue étape couverte jusqu'alors, avant de nous arrêter pour le petit déjeuner. "Des sardines et des biscuits !", ricanait Schomburgk. "Pour l'amour du ciel, allez faire un tour quelque part pendant une demi-heure, répliquai-je avec colère. Je vais m'occuper de la nourriture".

Il prit son fusil et s'enfonça en brousse en maugréant. Je me mis à l'oeuvre pour préparer le petit déjeuner, mais j'eus bien du mal à m'en tirer, car je n'avais que les ustensiles de cuisine les plus rudimentaires et un feu en plein air.

Finalement, à force de travail et de persévérance, je parvins quand même à préparer un plat tout à fait présentable d'oeufs au bacon, avec des petits pains chauds et du café bouillant. Schomburgk, pour toute approbation, ronchonna en venant s'attabler, puis se radoucit tout à fait malgré la disparition de Messa. "Rassasiez la bête !" J'oublie le nom de la femme pleine de finesse qui donna pour la première fois à notre sexe cet excellent conseil, mais elle savait de quoi elle parlait : elle avait observé les hommes, et cela n'avait pas été en vain...

Une heure plus tard, notre vagabond de cuisinier apparut. Il expliqua que, juste avant de se mettre en route avec nous, il avait épousé une jeune femme et que, considérant son charme à elle et son inexpérience à lui, il avait, après mûre réflexion, jugé qu'il n'était pas sage de l'abandonner. Il était donc retourné la chercher, empruntant à cet effet et le vélo et le souverain.

En l'interrogeant, je découvris qu'il n'avait pas quitté le camp où nous étions avant minuit. Il avait donc parcouru à vélo 25 miles jusqu'à Kamina et autant pour en revenir, plus les 8 miles que nous avions faits le matin, soit approximativement 70 miles au total [110 km] en un peu moins de neuf heures : exploit extraordinaire pour un indigène, sur une route indigène.

Je le questionnai au sujet de sa femme. "Oh ! répondit-il, elle va venir ; elle marche". Et, je vous l'assure, elle fit son apparition cet après-midi là, ayant péniblement parcouru tout le trajet depuis Kamina : 43 miles [70 km] ! Lorsque je la vis, je ne blâmai pas Messa d'avoir eu des scrupules à la laisser sur place. Pour une indigène, elle était mignonne comme j'aime à les voir. Probablement 14 ou 15 ans, mais parfaitement formée, d'agréables proportions, avec une paire d'yeux coquins et séducteurs, et toute souriante. Elle nous accompagna pendant toute la randonnée et se révéla très précieuse.

CHAPITRE V

D'ATAKPAMÉ A SOKODÉ

J'ai oublié de dire que, juste après notre départ de Kamina, au village qui s'appelle Ana [*Anié*], nous fûmes rattrapés par une autre caravane qui emmenait un Européen, un certain docteur Berger⁽¹⁾, jusqu'à Sokodé, où il se rendait pour vacciner les indigènes.

La rencontre se fit de la façon suivante : en arrivant à Anié, nous découvrîmes que le campement y était déjà occupé par un certain Lange, un ingénieur chargé de construire un pont sur la rivière Anié⁽²⁾. Il était sur son chantier lorsque nous arrivâmes, et Schomburgk envoya son boy (celui de Lange) le prévenir de notre venue. Peu après, Lange apparut, l'air plutôt perplexe et très gêné. Il semble que la description faite par son boy l'avait été en ces termes : "Patron, deux hommes blancs sont venus, et un... on dirait une femme !".

Lange avait deviné qui nous étions, car il connaissait Schomburgk de son précédent voyage et avait appris son retour dans la colonie, ainsi que ma présence à ses côtés. Nous comprîmes que son embarras était dû au fait qu'il venait d'épuiser pratiquement toutes ses provisions et se trouvait donc dans l'impossibilité de nous offrir l'hospitalité comme il l'aurait souhaité ; aussi fut-il grandement soulagé lorsque nous le priâmes d'être notre hôte pendant notre séjour à Anié. Je dois ajouter que c'était là, de la part de Schomburgk, une manière de faire systématique, et je l'ai souvent entendu s'emporter contre l'imprévoyance de ces grands randonneurs européens en Afrique qui se cramponnent aux autres, parfois pendant plusieurs jours, consommant des vivres dont on peut avoir besoin et parfois difficiles à remplacer. Certes, l'hospitalité en pareilles circonstances n'est jamais refusée. C'est la loi non

(1) Walter Berger, médecin de réserve, arrivé à Lomé le 27 octobre 1913 ; il sera fait prisonnier en août 1914.

(2) Lange, assistant des Eaux et Forêts, arrivé au Togo en décembre 1908 ; caporal, il sera également fait prisonnier en août 1914.

écrite de la brousse que le Blanc partage avec son semblable. Mais, c'est égal ! Il est des fois où cela pèse bien lourd à celui qui la met en pratique.

Donc le repas fut servi et expédié, et nous en étions à savourer notre café et nos cigarettes lorsqu'un autre groupe de porteurs fit son apparition. "Dites donc !, fit Lange à Schomburgk ; on dirait la caravane d'un Blanc !" , et tous deux se mirent à débattre de la bêtise de celui, quel qu'il soit, qui voyage ainsi en pleine chaleur du jour. Finalement, le patron de la caravane, le docteur Berger que j'ai mentionné plus haut, se présenta, l'air très échauffé et fatigué. Bien entendu, nous lui fîmes bon accueil -c'est extraordinaire de voir comme la vie en brousse vous fait apprécier l'arrivée d'un étranger blanc- et nous passâmes ensemble tout le reste de la journée de manière fort agréable.

C'était l'homme d'humeur la plus égale que j'eusse jamais rencontré pour ce qui, est de ses relations avec les indigènes. Rien de ce qu'ils pouvaient faire ou dire ne le troublait le moins du monde.

Assez curieusement, il voyageait sans interprète, bien qu'il fût fonctionnaire de l'Etat, et ne comprenait évidemment pas un mot d'un dialecte indigène quelconque.

Lorsqu'il désirait quelque chose, il se contentait de le demander à son boy, à qui il adressait en allemand des phrases interminables agrémentées de force circonlocutions. Or, ce boy, qui s'appelait Djoa, avait été spécialement engagé par notre excellent docteur parce qu'il s'était présenté comme un élève très à l'aise en allemand.

En réalité, à part quelques phrases qu'il avait apprises à répéter comme un perroquet, il ne savait strictement rien de cette langue, et le résultat de leurs efforts conjugués pour se faire comprendre l'un de l'autre était risible à l'extrême. Ce qui ne le rendait pas moins amusant, c'est que le docteur n'aurait jamais permis à notre interprète d'intervenir pour mettre un peu d'ordre dans cet embrouillamini verbal. Il voulait -nous dit-il- amener son boy à une compréhension suffisante de l'allemand pour lui faire exécuter ses volontés. Le résultat de tout cela, c'est que nous piquions des crises de fou-rire à l'occasion de scènes comme celle qui suit, plusieurs fois répétée, à quelques nuances près, tout au long de la journée.

"Djoa, disait le docteur, mes amis souhaiteraient un whisky-soda, et j'en prendrais bien une goutte moi-même. Une légère quantité d'alcool, Djoa, ne fait certainement pas de mal au Blanc quand il a marché toute la journée ; on peut même s'avancer à dire que ça lui fait du bien. Donc, Djoa, tu nous

apportes un siphon d'eau gazeuse, s'il te plaît, et une bouteille de whisky". Et le docteur imitait, sans parler, le geste de déboucher une bouteille.

"D'accord !", disait Djoa grimaçant de tout son visage, et il filait jusqu'à la tente de son maître pour en revenir peu après avec... un télescope !

"Non Djoa !, faisait remarquer le docteur doucement, un télescope, c'est très bien, mais ... ça ne se boit pas, Djoa. Ce que nous voulons, Djoa, c'est du whisky et du soda, surtout du soda". Et il se mettait à imiter le geste de celui qui presse le levier du siphon d'eau gazeuse. Le visage de Djoa s'illuminait de nouveau. "Ah ! d'accord !", lançait-il, et il s'éloignait en courant pour réparaître une ou deux minutes plus tard... portant avec beaucoup de soin et de précautions... le fusil à deux coups de son patron, chargé et armé !

Et la comédie de se poursuivre, le patron et son boy tous deux d'humeur très sereine, jusqu'à ce qu'enfin, peut-être à la quatrième ou cinquième tentative, voire à la dixième ou douzième, l'indigène tombe sur le bon objet, soit par hasard, soit par le jeu, forcément plus lent, de l'élimination.

Sur quoi, le docteur, avec un grave mais gentil sourire, comme s'il voulait nous reprocher doucement le caractère incongru de notre hilarité, nous faisait remarquer : "Voilà ! C'est ça ! Avec du temps et de la patience, on parvient à tout avec les indigènes, même en Afrique".

Le lendemain de ce petit épisode, nous nous levâmes à 3 heures du matin pour cōuvrir l'étape suivante jusqu'à un endroit appelé Nyamassila, avant que la chaleur du jour ne devînt trop mauvaise. Désormais, je dois dire, nous procédâmes toujours ainsi. C'est ce que font d'ailleurs tous les voyageurs chevronnés dans cette région du monde.

La distance est d'environ 20 miles⁽¹⁾ d'Anié à Nyamassila et la route, par endroits, n'est pas des plus planes. De plus, l'obscurité était évidemment totale quand nous partîmes, aussi ne fus-je pas particulièrement fâchée que Schomburgk décrétât que j'effectuerai la première partie du trajet en hamac. C'est ainsi que je fus portée sur les deux-tiers du chemin environ. Puis, quand le jour vint, je me levai et enfourchai mon vélo pour parcourir la distance restante. C'était dur et il fit très froid au début, mais je persévèrai, me reprochant presque ma paresse initiale. Et lorsque je découvris, en arrivant à

(1) 35 km. En fait, seulement 23. Les distances que donne Meg Gehrts sont souvent approximatives (il se peut aussi qu'il y ait eu confusion entre km et miles au moment de l'édition).

Nyamassila, que notre ami le docteur avait choisi de se faire transporter sur tout le trajet, je passai d'un extrême à l'autre, me félicitai moi-même (façon de parler), extrêmement fière d'avoir si remarquablement manifesté mon cran et mon endurance. "J'ai l'intention de faire la totalité de la prochaine étape à vélo", dis-je à Schomburgk. Hélas ! mon orgueil sur ce point et ce jour-là fut de ceux qui s'élancent... pour mieux chuter.

Que ce fût ou non dû à l'effort exceptionnel de la veille (en plus du vélo, j'avais beaucoup marché), je ne saurais le dire, mais ce qui est sûr, c'est que, lorsque nous levâmes le camp, à 2 h 30 le lendemain matin, je me sentais si faible, si étourdie, si raide et si endolorie aussi, que je pouvais à peine me tenir debout. Dans ces conditions, je ne pus que me réfugier une fois encore dans mon hamac où, pelotonnée sous de nombreuses nattes et couvertures destinées à me protéger de l'air froid de la nuit et bercée par le balancement rythmé du véhicule, je tombai vite profondément endormie.

J'avais l'impression d'avoir à peine fermé les yeux depuis plus de quelques minutes lorsque je m'éveillai en entendant Schomburgk en colère demander aux hamacaires pourquoi ils restaient là, plantés à ne rien faire, et où j'étais. "Patron ! répondirent-ils, elle est ici dedans ; elle dort et nous avons peur que... tu vas te fâcher si on l'a réveillée".

J'entendis tout cela confusément dans un rêve, mi-endormie, mi-éveillée. Je restai paresseusement allongée, trop confortablement installée pour me dresser, ne fût-ce que sur un coude, et jeter un coup d'oeil à l'extérieur ; mais je commençai à me demander ce qui expliquait ce long retard et si nous allions bientôt reprendre notre marche, lorsque le son de la voix de Schomburgk s'élevant une fois de plus pour rouspéter acheva aussitôt de me réveiller tout à fait. Cette fois, c'est à moi qu'il s'adressait, et en ces termes :

"Alors, ma chère enfant ! N'allez-vous point vous lever ?"

"Et pourquoi, s'il vous plaît ?, répondis-je. Quelle heure est-il ? Où sommes-nous ?"

"Il est 8 heures, répliqua-t-il, et nous sommes à Agbandi".

"Quoi !", m'exclamai-je, et, tirant les rideaux de côté, je sautai à terre.

Ce que j'aperçus me fit me frotter les yeux de stupéfaction. J'avais devant moi un campement tout neuf et un village que je n'avais jamais vu et je pouvais constater que les préparatifs du petit déjeuner étaient bien avancés.

C'est seulement alors que je réalisai que j'avais dormi pendant tout le trajet - 20 miles⁽¹⁾ - de Nyamassila à Agbandi.

Dans l'après-midi, une fois passée la plus dure chaleur du jour, nous fîmes un tour jusqu'au village. Mais il y avait fort peu à voir, et nous allions reprendre la direction de notre campement lorsque, sortant de l'une des cases, un homme se dressa brusquement devant nous, le plus grand et le plus gros que j'eusse jamais vu, que ce fût en Afrique ou hors d'Afrique. Mesurant plus de 8 pieds [2,43 mètres !], il était très large, extraordinairement fort, ses muscles saillaient sous sa peau comme des bosses de bronze martelé. Nous aurions aimé le filmer, mais nous n'avions malheureusement pas pris la caméra. Toutefois, un peu plus tard, nous découvrîmes un autre géant, à peine moins grand que le premier, et celui-là nous réussîmes à le prendre en photo⁽²⁾, tandis que Schomburgk se tenait à ses côtés pour indiquer la différence de gabarit et de taille, brandissant et rabaissant tour à tour divers objets appartenant au colosse : son arc et ses flèches, sa lance et cette curieuse crécelle de fer que portent tous les indigènes du Togo et sur laquelle j'aurai encore à dire un peu plus tard⁽³⁾.

L'étape suivante nous mena d'Agbandi à Blitta. C'est là que nous attendait une nouvelle équipe de porteurs de la tribu kabyè qu'on avait dépêchés de Sokodé à notre rencontre. Les autres furent renvoyés à Atakpamé.

Les Kabyè habitent la région de la Transkara⁽⁴⁾ et sont, en général, très costauds, mais ceux que nous touchâmes étaient plutôt de mauvaise qualité si on les compare aux gens d'Atakpamé. Ils transportèrent pourtant très bien nos affaires jusqu'à Sokodé, et c'est tout ce que nous leur demandions.

Ils formaient vraiment le lot d'indigènes les plus sauvages d'aspect que j'eusse jamais rencontrés. Ils étaient 90 au total, tous entièrement nus, sans le moindre pagne à eux tous. Et puis leur dialecte, tout à fait différent de tout ce que j'avais entendu jusqu'alors, sonnait à mes oreilles plus étrange, plus barbare, comme une succession de grognements et de gargouillis.

C'est là aussi que je réalisai pour la première fois que mon apparition pouvait fort bien inspirer la crainte, voire le dégoût et l'aversion, car, lorsque j'arrivai sur la place du marché l'après-midi pour jeter un coup d'oeil comme

(1) En réalité 29 km.

(2) Ci-dessous, page 60.

(3) A propos des Konkomba, ci-dessous, chap. XIV.

(4) "Au delà de la rivière Kara".

j'en avais l'habitude, les enfants s'enfuirent en hurlant de terreur, tandis que leurs mères me regardaient de travers. Je ne m'inquiétai guère d'elles, car j'avais déjà constaté que les femmes qui habitent ces villages de brousse reculés n'étaient pas toujours des partenaires très agréables à avoir tout près de soi. Il leur arrive... disons... de sentir mauvais. Mais je fus vraiment choquée de l'attitude de leur progéniture, car j'adore les enfants et ceux-ci me le rendent bien en général : à Kamina, nous avons été très copains, eux et moi. Il faut dire que là-bas il y avait alors d'autres Blancs, tandis que j'étais la première femme blanche -de toute évidence- sur qui ces petits diables d'ébène tout nus eussent jamais porté leur regard. J'imagine donc qu'ils me prenaient pour quelque croquemitaine au visage pâle dont il fallait s'éloigner rapidement et à tout prix.

Je dormis de nouveau dans mon hamac pendant l'étape de Blitta à Djabataouré⁽¹⁾, où nous fîmes halte ensuite. Je dois admettre que cela fait un peu paresseux, mais il faut avoir à l'esprit que ce climat d'Afrique occidentale moite et chaud est excessivement débilitant, surtout pour une Européenne... et une Européenne qui n'y est pas habituée. Passez donc une heure ou deux dans la serre du Jardin de Kew⁽²⁾ : vous en aurez une vague idée. Le moindre effort pendant la journée vous déclenche une transpiration abondante. Pire encore, cela vous donne l'impression de saper toute énergie, toute vitalité, à tel point qu'on se sent comme un chiffon mouillé du matin au soir. Et c'est presque impossible de combattre contre cela. J'avais l'habitude d'aller me coucher fatiguée et de l'être encore plus en me levant. mais après quelque temps, ces symptômes disparurent totalement et je devins très forte, très en forme, malgré la chaleur et nos déplacements continuels. Vraiment, la machine humaine sait merveilleusement s'adapter.

C'est à Djabataouré que j'eus une vraie petite aventure. Je faisais comme à l'accoutumée une promenade d'après-midi dans le village, ces messieurs étant partis en brousse tirer quelque chose pour notre marmite, lorsque soudain, tout près de là et dans la direction opposée à celle d'où j'étais venue, éclata un épouvantable fracas de tam-tam auquel se mêlaient des cris, un crépitement de crécelles et le piétinement de chevaux.

Je restai là, plantée comme un piquet au beau milieu du village, ne sachant pas très bien quoi faire d'autre et, quelques instants plus tard, un groupe de cinq cavaliers très féroces et très sauvages d'allure, piquant au grand

(1) Sotouboua n'existe pas encore.

(2) Kew Gardens, célèbre jardin botanique londonien.

galop, vinrent s'arrêter devant moi, suivis par d'autres qui se placèrent à leur droite et à leur gauche. Dans l'intervalle, notre interprète qui -pour une fois- était apparu au moment où on avait besoin de lui, avait en quelque sorte fait les présentations ; le premier des cavaliers, mettant pied à terre, me salua d'une superbe révérence. J'étais -fit-il remarquer- la première femme blanche qu'il eût jamais vue et, puisqu'il en était ainsi, il était certain de vivre assez longtemps pour en voir encore bien d'autres. De la part d'un sauvage à peu près nu, au coeur de la brousse africaine, c'était là un compliment improvisé assez bien tourné. L'interprète m'expliqua que les nouveaux venus, le chef du village voisin et sa suite, étaient arrivés à cheval à Djabataouré pour prendre part aux fêtes qui précèdent le grand jeûne mahométan de Ramadan.

Celui-ci, comme beaucoup de gens le savent, correspond en gros à notre Carême. Il est censé commémorer la première "révélation" faite à Mohammed et, pendant les quatre pleines semaines que dure le jeûne, un vrai musulman ne doit ni manger ni boire ni fumer ni se baigner ni respirer aucun parfum ni même avaler sa propre salive, si ce n'est après le coucher du soleil.

Mais tout cela, c'est pure théorie, au moins en ce qui concerne les Mahométans du Togo. Certes, ils célèbrent les fêtes d'ouverture du jeûne avec un extraordinaire enthousiasme -ils nous tinrent éveillés toute la nuit par leurs chants et leurs danses- et ils sont tout aussi enthousiastes pour la fête de "Baïram"⁽¹⁾ qui en marque la clôture. Mais pour ce qui est du jeûne lui-même, je n'ai pas vu que cela entraîna pour eux le moindre changement. Ils mangeaient, buvaient et fumaient exactement comme d'habitude. La vraie réalité, c'est, bien sûr, que ces peuplades ne sont mahométanes que de nom.

Le lendemain de cette anecdote, nous allâmes jusqu'à Andassi⁽²⁾, notre étape suivante, moi voyageant toujours en hamac. Je ne m'étais pas encore acclimatée et j'étais très faible et alanguie. De plus, je ne sais pour quelle raison, mes hamacaires de rechange s'avérèrent cette fois-là parfaitement incapables, ce qui était fort inhabituel. Ils me balançaient d'un bord sur l'autre, me faisaient basculer en tous sens et, si je m'en plaignais, ils ne savaient que grimacer stupidement. C'était comme si je me trouvais dans un petit canot en pleine tempête, et j'ai vraiment éprouvé le mal de mer pendant les premiers kilomètres.

(1) Nom turc de l'Aïd-el-seghir (la "petite-fête"), appelée également Korité au Sénégal et en pays mandingue.

(2) Aujourd'hui Kolonaboua.

Le lendemain matin, nous partîmes à 3 heures par un plein clair de lune pour couvrir les 20 miles restants jusqu'à Sokodé, l'un des plus gros postes, et des plus importants, de l'Administration dans cette partie du Togo. Les nuits de clair de lune en Afrique sont d'une extraordinaire beauté, que l'on se trouve -comme c'était le cas- sur une route relativement dégagée ou que l'on suive l'une de ces pistes indigènes qui, à chacun de ses tournants, vous révèle un nouveau spectacle aussi argenté que ravissant. Grise et mystérieuse, la brousse en pareilles circonstances se revêt d'une beauté jusqu'alors insoupçonnée. Les nombreux massifs de végétation tropicale qu'on rencontre fréquemment dans les clairières dégagées se détachent nettement, immobiles, ressemblant à des arbres de métal blanc délicatement sculptés dans de l'aluminium et couverts de givre.

A 8 heures du matin, nous parvînmes à un endroit situé à 4 miles de Sokodé, où nos chevaux nous attendaient, sous la surveillance d'un jeune Européen, M. Kay H. Nebel⁽¹⁾. Jusqu'alors, depuis que j'avais quitté le terminus du chemin de fer, j'avais voyagé uniquement à vélo ou en hamac ; désormais j'allais surtout faire du cheval.

M. Nebel avait fait partie de la précédente expédition de Schomburgk en qualité d'artiste professionnel et était resté à Sokodé pour veiller sur les stocks de provisions et de matériel laissés par celui-ci quand il en était parti, le 1er juin 1913. Je le connaissais assez bien, l'ayant rencontré à Hambourg où j'habite.

Je trouvai plus qu'étranges ces retrouvailles là-bas, au fond de l'Afrique. Le jeune homme resplendissant de santé et très soigné dont j'avais souvenir s'était transformé en un véritable broussard. Brûlés et noircis au soleil, son visage, son cou et ses bras avaient pris une couleur d'acajou très foncé. Il portait un grand chapeau de cow-boy, sous lequel sa longue chevelure lui tombait presque jusque sur les épaules à la Buffalo Bill. Sa chemise de flanelle était large ouverte. Il avait l'air extraordinairement pittoresque et aussi étonnamment louche, une sorte de croisement entre un brigand de grand opéra et un "desperado" de l'Ouest américain, comme on en voit dans les films à New-York et à Londres.

Après les salutations et présentations mutuelles, nous plantâmes une tente et fîmes une rapide toilette pour arriver à peu près propres à Sokodé, où

(1) Kay Heinrich Nebel, "étudiant en peinture", né en 1888, était arrivé à Lomé en même temps que Schomburgk, le 12 avril 1913.

nous attendait un repas fort bienvenu, dû à l'aimable prévoyance de M. Kuepers [*Küpper*]⁽¹⁾, directeur de l'école publique de la localité⁽²⁾.

C'est à Sokodé que nous restâmes pour nous reposer pendant les heures chaudes de la journée. Après quoi, nous nous enfonçâmes en brousse à angle droit, jusqu'à un village appelé Paratao, distant d'à peu près 4 miles. C'est là que nous avions prévu de faire un assez long séjour pour tourner de nombreuses scènes d'aventures, ainsi que quelques documentaires ethnologiques.

(1) Karl Küpper, sous-officier de réserve, directeur d'école, arrivé au Togo en avril 1913 ; il sera lui aussi fait prisonnier dans quelques mois, en août 1914.

(2) Ecole ouverte en 1912, la toute première du Nord du Togo et encore la seule, hormis celle que la mission catholique vient de créer en 1913 à Aledjo Kadara.



Extraits de films :

- 1- Le géant konkomba.
- 2- La paie des porteurs en sel.
- 3- Le réveil-matin vivant : le coq de l'expédition.
- 4- Le vieux roi de Paratao dansant devant la caméra.
- 5- Petits éclaireurs.

(NB : de haut en bas et de gauche à droite)

CHAPITRE VI

DANS LA CAPITALE DU TCHAOU DJO

Paratao, où notre camp était installé, est la résidence de Ouro Djabo, chef supérieur de l'importante tribu des Tchaoudjo⁽¹⁾. "Ouro" signifie : roi, et c'est vraiment comme roi des Tchaoudjo que Djabo est reconnu et rémunéré par l'administration allemande.

Au Togo, c'est la coutume, pour les étrangers blancs, de venir voir un chef vraiment important comme celui-ci avant de gagner le campement administratif et, bien que je fusse très, très fatiguée, il fallut sacrifier à l'étiquette ouest-africaine.

Je découvris en Ouro un hôte fort charmant, encore que vieux et gras, et, si son aspect personnel n'en imposait donc pas spécialement, il réussissait d'une certaine façon à manifester une sorte de dignité, de puissance aussi et d'aptitude au commandement.

Il nous reçut en grand apparat, entouré d'une nombreuse escorte de fonctionnaires et de serviteurs attachés à sa personne. A remarquer parmi les premiers d'entre ceux-ci son premier ministre, Mama Sougou, de très haute taille, bien proportionné et d'un physique agréable. Avec son turban il faisait très jeune ; et, de fait, je me dis qu'il devait avoir une trentaine d'années ; mais quand il le retira, je vis qu'il avait les cheveux gris et qu'il était partiellement chauve. Sans doute avait-il la cinquantaine, mais pareille estimation n'est bien sûr qu'approximative, car les indigènes ne retiennent pas leur date de naissance et n'ont donc que de très vagues notions de leur âge réel.

Les Administrations ne se signalent guère par leur gratitude, mais l'administration allemande a certainement une excellente raison de se montrer

(1) Ouro Djobo Bouraïma, "chef supérieur des Kotokoli" à Paratao, avait été installé par les Allemands en décembre 1906. Il régnera jusqu'à sa mort, en septembre 1924.

reconnaissante envers Ouro Djabo, puisque c'est à son père et prédécesseur⁽¹⁾ qu'elle doit pratiquement de posséder le Togo⁽²⁾.

Quand le célèbre docteur Kersting⁽³⁾, fondateur et pionnier du Togo septentrional, pénétra pour la première fois dans la région, il la trouva peuplée de nombreuses tribus différentes et belliqueuses qui passaient leur temps à se combattre entre elles.

Suivant au petit pied l'exemple de Cortez au Mexique ou de Clive en Inde, il s'allia avec la plus puissante et la plus guerrière de toutes, à savoir les Tchaoudjo ; à eux deux, lui et le vieux Ouro, ils soumièrent pratiquement tout le pays, qu'ils placèrent sous le drapeau allemand.

Au cours de notre assez long séjour à Paratao, j'eus plusieurs entretiens avec Ouro Djobo qui parla longuement -par interprète, bien sûr- de la puissance et de la grandeur passées du peuple tchaoudjo. Ceux-ci étaient à l'origine, semble-t-il, une tribu conquérante, comme les Masai ou les Zoulou, et déferlèrent du nord vers le sud il y a bien longtemps, dévastant le pays au fur et à mesure de leur avance. Ils arrivaient à cheval et, comme on n'avait encore jamais vu ces animaux au Togo, la seule terreur qu'ils inspiraient suffisait presque à garantir la défaite des premiers possesseurs du sol⁽⁴⁾.

Djabo me montra aussi son "palais", un ensemble de cases rondes de toutes dimensions, rangées en zigzags irréguliers et réunies par un mur. Beaucoup plus grande et plus haute que toutes les autres, la case principale, qui abritait le vestibule et les écuries, était surmontée d'un oeuf d'autruche, emblème de la royauté.

A l'autre extrémité de l'espace occupé par les cases et le mur d'enclos qui les reliait, on gardait une grue couronnée. Ouro Djabo attachait une très grande importance à cet oiseau qui -m'apprit-on- était sacré ; quiconque l'aurait tuée ou dérangée d'une manière quelconque aurait été sévèrement châtié. La

(1) Djobo Boukari, décédé en avril 1898. Les courts règnes de Tcha Djobo (1898 - 1901) et de Djobo Tcha Godémou (1901- 1906) avaient séparé le père du fils.

(2) C'est évidemment exagéré : voir le paragraphe qui suit.

(3) Hermann Kersting, médecin, né en 1863 ; au Togo de 1897 à 1909 ; fondateur du poste de Sokodé en août 1897, il y était resté plus de dix ans.

(4) Tout à fait excessif. Le clan des chefs du Tchaoudjo a immigré pacifiquement (sans doute au XVIII^e siècle) et s'est fondu dans la population tem autochtone. Ce n'est que dans les années 1880 qu'arrivèrent les cavaliers mercenaires djerma (les "semassi") qui se mirent au service du chef de Paratao et attaquèrent les villages situés plus au sud.

grue, parfaitement consciente de ses privilèges, avait l'habitude d'avancer en se pavanant jusqu'aux marmites lorsque les indigènes étaient en train de manger et de s'emparer de tous les morceaux de choix qu'elle trouvait à son goût. A tout volatile du commun qui se serait conduit de la sorte, on aurait tordu le cou vite fait, car rien ou presque n'offusque l'indigène d'Afrique occidentale comme de prendre des libertés avec sa nourriture. Mais aussitôt que la grue faisait son apparition, ils s'éloignaient tous de leurs marmites et attendaient patiemment qu'elle eût fini de se servir pour se remettre à manger. J'ai tout fait pour amener Ouro Djabo à me parler de cet oiseau, mais il a toujours éludé le sujet et, quand je l'en pressais, il refusait net. Personne d'autre ne semblait davantage désireux d'en reparler, si ce n'est pour me dire, dans un chuchotement et l'air terrifié, que c'était le fétiche de Ouro.

Djabo -je l'ai déjà indiqué- menait grand train pour un indigène. Il était toujours accompagné par sa fanfare, composée surtout de tambours, avec un ou deux instruments en forme de pipeaux, et par son premier ministre, son porte-épée, ses serviteurs attirés et autres, tous vêtus avec recherche à la manière arabe. C'est ainsi qu'un après-midi, comme nous avions prié le vieux bonhomme de venir prendre le thé, il vint avec une suite d'une vingtaine de personnes qui remplit presque complètement notre petit enclos. Il n'en était pas moins roi d'un genre fort démocratique. Lorsque, par exemple, il prenait un biscuit, il en croquait d'abord un petit morceau puis le passait à la ronde pour que chacun pût en grignoter un peu. Lorsque Schomburgk lui donna un cigare, tous ses compagnons en fumèrent l'un après l'autre, chacun tirant deux ou trois grandes bouffées avant de le passer au suivant. Je n'ai jamais vu un cigare fumé par autant de personnes, ni durer un si court instant. Car, chaque indigène s'efforçant d'inhaler le plus de fumée possible, il fut consommé et fini en un rien de temps, tandis que Djabo bavardait et plaisantait avec tous. En fait, la seule différence notable entre le roi et ses sujets, c'est qu'il était assis sur une chaise et les autres accroupis sur le sol.

A la suite de cette visite, Djabo me reçut seule dans son palais et me présenta à ses femmes. J'en vis à peu près une vingtaine, deux ou trois jeunes et assez présentables, mais la plupart vieilles, grosses et laides. Une fois la réception terminée, je le félicitai, non de la beauté ou de l'intelligence de ses épouses, mais pour avoir été capable de s'en offrir autant, puisque c'est la coutume africaine. "Oh !, répliqua-t-il sans y attacher d'importance, ce n'est rien ! J'en ai des centaines d'autres éparpillées dans tout le pays..."

Entre autres cadeaux reçus par Djabo de l'Administration à diverses occasions se trouvait une grande et solide chaise de jardin, d'un genre très quelconque et en parfait contraste avec l'environnement de brousse africaine ;

mais le vieux Djabo en était immodérément fier : il en était même venu à prendre un porteur dont la seule tâche consistait à veiller sur cet unique objet et à le transporter partout où se rendait son maître. Ce qui nous tracassa fort lorsque nous voulûmes filmer Sa Majesté, car il allait exiger d'être assis sur sa chaise pour qu'on le prenne, ce qui, de notre point de vue, bien évidemment, aurait retiré tout intérêt à la photo. Mais en définitive, après bien des discussions, et la remise d'une pièce de soie en cadeau, il consentit à s'en passer pour cette unique fois.

Il y a un gros marché indigène à Paratao, et la nourriture y est très peu chère. On peut acheter les oeufs, par exemple, un penny les huit. Les citrons valent 1/4 de penny la douzaine. Un beau pigeon dodu coûte 3 pence. Certes, ces sommes représentent infiniment plus pour un indigène que pour un Européen mais, même en tenant compte de la différence de valeur de la monnaie, j'en arrivai à la conclusion que le Tchaoudjo moyen, homme ou femme, pouvait, s'il le voulait, vivre bien mieux et à bien meilleur marché que le travailleur moyen d'Angleterre ou d'Allemagne. Vraiment, la plupart de ceux que je rencontrais semblaient bien nourris et satisfaits.

J'ai fait par ailleurs allusion à l'habileté des cavaliers tchaoudjo, et l'un des buts de notre séjour à Paratao était de les filmer. Nous y réussîmes à la perfection. Vraiment, je fus moi-même très satisfaite -et même surprise- du réalisme fidèle de la scène lorsque je la vis sur l'écran plus tard, à Londres. Tout le monde avait été emballé par les habiles prouesses équestres des Arabes au Festival international du Cheval à l'Olympia⁽¹⁾ l'an dernier. Mais il ne s'agissait que de quelques hommes sélectionnés. Nous pûmes, quant à nous, filmer en bien plus grand nombre les authentiques cavaliers sauvages du Soudan, et qui plus est chez eux, dans leur décor naturel.

Ceci dit, ici comme ailleurs, on me rappelle souvent que je suis la première femme blanche à déranger par ma présence ces peuples primitifs. Les femmes se font toutes petites devant moi ou me regardent de travers, et les enfants se sauvent en hurlant de terreur. Une fois, je fis demander par l'interprète à une mignonne petite gamine de 9-10 ans pourquoi elle s'était sauvée à mon approche. Il m'amena l'enfant, mais celle-ci, pendant un long moment, ne put proférer un seul mot. Elle se tenait là seulement, immobile, les yeux baissés, tremblant de tous ses membres.

(1) Grand complexe de spectacles à Londres.



Marché à Paratao. Petit marché typique : pas de sièges permanents de pierre comme ceux que l'on voit, par exemple, au grand marché de Bafilo.



Garçonnetts à Paratao, plutôt effarouchés par la photo. L'un d'eux va jusqu'à se couvrir le visage de son bras.

Finalement, elle releva la tête et, jetant un bref regard sur l'interprète, lui décocha une question aussi violente que rapide. "Non ! non ! non !, répondit celui-ci. Bien sûr que non, petite idiote ! Comment peux-tu penser des choses pareilles ?"

Je lui demandai ce que l'enfant avait dit. Il répondit qu'elle lui avait demandé si j'allais la battre au cas où elle dirait la vérité. "Dis-lui qu'au contraire je lui ferai un cadeau".

Il traduisit ma promesse, sur quoi la fille, après m'avoir jeté un bref coup d'oeil, autant d'interrogation que de doute, lança quelque chose qui sonna rapide et solide, péremptoire comme le toc-toc-toc d'un marteau de porte.

Alors ce fut le tour de l'interprète de se réfugier dans le silence. Il refusa absolument de traduire ce qu'elle avait dit, prétendant que c'était trop vilain, pas du tout convenable pour mes oreilles, etc., etc.

"Très bien, finis-je par dire, je vais aller dire au major que tu refuses de faire ton travail".

Là-dessus, le pauvre diable, acculé, lâcha le message comme s'il laissait couler ses mots, tout agité par l'émotion. "Cette petite... péronnelle, lança-t-il brusquement, dit... qu'elle a peur de vous regarder... parce que vous êtes trop vilaine".

C'était trop drôle ! Je ne pus vraiment pas m'empêcher de rire. Mais mon hilarité s'accompagnait d'un petit, tout petit soupçon d'amertume. Me faire dire en face que j'étais laide ! Et par cette petite diablesse, toute nue et noire comme l'ébène !

Pourtant, me dis-je, les hommes ne m'avaient pas trouvée disgracieuse. Et puis, j'avais même reçu de la part de mon propre sexe -épreuve suprême s'il en est- des paroles élogieuses en certaines occasions. Je pinçai donc par jeu la joue de mon petit censeur et la renvoyai, tout heureuse, gratifiée d'un mouchoir de soie aux éclatantes couleurs.

Cet incident brisa la glace -si l'on peut dire- et je fus bientôt au mieux avec pratiquement toute la population enfantine de Paratao. Ils comprirent que je n'étais pas spécialement l'ogresse qu'ils s'étaient d'abord imaginée. Mais je ne pus leur faire admettre que j'eusse un droit quelconque à leur admiration, quel que fût celui que je pouvais avoir de prétendre à leur gratitude. "Suis-je vraiment si vilaine que ça ?", demandai-je un jour à un petit garçon, l'un de

ceux que j'aimais bien. "Oui ! c'est vrai, Tantie Pouss, tu es vraiment vilaine", répondit-il avec toute sa franchise d'enfant. "Mais -ajouta-t-il- pour atténuer et peut-être pour verser du baume sur mes sentiments blessés, tu n'y peux rien. C'est le Bon Dieu qui a fait, pas vrai ? C'est pas tout le monde qui peut être noir et beau".

Me mettant à leur place et m'efforçant de penser comme ils pensent, j'en suis venue à la conclusion qu'ils me considéraient plutôt comme le fait un enfant blanc d'une poupée noire, une chose qui commence par faire peur et qu'on aime pourtant pour son côté étrange et bizarre. Sauf que, dans mon cas, la poupée était vivante et donc d'autant plus effrayante, jusqu'à ce que l'expérience leur en démontre le caractère inoffensif.

Au bout d'une dizaine de jours passés à Paratao, je commençai à constater que ma santé déclinait. Nous avions planté notre camp tout près du vieux poste administratif et l'endroit n'était vraiment pas des meilleurs. Ma case, comme toutes les autres, était exiguë et sentait fort le renfermé, étant presque dépourvue d'aération et sans fenêtres, faite, comme d'habitude, de claies et de torchis. Cela, c'est très bien quand la construction est assez récente, mais si elle est ancienne, comme c'était le cas, elle se met à dégager une odeur malsaine de moisi. Et puis il y avait aussi les odeurs du village indigène, tout ce qu'il y a de désagréables. Enfin, pour couronner le tout, l'endroit était complètement encerclé de champs denses -on aurait presque pu dire de plantations- de sorgho, haut de 15 à 20 pieds [5 à 7 mètres ?] qui coupait littéralement toute circulation d'air. Non pas, toutefois, que cela fût très important ; car la saison d'harmattan s'était maintenant installée et l'air chaud, palpitant, s'était chargé d'une impalpable poussière jaune, comme un brouillard si épais qu'on pouvait, à midi, fixer droit le soleil sans se faire mal aux yeux.

Tout cela eut pour conséquence, entre autres, que je souffrais de migraines à peu près incessantes. Pourtant, je n'aimais pas me plaindre : nous étions maintenant au beau milieu d'une nouvelle aventure, et je savais que Schomburgk tenait énormément à la terminer le plus tôt possible. Mais, parfois, après des répétitions qui duraient de 7 à 11 heures dans la fournaise, habillée en cow-boy et entourée par des foules de figurants nègres tout en sueur, je me sentais prête à défaillir sur place, étant complètement à bout physiquement.

Le comble fut atteint le jour où je devais jouer l'héroïne dans une scène avec Nebel, lequel, censé fuir la justice, galopait à travers la montagne et moi derrière lui, suivis par une vingtaine ou une trentaine de cavaliers tchaoudjo. Nebel se retournait tout le temps sur sa selle pour tirer sur moi. Les cavaliers à ma suite poussaient des hurlements à vous glacer le sang et, à eux

tous, ils effrayèrent mon cheval qui se mit à filer au triple galop droit en direction du rebord d'une assez haute falaise dominant un amas de rochers et un terrain accidenté.

En grande alarme, je jetai mon revolver et m'agrippant à deux mains de toutes mes forces, m'efforçai de faire stopper ma monture affolée. C'était un brave cheval, le meilleur de tout Sokodé, et nous étions, lui et moi, de grands amis. D'habitude, j'obtenais de lui tout ce que je voulais, mais, cette fois-là, la terreur l'avait rendu fou et j'étais totalement impuissante à contrôler un tant soit peu sa course éperdue vers ce qui me paraissait être la mort certaine pour nous deux.

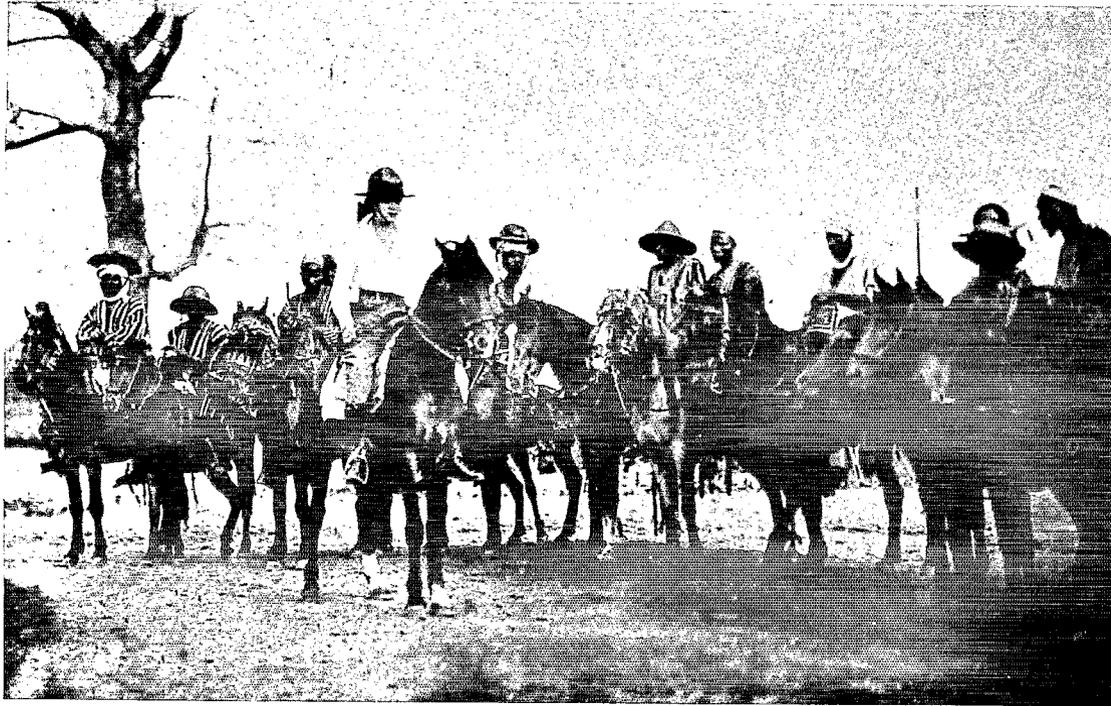
Nebel fit tout ce qu'il put pour le stopper en le saisissant par la bride lorsque nous passâmes à sa hauteur, mais le cheval emballé fit un violent écart qui me désarçonna presque. L'instant d'après, il effectua un bond sauvage en l'air par-dessus les rochers et les cailloux : je me vis perdue.

Le hasard voulut pourtant qu'il atterrit sur la seule plaque (ou presque) de terre un peu molle qu'il y ait eu dans les parages. Un mètre plus loin sur la droite ou sur la gauche, il y avait des rocs déchiquetés et, s'il était tombé dessus, j'aurais été presque inévitablement tuée. En fait, il trébucha, se releva, retribucha, se releva encore, puis se tint immobile, ruisselant de sueur et tremblant de tous ses membres.

Je montais, bien sûr, à califourchon, heureusement pour moi. Si j'avais eu une selle de côté⁽¹⁾, je ne vois pas comment j'aurais pu garder mon assise. A vrai dire, j'étais terriblement brisée et sonnée, et cela, s'ajoutant au choc infligé à mes nerfs, aggrava si fort mon malaise antérieur que je m'évanouis.

"Il faut que je parte immédiatement, déclarai-je à Schomburgk ce soir-là, sinon je sens que je ne pourrai pas m'en remettre". Je dois dire au crédit de Schomburgk qu'il fut très compatissant. Il vit que l'affaire était sérieuse et, malgré l'heure tardive, il envoya un messenger spécial pour informer des faits les autorités et leur demander assistance.

(1) Les femmes montaient généralement "en amazone", les deux jambes du même côté du cheval, position beaucoup moins stable qu'avec les jambes de part et d'autre.



L'auteur et les cavaliers tchaoudjo de sa "garde". Mlle Gehrts, montée sur son cheval favori Nouki, joue dans un film indigène. Sa "garde" est composée de figurants de cette tribu intrépide, célèbres pour leurs superbes chevaux et leurs qualités équestres.

Avec une promptitude et une amabilité que je ne pourrai jamais oublier, les fonctionnaires allemands se mirent aussitôt à l'oeuvre, rassemblant une centaine de porteurs prélevés sur leur propre main-d'oeuvre, et nous les envoyèrent le matin à la première heure pour nous permettre de filer immédiatement sur Alédjo Kadara, qui est le sanatorium du Togo. Une heure après, nous avons quitté notre camp, joli mais malsain, de Paratao et étions en route pour la montagne où se trouve Alédjo, la "Suisse togolaise" comme l'ont surnommée avec empressement les malades reconnaissants venus des régions basses étouffantes de chaleur⁽¹⁾

(1) On sait que cette expression, appliquée à tout et à n'importe quoi, fera florès.

CHAPITRE VII

ALÉDJO KADARA, LA SUISSE TOGOLAISE

La marche de Paratao à Alédjo Kadara -ou Alédjo, comme on dit généralement par abréviation- fut extrêmement pénible, et nous prit deux jours. En partie parce que les hommes qui nous avaient été fournis par les autorités de Sokodé étaient de simples manoeuvres du poste, non habitués au portage ; aussi n'avançaient-ils que lentement.

On me transporta en hamac sur tout le trajet depuis notre camp jusqu'à Amaoudé, où nous arrivâmes à 2 heures, escortés par Schomburgk, mais le soir tombait lorsque le reste de la caravane apparut, dirigé par Nebel et Hodgson. Ils avaient éprouvé énormément de difficultés avec les hommes et, à un certain moment, au plus chaud de la journée, presque perdu l'espoir d'accomplir le trajet. Les pauvres diables titubaient sous leurs charges ; ils étaient dans un état lamentable, et quelques-uns d'entre eux si complètement effondrés que je ne pus supporter de les regarder. Nebel nous apprit qu'on n'avait pu prendre la totalité des bagages qu'en mettant à contribution, en plus des porteurs, les indigènes attachés à la caravane à titre permanent. Même les interprètes et nos boys personnels durent tour à tour prendre une charge, et ce à leur grande indignation, car ces gens se considèrent comme bien supérieurs aux porteurs, comme si l'on demandait, par exemple, au personnel de bureau administratif sur le chantier d'un gros entrepreneur de tomber la veste et la chemise blanche pour se mettre à pelleter la terre ou à transporter les briques.

Quant à moi, je me sentais plus morte que vive en arrivant. J'avais terriblement mal à la tête : non pas cette migraine ordinaire des pays civilisés, douloureuse mais du moins supportable, mais une torture lancinante, vibrante, déchirante, qui me donnait parfois l'impression de me pousser à la limite de la folie. La chaleur et la poussière, auxquelles s'ajoutait mon inquiétude au sujet de la caravane, ne faisaient qu'empirer les choses. Il n'y avait pas de véritable campement, rien qu'une case délabrée, sale et nauséabonde, dans laquelle je fus quand même heureuse de me glisser pour m'abriter de l'aveuglante lumière du dehors. Je tombai vite endormie et me sentis beaucoup mieux lorsque je m'éveillai, mais avec une faim de loup. Seulement, comme les porteurs

n'étaient pas encore arrivés, aucune nourriture n'était disponible et, le temps qu'ils apparaissent, j'étais presque morte de faim. Rien de surprenant à cela puisque, depuis douze bonnes heures, de 6 heures du matin à 6 heures du soir, je n'avais rien eu à manger. Lorsque les caisses de vivres firent enfin leur apparition, nous ne perdîmes pas un instant. Le cuisinier fut invité à faire de son mieux et, à peine un quart d'heure après, nous faisons honneur à un délicieux repas de succulentes petites saucisses de Francfort, de légumes et de pommes de terre de conserves, arrosés -un régal tout à fait exceptionnel- d'une rasade de champagne gardé au frais dans une bouteille entortillée de linges humides. Après quoi je rentrai en rampant dans ma case, m'enveloppai dans une couverture de cheval et, avec une selle comme oreiller, m'endormis à force de pleurer.

Je me souviens que mes dernières pensées furent des plus lugubres. Je souhaitai avec une ferveur extrême ne jamais être venu en Afrique ; j'étais absolument convaincue que j'allais mourir là, dans ce pays perdu, et j'envisageai même sérieusement de dénoncer mon contrat et d'exiger mon retour en Europe.

Mais, le lendemain matin, je m'éveillai de bien meilleure humeur, et toutes les sombres appréhensions de la nuit précédente furent complètement dissipées dès l'instant où je sortis dans l'air merveilleux du petit matin africain. Je constatai que ces messieurs avaient dormi toute la nuit à la belle étoile parce qu'il avait fait trop sombre pour qu'on pût voir où planter les tentes lorsque le dernier des porteurs de gros matériel à la traîne s'était présenté, et aussi, par-dessus le marché, parce que les boys étaient bien trop épuisés. Mais ils se sentaient, comme moi, beaucoup mieux, et nous prîmes un bon départ - moi à cheval, car je sentais que l'exercice au grand air était préférable à l'atmosphère confinée du hamac et pouvait contribuer à me remettre.

Je ne m'étais pas trompée. Nous quittions maintenant le bas-pays, montant de plus en plus par une piste qui serpentait en montagne et, au bout de quelques milles, je sentis que ma santé et ma force me revenaient davantage à chaque mètre parcouru ou presque. Et pourtant, il n'était pas dit que j'atteindrais Alédjo sans une nouvelle mésaventure. On dit qu'un malheur n'arrive jamais seul et, en ce qui me concerne, c'est bien ce qui se produisit alors. Schomburgk et moi avançons au petit galop en tête de la caravane. Parvenus à un petit village indigène, nous fîmes une courte halte pour nous reposer un peu et laisser les porteurs arriver. Nos deux montures étaient entravées côte à côte : et voilà que, par pure malice, le cheval de Schomburgk se glissa derrière le mien et le mordit à la queue. Celui-ci décocha à son agresseur une ruade des deux pattes arrières : craignant d'autres complications,

je m'approchai pour le caresser et tenter de le calmer. D'habitude, je pouvais tout obtenir de lui. Il me suivait à travers le campement comme un chien, hennissant pour avoir du sucre et me fourrant son doux museau sur les épaules et la poitrine. Mais cette fois-là, furieux sans aucun doute et effarouché, à l'instant où je lui posai la main sur le flanc, il lança une ruade des deux pattes arrière qui m'atteignit au mollet et m'envoya culbuter hors de la piste au beau milieu d'un petit carré de maïs. A moitié sonnée et abasourdie, je tentai de me remettre sur mes jambes, mais je constatai que je ne tenais plus debout. J'avais affreusement mal à ma jambe blessée. Jamais cela ne m'était encore arrivé. Schomburgk et les autres crurent qu'elle était cassée et se montrèrent évidemment très inquiets car il aurait fallu au moins une semaine pour avoir un médecin. Ils essayèrent de me retirer ma culotte de cheval mais, ne pouvant supporter la douleur, je dus les prier d'y renoncer. Pendant ce temps, nos boys, tous en rond autour de nous, murmuraient : "Pauvre Pouss ! Pauvre petite Pouss !", et leurs noirs visages exprimaient la compassion qu'ils éprouvaient pour mes souffrances. J'en fus extrêmement touchée.

Au bout d'une heure environ, la douleur commença à s'apaiser et je pus supporter qu'on me retire mon pantalon. Puis, à mon grand soulagement, je constatai que la jambe n'était pas cassée, mais terriblement contusionnée et enflée. Par chance, le cheval n'était pas ferré, sinon j'aurais eu à coup sûr un ou deux os brisés. Le pauvre animal n'était pas à blâmer et, comme s'il voulait me manifester à quel point il était désolé de ce qu'il m'avait fait, je dois dire que pendant toute la semaine qui suivit il se fit tout petit, baissant la tête à chaque fois que je m'approchais de lui. On aurait dit qu'il savait m'avoir involontairement fait du mal ; sans nul doute, s'il avait pu parler, il m'aurait expliqué comment il avait, sous l'impulsion du moment, décoché sa ruade sans regarder autour de lui, ignorant que c'était moi et croyant au contraire qu'il s'agissait de l'autre cheval, qui cherchait encore à lui causer des ennuis.

Lorsque nous finîmes par atteindre Alédjo, les boys s'y trouvaient déjà, car cet incident nous avait retardés : ils avaient commencé à installer le camp. En chemin, nous avions entendu dire qu'il y avait au campement d'Alédjo une immense table de salle à manger, très belle ; et comme les tables sont rares et précieuses en brousse africaine, puisqu'elles apportent un changement fort bienvenu aux habituels objets pliants et branlants qu'on transporte habituellement en caravane, c'est évidemment la première chose que nous cherchâmes dès notre arrivée. Et nous fûmes bien surpris de ne la voir nulle part. Renseignements pris, nous découvrîmes que notre cuisinier Messa s'en était tranquillement emparé, l'avait fait transporter par charrette jusqu'à sa cuisine et y avait rangé toutes ses marmites et toutes ses casseroles dans un ordre parfait. Il fut fort marri et contrarié de devoir se résigner à ce qu'on les flanque

par terre sans autre forme de procès pour que la table regagne sa véritable place. Nous dinâmes un peu plus tard en grande pompe, dégustant un repas d'une exceptionnelle qualité dû à l'extrême amabilité des bons pères de la Mission catholique d'Alédjo⁽¹⁾, qui nous avaient envoyé un lot de légumes frais - un festin qu'on ne peut apprécier pleinement qu'après une longue période de vivres en conserves.

Le lendemain, pour ce qui est de ma santé physique, je me sentais fraîche et dispose, bien que ma jambe me fit encore un peu mal. Quelle merveilleuse différence pour quelques milliers de pieds d'altitude en Afrique équatoriale [*sic*]. Emergeant des profondeurs d'un chaudron bouillant, pour ainsi dire, on est transporté en l'espace de quelques heures jusqu'à une contrée où l'air vous paraît aussi pur et aussi tonique que, par exemple, au Tyrol autrichien. Bien sûr ce n'est pas le cas : c'est l'effet du contraste. Si un Européen pouvait être transporté tout droit d'un tel climat à celui qui prévaut en saison sèche à Alédjo, il se mettrait probablement à rire avec mépris de cette prétention à s'appeler la "Suisse togolaise". Mais pour moi, malheureuse et harassée comme je l'étais, c'était un véritable élixir de vie.

Et pas seulement pour une question de climat : Alédjo est un bel endroit, magnifiquement situé sur un haut plateau à près de 3 000 pieds au-dessus du niveau de la mer⁽²⁾. C'est là que le Dr Kersting s'est construit un bâtiment à défier les siècles⁽³⁾. Imaginant à quel point on en aurait besoin dans l'avenir, il conçut l'endroit comme une station de santé pour Européens et fit édifier des campements aérés, aux pièces spacieuses, dominant un vaste paysage de plaines et de montagnes : la plaine devant, la montagne derrière. Ces campements d'Alédjo consistent en une série de grosses cases rondes reliées entre elles par des allées couvertes. Toutes les pièces sont très vastes, avec de grandes fenêtres et de grandes portes pour que l'air frais pénètre partout. La salle à manger, tout particulièrement, est si vaste qu'un cirque y tiendrait ses représentations. Et ce qui me ravit peut-être plus que tout, c'est qu'il y avait pour nos chevaux la plus belle alignée d'écuries que j'eusse vues en Afrique.

Avec le temps, Alédjo prendra une importance considérable. On est déjà en train d'y édifier une jolie mission catholique. Je ne suis pas catholique

(1) Toute récente à l'époque puisqu'installée seulement en mars 1913 ; première (et longtemps unique) mission de tout le Nord du Togo, toujours bien active de nos jours.

(2) Soit 1 000 m ; sensiblement exagéré : Alédjo Kadara n'est qu'à l'altitude de 780 m.

(3) Cela n'a pas été le cas. Le bâtiment actuel est français.

moi-même, et Schomburgk pas davantage, mais nous n'en devînmes pas moins grands amis avec les bons pères qui surveillaient les travaux. Nous dînions ensemble presque chaque soir et organisâmes de concert quelques activités sportives (tir à la cible et autres), suivies par une assistance très nombreuse.

Nous profitâmes également de notre séjour là-bas pour filmer ce qui allait se révéler comme notre meilleur film d'aventures, intitulé : *Le hors-la-loi des montagnes de Soudou*. Au début, nous avions eu simplement l'intention d'en faire une sorte de prétexte pour le joli paysage environnant, presque partout -je l'ai déjà indiqué- plus magnifique qu'on ne saurait le décrire. Lorsque l'harmattan ne se manifeste pas et que l'atmosphère est donc dégagée, on peut voir jusqu'aux monts Bassar, dominés par le haut pic de Malfakassa dont le nom signifie "Long fusil"⁽¹⁾. La nuit aussi, lorsque la lune brille comme elle ne le fait que sous les tropiques, le paysage se pare d'une beauté mystérieuse et renouvelée que je ne me lassais jamais d'admirer. Par les autres nuits sans lune, les feux d'herbes illuminaient la contrée sur plusieurs miles alentour : je crois n'avoir jamais rien vu d'aussi terrifiant et d'aussi superbe. Ces feux d'herbes sont allumés par les indigènes à intervalles réguliers pendant la saison sèche ; autrement, le pays serait couvert d'une végétation partout extrêmement luxuriante. Vraiment, c'est merveilleux de voir avec quelle rapidité la nature répare les ravages des incendies. Après deux ou trois jours, une herbe verte nouvelle pointe hors du sol couvert de cendres, et revêt sur 3 ou 4 pouces toutes les surfaces brûlées d'un joli tapis de verdure, dont les antilopes et autres petits quadrupèdes se repaissent avidement. Les indigènes utilisent alors une phrase très expressive : ils disent "le pays a transpiré". Les flammes en général ne déferlaient pas sur un large front : on aurait dit qu'elles dévoraient de vastes avenues à travers la brousse. Nous avions coutume de nous amuser, après le repas du soir, à inventer des comparaisons entre ces percées de feu et des endroits connus. Nous disions : "Voici le Strand et, derrière, Unter den Linden ; là-bas, les grosses lumières alignées des quais de la Tamise ; et ça, c'est le boulevard des Italiens. Voilà la Ville-Blanche, et Earl's Court !" ⁽²⁾. C'était vraiment très amusant, et ça nous servait à retrouver les souvenirs de chez nous et de nos amis, et aussi des heureux moments passés en des lieux différents. Je dois ajouter que, plus tard, lorsque notre caravane dut effectuer de longs détours pour éviter ces mêmes feux de brousse, je ne les appréciai plus autant... Mais nos chevaux, eux, ne s'en effrayaient pas le moins du monde et c'était rassurant. Ils traversaient même au galop certains des feux les plus importants, donnant l'impression d'avoir vraiment un chic particulier

(1) Cf chapitre XIX.

(2) Divers lieux célèbres de Londres, Berlin et Paris.

pour trouver des brèches dans la ligne de flammes dansantes qu'ils traversaient au petit trot avec indifférence. Tout cela, bien sûr, parce que ces chevaux d'Afrique ont été habitués aux feux de brousse toute leur vie. S'il s'y trouvait confronté pour la première fois, un animal venu directement d'Europe en deviendrait probablement fou de terreur.

L'intrigue du *Hors-la-loi* fut élaborée pratiquement sur place, et j'ai d'excellentes raisons de m'en souvenir, car c'est au cours du tournage que j'eus encore une de ces mésaventures qu'on dirait inséparables de la profession d'actrice de cinéma. En bref, l'histoire est la suivante. Un blanc, déclaré hors-la-loi par ses semblables, s'enfuit en brousse et vit parmi les indigènes comme s'il était l'un d'entre eux. Rôdant un jour à proximité d'une ferme, il s'approche de la maison d'un colon, mais la femme de celui-ci (c'était moi) lui ordonne de passer son chemin. Proférant jurons et menaces, il s'éloigne et regagne son repaire dans les collines, où il a rassemblé une bande de brigands noirs dont il s'est proclamé le chef. Il s'assoit à l'écart sur un monticule, remâchant l'affront qu'on lui a fait subir et jurant de se venger. Sa chance se présente plus tôt qu'il ne l'avait prévu. De son nid dans les collines, il me voit passer à pied sur un sentier désert, décide de me kidnapper, y parvient et m'emporte, tandis que je me débats furieusement, jusqu'à son repaire par des pistes de montagne accidentées et dangereuses. Une partie du trajet longe un précipice et les points d'appui y sont extrêmement précaires, mais, évidemment, il fallait que je continue à me débattre et à me tortiller, car il va de soi qu'une vigoureuse jeune fille de 22 ans ne va pas se soumettre sans résister à un enlèvement effectué de manière aussi expéditive.

Et c'est ce qui provoqua l'accident. Le caméraman tournait la manivelle de son appareil en criant "Sensass ! Allez-y ! Continuez !", tandis que Schomburgk, assis hors champ un peu plus loin, rayonnait d'approbation. Bref, tout allait très bien lorsque, tout à coup, Nebel, qui jouait le rôle du hors-la-loi, trébucha sur un caillou qui se trouvait là. A cet instant précis, désireuse à l'extrême peut-être de donner à la scène le maximum de réalisme, je me débattis encore plus fort. Résultat : il perdit complètement l'équilibre et nous fimes la culbute juste au ras du précipice. Nous avions prévu pour cette scène qu'il me porterait dans ses bras. Mais il avait soutenu que ce n'était pas la bonne manière pour un hors-la-loi de transporter une femme, et m'avait jetée en travers de ses épaules. Si bien qu'au moment de sa chute, je lui échappai, touchant terre à moins d'un pied du rebord de la falaise. Si j'avais basculé, il va sans dire que je n'aurais certainement plus jamais tourné aucun film d'aventures... En tout cas, je m'étais coupée, je saignais et j'étais toute contusionnée, mais mon instinct professionnel, lorsqu'ils me relevèrent, me fit leur demander presque automatiquement : "Qu'est-ce que ça a donné à la prise

de vue ?" Bien sûr, l'image était très bonne, à part qu'elle ne montrait pas la profondeur du précipice : l'opérateur, pendant tout ce temps, n'avait pas cessé de tourner la manivelle de son appareil. Rien -sauf un tremblement de terre (et encore, un très gros !)- ne pourrait, j'en suis convaincue, troubler la sérénité d'un opérateur de cinéma au point de l'obliger à cesser de mouliner sa chère caméra.

Que ç'eut été l'effet de cette petite chute ou non, je ne saurais le dire, mais ce qui est sûr, c'est que, peu après, Nebel, frappé du mal du pays, annonça qu'il lui fallait rentrer en Europe sur le champ. Mais comme nous devions encore filmer une ou deux scènes d'*Odd Man out* dans lesquelles nous voulions qu'il joue, nous nous rendîmes à Bafilo, à 8 ou 9 miles d'Alédjo, où nous avons déjà décidé de tourner.

Je dois préciser ici que tous les films d'aventures que nous avons tournés au Togo étaient exclusivement l'oeuvre du major Schomburgk, qui en a écrit les scénarios, qui les a produits et qui a joué lui-même dans chacun d'eux. Mais l'idée première de *La Déesse blanche des Wangora* lui avait été donnée par L. Dalton, un jeune journaliste londonien.

Nous fîmes magnifiquement reçus à Bafilo, dont le "*ouro*" parut avec tous ses gens pour nous faire honneur. C'était très flatteur sans doute, mais, c'est égal, je ne pus m'empêcher de souhaiter qu'ils ne fussent pas si... démonstratifs. Le vacarme était absolument épouvantable, la chaleur et les nuages de poussière presque accablants.

Le poste de Bafilo est perché sur un plateau, avec une descente à pic jusqu'à la ville indigène, qui est très étendue ; et c'est là une nuit, peu après notre arrivée, que je fus témoin d'une scène qui me fit alors une forte impression. Il faisait nuit noire, sans lune, mais avec des millions et des millions d'étoiles scintillant comme autant de pointes de feu dans un ciel aussi sombre que le charbon. Nous étions assis sur une espèce de plate-forme que le Dr Kersting avait fait construire sur l'extrême rebord du plateau, en encorbellement au-dessus de la vallée⁽¹⁾. Le village indigène, ou, plus exactement, l'agglomération de villages qui constitue Bafilo se trouvait à nos pieds mais, pour ce qui est de les voir ou de les entendre, c'est comme s'ils n'avaient pas existé. Rien ne nous parvenait d'en-bas, ni image ni bruit, pour indiquer qu'il y eût dans les parages les habitations de plusieurs milliers de personnes.

(1) Site de l'actuelle résidence du préfet de l'Assoli.

Je venais juste de faire remarquer cet étrange et très inhabituel silence lorsqu'il y eut, au-dessus de nous, dans l'air de la nuit, une sorte de bruit curieux, presque sinistre, de froissement, comme le soudain bruissement à travers les arbres d'un vent qui viendrait de se lever et qui, pourtant, avait quelque chose d'humain, telle une foule immense en train de se remuer avec difficulté. Et puis, tout à coup, dans chacun des villages, sur des miles alentour, des milliers de torches allumées se mirent à scintiller tandis qu'éclatait un chœur de clameurs joyeuses poussées par autant de gosiers sauvages.

C'était le début de la fête de Baïram⁽¹⁾, la grande période mahométane des réjouissances qui marque la fin du jeûne de Ramadan mentionné dans un chapitre précédent. A en juger par ce que j'ai vu et entendu, je suis tout à fait certaine que les gens de Bafilo ne se soucient guère -ou même pas du tout- de jeûner ; mais ce qui est sûr, c'est qu'ils se déchaînent pour la fête. Bon nombre d'entre eux j'étaient haut en l'air les torches qu'ils portaient, ce qui donnait tout à fait l'impression d'un envol de fusées. Et l'on aurait dit que, pour rivaliser entre eux, ils couraient avec leurs torches en tous sens. A la fin, ils convergèrent tous jusqu'à un endroit plat, juste à la lisière du village principal, et là, jetant en un grand tas leurs torches à demi consumées, ils en firent un feu de joie fort respectable. Il suffit de se souvenir que la fête musulmane de Baïram commémore le sacrifice d'Isaac par Abraham sur le mont Moriah pour apprécier la signification de ce feu de joie⁽²⁾. Mais les sauvages ne savaient rien de tout cela. Pour eux, c'était simplement une occasion de s'amuser. S'ils avaient connu le mot, ils l'eussent certainement appelée "la grande java".

Toute cette nuit-là, réveillée à plusieurs reprises, j'entendis cette étrange musique nègre, et le chant des hommes et des femmes. A distance, ça n'était pas dénué d'harmonie.

A Bafilo, le tournage nous tint fort occupés. Nous commençâmes par jouer les scènes d'*Odd Man out* dont j'ai parlé pour permettre à Nebel de rentrer chez lui. En comptant les premières répétitions, elles nous prirent, par intermittences, à peu près une semaine, du 1er au 8 décembre, date à laquelle Nebel nous quitta, après force expressions mutuelles de regrets et de meilleurs souhaits, pour entamer son voyage de retour jusqu'à la côte⁽³⁾.

(1) Voir note page 57.

(2) Confusion entre la fête de fin de Ramadan et la "fête du Mouton" ("Tabaski" en Afrique de l'Ouest), qui commémore effectivement, 70 jours plus tard, le sacrifice d'Abraham.

(3) Il passera Noël à Lomé et s'embarquera pour l'Allemagne le 27 décembre 1913.

Un épisode de ce film d'aventures nous amusa beaucoup. Nebel, qui jouait le rôle du mari brutal, devait lancer une assiette à la tête de mon boy indigène. Pour être sûrs d'obtenir de celui-ci une expression parfaite, nous décidâmes de ne rien lui dire à l'avance. Le résultat fut, de notre point de vue, extrêmement satisfaisant. Hodgson ayant été déjà averti de se tenir prêt avec sa caméra, Nebel fit semblant, un matin au petit déjeuner, de rouspéter à propos de son porridge (qu'on lui avait délibérément servi froid pour la circonstance) et, s'emparant de l'assiette et de son contenu, les flanqua à la tête du boy qui se tenait debout derrière ma chaise. De toute ma vie, je n'ai jamais vu un indigène aussi complètement abasourdi. Tout, son visage, son attitude et son comportement, exprimèrent une stupéfaction sans bornes, non exempte de peur. Je crois bien qu'il pensa que Nebel était subitement devenu fou. Pendant une minute peut-être, il resta vissé sur place puis, faisant demi-tour, courut de toute la vitesse de ses jambes se réfugier dans la cuisine. Bien entendu, on lui expliqua un peu plus tard la nature de la scène et il en rit de bon coeur, ayant parfaitement goûté le sel de la plaisanterie.

Une fois débarrassés de *Odd Man out*, nous commençâmes quelques films documentaires, que je trouvai fort intéressants. Parmi ceux que nous tournâmes, il y avait une séquence montrant les différentes phases du travail du coton indigène, du début jusqu'à la fin. On fait beaucoup de coton autour de Bafilo et les gens s'y montrent extrêmement habiles à le cultiver, à le tisser et à s'en faire des vêtements.

Nous commençâmes par filmer le coton cultivé sur de petits lopins ou champs que les indigènes sarclent de temps à autre, au milieu de la brousse vierge, où les jeunes filles viennent le soigner puis le récolter. Puis nous photographiâmes chacune des phases de traitement : égrenage, filage à l'aide de quenouilles manipulées par les femmes, teinture, et ainsi de suite jusqu'à la phase finale du tissage, sur de curieux et antiques métiers indigènes dont le modèle s'est probablement transmis depuis des millénaires sans aucune modification. Ces métiers sont fort étranges et de surcroît extrêmement primitifs. La toile ne peut y être tissée qu'en bandes de 4 ou 5 pouces de large, qu'il faut ensuite coudre laborieusement les unes aux autres, quel que soit le genre de vêtement désiré. Les tailleurs sont quand même merveilleusement habiles avec leurs aiguilles, car les points de couture qu'ils y font sont si ténus et si rapprochés, et les minces bandes de tissu si harmonieusement appariées, qu'à faible distance le vêtement une fois terminé semble avoir été tissé d'une seule pièce.

L'égrenage est fait à la main, essentiellement par les femmes et les jeunes filles, qui le cardent avec beaucoup de délicatesse et de rapidité. Mais

dans d'autres régions du Togo, j'ai vu les indigènes accomplir le même travail plus promptement encore en faisant rouler le coton sur une pierre. La mise en écheveaux est faite par les garçons. Partout, ce sont les hommes qui se chargent de l'important travail du tissage, avec une exception : il existe à Bafilo une sorte de classe (ou de corporation) de tisserandes, mais qui travaillent selon des principes tout à fait différents et sur des métiers tout autres que ceux qu'utilisent les hommes : le tissu, au lieu d'être tissé en petites bandes, est fait tout d'une pièce et en toutes largeurs. C'est une sorte de travail domestique primitif qui occupe les femmes à leurs moments de loisirs et qui se fait à l'intérieur des cases. Lorsque nous voulûmes filmer l'une de ces tisserandes en action, il nous fallut la décider à sortir son métier de sa case pour l'installer au grand jour. Je dois ajouter que ces corporations ouvrières sont communes au Togo, non seulement parmi les femmes mais aussi parmi les hommes et en plus forte proportion encore. Elles sont très strictes et conservatrices quant aux conditions d'admission de leurs membres. Pour tout ce qui touche à leurs buts et objectifs, elles correspondent, à certains égards, à nos syndicats d'Europe, alors que, par d'autres côtés, elles se rapprochent vraiment beaucoup du système indien des castes.

La teinture aussi est l'affaire des femmes ; on obtient une belle couleur bleu foncé à partir de l'indigo indigène. Le plus intéressant de tout -d'après moi-, c'est le travail du filage. Les fuseaux mus à la main sont de simples baguettes rondes de bois dur, qu'on insère dans un trou percé dans un disque plat (ou, plus rarement, en forme de poire) de pierre tendre ou d'argile très cuite, et qui, par son poids, aide à faire tourner le fuseau tout en réglant la vitesse, jouant en fait le rôle du régulateur d'une machine à vapeur. Les femmes, qui se chargent de tout le filage, sont merveilleusement habiles avec cet appareil excessivement primitif. Appuyant l'extrémité du fuseau dans le creux d'unealebasse posée à terre, et se frottant les doigts avec du sable de temps à autre pour une meilleure prise, elles le font tourner avec régularité et rapidité, apparemment sans grande fatigue. On en voit parfois une qui fait tourner son fuseau sur son genou. Une femme blanche qui s'y essaierait réussirait probablement à se percer un trou dans la rotule (si elle prolongeait l'expérience pendant un certain temps, je veux dire), mais la peau du genou d'une femme indigène, du fait qu'elle passe son temps à s'agenouiller, devient si calleuse qu'elle est presque aussi dure qu'un os. Il m'est arrivé de voir aussi une fileuse, d'une dextérité hors du commun, jeter son fuseau à distance et le tirer de nouveau à elle par le fil tout en continuant à le faire tourner en l'air.

Nous filmâmes une autre industrie qui est -autant que Schomburgk ait pu l'établir- particulière à la région, et que je puis me vanter d'avoir découverte. J'étais partie un jour courir après les papillons, lorsque je tombai



Fabrication des perles :

- 1- Noix de palme ordinaires...
- 2- qu'on écrase sur une pierre...
- 3- et qu'on assouplit entre deux pierres en les arrosant.
- 4- On perce des trous dans les fragments assouplis.
- 5- Puis on les enfile sur un cordon...
- 6- qu'on assouplit avec une pierre, de la boue et de l'eau.
- 7- On passe le cordon par dessus la tête...
- 8- et les femmes le portent comme ornement des hanches.

(NB : de haut en bas à gauche, puis à droite)

inopinément sur un groupe de filles très occupées, sur les berges d'un petit marigot, à gratter et à polir de nombreux petits objets dont je ne pus tout d'abord déterminer la nature exacte. Une enquête révéla qu'il s'agissait de noix de palme, avec lesquelles elles fabriquaient des perles artificielles pour se ceindre les hanches⁽¹⁾. En organisant la mise au travail d'un groupe de ces filles, nous pûmes prendre de nombreux et très intéressants clichés de cette industrie originale, montrant tout le procédé depuis le premier découpage des noix, le perçage des trous, l'enfilage des "perles", et ainsi de suite, jusqu'au moment où la belle, une fois la ceinture achevée, la passe autour de sa taille généreuse avec un large sourire d'évidente délectation.

J'ai complètement oublié de mentionner qu'au cours de notre séjour à Alédjo, Nebel sortit un jour et tua un cynocéphale, autrement dit un babouin. Il était aussi grand que moi et avait une apparence si humaine que je ne pus supporter de le regarder. Le soir, m'enquérant par hasard de ce qu'il était advenu de sa carcasse, j'appris que nos boys l'avaient fait cuire et mangé. J'en frémis. J'eus l'impression qu'il s'agissait, à un certain degré, de cannibalisme, ni plus ni moins. Un autre étrange petit animal que nous tuâmes portait le nom de lapin-des-rochers⁽²⁾. Il ressemblait tout à fait à un lapin par le corps, mais ses pattes me rappelèrent beaucoup celles d'un éléphant.

(1) En fait, Heinrich Klose avait déjà mentionné ces ceintures de fausses "perles" à plusieurs reprises dans son livre paru quinze ans plus tôt, en 1899.

(2) Probablement un aulacode (communément appelé agouti).

CHAPITRE VIII

A BAFILO, AU MILIEU DES GENS

Outre le film mentionné au chapitre précédent, nous profitâmes aussi de la présence à Bafilo d'un marché exceptionnellement vaste pour prendre une série de clichés inédits de cet aspect, très important, de la vie quotidienne des indigènes. J'étais chargée, tout comme Schomburgk et Hodgson, de rechercher en permanence des scènes et des épisodes nouveaux de cette nature, et, en nous y mettant tous, nous réussîmes à en rassembler une collection complète et représentative.

Mentionnons-en quelques-uns. Dans un film, on voit des jeunes garçons qui marchandent des sucreries indigènes faites de farine et de miel sauvage. Il faut dire que l'on paie ces friandises savoureuses en cauris, les pièces de monnaie étant très rarement utilisées. En fonction de la distance à la côte, des difficultés de transport et autres, la valeur de ces coquillages varie d'environ 2 500 pour un shilling à 1 000, ce qui est bien peu. A Bafilo, ils valaient environ 6 pence⁽¹⁾ le mille. Dans un autre film, nous montrions un barbier en train de raser le crâne d'un enfant selon la coutume indigène. Le bébé était tenu serré dans les bras de sa mère pendant l'opération, qu'il ne paraissait pas apprécier du tout, car il donnait des coups de pied et hurlait tout le temps. Quand ce fut fini, je demandai à la mère la raison de cette coutume. "Comment veux-tu, sans ça, empêcher que les poux viennent lui manger sur la tête?" demanda-t-elle, de toute évidence surprise. Nous photographiâmes aussi des jeunes garçons en train de jouer des cauris à une curieuse sorte de jeu indigène équivalent -j'imagine- à notre pile-ou-face. C'est à Bafilo seulement qu'il n'y a pas de policiers pour embêter les gamins ou gâcher leur plaisir. En cela, ce puritanisme inflexible, si fréquent en Angleterre et en certains endroits d'Allemagne, ne trouverait que bien peu de soutien de la part des Togolais. C'est à Bafilo également que nous pûmes filmer une danse indigène curieuse, entièrement exécutée par des femmes, et dont la figure essentielle consistait à se donner mutuellement de violents coups avec cette partie de l'anatomie sur

(1) Un demi shilling.

laquelle on fouette les garçons à l'école. C'était un spectacle des plus étranges et des plus cocasses ; mais les femmes prenaient cette danse très au sérieux et la poursuivirent pendant plusieurs heures d'affilées, encouragées par les hurlements d'approbation des spectateurs qui saluaient invariablement les coups particulièrement forts et par le terrible vacarme des tams-tams de l'orchestre⁽¹⁾.

Dans un autre film encore, on voit les vautours faire leur office d'éboueurs, tandis que de robustes guerriers se livrent à un simulacre d'assaut d'escrime. La fabrication des tapis de cuir -une industrie locale originale- fut également filmée, de même que la fabrication des corbeilles avec des feuilles de palmier, que nous prîmes en photos d'un bout à l'autre. Le prix de vente des articles finis avoisine 1/4 de penny pièce.

Les animaux sauvages sont nombreux en brousse autour de Bafilo, mais ce sont les hyènes qui sont les plus pénibles. A Paratao, nous avons entendu ces bêtes bruyantes au loin, mais ici elles venaient tout près, interrompant et troublant notre repos toutes les nuits. J'avais l'habitude de me lever et de leur jeter des bouteilles vides et toutes sortes de choses par la fenêtre pour les faire fuir, un peu comme chez soi on chasse la nuit le chat de la maison. Mais, en dépit du fait qu'elles se retiraient pendant un certain temps, elles revenaient toujours. Certaines nuits étaient pires que les autres. Une fois, je me souviens, on aurait dit qu'elles étaient là en véritable bande, rôdant autour des cases, et leurs hurlements féroces résonnaient de manière tout à fait terrifiante. Le lendemain matin, Hodgson, qui dormait non loin de là, dans une case à l'écart de celles que nous occupions, parut au petit déjeuner, l'air anormalement pâle, les yeux creux ; en le questionnant nous découvrîmes qu'il avait passé toute la nuit assis, revolver au poing, à redouter une attaque. Peu après, Nebel arriva -c'était juste avant qu'il ne nous quitte pour l'Europe- et dit fortuitement à Hodgson qu'il avait été incapable de dormir à cause du bruit, et qu'à un moment il avait failli venir le trouver (Hodgson) dans sa case pour bavarder. "Heureusement pour toi que tu ne l'as pas fait, répliqua Hodgson d'un air las, je t'aurais très certainement tiré dessus ! Mes nerfs étaient dans un tel état... Je suis sûr que j'aurais tiré sur toute chose vivante (sauf qu'il ne dit pas : vivante) qui se serait approchée de la porte de ma case dans l'obscurité".

Il y avait aussi énormément de scorpions en cet endroit, et de serpents, bien que je fusse restée longtemps sans en voir. De fait, un soir où nous étions assis à l'extérieur de la case, sur des pierres, à bavarder et à profiter de l'air frais de la nuit, j'indiquai, comme ça, à ces messieurs que je ne croyais pas à

(1) Cette danse se pratique encore de nos jours, aux grandes fêtes, dans tout le pays kotokoli.

la moitié de toutes ces histoires de serpents qu'ils avaient l'habitude de se raconter de temps en temps. "C'est vrai, fis-je remarquer, ça fait une semaine entière que je suis à cette place, et pas l'ombre d'un serpent. Je ne crois pas qu'il y en ait un seul". A peine ces mots m'étaient-ils sortis de la bouche que l'un des boys qui se tenait auprès de nous, se précipita jusqu'à l'endroit où j'étais assise et se mit à donner de furieux coups de son bâton sur quelque chose par terre, juste à mes pieds. Il s'avéra que c'était une "vipère heurtante"⁽¹⁾, l'un des reptiles les plus venimeux qu'on puisse trouver dans toute l'Afrique, et ses crocs mortels se trouvaient effectivement à un pied environ de mes chevilles peu couvertes, au moment même où je tournais en dérision son existence et celle de ses congénères à Bafilo...

Assez curieusement aussi, un incident presque semblable survint là-bas, et toujours le soir, à propos d'un léopard. Ces messieurs avaient parlé de ces animaux et de leur abondance, et leurs histoires avaient fini par me taper sur les nerfs. "Oh ! Assez avec vos léopards, m'écriai-je. Je ne crois pas qu'il y en ait un seul à cent miles à la ronde". J'avais dit cela en plaisantant, bien sûr, et regardai Schomburgk, m'attendant à le voir rire. Au lieu de cela, il leva une main en signe d'avertissement, comme pour imposer silence, tandis que de l'autre il désigna ce qui me parut être une ombre noire en train de se glisser doucement au long de l'endroit où nous nous trouvions, à pas plus de cinq ou six mètres de nous. "Un léopard!", lança-t-il dans un chuchotement. Hodgson et moi partîmes à rire tous les deux, pensant qu'il plaisantait et que ce que nous avions vu n'était probablement pas plus dangereux, ni plus rare qu'un chien indigène. Nous étions assis comme d'habitude à l'extérieur de la case, sans lumière, car la nuit, bien que sombre, était belle et chaude. Mais Schomburgk en était tout à fait certain : il appela les boys qui allumèrent les lampes ; et alors -sans doute aucun- nettement visible, même à mes yeux de profane, dans le sable mou, il y avait l'empreinte d'un gros léopard adulte. Il avait dû monter du village jusqu'à nous, grimper sur le plateau, nous repérer et s'échapper en se glissant entre les cases. En revenant d'examiner les traces, Hodgson me dit, en se remémorant notre expérience précédente avec le serpent : "Vraiment ! vous êtes une prophétesse à rebours : dites seulement que vous ne croyez pas aux éléphants, et je vais tout de suite charger mon fusil !".

Du 10 au 13 décembre, j'eus une rechute de fièvre et je dus rester couchée mais, le reste du temps -je l'ai déjà dit- nous fûmes très occupés. Il fallait soigner les sept chevaux et, en général, c'est moi qui me chargeais personnellement de leur toilette du petit jour, prenant mon café aux écuries à

(1) *Bitis arietans*, une grande vipère (1,20 m) particulièrement agressive et venimeuse.

6 heures du matin. Nous sortions à cheval tous les après-midis et consacrons les matinées à jouer ou à filmer des thèmes ethnologiques. Notez que nous ne manquions pas de figurants pour nos scènes d'aventures à Bafilo. Une fois où nous demandions 50 nègres, il en vint un bon millier. Evidemment, tous voulaient être pris ; le vacarme qu'ils firent et leurs vociférations étaient tout bonnement assourdissants.

Un jour, un "*palabre de femme*" provoqua un embarras considérable. Il me faut expliquer que le mot *palabre* est utilisé à tout bout de champ en Afrique occidentale. A l'origine, il signifiait une discussion, un entretien ou une conversation solennelle. Maintenant, on qualifie de *palabre* tout ce qui se passe et qui sort un tant soit peu de l'ordinaire. Si, par exemple, vous allez acheter un cheval, c'est *palabre de cheval*. Le cuisinier gâte-t-il ou vole-t-il vos provisions ? Ça déclenche *palabre de cuisinier*, et ainsi de suite. Mais les plus fréquents de toutes, quoi qu'il en soit, ce sont les *palabres de femme*, car le beau (mais faible) sexe qui est le mien, était -à ce que je découvris- la cause d'au moins autant de problèmes au Togo qu'on lui en attribue ailleurs. "Cherchez la femme..."⁽¹⁾

Cette affaire précise survint de la façon suivante. Au cours de l'après-midi, alors que ces messieurs étaient partis chasser, un indigène vint du village se plaindre que l'un de nos soldats -nous en avions deux, comme escorte fournie par l'Administration- avait séduit sa fille, une gamine de 14 ou 15 ans. On l'avait envoyée ce matin-là au marché pour y faire des achats, le "soldat" l'y avait rencontrée et convaincue de partir avec lui. Je fis venir les soldats et les interrogeai ensemble, puis séparément, mais ils nièrent tous deux avec la dernière énergie avoir dit quoi que ce fût à une fille quelconque, l'un d'eux ajoutant, dans une grande démonstration de vertueuse indignation, qu'il avait sa propre épouse à Sokodé. Pareille affirmation, bien que vraie sans doute, ne m'impressionna guère, car je l'avais encore surpris la veille au soir à lutiner une femme du cru à la lisière de notre campement.

J'en étais donc à essayer de parvenir au fond des choses lorsque Schomburgk rentra. Quand je lui eus expliqué de quoi il retournait, il appela Alfred, le chef interprète, et lui ordonna de traduire l'histoire de l'homme soigneusement et mot à mot. Mais Alfred se montra ou bien peu désireux, ou alors incapable, de le faire. Nous appelâmes alors à la rescousse Mseu, un autre interprète qui comprenait mieux qu'Alfred le dialecte de Bafilo. Mseu écouta ce que l'homme avait à dire et traduisit chacune de ses phrases, ajoutant

(1) En français dans le texte.

spontanément, une fois qu'il eut terminé, qu'à son avis l'homme était menteur. C'est ce que je commençais à penser moi-même, car je me rappelai tout à coup que les deux soldats étaient restés au camp pratiquement toute la matinée et n'avaient donc pas pu descendre à Bafilo pour faire la cour aux filles du coin.

Pourtant, l'homme insistait, assurant qu'il avait dit la vérité, et que sa fille était en ce moment-même cachée dans notre camp. Nous lui dîmes alors d'aller voir avec Mseu s'il pourrait la trouver. Mais il ne semblait pas désireux de le faire, ni Mseu non plus. Schomburgk insista. Finalement, ils partirent de concert et revinrent effectivement avec la fille. L'affaire était indiscutablement sérieuse, car ce genre de "palabre de femme" peut parfaitement provoquer de graves difficultés avec les indigènes. Nous formâmes donc une sorte de commission d'enquête officieuse pour examiner le problème à fond... et découvrir finalement que c'était Mseu lui-même qui avait enlevé la fille ! Schomburgk lui infligea une amende de 10 shillings -une grosse somme pour lui- à verser en dédommagement au père de la fille, et lui donna à choisir entre aller porter une lettre au commandant de cercle de Sokodé ou subir son châtiement illico et de ses propres mains. Mseu s'empresse de choisir la seconde option, et Schomburgk s'en chargea comme il convenait. Il hurlait comme une hyène, implorant par ses cris perçants qu'on eût pitié de lui, pour la grande joie de nos boys, car Mseu manifestait toujours beaucoup d'intérêt et de plaisir lorsque c'était un autre qui recevait une râclée. Après cela, je pris la fille à part et lui passai un bon savon, mais j'ai le regret de dire que ça ne parut vraiment pas lui faire beaucoup d'effet. A toutes mes questions de savoir pourquoi elle avait agi de manière aussi perverse -car il était clair qu'elle s'était enfuie avec Mseu de son plein gré- elle ne répondait que par monosyllabes hargneuses ou bien par une poussée du menton en avant qui marque partout une boudeuse indifférence. La seule fois où elle manifesta quelque intérêt ou émotion, ce fut lorsque je lui demandai si elle avait suivi l'homme par amour. "L'aimer ? cria-t-elle, indignée, bien sûr que non ! Il est vicieux et moche. Mais... il m'a donné ça !" Et elle montra un collier de perles blanches qu'elle portait autour du cou et qui valait peut-être trois demi-penny. Pauvre gosse ! Pour elle, c'était une rangée des perles les plus rares et je me fis la réflexion que, pour quelques rangées de perles, dans le passé, certaines Européennes, instruites et bien nourries, n'avaient pas hésité à vendre leur honneur.

C'est encore à Bafilo que survint un autre palabre auquel je me suis trouvée directement mêlée. J'étais sortie à cheval un jour lorsqu'un gamin indigène de 16 ou 17 ans se mit à danser et à crier sur la piste face à mon cheval. Plus je lui faisais des remontrances et plus il continuait en pire, et j'avais peur qu'il n'effraye mon cheval et le fasse détalier au grand galop.

Heureusement, Schomburgk accourut à cet instant critique et s'empara du délinquant, qui s'avéra pris de boisson. Nous le remîmes à son chef qui, furieux, le condamna aussitôt à être fouetté. J'attendis qu'il fût ligoté pour intercéder en sa faveur, mais j'eus toutes les peines du monde à convaincre le chef de renoncer à le punir. J'ignore si le coupable m'en fut reconnaissant ou non -la gratitude, et je suis gentille, n'étant pas un trait essentiel de la psychologie indigène- mais en tout cas il aurait bien dû l'être, car ce n'est pas une plaisanterie que d'être fouetté par son chef.

Autre source permanente d'intérêt pour moi au cours de notre séjour à Bafilo : les longues files d'indigènes appartenant à diverses tribus -Losso, Lamantiné [?], etc., venus des monts Kabyè- des gens à demi-sauvages qui remontaient chez eux jusqu'à leurs lointains pénates, après être descendus effectuer à Sokodé leurs prestations pour l'impôt ou travailler contre salaire sur le chemin de fer d'Atakpamé, ou même plus loin. Tous ces gens étaient accompagnés de leurs femmes pour leur faire la cuisine, tous et toutes complètement nus : même pas un pagne pour des centaines d'entre eux. Et pourtant, d'une manière ou d'une autre, une fois la première impression effacée, on ne trouvait rien à y redire. Leur peau noire semblait éliminer totalement le choc de leur nudité que leurs mouvements -fort gracieux- et leur attitude réservée rendaient non seulement naturelle mais admirable. Les femmes étaient tout particulièrement pudiques dans leur maintien ; quant aux jeunes filles, elles se montraient même timides à l'excès. Quand on leur adressait la parole en passant devant elles, on obtenait un rapide et timide sourire accompagné d'un brusque redressement de la tête pendant une fraction de seconde. Mais si on s'approchait de l'une d'entre elles pour essayer de lier conversation, elles donnaient l'impression d'être toutes paralysées par la peur. Pareilles à un faon effarouché, elles restaient plantées comme des piquets, toutes tremblantes, jusqu'à ce que l'on soit à peu près à un mètre d'elles, puis filaient comme une flèche. Nombreuses étaient celles qui portaient sur la tête de gros sacs pleins de sel (qui est la monnaie usuelle en pays kabyè) et qui représentaient probablement plusieurs mois du salaire d'un travailleur. Une fois, une jeune fille ainsi chargée trébucha et tomba juste devant ma case et, le sac ayant crevé, une partie du précieux sel fut renversée et perdue. J'eus pitié d'elle et rentrai en prendre un peu du nôtre pour le lui donner. Mais, dès que je m'approchai d'elle, elle fila, rapide comme le vent, après avoir poussé un cri de frayeur. Je la suivis néanmoins et, avec l'aide de l'interprète, réussis finalement à calmer ses craintes et à la convaincre d'accepter mon sel.

Une autre chose m'amusa beaucoup, encore que Schomburgk et les autres m'eussent beaucoup taquinée à ce sujet. L'idée prit au fils du plus riche indigène de Bafilo de tomber éperdûment amoureux de moi. Il n'y avait rien

dans ses prévenances qui fût choquant : c'était simplement une espèce de dévotion muette, semblable à celle d'un chien. Il restait assis en silence pendant des heures à me regarder, se précipitait au-devant de mes désirs et m'apportait tout le temps des présents sans rien attendre en retour, ce qui était parfaitement étranger aux façons de faire indigènes. Le pauvre ! J'ai un joli petit napperon, objet d'artisanat local, sur la table où j'écris ces mots : son cadeau d'adieu. Je le revois, son visage d'ébène, carré, ruisselant de larmes au moment où je me retournai sur ma selle pour lui faire un signe d'adieu, vision absurde et pourtant quelque peu pathétique.

A ce propos, les articles vestimentaires indigènes de Bafilo sont parfois de toute beauté. J'en achetai de nombreux échantillons dont le meilleur est un bel habit de tissu bleu tissé à la main, superbement brodé, semblable à une tige et que je porte maintenant comme robe de bal à Londres, où il a été très admiré. Il est tissé en étroites bandes d'environ 2 pouces de largeur et cousues par des points si délicats, unis et réguliers, qu'ils en sont pratiquement invisibles. Il m'en a coûté 3 livres et 10 shillings⁽¹⁾, une grosse somme là-bas pour un indigène, mais il faut bien avoir à l'esprit qu'un tel vêtement représente à peu près un an de travail.

(1) Soit 87,50 francs-or.



Fabrication de paniers (importante activité indigène). Les paniers sont faits de tiges de palmes. Le produit fini se vend pour une somme (payée en sel ou en cauris) qui avoisine un quart de penny.

CHAPITRE IX

EN ROUTE DE NOUVEAU

Le 16 décembre, à 5 heures du matin, nous quittons Bafilo, où nous étions depuis le 1er du mois, pour reprendre notre marche en direction de Dako et du Nord. En cours de route se produisit un incident qui me choqua énormément. Un certain docteur Engelhardt était mort au Togo environ trois semaines plus tôt d'une mauvaise maladie de type fébrile⁽¹⁾. On -Schomburgk et les autres- m'avait donné à entendre qu'il était mort à Sokodé et voilà maintenant que j'apprenais qu'il était en fait décédé à Bafilo, dans la case même et à l'endroit même où j'avais placé mon lit. Ils me l'avaient caché, ne voulant pas m'alarmer. Et maintenant qu'ils estimaient que c'était une bonne blague à me dire, ils étaient tout décontenancés que je pique une extrême colère. Ils firent remarquer que la case avait été complètement désinfectée. Mais cela ne m'apaisa nullement. Je leur dis qu'ils étaient durs et insensibles et bien d'autres choses encore, mais ils ne firent qu'en rire.

Entre Bafilo et Dako, il n'y a qu'un peu plus de 12 miles [20 km], et pourtant il nous fallut quatre heures, ou tant s'en faut, pour les parcourir, car la route était très mauvaise, tout le temps à monter ou à descendre, couverte de gros cailloux ronds et de rocailles un peu partout. Résultat : j'étais toute secouée et vannée en arrivant, et c'est avec joie que j'aperçus un joli petit campement bien tenu. Mais je constatai qu'il n'y avait rien pour abriter nos chevaux, que nous dûmes entraver sous un gros arbre. Nous prîmes nos repas sous un autre, à l'aise et comme en pique-nique.

Le lendemain, poursuite du voyage jusqu'à Kabou. Notre progression fut pire encore que la veille. Vraiment, je n'ai jamais rien éprouvé de tel, ni avant ni depuis lors. La route, simple piste indigène, franchissait tout droit une succession ininterrompue d'ondulations montagneuses séparées par d'étroites

(1) Martin Engelhardt, médecin fonctionnaire, arrivé au Togo le 26 février 1911, est mort effectivement à Bafilo en novembre 1913, à l'âge de 30 ans. Sa tombe est encore visible au vieux cimetière de Sokodé.

vallées boisées, suivies en saison des pluies par des cours d'eau rapides. C'est bien simple : il était physiquement impossible de descendre à cheval les pentes abruptes d'un bon nombre d'entre elles. Il nous fallait tout le temps mettre pied à terre et progresser en nous aidant des pieds et des mains du mieux que nous pouvions. Même sans leurs cavaliers, les pauvres chevaux avaient parfois bien du mal à conserver leur équilibre, et l'un d'eux frôla l'accident grave au passage d'une rivière dont le lit n'était pas encore tout à fait sec. Il avait négocié avec succès la descente, excessivement raide, jusqu'à la rivière et était en train de la franchir lorsque, pour une raison ou pour une autre, il se coinça le membre postérieur gauche entre la racine d'un gros arbre et la berge, et faillit se le casser. C'était notre meilleur cheval, celui que j'utilisais pour mes promenades, et je fus effroyablement inquiète à son sujet, jusqu'à ce que Schomburgk m'assurât -après un long examen minutieux- qu'à part une élongation des tendons, il n'y avait pas de mal.

Le jour devenait peu à peu affreusement chaud. Je ne faisais que demander si nous étions encore loin, et la réponse de l'interprète ne variait guère entre : "C'est pas loin" et : "Plus qu'une demi-heure". En réalité, il fallut encore trois bonnes heures au-delà de son dernier : "plus qu'une demi-heure", et le voyage tout compris dura de 4 heures du matin à 1 h 30 de l'après-midi, ce qui nous fit passer neuf heures et demie en selle, sans pause, et sans compter le temps mis à grimper et à descendre à pied les pentes des vallées. Même les chevaux accusèrent leur fatigue : bien que, ayant deux montures j'en eusse fréquemment changé, elles étaient toutes les deux vraiment exténuées quand nous arrivâmes au bout du trajet. Schomburgk, qui savait d'avance que cette étape risquait d'être difficile -encore qu'il n'eût pas réalisé vraiment à quel point- m'avait fortement recommandé avant le départ de porter mon casque colonial. Mais moi, avec ma perversité toute féminine, j'avais exigé de mettre un grand chapeau de feutre du genre cow-boy pour lequel j'avais un faible. Je compris mon erreur lorsque le soleil fut haut dans le ciel, mais, par fierté, je ne voulus pas en convenir. Les derniers kilomètres furent les pires. Je suis sûre que c'est mon épaisse chevelure qui seule m'a évité l'insolation. Une fois ou deux, je vacillai sur ma selle, presque terrassée par la fatigue et une chaleur épouvantable. Pourtant, je n'obtins de ces messieurs qu'une compassion limitée. Schomburgk fut tout particulièrement rude et cruel, et cela lui ressemblait si peu -d'une façon générale- que, finalement, après un ou deux appels (sans grande conviction) à sa compassion, je me mis fort en colère, serrai les dents, me redressai sur ma selle et décidai de tenir le coup quoiqu'il arrive. Plus tard, une fois installés au camp et reposés, il me dit qu'il avait agi de propos délibéré. Il avait compris que je devais être tout juste sur le point de m'évanouir et il savait que, s'il parvenait à me fâcher, je réussirais probablement à me ressaisir ; tandis que, s'il commençait à s'apitoyer sur mon

sort, il était à craindre que je ne craque définitivement. Sans aucun doute, il avait eu raison. Une saine colère est un bon fortifiant...

Quoi qu'il en soit, je réussis tant bien que mal à tenir le coup jusqu'à notre arrivée à Kabou. Là, la case du chef fut mise à notre disposition car il n'y avait pas de campement. Me jetant de tout mon long sur une couverture de cheval, avec ma selle pour oreiller, je dormis profondément pendant une heure entière. Je m'éveillai bien reposée et avec une faim de loup. Malheureusement, il n'y avait rien à manger, car les porteurs des caisses de vivres n'étaient pas encore là. Mais les nègres nous apportèrent de grandes Calebasses de bière. J'en goûtai pour la première fois, et je dois dire que je la trouvai aussi rafraîchissante que nourrissante. C'était heureux, car nous n'eûmes rien à manger avant 6 heures ce soir-là. Il s'agit d'une boisson fermentée tirée du sorgho et qui, m'a-t-on dit, est extrêmement enivrante si l'on en boit beaucoup. Elle a un goût particulier, aigre et douceâtre, qui n'est pas déplaisant du tout. Après mon somme, une douche et le souper, je ne me ressentais plus du tout de notre longue marche, bien que c'eût été pourtant la pire et la plus longue que nous eussions jamais effectuée. C'est là que je vis pour la première fois des traces d'antilope sur la piste, mais aucun de ces animaux n'était visible. Nous nous attendions quand même à en trouver beaucoup avant peu, ainsi que d'autres gibiers, car nous étions maintenant au coeur de l'Afrique sauvage : pas de routes dignes de ce nom, rien que des pistes indigènes, et tout autour de nous la brousse sans ombre et sans eau.

Notre étape du lendemain, jusqu'à Bapouré, fut courte. Je me sentais en exceptionnellement bonne forme, et la route, assez bonne⁽¹⁾, se fit presque d'un bout à l'autre au petit galop. J'ai oublié de dire que, depuis Sokodé, nous changions notre équipe de porteurs à chaque étape : c'est ce que l'on appelle là-bas des "porteurs de rechange", lesquels sont fournis par chaque chef de village, contre rémunération bien sûr ; chaque jour, un soldat de notre escorte, envoyé en précurseur, allait négocier l'effectif suivant désiré. Pour ce qui est du Togo, procéder de la sorte n'offre pratiquement aucune difficulté, mais j'ai appris que dans d'autres régions d'Afrique, il en allait tout autrement. De tout le voyage, nous n'eûmes qu'une seule fois des problèmes avec les porteurs, mais j'y viendrai plus tard. Je dois ajouter que le système du changement des porteurs est à double tranchant : il a ses avantages et ses inconvénients. L'un des principaux avantages est que, avec des gens frais chaque jour, on voyage évidemment plus vite qu'avec des hommes qui ne le sont plus. D'un autre côté, il est préférable d'avoir un noyau de vieux porteurs, parce qu'ils connaissent

(1) Aujourd'hui totalement disparue.

les charges et sont donc capables de faire les bagages beaucoup plus rapidement. Quand nous montions d'Atakpamé à Sokodé, il ne nous fallait habituellement pas plus d'une demi-heure pour tout emballer le matin, tandis que maintenant nos porteurs renouvelables mettent facilement trois fois plus de temps.

A Bapouré, nous entrâmes pour la première fois en contact avec les Konkomba, que tout le monde considère comme la race la plus sauvage du Togo. Mais comme Bapouré n'est qu'un village frontalier, la plupart de ceux que nous y trouvâmes n'étaient pas de race pure ; on ne pouvait donc nullement les comparer aux superbes individus que nous vîmes plus loin. Aussi remets-je à plus tard la description que je ferai d'eux.

Nous campâmes sous un gros arbre, fort importunés par les incessants caquetages des innombrables pintades apprivoisées qui y nichaient. La chaleur de midi était très excessive et, pour avoir le maximum d'air frais et le minimum de soleil, nous eûmes recours à l'expédient qui consistait à détacher les doubles-toits de toile de nos tentes pour les utiliser comme auvents. La différence fut surprenante. Sous cet auvent et abritée plus encore par les branches épaisses d'un gros arbre, je goûtai ma sieste dans un parfait confort et une relative fraîcheur, tandis que, lorsque je restais enfermée dans la tente, il m'était en général impossible de trouver le sommeil pendant la journée. Pour la raison qu'une tente sous les tropiques n'est pas du tout le genre d'abri rêvé : elle paraît fraîche, elle en a tout l'air, mais elle ne l'est pas le moins du monde. Au contraire, il y fait presque toujours une chaleur étouffante à l'intérieur.

Tandis que nous attendions là l'arrivée des porteurs, je m'amusai fort des simagrées de deux indigènes de la côte en voyage qui avaient fait inopinément leur apparition. Ils étaient "élégamment" vêtus selon ce qu'ils croyaient être, sans aucun doute, la dernière mode d'Europe : chapeaux de paille à larges bords, pantalons courts et collants et jaquettes. Dès qu'ils nous virent, ils s'approchèrent, l'air important, de l'endroit où nous étions assis. Schomburgk dit : "D'où venez-vous ?"

Ils répondirent : "De la côte".

Et Schomburgk : "Ça se voit !"

Et ce fut tout. Mais c'était bien assez. Nos deux "fines fleurs de *gentlemen*" battirent rapidement en retraite et pendant tout le reste de leur halte nous laissèrent froidement de côté : c'est justement ce que nous voulions. Ils avaient deux porteurs pour leurs bagages et, un peu plus tard, nous les vîmes assis dos

à dos sur leurs caisses, au milieu de la rue du village, chacun d'eux lisant un livre, entourés d'une nuée de broussards bouche bée, manifestement très impressionnés et fort stupéfaits d'une aussi remarquable démonstration d'érudition de la part d'individus de la même race et de la même couleur qu'eux. Tout cela pour la frime, bien sûr.

Bien que les journées de cette région du Soudan togolais fussent souvent terriblement étouffantes, la chaleur se diffuse rapidement dans l'air sec et léger à cette saison de l'année et les nuits sont donc susceptibles d'être fraîches. Ainsi, le matin où nous quittions Bapouré à 5 heures, faisait-il si froid que je claquais des dents en m'habillant. Mais un rapide et court galop me fouetta vite le sang. La première partie de notre voyage se déroula sur une pittoresque piste indigène juste assez large pour permettre le passage de deux personnes de front et bordée de part et d'autre par une brousse clairsemée. Mais, à peu près à mi-chemin entre Bapouré et notre étape suivante, Guérin-Kouka, nous franchîmes une rivière, la Dakpé, qui fait frontière entre les cercles de Sokodé et de Mango⁽¹⁾. Juste de l'autre côté, nous nous trouvâmes aussitôt sur une large route construite par l'Administration et bien entretenue. Ce que je n'appréciai pas du tout. Il se peut que les pistes indigènes, zigzaguant et qui se tortillent dans tous les sens, ne facilitent guère un voyage rapide et confortable; mais elles possèdent le charme de l'inconnu. Quand on les parcourt à cheval, on est toujours émerveillé par le nouveau paysage qui se révèle à chaque tournant. Alors que cette grande voie rectiligne vous laisse tout apercevoir plusieurs miles à l'avance... Bof ! Elle n'offrait pas plus d'imprévu ni d'incertitudes que n'en présente Rotten Row⁽²⁾.

Pourtant, j'allais bientôt être rappelée à la réalité. Avec ou sans route, je ne me trouvais pas quelque part en Europe, mais bien au coeur de l'Afrique sauvage. Nous étions parvenus à un mile ou deux de Guérin-Kouka lorsque, tout à coup, en avant de nous, éclata un effroyable vacarme, suivi bientôt de l'apparition d'une immense foule de Konkomba qui avançaient à notre rencontre, bondissants et hurlants, brandissant en l'air de longs arcs et des flèches barbelées, lesquelles -me dit-on- étaient empoisonnées.

C'était un spectacle fort impressionnant et barbare. Ces sauvages, tout nus ou presque, poussaient sans discontinuer un concert de hurlements, une

(1) Par la suite, tout le pays konkomba fut rattaché administrativement à Bassar. En 1991, la rivière Dankpen, modeste affluent de l'Oti, a donné son nom à la nouvelle préfecture de Guérin-Kouka.

(2) Célèbre allée des cavaliers dans le Hyde Park de Londres.

série de "hahaha !" soutenus et sonores. Jetant leurs arcs en l'air, ils les rattrapèrent avec adresse, tout en dansant et cabriolant par bonds courts et rapides, courbés comme s'ils voulaient nous attaquer.

J'avoue avoir été d'abord un tout petit peu effrayée, jusqu'à ce que Schomburgk m'assure que c'était simplement là leur façon de saluer un hôte de marque, lequel, en l'occurrence, n'était autre que... moi, la première femme blanche qui se fût jamais aventurée à l'intérieur de leurs frontières. Toutefois, je m'imagine parfaitement qu'on puisse aisément se méprendre sur un accueil de ce style, et que cela entraîne des complications, non pas seulement chez les Konkomba, mais chez tous les autres peuples qui leur sont plus ou moins apparentés et dont les coutumes en la matière sont pratiquement les mêmes.

A ce propos, Schomburgk évoqua un incident dont il avait eu personnellement connaissance et qui s'était produit, il y a quelques années, dans ce qui est aujourd'hui l'angle nord-ouest de la Rhodésie sur une courbe de la rivière Kafwé⁽¹⁾. C'est là qu'un voyageur (dont on taira le nom)⁽²⁾ entra pour la première fois en contact avec les Mashoukouloubwé. Il avait beaucoup entendu parler des prouesses guerrières de ces Mashoukouloubwé, exactement comme j'avais moi-même entendu parler de celles des Konkomba, et lorsqu'ils vinrent le saluer, comme les Konkomba le firent pour moi, il prit peur, tira et tua l'un d'eux. Les pauvres sauvages, bien incapables de comprendre quelle faute ils avaient commise, vinrent en force trouver le commandant de cercle pour se plaindre de cette violence, et demander réparation et dédommagement. Ils obtinrent ce qu'ils demandaient, et la somme versée fut après coup recouvrée sur le voyageur, qui fut sévèrement tancé pour sa part de responsabilité dans l'affaire.

C'était la première fois que je rencontrai d'authentiques Konkomba pur-sang, et je fus très frappé par leur physionomie. Grands, magnifiquement proportionnés, d'allure féroce et belliqueuse, ils se comportaient avec une grâce et une dignité qu'on ne pouvait s'empêcher d'admirer. C'étaient aussi de grands *dandies*⁽³⁾, car, bien qu'ils fussent pour ainsi dire sans vêtements, beaucoup d'entre eux avaient de petites plaques de cuivre insérées dans leur chevelure laineuse ou portaient sur la tête de curieuses coiffures en forme de casques faits de cauris et surmontées par des cornes d'antilope. Les carquois aussi, dans

(1) En Zambie actuelle.

(2) Schomburgk lui-même, selon toute vraisemblance.

(3) Élégants jeunes Anglais du XIX^e siècle, qui soignaient particulièrement leur mise. Le mot est aujourd'hui quelque peu tombé en désuétude. Voir les photographies des guerriers konkomba ci-dessous, chap. XIV et XV.

lesquels ils portaient leurs faisceaux de flèches empoisonnées, étaient joliment fabriqués et décorés. Autour des bras, parfois du poignet jusqu'à l'épaule, ils portaient des bracelets de laiton et de cuivre alternés, lesquels, toujours bien astiqués, étincelaient au soleil en fonction de leurs mouvements, ce qui composait un tableau extrêmement saisissant. Voilà comment je fis mon entrée solennelle à cheval dans Guérin-Kouka, entourée par mon escorte sauvage dansante, vociférante et bondissante.

Le vacarme rendait mon cheval extrêmement nerveux et je commençai à craindre de ne pouvoir le maîtriser ; aussi fus-je très contente lorsque, comme nous arrivions aux limites du village, d'un commun accord, ils cessèrent brusquement de crier pour se mettre à chanter un chant grave, mélodieux mais néanmoins barbare, absolument différent de tous les chants indigènes que j'eusse encore jamais entendus. L'interprète expliqua que c'était un chant spécialement composé en mon honneur dans lequel -me dit-on- j'étais plus belle que la lune, plus radieuse que le soleil, plus gracieuse et plus jolie qu'une antilope...

Le campement de Guérin-Kouka est très vaste, confortable et d'une parfaite propreté. Il est carré, et non pas rond comme le sont en général les campements du Togo : pour nous, c'était déjà un changement. Nous en étions les premiers occupants, ce qui expliquait peut-être son aspect si parfaitement flambant neuf ; encore que d'une façon générale, les campements dans tout le Togo soient invariablement tenus en parfait état. Seuls les Blancs sont autorisés à les occuper, et les chefs des divers villages où ils sont situés sont responsables de leur entretien. Il ne faut pas s'imaginer pour autant que l'Administration les ait conçus pour les aises des seuls voyageurs blancs. A proximité de chacun des campements pour Européens, on a également construit un ensemble de bâtiments pour les indigènes. Nombre de ces ensembles sont des endroits très imposants, en fait des villages autonomes, comprenant parfois jusqu'à 50 ou 60 cases rondes dont chacune abrite une famille indigène. L'ensemble, appelé "*songu*" [*zongu*], est placé sous la responsabilité d'un fonctionnaire indigène nommé "*sery-chi-zongu*" (je ne garantis pas l'orthographe)⁽¹⁾, chargé de le tenir propre et net et de veiller à ce que les occupants des cases les balayent le matin avant de poursuivre leur voyage. Cette séance de balayage, je dois dire, ne s'effectue pas à la va-vite, car l'Administration exige la propreté aussi bien des cases indigènes que de celles utilisées par les Blancs. Toutefois, cela n'a rien d'éprouvant. On ne fournit pas les

(1) Effectivement. Il faut lire et dire : *sarki-n zongu* (en haoussa : chef du quartier-des-étrangers).

balais, mais les indigènes ont vite fait d'en improviser avec les branches de l'arbre le plus proche, ce travail retombant -comme d'habitude- sur les femmes lorsqu'il y en a dans le groupe. On perçoit 1 penny par jour et par case utilisée, et c'est le responsable de l'enclos qui ramasse l'argent. Aucun groupe n'est autorisé à rester au-delà d'un certain temps -en général trois jours- dans un campement quelconque, sauf en cas de maladie. L'existence des campements et des routes construits à l'instigation de l'Administration a eu pour effet, entre autres, de susciter des flux réguliers de circulation en tous sens entre le bout du rail à Atakpamé et les autres régions du Togo⁽¹⁾. Et puis les routes et les campements ne sont pas utilisés seulement par les indigènes du Togo : ceux de la partie nord des possessions britanniques d'un côté, et des possessions françaises de l'autre, descendent également par le Togo jusqu'à la côte quand ils veulent faire le voyage, de façon à profiter des commodités existantes.

C'est devant le campement de Guérin-Kouka, d'ailleurs, que j'ai payé pour la première fois nos porteurs avec du sel, qui est la monnaie communément admise dans toute la circonscription de Mango où nous nous trouvions désormais. Chaque porteur reçut deux tasses de sel pour une journée de travail. Schomburgk n'y voyait rien d'extraordinaire et parut même faire fi de ma proposition lorsque je lui suggérai de filmer la scène. Il y consentit cependant, et, plus tard, lors des projections à Londres, ce film-là suscita énormément d'intérêt. Les gens parurent surpris qu'il pût exister des indigènes qui acceptent de transporter de lourdes charges toute une journée sous un soleil cuisant pour une rémunération -à leurs yeux- si parfaitement disproportionnée.

Dans l'après-midi, les Konkomba, non satisfaits de leur magnifique réception du matin, donnèrent une grande danse en mon honneur. Puis Schomburgk partit en brousse à la recherche d'antilopes. Il m'avait dit auparavant qu'il ne serait pas absent plus d'une heure environ et, lorsque l'obscurité tomba sans qu'il fût rentré, je m'inquiétai pour sa sécurité, me souvenant à quel point il est facile de se perdre dans la brousse africaine. Hodgson essaya de me rassurer, disant qu'il était bien certain qu'un vieux voyageur aussi expérimenté que Schomburgk ne pouvait se perdre en brousse. Cependant, comme il n'était pas rentré à 8 heures, j'ordonnai aux soldats de se mettre à sa recherche et je tirai plusieurs coups de revolver pour le guider dans notre direction au cas où il serait quelque part assez près pour nous entendre.

(1) C'est un phénomène géographique très fréquent à l'époque que chaque tête de chemin de fer, attirant massivement le trafic, devienne une ville importante. Toute la politique de l'administration allemande du Togo consiste à dévier vers la côte (c'est-à-dire vers Lomé) le trafic de l'hinterland, qui était alors plutôt d'orientation est-ouest (les fameuses "routes de la kola").

J'envoyai aussi des indigènes munis de lanternes, et bientôt toute la brousse autour de Guérin-Kouka s'anima de points lumineux scintillants. Notre vagabond parut à 9 heures, expliquant qu'il avait découvert des traces d'antilope fraîches et que, poussé par l'ardeur de la chasse, il était allé plus loin qu'il n'en avait eu d'abord l'intention. Comme c'est toujours et partout le cas avec les hommes, il ne me sut pas gré un seul instant de ma prévenante sollicitude. Au contraire : il se mit à rouspéter et à ronchonner, disant que les lumières des lanternes l'avaient ébloui et gêné, raison pour laquelle il était même resté absent plus longtemps qu'il ne l'aurait été sinon, et aussi que ce brouhaha et cet affolement inutile l'avaient ridiculisé devant les indigènes, lançant très sèchement en guise de conclusion : "Je suis tout à fait capable de veiller à ma propre sécurité. Merci bien !" A quoi je répliquai d'un ton glacial que s'il croyait que c'est de sa sécurité que je m'inquiétais, il se trompait lourdement ; que si j'avais agi comme je l'avais fait, c'est uniquement parce que je n'avais pas l'intention de rester plantée seule avec une caravane sans chef au coeur de l'Afrique sauvage. Peut-être est-il superflu d'ajouter qu'après cette petite passe d'armes, nous ne nous séparâmes pas cette nuit-là dans les meilleurs termes.

Le lendemain matin, il était tout sourire et douce amabilité, et, comme je manifestai par mon attitude que j'avais pardonné sa muflerie de la veille, nous prîmes un excellent départ.

Nous marchions maintenant par Katchamba et Nali sur Mango, le poste administratif le plus septentrional du Togo, au coeur du Soudan togolais. Les journées sont excessivement chaudes et les nuits semblent de plus en plus froides. Ce matin-là, par exemple, il y eut une si forte gelée sur le sol que nous grelottions sous nos épaisses couvertures. Ces écarts de température sont éprouvants. Car, pendant neuf heures au moins sur les douze de jour qu'on a sous ces latitudes, le soleil projette ses rayons brûlants du haut d'un ciel sans nuages sur la plaine sablonneuse et les rochers de la montagne ; le paysage luit et brille comme la gueule d'un fourneau. Mais avec la nuit, un froid brusque semble tomber des étoiles, la chaleur se diffuse rapidement dans l'espace et il ne faut pas beaucoup plus de quelques minutes pour que le mercure du thermomètre chute, souvent, de 40 ou 50 degrés⁽¹⁾. Ceci, bien sûr, ne joue qu'en saison sèche.

(1) Degrés Fahrenheit, soit environ 22 à 28 degrés centigrades. C'est bien la sécheresse de l'air, surtout en période d'harmattan, qui fait que sa chaleur se disperse rapidement une fois le soleil disparu. Mais parler de gel au Togo est évidemment très excessif.

En quittant Guérin-Kouka, au lieu de prendre la grande route, nous déviâmes vers une piste parallèle qui est la seule utilisable en saison sèche. Après un parcours de quelques miles, Schomburgk arrêta son cheval et, s'accroupissant, attira mon attention sur une petite dépression circulaire, un trou dans le sol d'argile durci. Pour tout le monde, il semblait que quelqu'un avait enfoncé brusquement le fond d'un seau dans la terre quand elle était molle et qu'on avait ensuite laissé durcir la marque ainsi faite. Je l'examinai comme il m'y invitait mais sans rien y trouver de très extraordinaire, et je le lui dis. "C'est possible, répliqua-t-il. Et pourtant, c'est une trace d'éléphant, la première sur laquelle vous avez posé les yeux". Evidemment, cela éveilla aussitôt mon intérêt et je mis pied à terre pour la regarder de plus près. Schomburgk expliqua qu'il s'agissait d'une vieille trace de la saison des pluies précédente. Je trouvai l'empreinte énorme, mais il dit que c'était celle d'un tout petit éléphant. Nous suivîmes la trace sur quelque distance tandis que je prenais ma première leçon d'initiation à la traque du gibier, Schomburgk m'indiquant où l'animal s'était arrêté, ici pour manger, brisant les branches et déracinant plusieurs arbustes, et là pour se reposer un peu. En hivernage, toute cette région du pays est sous l'eau, impraticable, et les éléphants, pour s'y nourrir, viennent de la zone montagneuse au nord-est et de la région de la rivière Kara, où on les trouve toute l'année dans ce que l'on appelle les "forêts-galeries"⁽¹⁾. Par la suite, au cours de la marche du lendemain, nous arrivâmes à cette même rivière Kara, et je vis des traces d'hippopotames et de buffles. Nous rencontrâmes aussi d'immenses troupes de pintades. La chair de ces animaux est mangeable mais coriace.

Nous découvriâmes que Katchamba était un tout petit village. N'ayant même pas pu nous y procurer des porteurs pour nous emmener à Nali, l'étape suivante, nous dûmes garder ceux que nous avons amenés de Guérin-Kouka. Il n'y avait qu'un petit campement et je dormis sous ma tente, méchamment piquée par les moustiques : des essaims de moustiques, partout, en myriades innombrables, et, parmi eux, de nombreux anophèles, vecteurs du microbe⁽²⁾ du paludisme. Seule la femelle de l'anophèle pique et elle doit être elle-même infectée au préalable pour pouvoir transmettre la maladie à la personne piquée. Aussi les anophèles des zones densément peuplées sont-ils bien plus dangereux que ceux qu'on trouve dans des zones relativement désertes comme celle où nous étions. A l'intérieur et aux alentours des gros villages, tout anophèle est pratiquement vecteur de microbes et susceptibles de transmettre l'infection, alors que ceux qui vivent loin en brousse sont en comparaison inoffensifs.

(1) Le long des cours d'eau, où les sols restent humides en permanence.

(2) Qui est en fait un parasite. Tout le reste est bien vu.

Le lendemain, nous nous mîmes en route à 6 heures comme d'habitude et, après une heure et demie de chevauchée, nous atteignîmes la grosse rivière Kara, que nous traversâmes à cheval avec de l'eau jusqu'aux quartiers de selle. Cette rivière, qui draine les eaux des monts Kabyè, est l'un des principaux affluents de l'Oti, la grande rivière du Nord-Togo, laquelle est à son tour l'affluent d'un autre fleuve plus gros encore qu'on appelle la Volta et qui forme frontière entre les territoires britannique et allemand⁽¹⁾. En saison sèche, donc en ce moment, la Kara n'a qu'une centaine de mètres de largeur et est relativement à sec ; son courant est lent et paresseux ; mais en saison humide, à ce qu'on m'a dit, elle est bien large de 500 mètres et elle est si profonde et si rapide qu'on ne peut plus du tout la passer à gué.

Le pays konkomba, où nous nous trouvions maintenant, diffère sous plusieurs aspects du pays tchaoudjo, surtout par le nombre et la taille des villages. Les Konkomba vivent dans de petites fermes de deux ou trois cases réparties densément mais irrégulièrement dans toute la région, ces gens étant essentiellement des agriculteurs qui tirent leur subsistance de la terre. Les Tchaoudjo au contraire sont marchands et guerriers, se souciant peu de cultiver, et ils en sont venus avec le temps à se concentrer toujours davantage. Paratao, qu'on peut qualifier de capitale du pays tchaoudjo, a une population de 7 000 âmes⁽²⁾ et Bafilo est encore plus gros.

Deux heures après avoir franchi la Kara, nous fîmes notre entrée dans Nali, où le chef avait étalé tous ses présents sous un grand arbre. L'ensemble formait un charmant tableau : une grosse quantité de farine, un peu de maïs en grain, de nombreux poulets et un grand tas d'œufs. En retour, nous lui donnâmes du laiton, du tabac et du sel, et il se retira très content. Un peu plus tard dans la journée, Schomburgk et Hodgson partirent chasser et le second des deux revint fort excité : il avait vu pour la première fois une bande d'hippopotames. Mais sa jubilation à ce sujet se trouvait fort gâtée du fait que son fusil s'était enrayé d'une façon tout à fait extraordinaire au moment où il s'apprêtait à tirer sur eux. L'ayant déjà chargé à ce moment-là avec une cartouche à pointe molle pour la chasse à l'antilope, il tira sur l'extracteur dans l'intention de recharger avec une balle dure. Mais l'étui se déchira, laissant la balle dans le canon et comme il n'avait pas de baguette, son fusil se trouva provisoirement hors d'usage. Il y avait cinq ou six hippos dans la bande, et

(1) Sur environ 250 km. mais pas jusqu'à l'océan, puisque les deux rives étaient anglaises entre le parallèle 6°41 N et la côte.

(2) Qui sera en fait rapidement attirée par la croissance de Sokodé.

pendant tous les jours qui suivirent, Hodgson ne cessa de se lamenter sur le fait d'avoir été incapable d'en tuer au moins un.

De Nali, nous avançames encore d'une dizaine de miles, puis nous campâmes dans une plaine dégagée. Il n'y avait évidemment pas de campement disponible et nous dressâmes les tentes. Le lendemain, 23 décembre, nous levâmes le camp à 6 heures comme d'habitude et, après une heure et demie de chevauchée, nous étions au bord de l'Oti⁽¹⁾. Nous nous arrêtâmes pour prendre le petit déjeuner et faire un brin de toilette du mieux possible avant d'entrer dans Sansané-Mango, qui n'était plus qu'à une heure et demie de marche devant nous.

(1) L'auteur ne mentionne pas la traversée antérieure de la rivière Koumongou, au moins aussi importante que la Kara.

CHAPITRE X

NOEL A SANSANÉ-MANGO

Mango, le poste administratif le plus septentrional du Togo, est confié à un commandant de cercle, le capitaine von Hirschfeld⁽¹⁾, assisté dans ses délicates et nombreuses fonctions par deux autres Blancs, un sous-officier et un civil⁽²⁾. A eux trois, ces représentants de la race dominante exercent d'un bout de l'année à l'autre des tâches administratives et politiques sur une portion de territoire aussi vaste qu'une demi-douzaine de comtés anglais et bien plus étendue que la plupart des petits Etats allemands semi-indépendants⁽³⁾. C'est aussi une région difficile d'accès en permanence, et qu'il est complètement impossible, en saison des pluies, de traverser en de nombreux endroits. Elle est en outre habitée par une population diversifiée et étrange, parlant différents dialectes, possédant une diversité de coutumes, de mœurs et de croyances tribales et, dans certains cas -parfois dans tous les cas- féroces, intraitables et perfides.

Que cette vaste et lointaine région (dont certains recoins sont encore largement inconnus et non cartographiés, même encore de nos jours) ait pu être soumise en un temps relativement court à une administration fixe et stable, et que ces funestes conflits tribaux aient été pratiquement abolis, en dit long -je me hasarde à le croire- sur l'énergie et les capacités des hommes qui se sont chargés de cette tâche. Parmi les tout premiers de ces pionniers se trouvait le Dr Gruner, qui porta le drapeau allemand jusqu'à la courbe du Niger⁽⁴⁾, mais dut se retirer à cause d'un Parlement allemand frappé de courte vue. Je constate

(1) Alexander von Hirschfeld, arrivé au Togo en avril 1909, commandant de la circonscription de Lomé-Campagne (1911) puis du cercle de Mango (1913) ; il sera fait prisonnier en août 1914, puis s'en ira, après la guerre, sur une plantation du Mozambique.

(2) Sonntag et Gardin, que l'auteur a cités dans son avant-propos.

(3) L'Empire allemand, proclamé en 1871 et aboli en 1918, comportait alors, outre quatre royaumes, une multitude de grands-duchés, duchés, principautés et villes libres.

(4) A travers le Gourma jusqu'à Say, en 1894-95, ce qui provoqua des négociations diplomatiques compliquées avec la France et l'Angleterre, aboutissant à la convention du 14 juin 1898, qui fixa définitivement les frontières dans la région. Hans Gruner dirigea par la suite le cercle de Misahöhe jusqu'en 1914.

à ce propos que le Gouvernement britannique n'a pas commis de pareilles erreurs. J'ai lu dans nos livres d'histoire comment, il y a une vingtaine d'années, le gouvernement de Lord Rosebery faillit adopter ce genre de politique désastreuse à propos de l'Ouganda. Mais ce même gouvernement tomba sous l'effet des protestations du public et, résultat, votre *Union Jack*⁽¹⁾ flotta sur toute cette partie de l'Afrique orientale. Notre Parlement n'était pas soumis à pareille pression populaire (en tout cas à cette époque-là et sur ce problème-là). Mais ici il vaut mieux que je m'arrête : j'empiète sur la politique impériale, pour ne pas dire internationale, et ce sont là des sujets qui ne conviennent pas à la jeune fille que je suis.

Qu'il me soit permis de revenir au Mango d'aujourd'hui, dont nous approchons maintenant à cheval, si vous le voulez bien, cher lecteur (j'aime cette expression démodée), en provenance des basses terres avoisinant l'Oti. Une grande et large route mène de la rivière au poste, dont les bâtiments se voient de très loin, blancs et étincelants sous le soleil, et donnant à distance une impression d'extrêmes netteté et propreté. Tandis que notre caravane avec son long chapelet de porteurs approche lentement en serpentant, je remarque avec mes jumelles que les drapeaux flottent partout et je devine, avant même que Schomburgk ne me le dise, qu'on a pavoisé en l'honneur de mon arrivée, à moi qui suis la première femme blanche à Mango.

Peu après, le capitaine von Hirschfeld, escorté par une garde montée, sort au petit galop à notre rencontre, et moi, désireuse de faire une entrée aussi impressionnante que possible, je m'avance pour le saluer. Mais, hélas !, pour les projets des souris et des hommes⁽²⁾..., pour ne rien dire de ceux des femmes ! Une plaque de sable mou -et même certainement mouvant en saison des pluies- se trouvait juste sur mon chemin. Quand mon cheval l'atteignit, il commença par s'y enfoncer jusqu'au-dessus des boulets, fit des efforts désordonnés pour s'en sortir et finit par tomber, m'envoyant valser par-dessus sa tête. Et c'est ainsi, de cette façon dépourvue de toute cérémonie, pour ne pas dire de toute dignité, que la première femme blanche fit sa première entrée dans ce lointain poste septentrional de Mango. Nous en rîmes souvent par la suite, le capitaine von Hirschfeld et moi-même, mais, pour moi, sur l'instant, il n'y avait pas de quoi rire. Non pas que je fusse blessée le moins du monde. Par

(1) Le drapeau britannique. Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que les opinions publiques commencent à s'enflammer de passion nationaliste pour les colonies. Le gouvernement libéral de Rosebery (qui avait succédé au vieux Gladstone en mars 1894) avait en fait chuté, en juin 1895 (comme ce dernier), sur la question d'Irlande.

(2) Expression shakespearienne dont l'écrivain américain John Steinbeck fera le titre de son célèbre roman "*Of mice and men*", paru en 1937.

chance, le sable était mou et, le cheval ayant bronché en titubant, cela m'avait plutôt fait m'affaler que chuter. Mais j'étais profondément humiliée. J'avais voulu faire impression... et la seule impression faite, c'était celle du sable sur ma figure au moment de ma chute.

Le nom complet du poste - je crois l'avoir déjà indiqué quelque part - est Sansané-Mango, qui signifie : "l'endroit-où-les guerriers-se-rassemblent"⁽¹⁾. Autrefois, c'était le lieu de rassemblement des indigènes lorsque les hommes se retrouvaient pour lancer un de leurs raids sauvages, si chers aux primitifs dans le monde entier. Le point précis du rassemblement était un gros baobab, encore en place, près duquel le nouveau poste de Mango a été construit dans l'intention de briser le fétiche qui -selon les indigènes- s'y trouve toujours attaché. le vieux poste de Mango, fondé par un certain lieutenant Tiery [Thierry]⁽²⁾, se trouvait à un autre emplacement fortifié, un fort en réalité. Il n'en reste plus que les murs et l'intérieur sert de cimetière européen. Trois Blancs y reposent, deux morts [de maladie], le troisième tué en combattant les Tchokossi, une tribu qui habite la région au nord et à l'ouest. C'est le caractère insalubre du lieu, plus que tout, qui provoqua l'abandon du vieux poste. Le nouveau fut fondé par un certain capitaine Mellin, mort il y a quelques années⁽³⁾. Il y a peu, les Tchokossi se soulevèrent et tentèrent de prendre le poste. Ils furent bien près d'y parvenir, le combat fut âpre, un Blanc fut tué, ainsi qu'un bon nombre de soldats indigènes. Pour les en punir, une fois la rébellion écrasée, on les obligea à édifier à proximité de leur principal village une énorme pyramide de pierre surmontée d'une croix.

Le capitaine von Hirschfeld, qui, tout au long de notre premier séjour à Mango puis du suivant, fut l'hospitalité personnifiée, avait tout fait préparer pour nous. Une jolie maison fut mise à notre disposition, bien balayée et décorée, très vaste, aérée, spacieuse, avec une large et belle véranda. Tout près de là se dressait un édifice de style indigène à l'étrange aspect, qu'on appelait Fort-Tamberma. Il avait été construit il y a longtemps par une tribu d'indigènes de ce nom, qui vit dans l'extrême angle nord-est du Togo. Ces Tamberma étaient, et sont toujours des gens très sauvages, belliqueux et féroces. L'administration allemande, je dois le préciser, exige chaque année de chaque individu ce qu'on appelle un "impôt de capitation" de 6 shillings⁽⁴⁾, qui correspond à l'"impôt de case" des Britanniques et qui, comme celui-ci, a

(1) Le terme haoussa de "Sansané" désigne un camp militaire plus ou moins permanent.

(2) Gaston Thierry, d'ascendance française (1866-1904), séjourna au Togo de 1896 à 1902.

(3) Adolf Mellin, arrivé au Togo, en 1899, y séjourna jusqu'à sa mort, en janvier 1910, aux environs de Yendi. On lui fit des obsèques conformes à la coutume locale.

(4) Plus exactement 6 marks (la livre sterling vaut 20 marks-or).

provoqué des troubles incessants et des difficultés avec les Nègres. Ceux-ci sont tenus, conformément à la législation du Togo, soit de payer l'impôt en espèces, soit de travailler douze jours aux routes ou aux bâtiments de l'Administration. Certes, 6 shillings, c'est une faible somme pour un Blanc civilisé, mais pour un Nègre à demi sauvage, qui ne voit jamais la plus petite pièce de monnaie d'un bout à l'autre de l'année, c'est évidemment un impôt absolument impossible. Il lui faut donc aller travailler et, lorsqu'il s'agit d'une tribu éloignée, cela signifie un long voyage aller-retour à l'extérieur, avec femmes et progéniture, tout cela assez souvent assorti de difficultés et de privations considérables, car, bien sûr, le Nègre doit se procurer à manger pour lui-même et pour sa famille en cours de route (mais plus lorsqu'il travaille pour payer l'impôt). Il n'est donc pas étonnant qu'il s'indigne d'un impôt détesté, et s'efforce d'y échapper chaque fois qu'il peut. Car l'indigène est par tempérament incapable de prévoyance : impossible de lui faire comprendre que le travail auquel il est assujéti s'exécute d'abord à son profit, autant -sinon même davantage- qu'à celui de ses maîtres blancs. Certes, il constate que, sur les routes qu'il a construites, il peut aussitôt voyager avec une sécurité inconnue autrefois, que les "zongo" qu'il édifie l'abritent lui et sa famille lorsqu'il se déplace, et que le profit net de toutes ces facilités de communication abaisse dans l'ensemble le coût des marchandises et ouvre de nouveaux marchés à ses propres produits. Mais tout cela pèse bien peu en face de son conservatisme inné et de son aversion profonde pour un travail soutenu⁽¹⁾.

Donc, ces Tamberma descendirent un jour de leurs lointaines forteresses des montagnes du nord-est jusqu'à Mango ; puis, ayant accompli le travail qui leur avait été assigné, ils firent leurs bagages et rentrèrent chez eux. Et ils n'en sont plus jamais repartis - en tout cas pour revenir à Mango. Car, peu de temps après leur retour dans leur pays, une nouvelle frontière fut tracée entre possessions allemandes et françaises dans cette partie de l'Afrique, qui coupait le pays tamberma en deux⁽²⁾. Avec pour conséquence une extrême confusion, une partie de la tribu devant allégeance à une administration et l'autre... à l'autre. Mais les choses sont maintenant appelées à s'arranger bientôt, les deux administrations s'étant mises d'accord pour donner un an aux Tamberma afin de décider sous laquelle des deux ils se placeraient ; ce délai expire bientôt. Pendant ce temps, le Fort-Tamberma, édifice pittoresque s'il en

(1) Toute cette démonstration est exactement l'idéologie coloniale officielle de l'époque.

(2) La frontière Togo-Dahomey dans le Nord résultait du traité de Paris du 23 juillet 1897, mais les commissions de délimitation n'intervinrent que beaucoup plus tard sur le terrain : en 1908-09, puis encore de novembre 1912 à octobre 1913. On sait que les uns devinrent "Somba" et "français", les autres "Tamberma" et "allemands".



Le "fort tamberma", construit par les indigènes à Mango, le poste administratif le plus septentrional du Togo. On le doit à un tribu qui porte ce nom. Il est utilisé désormais comme mosquée par les Mahométans de Mango. (Au centre : l'auteur).

(NB : Il s'agit d'une mosquée de pur style soudanais, qui n'a absolument rien de "tamberma").



Concession du chef dans un village tyokossi de Mango. Les concessions abritent les épouses et rassemblent aussi le "palais" du chef, ses écuries -s'il est assez riche pour posséder des chevaux- et d'autres bâtiments.

est, construit par eux en souvenir de leur séjour, se dresse toujours à Mango. Je dois ajouter qu'il sert actuellement de mosquée aux Mahométans du poste qui, en échange de ce privilège, ont accepté de l'entretenir.

Tout autour de Mango, il y a de vastes plantations de diverses essences précieuses, une sorte de ferme d'essais pour l'arboriculture. Tout ce travail s'est fait à l'initiative et sous le contrôle direct des fonctionnaires, à qui l'on doit bien d'autres améliorations. L'endroit est un véritable îlot de civilisation dans un immense espace de sauvagerie. Schomburgk trouve que le nouveau bâtiment du poste est, dans son genre, le plus joli et le plus élégant de tout l'intérieur de l'Afrique. Le pays alentour, surtout du côté du nord, est caractéristique du Soudan. Le sol est essentiellement formé de latérite dure et sèche. Dans l'ensemble, il se révèle assez aride, mais l'herbe pousse bien en de nombreux endroits et, sur les berges des cours d'eau, sur de longues distances de part et d'autre, on trouve une ceinture de végétation riveraine, arbres, osiers et autres plantes du même genre.

En saison d'harmattan (qui va d'octobre à fin janvier), Mango est un lieu de séjour tout à fait délicieux, sans moustiques, agréablement aéré, frais la nuit, pas trop chaud le jour grâce à l'harmattan, dont les rayons du soleil ne peuvent traverser la brume jaune et sèche. Mais le reste de l'année, surtout entre mai et août, Mango a été, non sans justesse, décrit comme "un enfer sans couvercle". Non seulement la chaleur y est terrible dans la journée -on m'a affirmé qu'on ne pouvait traverser la place sans ruisseler de sueur- mais elle l'est à peine moins la nuit. Pour corser les choses, des tornades d'une effroyable intensité se succèdent presque sans discontinuer, la pluie dégringolant avec une violence toute tropicale, à 45 degrés ou presque, et frappant de plein fouet les maisons à tel point que les gens préfèrent parfois en sortir immédiatement et en finir, plutôt que d'essayer de trouver à l'intérieur un abri des plus illusoire. Ces tornades ne durent pas assez longtemps pour rafraîchir l'atmosphère, mais on dirait que la foudre prend un malin plaisir à frapper le poste ou le village, et la théorie qu'on avance pour l'expliquer est qu'il existe sous cet endroit un cours d'eau souterrain qui attire le fluide électrique. Dans quelle mesure serait-ce possible, je n'en sais rien, mais le fait est que Mango n'a vraiment pas de chance sur ce plan-là. Au cours de la dernière saison des pluies, par exemple, deux indigènes ont été tués par la foudre au village et un autre ici au poste. La foudre a également frappé le logement du capitaine, traversant sa table de bureau et détruisant des papiers, tandis que lui-même échappait à la mort par miracle.

Notre Noël à Mango fut magnifique. Le réveillon se déroula chez le capitaine, dans une jolie et coquette maison de pierre qui venait juste d'être achevée, en octobre précédent, et dans laquelle -surtout la nuit- on a peine à imaginer qu'on se trouve au coeur de l'Afrique. Nous nous partageâmes au repas un porcelet à l'exécution duquel j'avais assisté. Je dois avouer que je fus écoeurée par ce spectacle, bien que par la suite je fusse devenue très experte en boucherie. C'est curieux comme on se défait de son vernis de civilisation dans ces pays sauvages. Une fois que nous eûmes quitté Mango pour le nord, voués à être complètement coupés du monde extérieur pendant un certain temps, nous comptions presque uniquement sur nos carabines et nos fusils pour pourvoir notre marmite en viande fraîche. C'étaient ces messieurs qui chassaient et tuaient le gibier, moi qui le préparais et le faisais cuire. Tout comme -si je ne m'abuse- les femmes de l'Age de pierre...

Mais à Mango, bien sûr, nous étions encore au contact de la civilisation, et notre réveillon de Noël, outre qu'il fut une sorte de curiosité dans son genre, s'avéra extrêmement réussi.

En voici le menu :

Caviar sans glace
Soupe d'asperges
Poisson de l'Oti
Ragoût à la Mango en escalope
Selle de porc à la Konkomba
Pêches en boîte
Blancs d'oeufs battus en neige
Crème, sauce vanille
Bâtonnets de fromage

Café Liqueurs

Madère Clairet Champagne⁽¹⁾

Sur la table il y avait un arbre de Noël miniature, que la mère du capitaine lui avait envoyé d'Allemagne, et autour duquel, après le repas, nous nous rassemblâmes pour trinquer au champagne aux amis absents. Je n'avais absolument pas imaginé ce Noël original. A vrai dire, je l'avais plutôt redouté,

(1) Plusieurs mots sont en français dans le texte original du menu.

craignant qu'il ne nous apporte plus de regret que de joie, mais le fait est que j'y pris un parfait plaisir. Tout d'abord parce que j'eus beaucoup de mal, à cause du climat et de l'environnement, à m'imaginer que ce fût vraiment Noël ; et aussi parce que tout le monde était si gentil, si hospitalier, qu'on ne pouvait que se sentir soi-même gai et joyeux.

Le 31 décembre, nous eûmes une autre soirée et, sur le coup de minuit, nous allumâmes cent mètres de vieux film de celluloid. Evidemment, la matière inflammable s'embrasa furieusement dès le contact de l'allumette et fit un magnifique feu de joie.

J'ai déjà fait allusion aux vastes plantations qui entourent Mango. La plupart d'entre elles se développent rapidement, mais certaines ont subi des dommages considérables occasionnés par une variété de blatte dotée d'énormes pinces, comparables à des scies. Cela faisait pitié d'en parcourir à cheval les allées et de voir des centaines et des centaines de beaux arbres tous morts ou mourants, tués par ce véritable fléau que sont ces insectes. On a tout fait, m'a dit le capitaine, pour les éliminer, mais en vain.

Dans les plantations, il y a beaucoup de petites antilopes et d'immenses bandes de pintades et de francolins : des volatiles qui ressemblent aux perdrix. Mais la meilleure chasse de toutes, c'était la chasse à un oiseau appelé là-bas "koran", une créature du plus comique aspect, qui n'est pas sans ressemblance avec une autruche naine, mais bon volatile à la différence de celle-ci⁽¹⁾. Schomburgk était très habile à les tirer, un coup à droite, un coup à gauche, bang ! bang !. Excellents pour la marmite, ils fournissaient deux sortes de viande : la blanche et la brune, disposées en couches comme un biscuit de Savoie à la crème et au chocolat. Ils étaient si dodus et si gras que j'avais l'habitude de les faire cuire dans leur propre graisse, et nous étions tous d'accord pour les trouver mieux cuits ainsi, délicieux quand on les mangeait chauds et meilleurs encore froids.

Il y avait des cailles en grande quantité tout autour du poste. J'avais l'habitude de les rôtir et de les servir sur canapés dans les règles de l'art. Nous avions aussi autant d'antilopes que nous voulions en abattre. Leur viande, à l'agréable goût de gibier, nous changeait de façon appréciable. Le seul inconvénient était que nous devions la manger très fraîche car, évidemment, sous ce climat, tout ce que l'on garde jusqu'au lendemain se gâte.

(1) Non identifié.

L'Oti nous fournissait du poisson en abondance. Nous y allions à cheval presque chaque jour et, une fois, nous fîmes une croisière sur une grosse pirogue indigène. Partis à 7 heures du matin, nous rentrâmes à 11 heures. Nous ne pûmes aller très loin car l'eau était presque à son plus bas niveau, mais c'était encore très agréable, et le paysage était très beau. Vers la fin, cependant, les rayons du soleil, reflétés par l'eau presque stagnante, rendirent les choses très pénibles. Je ne puis qu'imaginer vaguement ce que ça doit être en été. D'un banc de sable où il l'avait suivi à la trace, Hodgson tira un très beau "paauw" -une sorte d'outarde⁽¹⁾-, au fusil, à 20 m environ, et la balle lui passa juste au travers du cou. Un coup de chance, bien sûr, mais Hodgson n'en fut pas moins terriblement fier.

Tôt le matin du 30 décembre, nous apprîmes que les indigènes se rassemblaient pour une grande partie de pêche collective et, bien entendu, nous y allâmes pour notre distraction, emmenant avec nous l'opérateur et sa caméra. Ils attrapaient tout le poisson qu'ils voulaient, mais je crains bien que leur façon de faire était telle que tout vrai disciple d'Isaac Walton⁽²⁾ aurait eu du mal à l'apprécier. C'était quand même très intéressant, et nous prîmes de bons clichés. Les indigènes, après avoir dressé plusieurs barrages parallèles entre eux au travers de la rivière, dans une partie calme et peu profonde, se mettaient maintenant à écoper l'eau de chaque enclos jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la vase liquide : les poissons qui s'y cachaient étaient vite ramassés par des centaines d'indigènes armés de calebasses. Après quoi le maître de cérémonie distribua les prises aux pêcheurs tout en sueur. Il s'agissait essentiellement d'une espèce de barbilfon de très petite taille⁽³⁾, mais il y en avait un gros que nous achetâmes pour le manger ensuite au dîner. Il était très bon, à la différence de bien des poissons de rivière du Togo, qui ont à peu près autant de goût que du tampon-buvard parfumé à la vase.

Nous ne fîmes pas de films d'aventures à Mango, mais beaucoup de documentaires ethnologiques. Il était devenu désormais plus difficile que jamais de faire du cinéma car l'intense chaleur sèche faisait craquer en permanence le bois des caméras à un point tel que Hodgson et Schomburgk en étaient presque désespérés. Chaque soir ou presque il leur fallait s'employer à réparer les dommages survenus pendant la journée, colmatant les craquelures avec de la

(1) Le nom, néerlandais (en tout cas afrikaans), a vraisemblablement été donné à Meg Gehrts par Schomburgk, comme plusieurs autres dans le cours de son récit. Schomburgk appliquait constamment au Togo sa longue expérience de l'Afrique méridionale.

(2) Théoricien et praticien anglais des sports et loisirs, et notamment de la pêche, au XIX^e siècle.

(3) Des silures, probablement.



En pirogue sur l'Oti, près de Mango. Mlle Gehrts, le major Schomburck et le capitaine von Hirschfeld (commandant du cercle), dans une grosse pirogue, de facture très primitive.

cire à cacheter, qu'ils lissaient ensuite avec des couteaux [*préalablement*] chauffés et recouvraient de papier collant. Nous n'avions apporté que deux caméras - en plus des trois appareils photo ordinaires - et, en cours de route, le bâti de bois de l'une d'elles avait été si sérieusement gondolé par la chaleur que le fonctionnement en était faussé : elle était devenue tout à fait inutilisable. Aussi ne pouvions-nous plus compter que sur un seul appareil ; et s'il arrivait quoique que ce soit qui le mette hors d'usage, c'en était automatiquement fini de toute l'expédition, puisqu'il n'y avait pas d'endroit plus proche pour s'en procurer une autre que... l'Europe. je n'ai jamais vu prodiguer à un objet inanimé autant de soins que ceux qui furent accordés à cet appareil. On peut parler d'une mère avec son bébé nouveau-né ! Eh bien, cette pièce de bronze avec son bâti de bois était couvée par Hodgson comme si ç'eût été la prunelle de ses yeux. C'est tout juste s'il permettait qu'elle fût soustraite à sa garde, que ce fût pendant nos déplacements ou au camp, et un boy avait été désigné qui n'avait rien d'autre à faire de toute la journée que de l'astiquer à l'huile de palme.

Parmi les divers films intéressants que nous tournâmes à Mango, il y en avait un qui montrait des parties du nouveau poste de pierre en construction, avec, pour le contraste, les vieux bâtiments de claies et de torchis encore debout juste à côté. Pendant les heures de plein travail, la scène était des plus animées et nos appareils la rendirent parfaitement. Sur un cliché, on voit une interminable file de porteurs apporter les pierres taillées de la carrière. Sur un autre, les manoeuvres font brûler de la chaux dans un four indigène. Une autre séquence montre quarante nègres vigoureux transportant tous ensemble une énorme bille de bois découpée bien loin de là, dans une forêt de montagne, et qu'ils avaient transportée de cette façon pendant huit jours entiers au moment où les photos furent prises. Le travail technique de maçonnerie est exécuté par des prisonniers condamnés à de longues peines, dont un bon nombre sont enchaînés et confiés à des soldats en armes. Le chef maçon, à ce qu'on m'a dit, avait tué quelqu'un.

Après avoir pris ce film, nous descendîmes à cheval jusqu'à la carrière proche de l'Oti qui fournit les pierres. Il y avait là une centaine d'indigènes prestataires d'impôt. La carrière, très vaste et apparemment susceptible de s'étendre à l'infini, venait d'être découverte tout récemment par le capitaine von Hirschfeld. En nous y rendant, nous dépassâmes un vaste "zongo" ou campement indigène, correspondant aux campements pour les Blancs. Nous y vîmes rassemblés des individus des races et tribus de tous les coins d'Afrique

occidentale et même d'Afrique du Nord⁽¹⁾ : des Haoussa du Nigeria ; des Foulani, au teint relativement clair et aux traits bien dessinés comme ceux des Européens ; des païens trapus et aussi noirs que du charbon, venus des monts Kabyè et de la région forestière centrale ; des Foulbé⁽²⁾ venus du fin fond du Soudan central ; des commerçants arabes majestueux de Tombouctou et de plus loin encore, vêtus d'amples boubous blancs comme neige ; des Gourma tout nus à l'air féroce et sauvage ; et de nombreux Konkomba vigoureux, droits et gracieux comme toujours, mais sans leurs casques ni leurs cimiers ; un peu partout au milieu de la foule bariolée, quantité de petits gosses tout nus ; et des femmes et des filles nues comme la main, portant sur la tête des Calebasses d'eau ou des marmites de nourriture, passant et repassant, graves et calmes, leurs bracelets de laiton étincelants au soleil et tintinnabulant au rythme de leurs mouvements. C'était un spectacle égal en pittoresque à tout ce que j'avais contemplé dans ma vie, et certainement plus que tous ceux que le Togo m'eût déjà offerts.

Le 2 janvier [1914] au matin, un soldat vint nous dire qu'on avait attrapé une hyène au piège pendant la nuit. Sellant aussitôt nos chevaux, nous sortîmes pour aller la voir. Le soldat nous conduisit à l'endroit où le piège avait été posé, mais tout, le piège et l'hyène, avait disparu. Nous sûmes, après enquête, que la bête, vigoureuse, avait arraché l'ancre qui fixait le piège - un piège de fer à trébuchet- et s'était enfuie avec tout l'engin. Mais nous savions qu'il lui était impossible de s'en débarrasser tout à fait ; nous suivîmes donc sa trace sur une grande distance, jusqu'à un fourré d'herbes dans la jungle où elle s'était cachée et un soldat y pénétra pour l'en retirer ainsi que le piège et tout le reste. La pauvre bête hurlait affreusement, ce qui n'était pas étonnant car elle avait la mâchoire arrachée et tout en sang à l'endroit où elle avait essayé de mordre le fer du piège pour s'en débarrasser. Ce n'était pas beau à voir, et je fus bien contente de me détourner lorsque Schomburgk mit fin à ses souffrances d'une balle de Mauser⁽³⁾. Dans l'après-midi, d'immenses vols de vautours vinrent se repaître du cadavre et, faisant de nouveau usage de nos appareils, nous prîmes de belles photos. Ces volatiles -de répugnantes créatures- se nourrissent de charognes, mais ils sont évidemment très précieux pour les villages africains, sales comme ils sont : ils y jouent le rôle de nettoyeurs universels ; on ne les dérange que rarement, pour ne pas dire jamais.

(1) C'est très exagéré, comme on va le voir par l'énumération qui suit.

(2) Quelle différence avec les Foulani cités quelques lignes plus haut ? Evidemment aucune : il ne peut s'agir que de Peul dans les deux cas. Tout ce passage semble superficiel et artificiel.

(3) Principal fusil allemand.

Mango est infesté de chauves-souris, par millions. Je ne l'aurais jamais cru si je ne les avais vues de mes propres yeux. Si j'écris qu'au crépuscule, il sortait d'une seule petite case 12 ou 15 000 de ces créatures, obscurcissant le ciel tout alentour sur une bonne distance, je ne m'attends guère à être crue. Et pourtant, c'est ainsi. Un des interprètes me raconta qu'une fois on avait condamné une case abandonnée où nichait une colonie -ou bien faudrait-il dire "batterie" ?⁽¹⁾- avant de faire brûler du soufre à l'intérieur ; quand on la rouvrit le matin, on compta plus de 18 000 cadavres.

Nous avons beaucoup de lait à Mango, ce qui apportait à notre menu un agréable changement, ainsi que du beurre indigène, qui est bon pour cuisiner, mais pas pour les tartines à cause de son goût rance, même lorsqu'il est frais. Pour ce qui est du lait aussi, il faut être très prudent et vérifier la propreté des calebasses. J'y veillais toujours moi-même, car les domestiques indigènes -je l'ai déjà dit quelque part- n'ont aucune idée de l'importance de l'hygiène.

Un soir, peu avant notre départ de Mango pour monter tout au nord, le capitaine von Hirschfeld nous parla des très intéressants documents datant de l'époque du Dr Gruner et des premiers pionniers, qui sont conservés ici. Schomburgk, très intéressé, pressa le capitaine de les publier et celui-ci dit qu'il allait probablement le faire très bientôt⁽²⁾.

(1) Jeu de mots formé sur "bat" (en anglais : chauve-souris).

(2) Il n'en eut, hélas, pas le temps.



Jeu de hasard indigène. Dans une nervure de palme évidée, on jette par un trou central des petits cailloux ronds et des perles.



Village tyokossi non fortifié. Les Tyokossi, demi-sauvages de l'extrême Nord du Togo, sont de grands adorateurs de fétiches. La photo montre un fétiche agraire (deux Calebasses liées ensemble) dans l'arbre, à gauche, pour s'assurer d'abondantes récoltes. Au centre, un édifice maçonné en forme de piedestal pour le sacrifice des poulets. D'autres fétiches sont visibles sur les cases et ailleurs.

CHAPITRE XI

DANS NOTRE EXTRÊME-NORD

Le 11 janvier 1914, nous quittâmes Mango, où nous séjournions depuis le 23 décembre, et reprîmes notre route vers le nord. Au-delà de Mango, le Togo n'a pas encore été ouvert, et le pays n'est pas considéré comme tout à fait sûr pour les Européens. Nous n'y allions que sur autorisation administrative spéciale de S. A. le Duc de Mecklembourg, qui ne l'avait accordée que parce qu'il savait, pour le connaître personnellement, que Schomburgk était un vieux randonneur africain, très expérimenté, à qui l'on pouvait faire confiance pour bien traiter les indigènes et ne rien dire ni faire qui les provoque, mais néanmoins capable de se tirer d'affaire en cas de danger, s'il était attaqué.

Avant le départ, Schomburgk avait dû signer un document officiel par lequel il s'engagerait à monter dans le nord en suivant l'Oti et à ne pas chercher à entrer en pays gourma⁽¹⁾. On l'avait également averti d'avoir à se méfier des Tchokossi des villages de l'extrême-nord, réputés farouches et soupçonneux vis-à-vis des étrangers blancs pénétrant sur leur territoire. A vrai dire, Schomburgk soutenait, lorsqu'il en discutait avec moi, que les Tchokossi ne sont nullement dangereux quand on sait les prendre comme il faut et que, de même, il n'y avait que peu ou rien à craindre des Gourma vivant en territoire allemand. Il admettait toutefois que des bandes de Gourma venus occasionnellement du territoire français s'avancent jusqu'à Panchéli⁽²⁾ -où nous nous rendions-, et que ces vadrouilleurs sont susceptibles de se montrer gênants, voire féroces⁽³⁾. Effectivement, tout récemment encore, un officier allemand traversant cette même région où nous allions pénétrer, et qui avait avec lui une forte escorte de soldats, avait été attaqué par ces rôdeurs sauvages, qui avaient décoché une volée de flèches empoisonnées sur la tente où il dormait. Selon la version de l'affaire que j'ai entendue, il semblait s'en être tiré par miracle. On m'a dit qu'il était couché et endormi, lorsqu'il fut réveillé par

(1) A l'est de Dapaong.

(2) Village disparu, alors situé à 16 km au sud-ouest de Mandouri, dans ce qui est devenu aujourd'hui la réserve de Faune de l'Oti.

(3) On verra plus loin ce qu'il faut penser de ces soi-disants "Tchokossi".

le plonk, plonk, plonk ! des flèches frappant et perçant la toile tendue. Levé d'un bond, il courut jusqu'à l'entrée de la tente, sur quoi les sauvages, embusqués, lui lancèrent une seconde volée de flèches dont l'une, ricochant sur le piquet de tente derrière lequel il se tenait, le blessa au front. Avec une remarquable présence d'esprit, au lieu de sortir pour poursuivre ses assaillants, il s'assit aussitôt à terre et appela son boy indigène, qui se mit immédiatement à sucer le poison de la plaie. C'est ainsi qu'il eut la vie sauve car, bien qu'il ait eu affreusement mal et fût tombé sérieusement malade pendant une longue période, il finit par s'en tirer. Ce fut sa chance car, en général, la moindre égratignure par l'une de ces flèches empoisonnées se révèle mortelle. J'ai mené plusieurs enquêtes, pendant mon séjour dans ce pays et ensuite, pour déterminer quel était le poison spécial utilisé par les indigènes sur la pointe de leurs flèches, mais je n'ai pu obtenir aucun renseignement précis, ou plutôt je dois dire que ce que j'ai obtenu était extrêmement contradictoire. Un de mes amis, le docteur Porteous, m'affirma qu'ayant analysé le poison prélevé sur une flèche fraîchement enduite, il avait constaté qu'il s'agissait d'une préparation de digitaline obtenue à partir d'une plante indigène, de l'espèce des digitales. Par ailleurs, j'ai parlé avec des gens qui prétendent avoir réellement vu les indigènes empoisonner leurs flèches en en piquant simplement la pointe dans un morceau de viande putréfiée et en les y laissant un certain temps ; d'autres encore soutiennent que le poison est une préparation de terre végétale en décomposition prélevée dans le marécage le plus proche. Il se peut qu'il y ait quelque vérité là-dedans, car on sait que les personnes blessées par ces flèches meurent fréquemment du tétanos. Il est vraisemblable qu'il n'y a pas qu'un seul poison utilisé en permanence et par toutes les tribus, mais qu'on use de différentes variétés selon les circonstances.

Ce fut un dimanche matin que nous quittâmes Mango, et le capitaine, avec son amabilité habituelle, prit toutes les dispositions concernant les porteurs et tout le reste, entreposant en outre le reste de nos bagages jusqu'à notre retour.

Le premier jour, notre marche ne fut que de 5 miles et, comme nous avançons en suivant la vallée de l'Oti où les indigènes venaient juste de brûler les herbes, ce fut tout ce qu'il y a de désagréable. L'atmosphère était emplie d'une poussière noire impalpable qui m'entraînait dans les yeux, la gorge et les narines, partout. La chaleur était atroce et nous faisait si abondamment transpirer que nos visages prirent vite un aspect barbouillé des plus disgracieux. L'eau dans laquelle je me lavai une fois arrivée au camp prit la couleur de l'encre et presque la consistance de la soupe aux pois, et, lorsque je défais mes cheveux, c'est une pluie de particules noires qui ruissela jusqu'à terre.

Schomburgk voulut camper dans un village, mais je fus fort séduite par un très bel emplacement situé à une quinzaine de pieds sur un escarpement, dans une courbe de la rivière, d'où l'on pouvait avoir une jolie vue sur toute la région alentour. Schomburgk n'était pas d'accord, objectant que le vent était susceptible de se révéler gênant dans la journée et que, la nuit, nous serions à peu près sûrs d'être dévorés par les moustiques. Je m'obstinaï quand même et, finalement, il me laissa faire à ma guise. Après coup, j'ai souhaité qu'il ne l'eût point fait. Sa prédiction se vérifia. Et pas qu'un peu, effectivement ! A mesure que la journée s'avavançait, un vent chaud traversa en les balayant les plaines de l'Oti, avec des bourrasques violentes et tourbillonnantes qui apportaient avec elles, de la brousse calcinée, toujours plus de nuages de fumée noire ; et, la nuit, les moustiques furent si méchants que nous ne pûmes dormir, exactement comme il l'avait prédit. Je n'ai vraiment jamais rien rencontré d'aussi mauvais dans le genre insectes malfaisants que ces moustiques des bords de l'Oti. Les boys durent allumer des feux de branches vertes pour les chasser et, tandis qu'ils se penchaient dessus, à demi-suffoqués par la fumée, Schomburgk se mit à me parler des moustiques qu'il avait rencontrés autrefois dans les forêts du Congo.

"Eh bien, fit-il observer, nous tirions dessus au revolver comme sur du gibier quand ils étaient perchés sur les branches des arbres au-dessus de nos têtes, si gros que plusieurs d'entre eux pesaient une livre."- "Allons donc ! répliquai-je, outrée, il n'y a pas un seul insecte comme ça dans le monde entier ! -"C'est la pure vérité que je vous dis, reprit-il, gravement. Plusieurs de ces moustiques du Congo pèsent une livre."- "Bien sûr, intervint Hodgson, ironique, en riant et en me faisant un clin d'oeil, PLUSIEURS... Plusieurs milliers... ou millions, si vous voulez." Je compris alors la plaisanterie -elle était bien bonne- et nous nous mêmes tous à rire.

L'endroit où nous avons installé notre camp était proche d'un petit village tchokossi appelé Bwete⁽¹⁾. Les gens étaient très sauvages d'allure. Les Tchokossi vivant à Mango et aux environs en comparaison étaient civilisés, mais ceux-là..., vraiment de parfaits sauvages⁽²⁾. Les hommes ne portaient que d'étroites bandes d'écorce non travaillée sur les reins et les femmes des paquets de feuilles vertes par devant et par derrière qu'elles renouvelaient chaque jour

(1) Ou Beti, à 9 km à l'est-nord-est de Mango, sur la rive gauche de l'Oti (carte Sprigade A-1 de 1907). Beti et les autres villages mentionnés plus loin aux chapitres XI et XII (Nadjo, Magou, Soumbou et Panchéli) étaient tous situés dans l'actuelle réserve de Faune de l'Oti.

(2) Il ne s'agit manifestement pas de Tchokossi. Meg Gehrts a eu tort de croire ce que lui affirmaient ses interlocuteurs. Il est aujourd'hui impossible de préciser de quelles populations (sans doute vassales du royaume tchokossi) il s'agissait.

en descendant au petit matin se laver à la rivière. Chacune, femme ou fille, cueille quelques branches..., et la voilà en possession d'un habit neuf. Sous ce rapport, ces enfants de la nature sont plus forts que nous : aucune femme civilisée, je crois bien, aussi fortunée soit-elle, n'a une nouvelle robe à se mettre chaque jour. Schomburgk trouvait ces costumes ombragés horribles, mais je les voyais très jolis, pudiques et seyants. Il est certain que, pour ce qui est de l'hygiène, cette coutume est fort à recommander.

Dans l'après-midi, tous nos boys descendirent à la rivière pour se baigner dans un bassin vaste et profond, dont j'avais déjà remarqué qu'il servait aux ébats de plusieurs crocodiles. Je fus horrifiée quand je les vis et, leur disant ce que j'y avais vu, leur criai d'en sortir, mais ils ne firent que rire de mes appréhensions, continuant de nager, de s'éclabousser et de faire les fous. Les indigènes affirment (probablement avec raison) que si, pour un homme seul, se risquer dans une mare infestée de crocodiles, c'est aller à peu près sûrement au-devant de la mort, en revanche, ils peuvent y pénétrer à plusieurs sans courir le moindre risque. Sans nul doute, ces reptiles, effrayés par le bruit et les éclaboussements, se tiennent cois au lieu d'attaquer, craignant pour leur propre sécurité.

Sur le chemin du village, un petit singe mascotte, que nous avions acheté antérieurement au cours du voyage, se sauva et fila en brousse. Comme on le transportait enfermé dans une cage à poule, il avait dû s'en indigner. Nous en fûmes fort affectés, car nous nous étions tous plus ou moins attachés à cette "amusante petite créature", comme aurait certainement dit Artemus Ward⁽¹⁾, et nous ne voulions pas le perdre. Les boys firent de leur mieux pour le rattraper, en vain. Mais à peine Schomburgk l'eut-il appelé, qu'il s'approcha de lui et poursuivit le voyage, pelotonné à l'avant de sa selle pour tout le reste de la journée.

Peu après cet incident, nous parvînmes à un petit lac fort pittoresque : une très jolie nappe d'eau, étroite et allongée. Nous l'avions cherchée car, avant de quitter Mango, l'un des fonctionnaires de là-bas nous avait dit qu'il avait récemment tué un gros hippopotame à cet endroit, et Schomburgk brûlait de filmer encore une ou deux de ces créatures. Nous fîmes donc le tour complet du lac, passant par un côté pour revenir par l'autre pour une exploration attentive. Il y avait beaucoup de gibier d'eau, mais pas d'hippopotame, ni gros ni petits, mâle ou femelle. Quand nous rentrâmes au camp, les boys nous dirent qu'ils avaient vu un grand troupeau d'antilopes : supplice de Tantale, car nous

(1) Ecrivain humoristique américain (1834 - 1867).

avons besoin de viande pour notre ordinaire, et nous n'en avons aperçu aucune.

Les indigènes s'adonnent encore à leur passe-temps favori en cette saison de l'année, qui consiste à brûler les herbes dans les plaines de l'Oti, et le vent, comme d'habitude, nous soufflait des débris de brûlé dans les yeux et le nez. Et c'est tout... sauf agréable !

Le lendemain, nous reprîmes la route. Nous avions eu l'intention de suivre l'Oti, mais, dans cette zone, la rivière se tortille dans tous les sens de la façon la plus déconcertante et la plus décevante, et le soldat qui nous servait de guide depuis Mango perdit son chemin en essayant un raccourci. Nous traversâmes ou contournâmes plusieurs villages tchokossi très sales. Les gens, renfrognés et soupçonneux, refusaient de répondre à nos questions, ou n'y répondaient que par monosyllabes et sans se compromettre. Ces gens vivent, comme les Konkomba, en petits hameaux de deux ou trois familles. A en juger par leurs réponses à nos questions, on aurait cru qu'il n'existait de rivière Oti nulle part au Togo, et surtout pas à proximité de l'endroit où ils vivaient et où se déroulait toute leur existence.

Finalement, fâchés et complètement fourbus, en nage, poussiéreux, assoiffés, nous nous arrê tâmes à midi en un lieu nommé Magou, et nous plantâmes nos tentes sous quelques arbustes desséchés. Mais l'endroit se révéla très malcommode pour y camper. La poussière noire se déposait partout, le soleil tapait avec une épouvantable intensité ; il était pratiquement impossible de se protéger de la chaleur, car il n'y avait tout autour de nous qu'une brousse basse parsemée de terrains découverts⁽¹⁾. En fin d'après-midi, après la sieste, Schomburgk partit pour tenter de trouver l'Oti et revint peu après avec la nouvelle assez réconfortante -vu les circonstances- qu'elle n'était qu'à environ un quart d'heure de marche devant nous. Ce qui montre bien quelle foi on peut accorder aux dires d'un sauvage. Schomburgk nous dit aussi qu'au retour, il avait aperçu une antilope, mais trop loin de lui pour pouvoir la tirer. Une déception de plus !

Ce soir-là, avant d'aller se coucher, Schomburgk donna consigne à l'interprète de nous réveiller à 5 heures du matin. Effectivement, j'entendis celui-ci crier, comme d'habitude, qu'il était l'heure de nous lever ; obéissant aux ordres, c'est ce que je fis, bien que je me sentisse anormalement ensommeillée. Mais je mis cela au compte des épreuves fatigantes de la veille.

(1) Appelés ici "veldt" (terme sud-africain).

M'étant lavée et habillée, je sortis de la tente. Quelle surprise de trouver la lune encore haute au firmament ! C'est seulement alors que j'eus l'idée de jeter un coup d'oeil à ma montre : il était 2 h 30 du matin ! Je lançai à l'interprète quelques mots tout à l'opposé d'un compliment et, rentrant sous ma tente, me recouchai, bien décidée à essayer de redormir. Mais entretemps, Hodgson, qui avait été réveillé lui aussi, s'était lancé dans une longue causerie avec l'un de nos boys. Hodgson était un excellent opérateur et un charmant garçon à fréquenter, mais l'un des moulins à paroles les plus invétérés que j'eusse jamais rencontrés. Je lui disais toujours qu'il parlerait même à son ombre s'il n'avait rien ni personne d'autre avec qui bavarder. De ce point de vue, il était tout l'opposé de Schomburgk, lequel, à l'instar de la plupart des hommes qui ont vécu longtemps dans la solitude des grands espaces, était d'un genre très calme et réservé.

Finalement, nous nous levâmes à 5 heures pour le jour et reprîmes notre marche en direction de l'Oti, que nous atteignîmes, comme Schomburgk nous l'avait prédit, en quinze ou vingt minutes. Nous voici maintenant dans une contrée sauvage à l'extrême, où peu de Blancs, hommes ou femmes, si même il y en a eu, soient déjà venus. Il n'y a pas de chemins et les sentiers indigènes -qu'on ne peut qualifier de pistes- ne mènent nulle part, si ce n'est d'un village à l'autre, ou parfois à des points d'eau ou à des gués, selon le cas. Nous nous efforcions de suivre l'Oti au maximum, mais celui-ci décrit de vastes méandres et l'état de ses rives par endroits nous l'interdisait parfois de façon absolue.

Nous sommes dans une contrée fort giboyeuse, où l'on voit de nombreux troupeaux d'antilopes ; et aussi des compagnies de pintades qui couraient devant nos chevaux ; les francolins⁽¹⁾ prenaient la fuite par dizaines et douzaines ; volant d'un pâturage à l'autre, les grues couronnées passaient au-dessus de nous en poussant leurs cris obsédants et désagréables. Quel magnifique spectacle pour une citadine ! J'avais l'impression d'être enfin au vrai contact de la nature : c'était ici le grand zoo du Bon Dieu. Je ne désirais pas parler, seulement écouter et regarder. Je commence maintenant à comprendre pourquoi tous les Blancs qui vivent en brousse sont des gens tranquilles, qui réfléchissent beaucoup mais parlent peu, pareils à ce célèbre perroquet d'immortelle mémoire.

Comme nous recoupons, je l'ai dit, toute une série de vastes courbes, nous perdions la plupart du temps la rivière de vue, mais lorsque nous

(1) Sorte de pintades.

l'apercevions, je pouvais constater qu'elle était couverte de canards, de sarcelles et de toutes sortes de gibier d'eau. Par ailleurs, chaque fourré, chaque bouquet d'arbre, abritait des colonies d'oiseaux terrestres aux éclatantes couleurs, geais bleus, souïmangas⁽¹⁾ et d'autres, dont le plumage splendide, étincelant au soleil, nous valait un plaisir sans cesse renouvelé.

C'est à propos de ces oiseaux aux jolies plumes que j'eus un jour des "mots" avec Schomburgk. Je voulais absolument qu'il m'en abatte quelques-uns pour me les empailler, ayant de bonnes raisons de savoir qu'il était extrêmement habile comme naturaliste amateur. Mais il refusa poliment et fermement de faire quoi que ce fût dans ce sens. Il est pour la protection des oiseaux sauvages, et très fermement opposé à ce qu'on les tue pour leur prendre leur plumage. "Nous pourrions, disait-il, rapporter en Europe pour des centaines de livres de plumes et de peaux de ces régions, mais agir ainsi serait un crime contre la Nature et contre celui qui l'a faite". Je répliquai que je ne désirais pas commettre un meurtre pour de l'argent mais que j'aimerais avoir quelques spécimens pour mon usage personnel et pour me faire belle. "D'ailleurs, ajoutai-je, vous tuez bien des oiseaux pour votre ordinaire, des francolins, des cailles et autres... Quelle différence y a-t-il entre les tuer pour manger et les tuer pour se vêtir ? J'ai beau chercher, je ne vois pas, autant que je puisse en juger, la belle différence pour ces pauvres volatiles!" A quoi Schomburgk rétorqua que les hommes doivent se nourrir, et les femmes aussi bien sûr, mais qu'elles n'ont pas besoin de planter sur leurs chapeaux des plumes ou des oiseaux empaillés. Mais, finalement, faisant vraiment violence à ses principes, il alla me tuer un seul souïmanga, sur les centaines qui voltigeaient autour de nous.

Ces petites créatures sont d'une exceptionnelle beauté : rouge pourpre sur le corps, avec de jolies têtes bleues et une touche de bleu à la base de la queue dont les plumes sont très allongées et très chatoyantes. En outre, Schomburgk, cédant à mes pressantes supplications, tira pour moi un geai bleu et autorisa Hodgson à en tuer un second. Plus tard, à Londres, on les admira énormément, car nous prîmes évidemment soin, avant de les tuer, de choisir des individus à l'abondant plumage. Mais j'aurais voulu que mes bons amis eussent pu les voir comme nous, la première fois, lorsque les plumes étaient vivantes. La différence entre le plumage d'un oiseau empaillé et celui d'un oiseau vivant, ou même d'un oiseau qu'on vient juste de tuer, est très nette. Elle est la même qu'entre la vraie chevelure d'une femme et une perruque artificielle, entre une blonde oxygénée et une blonde authentique.

(1) Petit passereau d'Afrique.

Ceci dit, ces oiseaux à l'étincelant plumage ne chantent pas. Certains d'entre eux sifflent mais, dans la plupart des cas, leurs cris sont rauques et désagréables. La raison en est, bien sûr, qu'il leur suffit de la beauté de leurs coloris pour exercer leur séduction sur l'autre sexe. C'est étonnant, quand on y songe, de voir à quel point, toujours et partout, c'est l'amour, l'amour et encore l'amour, qui fait tourner le monde. C'est à lui que nous devons les merveilleuses couleurs des souimangas, les plumes de queue de l'oiseau de paradis, le chant du rossignol, et c'est aussi tout cela, sans aucun doute, qui, dans un passé obscur et lointain, a donné naissance à la peinture et à la musique. A coup sûr, la première belle Tchokossi qui a arraché une branche de feuillage pour se couvrir était avant tout nue, elle aussi, par le désir de séduction sexuelle, et cela demeure toujours vrai de nos jours pour une robe de chez Worth⁽¹⁾.

Autre motif de stupéfaction : la façon dont les antilopes et autres quadrupèdes s'apprivoisaient à notre passage, et en tout cas vis-à-vis de moi, à mesure que nous avançons dans ces régions sauvages. On aurait presque dit qu'ils avaient complètement cessé d'avoir peur de moi. Les belles petites antilopes "poukou"⁽²⁾ s'arrêtaient et me regardaient d'un air curieux jusqu'à ce que je fusse à quelques mètres d'elles ; une fois, deux mâles se levèrent juste devant mon cheval et restèrent là, debout, immobiles, à me fixer. Je criai à Schomburgk d'apporter son fusil, mais le temps qu'il me rejoigne, ils s'étaient enfuis au galop.

Le matin du 13 janvier, après avoir longé l'Oti sur environ huit miles, nous débouchâmes sur une vaste plaine dégagée ; Schomburgk et Hodgson continuèrent par la berge pour explorer, me laissant mener la caravane à travers cette partie plate. La progression des chevaux devint vite si mauvaise que nous ne pouvions plus avancer qu'à la vitesse d'un escargot. Nous étions sur ce type de terrain connu là-bas sous le nom de "champ d'ignames", et ce pour la raison suivante : pour cultiver l'igname, les indigènes font à la houe une petite butte autour de chaque plant. En saison des pluies, la zone que nous traversions -et qui fait partie des plaines de l'Oti- est entièrement sous l'eau ; en s'asséchant, celle-ci laisse quantité de petites buttes que le soleil a tôt fait de cuire et qui deviennent aussi dures que des briques, d'où le nom qu'on donne [*à cette zone*].

(1) L'un des plus grands couturiers du XIX^e siècle (1825-1895), à Londres, puis à Paris, créateur des magasins de mode les plus chics.

(2) Non identifié : sans doute des cohs de Bullon ?

Grâce au feu récent qui avait brûlé les vieilles herbes, il y avait quand même beaucoup d'herbe verte et fraîche dans les intervalles entre les buttes, et cela fournissait du fourrage à d'innombrables troupeaux d'antilopes. Je n'en avais encore jamais vu autant à la fois. Certains des troupeaux que nous rencontrâmes comptaient entre 30 et 40 têtes. Lorsque Schomburgk et Hodgson se trouvaient avec la caravane, elles étaient effarouchées, mais quand j'étais seule à cheval, c'était tout différent. On aurait dit qu'elles comprenaient instinctivement qu'elles ne couraient aucun danger. Elles restaient immobiles, le regard obstinément fixé dans ma direction jusqu'à ce que je fusse à 30 ou 40 m d'elles, avant de s'éloigner d'un petit galop gracieux, s'arrêtant encore à plusieurs reprises pour se retourner, considérant avec curiosité ce qui, à l'évidence, leur apparaissait comme tout à fait inconnu. D'autres se contentaient de s'écarter, légèrement et au petit trot, de la piste que nous suivions, puis s'alignaient pour nous regarder passer comme des soldats un jour de défilé.

J'étais en train de contempler, admirative, une rangée de ces jolies petites créatures lorsque mes boys attirèrent mon attention sur une grosse chose qui se déplaçait au loin, chuchotant, très excités : "Regarde, Madame ! une grosse viande !" (Il faut dire que l'indigène appelle tous les gibiers "viande"). Fixant l'objet avec mes jumelles, je vis que c'était un magnifique spécimen d'antilope de la taille d'un petit cheval⁽¹⁾. Ces antilopes sont évidemment bien différentes des petites "poukou" et autres espèces du même genre ; elles constituent en fait la seconde espèce d'antilopes par la taille, surpassées par les seuls élans. A l'oeil nu, celle-ci paraissait une ombre bleu-sombre qui se déplaçait en biais par rapport à l'aveuglante clarté du soleil, et je ne crois pas que je l'eusse jamais remarquée s'il n'y avait eu les boys. Mais, avec les jumelles, je pus voir distinctement la belle peau tachetée de l'animal, remarquer son fier port de tête et observer le balancement rythmé et régulier de sa longue queue pour chasser les mouches de son arrière-train. Traversant la piste loin devant nous, elle venait manifestement de la rivière où elle était allée s'abreuver dès le matin, pour retourner s'abriter au fond de la brousse, en toute sécurité. Au moment où j'ajustai pour la première fois les jumelles sur elle, elle avançait sans se presser, mais, après une ou deux minutes d'observation, je la vis s'arrêter brusquement et regarder avec anxiété dans ma direction. Il était clair qu'elle avait perçu notre présence. Elle commença par relever la tête d'un air de colère et de défi, puis se mit à piétiner le sol et, l'instant d'après, elle avait filé bien loin, comme une flèche tirée d'un arc.

(1) Un hippotrague ?

Peu après, nous abordâmes de front une légère montée avant de redescendre dans une sorte de dépression circulaire, dont un petit "vley"⁽¹⁾ - creux où l'eau s'accumule en saison des pluies- occupait le centre. Il était littéralement couvert, et aussi entouré, par une immense troupe d'oiseaux de toutes sortes, parmi lesquels... une centaine de marabouts ! A la vue de ces derniers, mon coeur fit un grand bond et, pour la première et unique fois de notre voyage, je regrettai de ne pas avoir de carabine. J'avais là pour des centaines de livres [*sterling*] des plus belles et des plus précieuses plumes du monde⁽²⁾ à ma portée, et je ne pouvais en obtenir une seule ! J'aurais facilement pu les tirer si j'avais eu une arme sous la main, car ils me laissèrent approcher tout près d'eux avant de se lever nonchalamment pour aller se reposer quelques centaines de mètres plus loin. Plus tard, j'en parlai à Schomburgk et le suppliai de retourner me tirer au moins un de ces volatiles, mais sa réponse fut un : Non ! tranchant. "Je vous ai déjà dit que je ne tuerai pas ces jolies créatures", dit-il. "Mais... des plumes de marabout !, répliquai-je, presque en criant, tellement j'étais fâchée. Vous ne savez pas ce que cela représente pour une femme ! Et surtout des individus aussi superbes que ceux-là ! Vraiment, ça n'a pour ainsi dire pas de prix". Il écouta tout cela, et tout ce que je trouvai encore à ajouter du même style, en silence, hochant simplement la tête de temps en temps, avec obstination. Et pourtant, il était dit que j'allais avoir mes plumes de marabout un peu plus tard et, qui plus est, sans faire violence aux sentiments de Schomburgk, ni sans tuer un seul oiseau. Mais c'est une autre histoire, qui viendra en son temps. D'ailleurs, c'est justement au cours de ce voyage que Schomburgk découvrit pour la première fois l'existence de ces marabouts au Togo, en tombant par hasard sur une troupe de ceux-ci, exactement comme je l'avais fait moi-même.

Quand nous rentrâmes à Mango et qu'il raconta aux gens de là-bas ce qu'il avait vu, ceux-ci refusèrent absolument de le croire, estimant qu'il avait dû prendre pour le rare et précieux marabout quelque espèce plus commune de la famille des grues. Notre vieil ami, le capitaine von Hirschfeld, se montra particulièrement catégorique à ce sujet, disant qu'il vivait depuis des années dans le pays, qu'il avait effectué des tournées d'inspection un peu partout et que, si ces oiseaux-là existaient au Togo, il en aurait certainement rencontrés. Nous nous tenions sur la place, devant sa maison, au moment de cette conversation, et Schomburgk, levant les yeux par hasard, fit tranquillement remarquer à von Hirschfeld : "Eh bien ! En voici justement un qui vole au-dessus de nous en ce moment même !", tout en lui tendant ses jumelles.

(1) Encore un terme sud-africain.

(2) La mode était alors d'en décorer tous les chapeaux féminins.

"Sapristi ! Vous avez raison, s'écria le capitaine après les avoir réglées sur l'oiseau. Je lui vois distinctement les plumes de la queue". Et c'est donc à partir de ce jour-là que le *Leptoptilus crumenifer* figura dans l'inventaire des oiseaux du Togo. Je dois ajouter qu'une fois revenue à Londres, je me livrai à de fréquentes investigations chez les modistes de West End⁽¹⁾ concernant les plumes de marabouts d'Afrique, mais je ne réussis pas une seule fois ne serait-ce qu'à en entrapercevoir qui fussent véritables. Celles que l'on m'offrait, et qui plus est à des prix très élevés, étaient en général d'origine indienne et de bien moindre valeur ; quant aux autres, elles ne provenaient même pas d'une grue quelconque mais de toutes sortes d'oiseaux, y compris... des vautours !

Après avoir quitté le "vley" où se trouvaient les marabouts, nous poursuivîmes notre route à travers une plaine sans ombre ni eau, cuite par le soleil. La chaleur était épouvantable et le guide semblait avoir complètement perdu son chemin. J'avoue que je m'inquiétai et, finalement, j'ordonnai halte, estimant que nous ferions aussi bien de nous asseoir tranquillement que de continuer dans une direction qui pouvait ne pas être la bonne. Au bout d'une heure environ, Schomburgk et Hodgson apparurent. Ils avaient suivi le cours de la rivière en éclaireurs, effectuant des relevés à la boussole et quelques croquis cartographiques, et découvert que l'Oti faisait encore un grand méandre juste à cet endroit.

Schomburgk me reprit le commandement de la caravane et choisit une direction plein nord jusqu'à un assez gros village appelé Soumbou. Nous étions tous très fatigués, moi comprise, et je comprends parfaitement pourquoi les indigènes préfèrent aller nus ou vêtus d'un simple pagne autour des reins. On n'imagine jamais à quel point les vêtements civilisés peuvent se révéler parfaitement ridicules et superflus tant qu'on ne se déplace pas dans la brousse africaine en pleine chaleur du jour. Nous passâmes de nombreux petits villages tchokossi⁽²⁾, sales, la plupart déserts ou en ruines, sans y voir d'habitants. Finalement, au moment où nous commençons à désespérer, nous aperçûmes dans l'un d'entre eux quelques timides signes de vie : un poulet égaré ou quelque chose de ce genre, et un chien sans race. Nous nous y rendîmes à cheval, pour découvrir qu'il s'agissait d'un tout petit hameau habité par un groupe mixte de Tchokossi et de quelques Peul qui s'occupaient de leur bétail. Il faut dire que les Tchokossi ne sont pas eux-mêmes éleveurs. Tout le cheptel qu'ils possèdent leur arrive du nord par les voies du commerce et toujours sous

(1) Quartier chic de Londres.

(2) L'erreur persiste. En fait le peuplement de la vallée était beaucoup plus complexe, comme Meg le dira dans quelques pages.

la responsabilité des Peul, qui pourraient être qualifiés de Masai⁽¹⁾ de l'Afrique occidentale, en raison de leur connaissance du bétail et de ses habitudes. Ces marchands de bestiaux peul, qui sont la plupart pauvres dans leur propre pays ou en tout cas sans bétail -ce qui revient à peu près au même-, n'en sont que trop heureux de séjourner et de se fixer pour un temps parmi les Tchokossi pour surveiller leurs troupeaux. Ils reçoivent pour prix de leur peine le lait et, à intervalles fixes, un veau ou deux. Ceux-ci croissent et se multiplient ; avec le temps, chaque Peul possède son propre troupeau et rentre riche au pays, si l'on en juge selon les critères des Peul eux-mêmes.

Je m'intéressai beaucoup à ces populations qui sont -je crois l'avoir déjà indiqué- d'un type radicalement différent des habituelles tribus nègres de cette partie de l'Afrique. A parler avec eux, je les trouvai très intelligents. Ils ont les traits fins, assez semblables au type européen, des peaux chocolat clair, et quelques-unes des femmes que je vis n'étaient pas laides du tout. En tant que race, les Peul -suppose-t-on- sont de sang arabe et berbère, avec une pointe de sang négroïde. A ce village, nous ordonnâmes la halte et partageâmes un rapide déjeuner, fortement amélioré par une grande calebasse de lait frais que les bergers peul nous apportèrent.

Après le déjeuner, Schomburgk et moi poussâmes au petit galop jusqu'à Soumbou, à 2 miles de là environ, laissant la caravane nous suivre. En chemin, deux antilopes mâles se levèrent et restèrent à nous regarder, à 10 m à peine de nous. Le langage de Schomburgk, parce qu'il n'avait pas son fusil, ne fut pas des plus élégants (et je suis modeste). Personnellement, j'étais heureuse qu'il ne l'eût pas avec lui, mais je ne lui en dis rien. Les belles créatures étaient si proches de nous que je pouvais voir l'expression de terreur et de surprise dans leurs ravissants grands yeux bruns, et je fus contente lorsqu'elles détalèrent. Pourtant leur viande serait tombée fort à point pour notre ordinaire. A Soumbou, nous plantâmes notre camp sur une éminence qui surplombait l'Oti, bordée à cet endroit d'une très belle herbe fraîche. Le panorama sur les plaines au nord et à l'ouest était également très plaisant, avec des troupeaux de "poukou" qui paissaient çà et là tranquillement, aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Nous avions l'intention de rester là quatre ou cinq jours.

(1) Ethnie principalement installée au Kenya d'aujourd'hui, célèbre pour sa "boomanie". La comparaison est certainement, ici encore, de Schomburgk.

CHAPITRE XII

CHEZ LES SAUVAGES DE SOUMBOU

Conformément au programme que je viens d'indiquer, nous restâmes à Sombou plusieurs jours, effectuant des sorties dans les environs et poussant une pointe jusqu'à la frontière française⁽¹⁾. Nous avions maintenant traversé le Togo d'un bout à l'autre et je peux me flatter d'être en toutes circonstances la première femme blanche à avoir dépassé Sokodé que seules une ou deux [autres] au plus avaient jamais atteint.

Les gens d'ici forment un genre très sauvage et hétérogène. A côté des indigènes tchokossi, qui sont pour ainsi dire les naturels du pays, il y en a de nombreux autres : des Gourma venus des plaines du nord, des Peul du Soudan central, des Ashanti des territoires britanniques voisins et des Dahoméens qui ont traversé la frontière française, avec une petite pincée d'individus appartenant à d'autres peuples ou tribus de diverses régions ou colonies et qui, pour des raisons diverses surtout connues d'eux-mêmes, ont, pour ainsi dire, cherché refuge dans cette contrée reculée et peu visitée, qu'il est relativement facile d'atteindre à partir de trois frontières différentes⁽²⁾.

Dans l'après-midi qui suivit notre arrivée, ces messieurs allèrent chasser, et je remarquai aussitôt que nos boys restaient plantés autour de ma tente et que leurs mines, habituellement joyeuses, affichaient un air excessivement grave, pour ne pas dire sombre. Comme cela différait fort de leur attitude en temps normal, je leur en demandai la raison. Ils répondirent qu'ils avaient peur de s'aventurer hors du camp. "Les gens ici..., dirent-ils, trop mauvais ! Ils tuent trop !".

(1) Panchéli, atteint au chap. XIII, est au nord-nord-ouest de Sombou. La carte annexée au livre n'indique pas que les cinéastes aient touché la frontière du Dahomey, sinon à la hauteur même de Sombou, qui en est tout proche (2 km environ).

(2) Cul-de-sac ou carrefour d'aventuriers ? Tout ce paragraphe est assez discutable et ne correspond guère, en tout cas, à la suite du récit de l'auteur.

Ce n'était pas très rassurant, et lorsque Messa, le cuisinier, vint peu après me dire qu'il lui était impossible de se procurer des volatiles, l'interprète ayant signalé que les villageois refusaient d'en vendre, je me sentis assez mal à l'aise. De l'endroit où j'étais, je pouvais voir les indigènes assis à l'extérieur de leurs cases, tous avec leurs arcs et leurs carquois de flèches empoisonnées à portée de la main.

Mais, ayant réfléchi qu'il fallait que je trouve, d'une façon ou d'une autre, quelque chose pour le dîner avant le retour des chasseurs, j'appelai le cuisinier et lui ordonnai de m'accompagner jusqu'au village. Il commença par refuser, disant qu'il avait peur. Mais je lui dis que, si une femme pouvait y aller, à plus forte raison un homme, et il finit par y consentir, bien malgré lui. A notre approche, les enfants s'enfuirent en hurlant, mais je ne m'en laissai guère impressionner : j'avais fini par m'habituer. Ce que je n'aimais pas, c'était les femmes qui, obéissant aux injonctions de leurs congénères mâles, se retiraient, mais je ne pus voir dans quelle direction. Cela me parut un très mauvais signe car il est bien connu que les indigènes d'Afrique renvoient toujours leurs femmes et leurs enfants lorsqu'un mauvais coup se prépare. Les hommes étaient assis, immobiles, nous regardant d'un air menaçant, en silence, sans un geste, sans un mot.

A cet instant, je dois avouer que j'eus très peur. Je me souvins de l'épisode affreux du Blanc et des flèches empoisonnées qui s'était déroulé tout près de l'endroit où nous nous trouvions. Il était fort possible -et même probable- que quelques-uns de ces mêmes hommes assis là à me regarder eussent pris part à cette lâche et perfide attaque. Mais je me dis que, m'étant aventurée au milieu d'eux, il fallait me payer d'effronterie. Il ne servait plus à rien maintenant de se conduire en poltrons car, si nous battions en retraite, il nous faudrait nécessairement leur tourner le dos -nous ne pouvions pas aisément nous retirer en leur faisant face, ni faire à reculons toute la distance qui nous séparait du camp-... une volée de flèches décochée sur une impulsion soudaine, et c'en aurait été fini de nous deux !

Alors, m'avançant fièrement jusqu'à eux, je dis, en m'adressant à l'un des groupes les plus nombreux des nègres accroupis, là que je voulais acheter une volaille. Personne ne manifesta la moindre réaction. J'attendis une trentaine de secondes puis, fixant l'un des plus féroces parmi eux, lui formulai personnellement ma requête⁽¹⁾ : Je lui dis que je voulais un poulet, que j'étais prête à payer un prix raisonnable pour un poulet, mais qu'il m'en fallait un. Sur

(1) On peut se demander en quelle langue.

quoi l'homme se leva, attrapa une volaille et me la tendit, toujours sans un mot. N'ayant pas apporté de sel -qui est la monnaie en usage dans le pays- je lui donnai une pièce de six pence⁽¹⁾, probablement la première pièce de monnaie qu'il eût jamais vue, lui ou n'importe lequel de ceux qui se tenaient assis à ses côtés. Tous se précipitèrent pour l'examiner et commencèrent à dire ce qu'ils en pensaient. Leurs jacasseries étaient terribles et, en entendant ce vacarme, les femmes accoururent, leurs yeux large ouverts fixés avec une évidente surprise sur l'étrangère blanche tombée du ciel dans leur village pour acheter des poulets avec des petits morceaux de métal. Finalement, après être passée de main en main à la ronde, la pièce de 6 pence me fut restituée par celui à qui je l'avais d'abord remise et qui, maintenant, ouvrant pour la première fois la bouche, condescendait à m'expliquer que le prix d'un poulet était une demie tasse de sel, soit à peu près un penny et demi. Je lui dis que les 6 pence que je lui avais donnés valaient deux pleines tasses et pouvaient donc valablement payer quatre poulets en prenant chaque poulet au prix qu'il avait lui-même fixé, mais que, comme il avait été le seul à m'avoir obligeamment vendu ce que je désirais, il pouvait garder les 6 pence et moi le volatile. Il hocha la tête. Manifestement il ne me croyait pas. Il pensait probablement que j'essayais d'avoir son précieux poulet en échange d'un bout de métal sans valeur, dont sa femme -estimant qu'il avait été assez stupide pour l'accepter- aurait tôt fait de s'emparer pour se le passer au cou et qui -même en ce cas- ne ferait pas un très bel ornement. C'est alors qu'apparut, fort heureusement, un indigène d'un village voisin qui avait beaucoup voyagé (il était venu une fois à Mango). Mis à contribution, il examina la pièce et put confirmer à ses congénères ce que j'avais dit de sa valeur absolument fabuleuse. Le sortilège en fut immédiatement rompu. Il devenait bien évident qu'une personne comme moi qui accepte de payer ses poulets quatre fois le prix normal du marché est quelqu'un avec qui il est intéressant de nouer des relations.

De presque ouvertement hostiles au début, les villageois passèrent à l'autre extrême, devenant même gênants à force d'amitié. Tout le monde nous entourait, les femmes surtout, qui manifestaient la curiosité la plus vive. Elles tâtaient mes vêtements, mes bras, mon cou, mes cheveux, surtout mes cheveux, tout en me bombardant de questions à leur sujet : si c'était bien tout à moi ? si les cheveux de toutes les Blanches poussent droits comme les miens ? et ce qui les rend si brillants ? et si je les passais à l'huile de palme ? Toutes ces questions me furent assénées, et bien d'autres encore plus délicates touchant aux mystères intimes de ma toilette. Pour détourner leur attention du sujet, j'attrapai pour le caresser un petit gamin de trois ans à peu près. Aussitôt,

(1) Un demi-mark.

chacune des femmes présentes courut chercher sa propre progéniture pour l'offrir, tendu à bout de bras, à mon approbation et à mon admiration. J'eus soudain une idée géniale : j'avais dans ma poche plusieurs morceaux de sucre que je transportais pour les donner aux chevaux. Je les sortis et les distribuai aux enfants les plus proches de moi, qui les prirent mais, visiblement, ne savaient quoi en faire. Une petite fille, posant le sien sur une calebasse, commença à y percer un trou avec une mince pointe de fer semblable à une broche dans l'intention évidente de se le passer autour du cou en guise d'amulette, mais elle parut fort dépitée et fâchée quand il se cassa en plusieurs fragments. Pendant ce temps, croquant le morceau que je m'étais gardé pour en faire deux moitiés, j'en mis une dans ma bouche et tendis l'autre à un petit garçon à côté de moi qui se mit, avec beaucoup d'audace, à le lécher. Son visage exprima vite sa délectation. Je me demandai si le Chinois mythique de Charles Lamb⁽¹⁾, découvrant pour la première fois la saveur d'un cochon rôti, manifesta son appréciation avec plus d'intensité encore que ce petit sauvage tchokossi étrénnant son morceau de sucre. Après s'être offert encore plusieurs lichettes, il le tendit à sa mère qui se mit à faire de même, exprimant comme son enfant son évidente satisfaction dès le premier coup de langue. D'autres femmes ne tardèrent pas à suivre leur exemple. Bientôt, la place se trouva remplie de femmes et d'enfants tous occupés à lécher des morceaux de sucre, car ces friandises inédites passaient de main en main et de bouche en bouche, tandis que les bénéficiaires exprimaient par des youyous leur joyeuse impatience et leur excitation. Après ce petit épisode, à chaque fois que je me montrais à Soumbou, j'étais sûre d'être suivie par une multitude d'enfants mendiant un peu de mon "caillou de miel blanc", comme ils l'avaient baptisé (non sans pertinence).

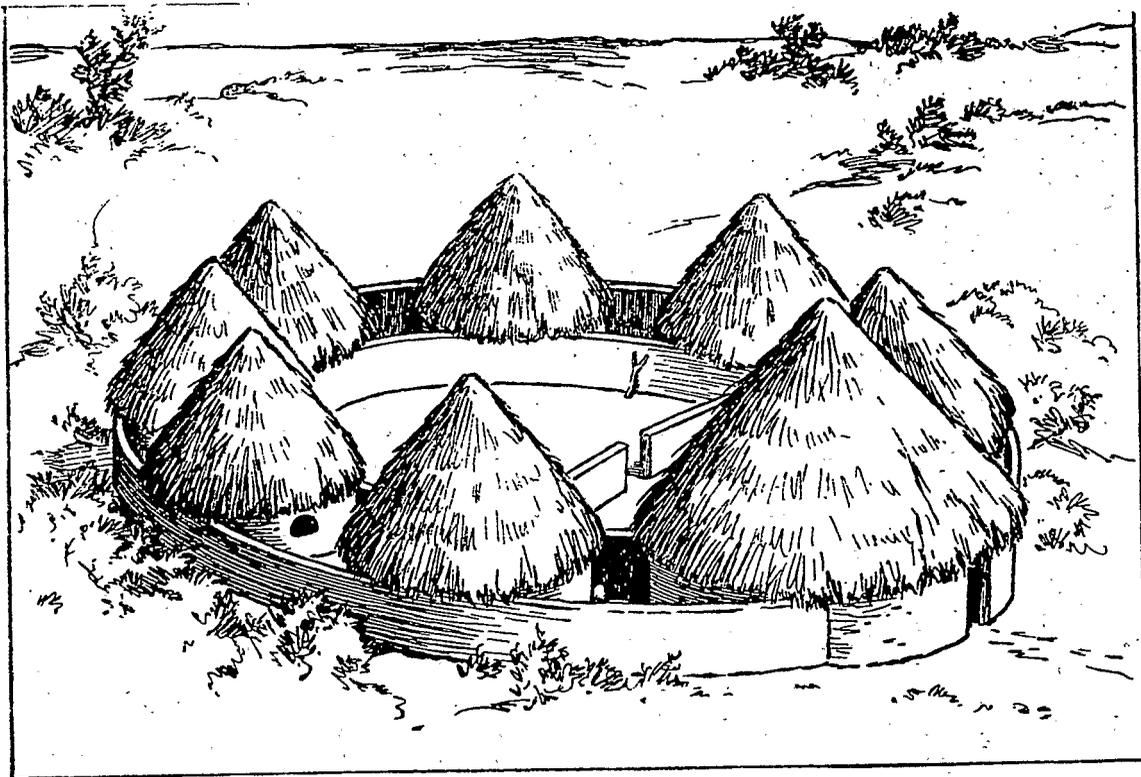
Une fois la glace brisée, je devins très amie avec les gens de Soumbou, au point de demander au chef de me faire visiter son village, ce qu'il m'accorda volontiers. C'était un endroit tout à fait extraordinaire, différent de tous ceux que j'avais vus jusqu'alors ou dont j'avais entendu parler, et qui mérite d'être décrit en détail.

Le village proprement dit a la forme d'un oeuf ; les cases sont rondes, très proches les unes des autres, jamais à plus de deux mètres, et disposées sur le pourtour de l'ovale ; leurs toits dépassent de manière telle que les avancées en pente se touchent pratiquement les unes les autres à trois pieds du sol environ. Les cases sont toutes reliées entre elles, et sur tout le pourtour, par

(1) Ecrivain et dramaturge anglais, mort en 1834, dont l'un des romans est intitulé (en français) *Vieux Chine*.

deux murs, l'un extérieur et l'autre intérieur, de même hauteur que les cases elles-mêmes, le mur extérieur étant protégé par des fourrés d'épineux. Le trou d'entrée de chaque case -on ne peut dire la porte- s'ouvre à deux pieds du sol ; il est de forme ronde et d'un diamètre juste assez large pour permettre à un indigène adulte de s'y glisser pieds en avant. L'unique accès au village se fait par un large vestibule à travers une grande case située à une extrémité de l'ovale, et qui est en quelque sorte commune : les femmes en utilisent une partie pour écraser le grain sur des pierres disposées sur une plate-forme d'argile durcie pareille à une table et de même hauteur. L'autre partie sert un peu de salle de club pour les hommes, qui s'y rassemblent pendant la saison des pluies dans la journée, et d'étable la nuit pour les moutons et les chèvres. A l'arrière de cette grande case, un autre vestibule donne accès à une cour. A la hauteur des deux premières cases qui encadrent à droite et à gauche la grande case commune, un mur droit transversal divise l'enclos intérieur de forme ovale en deux parties inégales, dont la plus vaste est située au-delà de ce mur. Ce mur d'intersection est percé en son centre d'un passage qui assure l'accès à l'autre partie de l'enclos, d'où il est possible, et de là seulement, d'accéder aux cases.

Et encore, pas directement. En arrivant à cet espace intérieur, après que le chef m'eût aimablement fait traverser la case commune puis la cour, je m'attendais évidemment à voir quelques signes d'habitation humaine et cherchai autour de moi les entrées des logements. Mais, à ma grande surprise, on ne voyait rien que le mur intérieur nu ; et le chef -dont les yeux se mirent à pétiller devant mon évidente stupéfaction- eut tôt fait d'y apposer une poutre fourchue et me fit signe d'y grimper en l'utilisant en fait comme une échelle. Je m'exécutai, non sans une légère appréhension, passai par-dessus le mur et, redescendue de l'autre côté, me trouvai dans une sorte d'espace semblable à un puits entre le mur intérieur, le mur extérieur et deux des cases. C'est seulement de là qu'on peut accéder aux logements proprement dits des Tchokossi, en passant par les petites ouvertures rondes mentionnées plus haut et qui sont placées juste sous les avancées du toit, très basses. Et même quand on s'est faufilé à travers ce trou, on n'a pas vraiment atteint l'intérieur de la maison : on se heurte en effet encore à un autre mur aveugle, qu'il faut contourner avec précaution dans l'obscurité totale. Ce mur interne est là pour empêcher qui que ce soit d'entrer en rampant à la faveur de l'obscurité et de tirer ses flèches empoisonnées sur ceux qui dorment à l'intérieur, agréable pratique à laquelle, dit-on, les Tchokossi comme les Gourma ne se livrent que trop fréquemment. Toutes ces précautions très élaborées datent des temps où les guerres tribales étaient non pas occasionnelles mais endémiques. Chacun de ces villages est en fait une forteresse, et chaque maison un fortin. Il serait extrêmement difficile de prendre d'assaut pareil endroit, en tout cas pour des sauvages uniquement

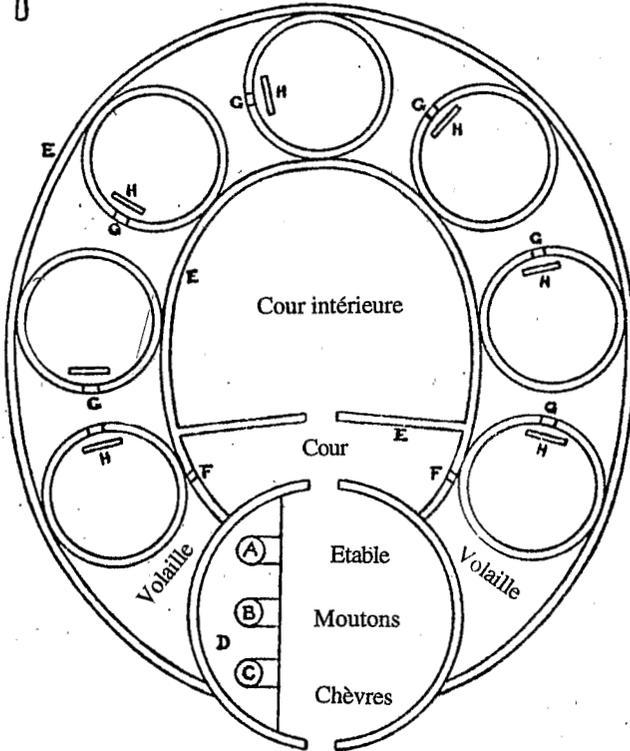


CROQUIS D'UN VILLAGE KOTOKOLI

Ces curieux villages ne se rencontrent que dans l'extrême Nord du Togo ; même là, ils sont rares. Ils sont un vestige des temps où les guerres tribales étaient endémiques. Le village est lui-même une forteresse astucieusement conçue, et chaque case un fortin.



Echelle pour grimper sur les murs (4 pieds)



ABC : Pierres pour écraser le grain.

D : Plate-forme où les femmes se tiennent pour moudre.

E : Murs de la hauteur de celui des cases (5 pieds).

F : Petits orifices pour la volaille.

G : Entrée des cases, à 2 pieds du sol, juste assez large pour qu'un homme puisse s'y glisser.

H : Murets à l'arrière de l'entrée des cases.

PLAN DU VILLAGE DE LA PAGE OPPOSÉE

armés d'arcs et de flèches ; l'attaquer par surprise serait impossible, surtout à cause du fait que c'est dans les deux espaces vides compris entre les murs extérieur et intérieur, la grande case d'entrée et les deux cases les plus proches de celle-ci de part et d'autre, qu'on garde les poulets, et que ces bestioles signaleraient immédiatement par leur agitation la présence d'un intrus.

Les indigènes proches de Mango et ceux, bien sûr, qui vivent encore plus au sud ont maintenant complètement cessé de construire de tels villages fortifiés, qui ne leur sont plus nécessaires. Il est vraisemblable que les Tchokossi de l'extrême Nord du Togo n'en construiront plus non plus, puisque ceux dans lesquels ils habitent actuellement sont abandonnés ou tombent en ruines. J'ai appris par la suite que ces Tchokossi auraient, pense-t-on, appris l'art de construire ces curieux villages des Gourma auxquels ils sont mélangés⁽¹⁾.

J'ai oublié de dire qu'après avoir acheté le poulet et l'avoir remis à Messa, tout en lui disant que j'allais pénétrer dans le village à l'invitation du chef, il essaya sérieusement de m'en dissuader. "Oh, mais si ! j'y vais, répliquai-je, et tu vas venir avec moi !" Sur quoi, levant les bras au ciel, il déclara qu'il avait peur. "Je vais aller chercher Alfred, lança-t-il brusquement, après quelques instants de cogitation. Lui, c'est grand type ! Il n'a pas peur !" et il fila à grandes enjambées avant que je pusse le retenir. Il faut dire qu'Alfred, notre chef interprète, mesurait, pieds nus, 6 pieds 3 pouces⁽²⁾. Soit ! Je restai à attendre sa réapparition, mais finis par m'en laisser et entrai donc seule dans le village, à la grande satisfaction du vieux chef, qui paraissait apprécier énormément le fait que je mette en lui tant d'absolue confiance et commença à tout m'expliquer avec la plus grande volubilité. Evidemment, je ne pouvais comprendre un seul mot de tout ce qu'il me disait ; je me ravisai donc et décidai de ressortir pour attendre l'arrivée d'Alfred.

Celui-ci parut peu après, marchant très lentement, à contre-cœur, manifestant le manque d'enthousiasme le plus extrême pour m'accompagner dans cette visite. Je finis par me fâcher : "Allez, allez, dis-je. Si le petit bout de fille que je suis n'est pas effrayée, un grand escogriffe comme toi n'a pas le droit de l'être" ; et je conclusai en menaçant de le dire à Schomburgk. C'est alors seulement qu'il accepta, de très mauvaise grâce, de m'accompagner, tout

(1) Cette longue description du village de Soumbou achève de nous confirmer que les "Tchokossi" de Meg Gehrts n'en sont pas. Sans qu'il soit aujourd'hui possible d'affirmer de quel peuple il s'agissait...

(2) Soit... un bon mètre 90.

en protestant avec tant de gravité et de sérieux contre les "terribles risques" que nous courions que, pour une fois, la pensée me vint brusquement à l'esprit que mon entêtement pourrait fort bien donner un nouvel exemple du danger que courent les fous à se précipiter là où les anges eux-mêmes redoutent de passer. Mais, après tout, me dis-je, je ne suis pas folle, et Messa (c'est plus que certain) n'est pas un ange ! Je pris donc mon courage à deux mains, nous entrâmes et, au bout du compte, il advint ce que j'ai déjà raconté. Je fus extrêmement contente et ravie d'avoir découvert ce village extraordinaire, et Schomburgk tout autant lorsque je lui en fis part. Il admit que c'était là un élément de plus pour notre connaissance de l'anthropologie de cette Afrique si mystérieuse, et de plus dans un domaine où rien n'avait encore jamais été publié.

Après cette petite aventure, nous n'eûmes plus jamais la moindre difficulté de tout notre séjour pour obtenir des poulets en abondance, au prix habituel du marché, ce qui montre bien, à mon avis en tout cas, que, par la fermeté mêlée de gentillesse, on peut arriver à beaucoup de choses avec les indigènes, même les plus sauvages.

Notre camp est sur un plateau élevé, très pittoresque, et qui commande une vue très étendue sur la plaine assez fortement ondulée. Les vivres sont abondants, à l'exception des oeufs, qui sont rares, spécialement en ce moment. Mais les Peul continuent toujours à nous apporter du lait et du beurre pour la cuisine. Comme leur village est situé beaucoup moins haut que le nôtre, je peux les voir venir de loin, et leur première apparition dans le paysage donne le signal pour commencer à préparer le petit déjeuner. Nous utilisons le lait pour notre porridge et notre café, mais il est toujours très sale. Tolstoï⁽¹⁾ avait raison d'écrire que la propreté est le poinçon de contrôle d'une classe sociale dans le monde entier. Les plus basses sont les plus sales ! La plupart de ces gens sont tout simplement immondes, sans la plus rudimentaire notion de propreté. Ils défèquent n'importe où à proximité de leurs villages, et jettent leurs ordures un peu partout. Résultat : une infection de mouches qui se posent partout et qui sont certainement, vu les circonstances, de parfaites couveuses et vectrices de maladies. Au début, j'avais vraiment peur d'utiliser le lait qu'ils nous apportaient. Mais en le filtrant à travers un linge propre avant de le faire bouillir, j'ai réussi jusqu'à maintenant à parer à toutes les mauvaises conséquences. Je suis obligée de payer ces gens en sel pour tout ce qu'ils apportent, lait, beurre et oeufs : ils refusent absolument d'accepter la moindre pièce de monnaie. Le taux de change a été fixé à une tasse de sel pour une

(1) Le plus grand écrivain russe du XIX^e siècle.

grosse calebasse de lait ou pour une rondelle de beurre. Ils apportent tellement de lait à la fois qu'il en reste beaucoup, et j'ai eu l'heureuse idée d'en faire du fromage. Je le mettais dans une grande bassine, laissais la crème surnager pour écrémage et, l'ayant mis dans une serviette, l'accrochais aux branches d'un arbre. Il en résultait un excellent fromage crémeux qui, avec un peu de sel et quelques graines de cumin⁽¹⁾ pour lui donner du parfum, s'avérait très bon et de goût agréable. Je fis ma première expérience avec Schomburgk, qui l'apprécia beaucoup. "Qui a fait cela ?", demanda-t-il. Je répondis "C'est moi !", très fière de mon oeuvre - quelle femme ne l'eût point été ? "C'est bon ! lança-t-il, donnez-m'en encore un peu". Hodgson arriva peu après. "Un peu de fromage ?", dis-je. Hodgson examina le mets de choix avec méfiance, pensant que c'était de confection indigène, et il avait une profonde aversion et des préjugés - pas tout à fait déraisonnables, vu les circonstances - à l'encontre de toute denrée alimentaire préparée par les indigènes. "Qui a fait cela ?", demanda-t-il, en utilisant exactement les mêmes mots que Schomburgk, quand celui-ci me donna un grand coup de pied sous la table. Je compris et mes lèvres formulèrent le premier mensonge venu. Je répondis négligemment : "Oh, le cuisinier, je suppose" - "Alors je n'en veux pas", répliqua-t-il d'un ton catégorique. Sur quoi Schomburgk me décocha sous la table un second coup de pied, d'approbation cette fois. Et nous finîmes à deux le reste du fromage avant de nous mettre à rire, et Hodgson se mit très en colère, parce qu'il n'avait rien compris à notre plaisanterie. Mais il sait désormais... ou il va savoir, en tout cas, quand il lui sera donné de lire ce livre.

J'eus d'autres problèmes domestiques à Soumbou, en plus de ceux qui concernaient la cuisine. Le jour de lessive était très pénible. Notre "lavandière" était un boy, ne vous en déplaise, lequel "boy" était un homme, ce qui semble paradoxal, mais tu vas voir, cher lecteur, que c'était tout à fait justifié et parfaitement sensé si tu veux bien prendre une minute pour réfléchir.

Donc, ce "garçon", ou cet homme, ou lavandier -comme on voudrait avoir des idées bien arrêtées pour ce qui est du lavage des vêtements, semblables à celles qui justifient le traitement qu'il convient de faire subir "à une femme, à un chien ou au noyer⁽²⁾", selon le vieux dicton anglais qui nous assure que, pour n'importe lequel des trois, "plus on les bat, mieux ils se portent". Seulement voilà ! je suis convaincue que ni la femme, ni le chien, ni le noyer n'auraient vraiment pu supporter -si ce n'est pendant les tout premiers instants- les coups épouvantables que notre boy infligeait à nos vêtements.

(1) Plante des prés aromatique, très appréciée dans la cuisine allemande.

(2) Pour faire tomber les noix de l'arbre, à grands coup de bâtons..

Il était petit, rabougri, mais très fort et énergique, avec des poings comme des canettes de bière au gingembre ; il avait pour habitude de broyer et de lacérer ma délicate lingerie avec ses pattes ferrées avant de la réduire en bouillie à force de la marteler sur un gros morceau de pierre raboteuse. Schomburgk finit par l'augmenter à condition qu'il travaille plus doucement. C'était bien la première fois dans les annales, je suppose, qu'un employeur eût agi de la sorte. Le résultat fut désastreux : il cessa désormais totalement de s'intéresser aux opérations de lessive, se contentant de traîner le linge sale derrière lui dans la rivière pendant quelques minutes avant de le ressortir. Lorsque, désespérant de pouvoir le faire laver, mais espérant le récupérer au moins repassé, je lui suggérai de l'humecter et de passer un coup de fer pour transiger avec sa conscience, il se mit à le repasser... tout mouillé. "A quoi ça sert, s'exclama-t-il quand je lui en fis la remontrance, de sécher d'abord les choses et de les réhumecter avant de les sécher avec un fer chaud ?" A pareille logique (pour la considérer simplement comme telle), il n'y avait rien à répondre, et je fus assez sage pour, au moins, m'abstenir de tenter ce qui était manifestement impossible.

Il y avait beaucoup de vieillards à Soumbou. En général, on en voit peu en Afrique. Je me souviens particulièrement d'un vieux qui était assis habituellement devant sa case toute la journée, un vrai squelette vivant, tout en peau et en os. On aurait dit exactement un singe tout ratatiné ou une momie du British Museum⁽¹⁾. Un jour, prise de pitié pour lui, je donnai un morceau de sucre à une femme pour qu'elle le lui donne. Après l'avoir mangé, il bondit sur ses pieds et exécuta une espèce de danse guerrière improvisée. J'étais absolument stupéfaite. Un peu plus tard, il dit à notre interprète que, maintenant, il voulait bien mourir puisqu'il avait mangé un peu de la pierre-de-miel de l'homme blanc. L'expression paraît inédite, mais elle ne l'est pas. Ce n'est qu'une variante supplémentaire de la tirade : "Le destin ne peut plus rien contre moi : j'ai dîné aujourd'hui".

Le chef de Soumbou, celui-là même qui m'avait guidé à travers son village, est l'homme le plus laid sur qui j'aie jamais posé mon regard, même en Afrique, ce qui n'est pas peu dire. Si laid au-delà de tout, si parfaitement, si ridiculement hideux que nous l'avons filmé. Mais nous n'avions quand même pas jugé nécessaire de lui expliquer vraiment pourquoi. Au contraire, nous lui dîmes que c'était parce que, en plus du fait qu'il était le chef togolais le plus au nord que nous eussions visité, il était aussi le plus beau, et que l'Europe ne se consolera jamais d'avoir été privée du portrait-souvenir d'un individu à la

(1) Principal musée de Londres.

fois si distingué et si avenant. Hodgson, notre opérateur, hésita quelques instants à s'avancer, craignant, dit-il, que l'image du chef ne casse sa caméra. Ce ne fut pas le cas. Mais j'ai comme l'impression qu'il s'en est fallu de peu. Rendons au chef cette justice : je me sens obligée de préciser qu'à vrai dire sa laideur n'était pas tout à fait naturelle, mais dûe en partie au fait que la variole lui avait grêlé le visage de vilaine façon. On aurait pu en faire une excellente table pour jouer aux cartes, mais, comme visage, c'était raté. Et même s'il n'avait pas été criblé de la sorte, j'ai tendance à croire qu'il eût été assez laid pour gagner la cuiller de bois même au moins exigeant de tous les concours de beauté⁽¹⁾. Il me faisait penser à cet homme laid immortalisé par Mark Twain qui, après avoir été sévèrement défiguré par la variole, était demeuré tout aussi beau qu'auparavant.

En plus de son extrême laideur, le chef était aussi très sale. Et tout son peuple de même. A dire vrai, les Tchokossi de Sombou figurent parmi les sauvages les plus crasseux que j'aie jamais rencontrés jusqu'à ce jour. La rivière n'était qu'à 20 minutes et pourtant même les jeunes hommes avaient le corps toujours gris de cendres, de sable et de saleté, et couvert de vermine. Les femmes étaient bien plus propres à regarder, probablement parce qu'elles avaient coutume de se baigner chaque matin quand elles allaient prendre l'eau à la rivière. Les plus jeunes filles portent des bracelets de cuivre jaune bien astiqués à leurs poignets et aux avant-bras, et le contraste de ces ornements avec leur peau d'ébène et les feuilles vertes qu'elles portent par-devant et par-derrrière est extrêmement saisissant. Quelques-unes des plus jeunes, non encore mariées, ne sont pas sans beauté, mais elles perdent vite leur belle apparence sous l'effet des durs travaux qu'elles ont à accomplir. Elles s'y consacrent du matin à la nuit tombée, transportant l'eau, faisant la cuisine, binant les champs d'ignames, apportant de la forêt du bois à brûler, tandis que les hommes paresseux au soleil et baillent aux mouches. Il y a quand même une chose : ce labeur incessant les rend très vigoureuses, et la force est estimée chez une femme tchokossi. Si elle est faible, elle n'a guère de chance sur le marché matrimonial. "Chez nous, les hommes choisissent leurs femmes pour leur vigueur et non pour leur beauté", me faisait remarquer un sauvage gros et gras. J'ai entendu en Europe nos classes laborieuses exprimer des sentiments assez semblables. Après tout, la philosophie de ces sauvages en matière de mariage est-elle autre chose qu'une forme primitive d'eugénisme⁽²⁾ ?

(1) Trophée décerné à l'origine au plus mauvais étudiant en mathématiques de l'Université de Cambridge et, par extension, à tout dernier classé d'une compétition.

(2) Théorie alors en vogue en Europe visant à "améliorer la race" en sélectionnant les gens dignes de se reproduire.

Quant aux hommes, ils détestent fort qu'on les accuse de paresse. "Nous sommes des guerriers, me fit remarquer le vieux chef quand je le taquinai gentiment à ce sujet, pas des travailleurs ! C'est aux femmes de travailler, pendant que nous les protégeons contre toute intervention extérieure". - "Mais, dis-je, il n'y a plus à combattre maintenant ; le pays est en paix". Il me fit cette réponse, assez mystérieuse : "Qui sait ?"

Mais si les gens de ces tribus de l'extrême Nord, Tchokossi, Gourma et autres, s'irritent d'être qualifiés de paresseux, ils se considèrent comme flattés quand on les accuse de perfidie et de duplicité. Ils tiennent le fait de tirer une flèche empoisonnée sur un ennemi par derrière comme un acte de guerre non seulement légitime, mais de la plus haute et plus noble catégorie. Ils ont coutume de traquer leur ennemi, de l'observer sans se faire voir et de se jeter sur lui sans donner l'éveil - manière de faire qui, après tout, est recommandée par tous les auteurs de manuels de stratégie, et pratiquée par tous les animaux prédateurs. Il est de fait aussi qu'une certaine forme de couardise exige une certaine forme de courage. Le rôdeur sauvage qui escalade au plus profond de la nuit les murs d'un village tchokossi pour tirer au jugé sur les habitants endormis ses flèches empoisonnées n'est pas à proprement parler un poltron, aussi répréhensible que sa conduite puisse nous paraître si on la juge d'un point de vue civilisé. Car, après avoir mené à bien son affaire, il lui faut réussir à battre en retraite et la chance est forte qu'entre temps tout le village soit en effervescence, et je ne peux imaginer un endroit moins propice où se faire coïncider par une bonne vingtaine d'ennemis assoiffés de vengeance que cet espace-puits entre les cases et les murs d'enceinte.

J'ai beaucoup parlé avec le vieux chef de ces problèmes et d'autres, et, une fois, il me fit une remarque assez étrange, qui me fit rire de bon coeur. "Oh ! Ça alors !, dit-il d'un air légèrement étonné, vous savez rire !" - "Bien sûr que je sais rire, répondis-je. Pourquoi pas ?" - "Eh bien, répliqua-t-il, je n'ai jamais vu de femme blanche, mais on m'a toujours dit qu'elles en étaient incapables."

Bien que le chef et, à un degré moindre, son peuple fussent assez amicaux envers moi, ils continuèrent jusqu'au bout à se montrer soupçonneux et méfiants vis-à-vis de nos boys, et cette méfiance se manifestait de maintes façons curieuses, pour ne pas dire désagréables. Ainsi, nous avions l'habitude, pendant nos déplacements, d'allouer à nos domestiques personnels, au nombre d'une quinzaine, une prime de subsistance d'un penny et demi par jour. Avec cela, quand ils arrivaient dans un village, ils s'associaient, engageaient une femme pour leur acheter des provisions et leur faire la cuisine, pour les prendre en pension en somme, pendant leur séjour sur place. Mais à Soumbou ils n'en

trouvèrent aucune pour se charger de ce travail : elles ne voulurent même pas leur vendre des vivres jusqu'à ce qu'ils eussent changé leurs pièces de monnaie contre du sel, la monnaie usuelle du pays. Après quoi ils purent enfin se procurer des provisions : mil, ignames, etc. Mais c'est alors que surgit une autre difficulté : ils n'avaient personne pour leur faire la cuisine, ni aucun ustensile à cet usage. Aussi vinrent-ils me trouver pour me demander de leur prêter une de nos marmites. Evidemment, je refusai. Je ne suis pas particulièrement difficile mais manger derrière les indigènes ! Pouah ! D'un autre côté, je ne pouvais rester sans rien faire et laisser ces pauvres bougres mourir de faim. Je me rendis donc au village et priai le chef de me faire prêter une marmite. Après un long palabre, il y consentit et Schomburgk, sur ma demande, accorda à son porte-fusil une exemption de service chaque après-midi pour leur faire la cuisine. Cet arrangement fonctionna très bien puisque les indigènes ne font qu'un seul repas par jour, le soir, mais gigantesque ! On peut vraiment voir leur estomac gonfler à vue d'oeil comme pour Fat Boy, "le Bouffi", dans *Mr Pickwick*⁽¹⁾.

A peine ce problème fut-il réglé qu'un autre surgit encore : à cause du boycott des villageois, les boys ne purent même pas utiliser une case où passer la nuit et furent obligés de dormir à la belle étoile. Ils vinrent s'en plaindre à moi et j'en parlai à Schomburgk, qui se montra intraitable : "Si les gens de Soumbou ne veulent pas prêter de case, ils ne veulent pas, un point c'est tout. Je n'ai pas le pouvoir de les y contraindre. D'ailleurs, c'est bon de dormir en plein air en Afrique. Quand je chassais l'éléphant, j'ai passé dehors des centaines de nuits, ça n'a jamais fait de mal à personne et ça ne leur en fera pas non plus. Dites-leur que c'est ce que j'ai dit". Je m'exécutai et les boys durent dormir dehors tout le reste de notre séjour en cet endroit. Mais ils n'apprécièrent pas du tout. Je dois dire que, vers la fin, certains d'entre eux commençaient à devenir un peu hargneux et mécontents, ce qui ne leur ressemblait pas. En partie probablement parce que, à notre départ de Mango, ils y avaient tous laissé leurs femmes. Et ce selon leur propre désir, car ils disaient qu'ils avaient peur de les emmener avec eux-là où nous nous rendions. Pourtant, ils n'en souffraient pas moins de cet éloignement : les indigènes momentanément séparés de leurs compagnes sont comme des navires sans gouvernail. Ils avaient d'ailleurs tous considéré comme certain qu'on allait me laisser moi aussi à Mango et parurent fort surpris et inquiets lorsqu'ils apprirent que j'allais suivre la caravane. Effectivement, juste au moment où nous allions nous mettre en route, tous les domestiques vinrent me trouver en groupe et me supplièrent de ne pas partir, disant que les Tchokossi du nord étaient dangereux

(1) *Les aventures de Mr Pickwick*, célèbre roman de Charles Dickens, publié en 1836-37.

et qu'ils s'inquiétaient pour la sécurité de leur "petite mère blanche". Je fus fort touchée de leur sollicitude mais, bien entendu, il ne m'était pas possible de consentir à leur requête, même si je l'avais voulu (et ce n'était pas le cas). Par la suite, j'entendis Asmani, le domestique personnel de Schomburgk, discuter du voyage avec un autre boy et s'écrier : "Vraiment ! je serai content quand notre petite mère blanche se retrouvera en sécurité sur le bateau".

Autre source de mécontentement : l'épuisement des vivres pour la caravane. D'une part notre farine d'Europe commençait à s'épuiser et nous étions obligés de manger du pain fait de mil et de farine (moitié/moitié). Je n'aimais pas ça du tout. S'il n'y avait eu les Peul, à vrai dire, nous nous serions retrouvés avec des rations pas vraiment congrues peut-être, mais en tout cas réduites. Ils nous apportaient, quand ils venaient nous fournir le lait de chaque jour, de grandes calebasses de petit lait que les boys achetaient et mélangeaient à leur plat de mil, ce qui agrémentait ainsi leur ordinaire de façon fort bienvenue.

Pendant ce temps, leur habillement -ou ce qui leur en tenait lieu- devenait de pire en pire. Messa dut couper au-dessus des genoux les jambes de son pantalon pour le rapiécer à l'endroit où il couvre la partie de son anatomie sur laquelle on fouette les enfants à l'école. Alfred, l'interprète, était encore plus mal loti, car il n'avait plus de jambes à son pantalon pour les utiliser de cette manière. Il vint s'en plaindre à moi, disant que sa tenue n'était pas décente. Je fus bien obligée d'en convenir avec lui, mais je lui fis remarquer que je ne pouvais rien faire dans l'immédiat, étant donné que la caravane ne disposait pas de vêtements de rechange. "Quand nous serons rentrés à Mango, lui dis-je, Schomburgk équipera tous nos domestiques de nouveaux habits". En attendant, je lui suggérai de porter un pagne, terme par lequel on désigne en Afrique occidentale une pièce de tissu dont on s'entoure le corps. "Oh! mon Dieu, non ! Petite mère, répliqua-t-il profondément offusqué, un interprète ne peut pas porter de pagne : il lui faut au moins un pantalon !"

Le lendemain, je remarquai que Messa, toujours assez élégant, s'était couvert les jambes depuis les chevilles jusqu'au-dessus des genoux avec des bandes de tissu blanc trempées dans du bleu de lessive et arrangées comme des bandes molletières. Je me moquai de l'"amélioration" de sa tenue, mais il n'eut qu'un faible sourire, un peu triste, et je lui en demandai la raison. Il m'avoua alors qu'il était préoccupé au sujet de sa femme qui était alitée, malade, à Mango. Il s'agissait de cette même jeune personne -on s'en souvient- qu'il était retourné chercher à Kamina quand nous montions vers Sokodé, et il était largement responsable de sa maladie ou en tout cas de la persistance anormale de celle-ci. Jusqu'à Paratao, elle était toujours pimpante et gaie, et puis, quand

nous avons repris la route, elle semblait avoir complètement changé, toujours fatiguée : on aurait dit qu'elle cherchait à se dérober à nos regards. Messa lui aussi devenait triste et maussade. Si bien qu'un jour, une fois le camp installé, j'allai le trouver chez lui pour essayer de savoir ce qui se passait. Je trouvai la fille assise, désolée, à l'extérieur de la case, pleurant et soignant une jambe affreusement enflée et ulcérée. Je vins en parler à Schomburgk qui, après examen, diagnostiqua aussitôt un cas très sérieux et extrêmement négligé de filariose (donnée par le ver de Guinée). Ces dangereux parasites se creusent un trou sous la peau humaine, en général dans les pieds ou les jambes, et la femelle y pond ses oeufs, ce qui provoque des abcès et déclenche aussi de graves troubles fonctionnels. Pour les extraire, on les enroule très doucement autour d'un bâtonnet, et les indigènes affirment -apparemment avec quelque vérité- que, si le ver se casse pendant l'opération la mort de la personne affectée s'ensuit⁽¹⁾. Messa avait su depuis le début, semble-t-il, de quoi souffrait sa femme mais, craignant d'avoir à la renvoyer, avait tenté de nous le cacher. Schomburgk donna à la pauvre fille un peu de pommade au mercure, puis on retira plusieurs de ces parasites de la façon qui vient d'être décrite. Nombreux sont les indigènes extrêmement habiles pour ce faire. Pour l'heure, [Messa], à ce qu'il semblait, était inquiet, craignant une rechute. En réalité, à notre retour à Mango, nous trouvâmes la patiente pratiquement convalescente.

(1) L'infection tournant en gangrène.

CHAPITRE XIII

RETOUR A MANGO

C'est lorsque nous étions au camp de Soumbou que j'eus une autre aventure avec une vipère heurtante qui est, je l'ai dit ailleurs, l'un des serpents les plus venimeux de toute l'Afrique. Nous étions assis devant ma tente après dîner, savourant comme d'habitude notre café et nos cigarettes, lorsque mon boy personnel eut à y pénétrer, je ne sais plus pour quelle raison. L'instant d'après, le bruit nous parvint d'un furieux remue-ménage à l'intérieur : le boy frappait avec un bâton en criant, très excité, quelque chose que nous ne pûmes comprendre. Nous bondîmes, et il sortit en courant, faisant danser doucement le reptile mort au bout de son bâton. Il expliqua qu'il avait presque marché dessus dans l'obscurité et nous montra l'endroit où il s'était enroulé, juste en face de ma table de toilette, là où je me serais tenue en entrant. Le curieux instinct qu'ont les indigènes quand il s'agit de serpents l'avait averti du danger, mais si c'était moi qui étais entrée, il est à peu près certain que j'aurais marché dessus, et c'en aurait été probablement fini de moi une bonne fois pour toutes.

Peu après cet incident, une excellente nouvelle nous parvint. Un coursier indigène arriva au camp en petites foulées, porteur d'une lettre fixée au bout d'un bâton fendu et enveloppée, comme d'habitude, de toile cirée⁽¹⁾. C'était un câblogramme de la MPSA (Moving Picture Sales Agency) de Londres -la société qui traite nos films- nous disant qu'ils avaient reçu et développé le premier envoi de films, et que tout était très réussi. Evidemment, nous fûmes tous énormément satisfaits et ravis car, ne disposant sur place d'aucun moyen approprié pour développer nos négatifs, nous n'étions absolument pas en mesure de juger de ce qu'ils allaient donner ; et Schomburgk, se rappelant l'échec qui avait marqué ses efforts lors de sa précédente expédition, s'était depuis le début montré très inquiet de tout cela. Cette fois, toutes nos appréhensions se trouvaient apaisées, notre moral fut au beau fixe et nous ouvrîmes pour l'occasion une bouteille de champagne. Le câblogramme était parti de Londres seulement 36 heures plus tôt : il avait été

(1) Protection contre la pluie.

retransmis par téléphone de Lomé à Mango, d'où on nous l'avait dépêché par coursiers qui s'étaient relayés jusqu'à notre camp. Le cachet dateur indiquait qu'il avait quitté Mango à 10 heures ce matin-là, et c'est à 8 heures du soir qu'il nous avait atteints, la distance de Mango à Soumbou étant d'environ 55 miles⁽¹⁾. Si l'on se souvient qu'il n'y a pas de vraie route entre ces deux localités, ni même une mauvaise piste en de nombreux endroits, que la chaleur par ici est si terrible que même les indigènes n'aiment pas bouger ordinairement et que la lettre avait dû être transportée par monts et par vaux, à travers rivières et cours d'eau, on est bien forcé de convenir que la performance était bonne.

Nous la devons à ce qu'on appelle "le courrier du chef", une institution particulière au Togo⁽²⁾. La lettre, le message, le télégramme, ou quoique ce soit, est placé dans une toile cirée par l'agent du bureau émetteur, bien fixée dans la fente d'un bâton puis remise à un coursier indigène qui file immédiatement jusqu'au prochain village situé sur l'itinéraire retenu. En y arrivant, il crie de toutes ses forces : "Courrier du chef", et la remet au premier indigène qu'il aperçoit, lequel à son tour file à toute vitesse jusqu'au village suivant, où la même scène se répète. C'est ainsi que les messages peuvent être acheminés jusqu'à n'importe quel recoin du pays avec une surprenante rapidité.

La raison essentielle qui nous maintenait à Soumbou, c'est que nous voulions photographier les hippopotames qu'on nous avait signalés très nombreux aux abords de l'Oti. Schomburgk désirait prendre un bon film d'un hippo ordinaire, pour montrer le contraste entre ces grosses créatures et l'hippopotame nain qu'il avait découvert au Libéria, et montrer également que l'un se tient presque toujours enfermé dans quelque vaste bassin, tandis que l'autre, le petit, vadrouille en forêt à sa guise et en tous sens. Autrement, il ne s'inquiétait guère de photographier les bêtes sauvages. Mais les jours passaient et comme nous n'en voyions aucun, Schomburgk commença à s'inquiéter : il finit par envoyer des indigènes à leur recherche, promettant une récompense à quiconque réussirait. Ce soir-là, deux Tchokossi vinrent annoncer qu'ils en avaient repéré cinq à quelques miles en amont, près d'un village appelé Panchéli. C'était évidemment une bonne nouvelle, et, très tôt le lendemain matin, nous nous mîmes en route pour Panchéli avec notre caméra. Nous

(1) Soumbou, selon la carte Sprigade A2 de 1906, était situé à environ 45 km en ligne droite au nord-nord-est de Mango et à 20 au sud de Mandouri. La distance de 55 miles (88 km) ne peut s'expliquer que par une marche en ligne sinueuse plus ou moins proche des nombreux méandres de l'Oti. Elle semble de toute façon excessive.

(2) Peut-être y a-t-elle mieux fonctionné qu'ailleurs, mais toutes les colonies de l'époque pratiquaient le même système.

franchîmes sans encombres la rivière, qui était assez profonde et infestée de crocodiles. On me transportait en hamac, car je me sentais assez faible, et j'avoue que j'étais un peu nerveuse du fait d'être transportée par des boys inexpérimentés qui ne savaient pas le manier correctement. En outre, la responsabilité du transport pour la première fois d'une femme blanche les rendait excessivement prudents : leur progression était lente et fastidieuse. Les vrais hamacaires, comme ceux qui m'avaient portée d'Atakpamé à Sokodé, sont extrêmement rapides, réguliers et doux dans tous leurs mouvements. Ils "rompent le pas" comme les brancardiers sont formés à le faire et accompagnent leur trotinement d'une curieuse mélodie psalmodiée qui fait parfaitement office de berceuse pour vous endormir.

Au total, avec la traversée et un ou deux arrêts forcés en route, le voyage jusqu'à Panchéli nous prit à peu près deux heures et demie⁽¹⁾. C'est un peu en arrière du village, dans un vaste bassin très profond, que nous trouvâmes les hippos, un gros mâle, une grosse femelle et trois petits. C'était la première fois que je voyais des hippos à l'état sauvage. Schomburgk s'attendait plutôt à ce que je fusse impressionnée en les voyant. Mais, vraiment, je ne le fus pas le moins du monde. Ces animaux disgracieux ne faisaient que sortir la tête au-dessus de l'eau de temps en temps pour respirer, puis la renfoncer. Je fus bien plus intéressée par ceux que j'avais vus en captivité au zoo de Hambourg et à Regent's Park à Londres. Ceux-ci, dans l'Oti, étaient si farouches et si méfiants que, même maintenant que nous étions venus les traquer jusque dans leur repaire, notre opérateur ne parvenait pas à les filmer. Finalement, transpirant, fatigués et dégoutés, nous laissâmes tomber cette affaire mal engagée. Schomburgk s'en alla passer sa colère sur les crocodiles et en tua six ou sept. Mais il refusa catégoriquement de tuer l'un quelconque des hippos, disant que c'étaient là des créatures inoffensives, à la différence des répugnants crocodiles, et que, de toute façon, ce ne serait pas de la chasse mais de la boucherie, puisque les pauvres bêtes, même si elles étaient dans leur élément naturel, n'avaient pas atteint le courant de la rivière, se trouvant enfermées dans le bassin et obligées de venir à la surface pour respirer. Finalement, quand même, il se laissa suffisamment attendrir pour donner à Hodgson la permission de tirer l'un des deux gros, lui disant de rester en arrière à cet effet et faisant remarquer : "Peut-être n'aurez-vous plus jamais cette chance, et puis, de toute façon, ça fera de la viande pour les boys".

(1) Les cinéastes sont alors parvenus à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Mandouri. C'est le point le plus septentrional de tout leur voyage.

Pendant ce temps, sur une île au milieu du bassin, je vis le spectacle le plus extraordinaire que j'eusse jamais contemplé, une scène dont on m'avait souvent parlé, mais à laquelle je n'avais jamais vraiment cru. L'îlot, plat et sablonneux, était couvert d'innombrables oiseaux aquatiques, très serrés, sarcelles, aigrettes, hérons et autres. Au beau milieu d'eux; il y avait cinq énormes crocodiles qui se doraien au soleil, la gueule grande ouverte, tandis qu'une foule de petits oiseaux blancs, courant en tous sens, picoraient de leurs petits becs entre leurs grosses dents cruelles.

Nous essayâmes vite de filmer la scène mais, cette fois encore, nous fîmes déçus. Le craquement de l'herbe sèche alarma les reptiles, lesquels, refermant rapidement leurs gueules cavernueuses, se laissèrent glisser dans l'eau jusqu'à la rivière. L'un de ces, pauvres petits oiseaux s'y trouva-t-il accidentellement piégé à l'intérieur, compte tenu des circonstances tout à fait exceptionnelles du moment ? Je n'en sais rien, mais Schomburgk dit que non, car ces oiseaux sont extrêmement vifs dans leurs mouvements, et les crocodiles ont soin de ne pas leur faire de mal. Ces petites bêtes sont généralement connues dans toute l'Afrique occidentale sous le nom de pique-boeufs ; ils ne fraient pas seulement avec les crocodiles, mais aussi les éléphants, les rhinocéros, les buffles, etc., ainsi qu'avec le bétail domestiqué et les moutons. Ils se nourrissent de vermine, et spécialement de ces tiques dont ces animaux sont infestés et dont ils tirent leur nom⁽¹⁾. C'est ce qui explique aussi qu'ils ne soient jamais dérangés sans motif par ceux qui les accueillent. Même stupide comme il est, le crocodile a assez de bons sens pour savoir qu'il est bon pour lui d'être débarrassé de sa vermine et que, si ces infatigables petits éboueurs leur picorent leurs vilaines grandes dents jaunes, c'est pour les nettoyer.

Panchéli, où nous fîmes halte quelques instants au retour, est un petit village du type tchokossi habituel et malpropre. Il est joliment situé sur la rive gauche de l'Oti quand on la remonte -Soumbou étant sur la rive droite- et entouré de larges bouquets de palmiers. Assez curieusement, les indigènes de l'endroit semblent ne faire absolument aucun usage de ces précieux arbres.

Très tard cet après-midi-là, tandis que nous nous reposions à notre camp de base de Soumbou, Hodgson revint nous dire qu'il avait tué les deux gros hippos, épargnant les trois petits. En agissant de la sorte, expliqua-t-il, il n'avait pas délibérément enfreint les ordres de Schomburgk, qui étaient -on s'en souvient- d'en tirer un seul et de laisser les quatre autres. Il avait été victime d'une erreur tout à fait excusable (fit remarquer Schomburgk) de la part d'un

(1) En anglais : *tick-birds*.

jeune chasseur, non habitué aux façons de faire de ces animaux. Il avait tiré sur l'un des deux gros qui, mortellement atteint, avait coulé. Aussitôt après, l'autre gros sortit brusquement, et Hodgson, croyant qu'il s'agissait du même, tira de nouveau. C'est plus tard, en revenant voir s'il était remonté, qu'il trouva non pas un mais deux hippos morts, dérivant à la surface du bassin : il en fut très stupéfait et écoeuré.

Le lendemain matin, nous nous rendîmes à Panchéli pour voir les deux hippopotames, emmenant avec nous nos boys pour les sortir. Nous trouvâmes les deux cadavres flottant à la surface du bassin, entourés par d'innombrables crocodiles occupés à les mordre et à les déchiqueter. Malgré cela, nos indigènes, intrépides, plongèrent dans l'eau au milieu d'eux et, leur passant autour du corps de longs et gros rouleaux de corde indigène en fibre de cocotier, eurent tôt fait de les haler jusqu'à la terre ferme. Un hippo, dès qu'il est touché, coule immédiatement mais remonte au bout de deux heures seulement. Un crocodile mortellement atteint bondit très haut hors de l'eau, puis retombe et coule aussitôt. Mais il lui faut beaucoup plus de temps pour remonter que l'hippopotame : 36 heures ou même davantage (cela dépend du temps qu'il fait). Aucun de ceux qu'avait tués Schomburgk la veille n'était donc visible, mais sur l'îlot il y avait plus d'une vingtaine de ces abominables créatures gavées, bien repus, leurs mâchoires grand ouvertes et leurs cure-dents vivants, à savoir les petits oiseaux "tiqueurs", courant en tous sens et leur curant la gueule des reliefs de leur dégoûtant repas. A ce propos, Schomburgk me dit que l'idée reçue sur la solidité et la dureté de "l'armure protectrice d'écailles" du crocodile..., c'est de la blague. Cette prétendue "armure" n'en est pas une du tout, mais un simple tégument comparable à du cuir, et une balle moderne y pénétrera aussi facilement que dans autant de papier-buvard.

Tandis que nous étions près de l'île à discuter de l'opportunité d'un film, nos boys dépeçaient les hippopotames morts. Je n'avais jamais assisté à plus répugnant spectacle. Les extrémités avaient été rongées par les crocodiles pendant la nuit mais les carcasses massives et les énormes têtes étaient intactes; les indigènes découpaient la viande, les entrailles et tout, et se chamaillaient pour les bons morceaux, le visage, les mains et le corps tout couverts de sang. Je voulus m'éloigner de cette horrible scène et, sur ma demande, Schomburgk m'emmena faire un petit tour sur la rivière vers l'amont. C'est là, dans une courbe, sur une pointe de sable, en eau peu profonde, que nous tombâmes inopinément sur plusieurs grosses tortues. A notre approche, elles sortirent leurs têtes comme autant de serpents, puis replongèrent aussi vite. Schomburgk réussit quand même à tirer sur une, et je nous voyais déjà dîner de soupe à la tortue. Mais elle coula sans que nous puissions la retrouver. Cette nuit-là, nos



L'auteur et un hippopotame mort, un jeune mâle abattu dans l'Oti, tout au nord du Togo. Un autre gît dans l'eau, à l'arrière-plan. Ce furent les deux seuls hippopotames tués au cours de l'expédition, mais on en vit et photographia beaucoup d'autres.

boys s'empiffèrent de viande d'hippo, et le lendemain matin l'huile de croton fit prime⁽¹⁾.

Le 16 janvier, nous levâmes le camp pour redescendre vers le sud et vers Mango, première phase de notre voyage de retour jusqu'à Londres. Schomburgk, sur ma suggestion, saisit l'occasion pour faire un "film de voyage" -c'est le terme technique commercial- qui montre le rassemblement et le départ de la caravane, le démontage des tentes, les porteurs saisissant leurs charges, etc. Cela faisait un film très intéressant mais, pour le tourner, il nous fallut nous lever bien plus tôt que d'habitude et aussi retarder le départ jusqu'à ce qu'il fit jour, si bien que l'étape de cette journée fut exceptionnellement courte.

Nous retraversons maintenant les plaines de l'Oti. La saison s'avance et la chaleur augmente d'intensité avec chaque jour qui passe. L'atmosphère elle-même semble palpiter [*de chaleur*] et, dès 8 heures du matin, les rayons du soleil sont si forts qu'à rester en selle à s'y exposer, on endure comme une légère torture.

Nous campâmes cette nuit-là en brousse, loin de toute habitation humaine, sous un gros arbre. C'était près de là que j'avais vu le marabout à l'aller, mais ces jolies créatures avaient maintenant complètement disparu. Le soleil brûlant avait absorbé presque toute l'eau du "vley", le réduisant aux dimensions d'une grande flaque, et la petite dépression, si pleine d'oiseaux la semaine précédente, était maintenant silencieuse et déserte. En relativement peu de temps, la saison des pluies va s'installer. Peu après, toute la région où nous sommes actuellement sera sous l'eau et donc, bien sûr, complètement infranchissable pour l'homme ou l'animal. L'antilope, qui hante actuellement les parties plates se retirera sur les terrains surélevés loin des inondations ; et seuls les hippopotames, les crocodiles et, bien sûr, les oiseaux s'ébattront au beau milieu et aux abords de ce qui sera devenu en fait une vaste mer intérieure d'eau douce.

Le lendemain, nous nous remîmes en route, en suivant une nouvelle piste un peu plus proche de la rive. Nous dépassâmes sur notre trajet de nombreux gros amas de coquilles d'huîtres. Ces huîtres de rivière sont petites, mais très douces et agréables ; lorsque c'est la saison, elles sont consommées en énormes quantités par les indigènes, qui descendent jusqu'à cet endroit de

(1) *Codiaeum variegatum*, un arbuste de la famille des euphorbiacées, dont l'huile a des effets purgatifs extrêmement puissants.

l'Oti pour s'en régaler, puis rentrent chez eux quelques semaines plus tard, gras à lard. L'indigène ne s'embarrasse pas d'un couteau à huîtres pour ouvrir ce que les journalistes de la vieille école avaient coutume d'appeler ces "succulentes bivalves" : il se contente de les déposer auprès d'un grand feu et attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes. Certains de ces amas de vieilles coquilles, semblables à des tas d'ordures, couvrent une vaste surface et représentent probablement l'accumulation de plusieurs années, peut-être même de siècles. Les coquilles sont actuellement utilisées par les gens de Mango pour faire de la chaux, et Schomburgk prenait soin de noter les emplacements de ces amas pour qu'ils pussent venir en chercher par la suite.

Je fus désagréablement surprise de remarquer, peu après notre installation ce jour-là, plusieurs sauvages tchokossi rôder en brousse à distance, tous munis d'un arc et d'un carquois de flèches empoisonnées, visiblement pour nous observer et noter nos mouvements. Nous essayâmes d'entrer en contact avec eux pour sonder leurs intentions mais, dès que nous faisons un mouvement dans leur direction, ils se repliaient aussi vite pour réapparaître de nouveau lorsque nous nous retirions, et recommencer à nous espionner en silence. C'était plutôt déconcertant, mais Schomburgk n'y attacha guère d'importance. Sans aucun doute, fit-il remarquer, ils s'interrogeaient sur nos intentions, et sur ce que nous faisons si loin des sentiers battus, car, même dans les régions les plus reculées du Togo comme celle où nous nous trouvions alors, il y a des routes caravanières bien définies et les indigènes, perfides et rusés, sont toujours méfiants vis-à-vis des étrangers blancs qui quittent ces itinéraires bien établis pour s'aventurer en brousse de part ou d'autre.

Quoiqu'il en fût, lorsque la nuit tomba sur le camp endormi, je me sentis étrangement mal à l'aise, incapable de dormir, et l'histoire de ce Blanc qui avait manqué être tué dans sa tente par les flèches empoisonnées de ces perfides sauvages ne cessait de me revenir en mémoire. Au premier abord, un camp en pleine brousse africaine est étrangement silencieux mais, au bout d'une heure ou à peu près, commence invariablement une succession régulière de bruits qui se répètent jusqu'aux approches de l'aube. Je les entendis tous et, bien forcée, les écoutai tout au long de cette "nuit blanche"⁽¹⁾. D'abord le hennissement d'un cheval et le hurlement d'une hyène, puis les singes commencèrent à jacasser dans les arbres, tandis qu'une antilope mâle bramait pour retrouver sa compagne. Un peu plus tard, une vieille chouette toute proche se mit à lancer son cri : tou woouout !, et des grues couronnées lui répondirent de leur très rauque : honk ! honk !, comme un klaxon de voiture asthmatique.

(1) En français dans le texte.

Ma tente était plantée sous des arbres nains, d'où provenait un craquement continu de branches sèches. Ecoute ça ! Sûrement des doigts humains qui tâtonnent furtivement à l'extérieur de mon frêle abri ! Je rampe jusqu'au volet d'entrée et jette au dehors un coup d'oeil craintif et, l'instant d'après, j'en ris doucement. Ce n'est qu'un margouillat tombé de son arbre qui trotte maintenant à petits pas sur la toile tendue. Le clair de lune inonde le décor ; tout le paysage sur des miles alentour est comme une plaine plate, ininterrompue, couverte de neige ou de givre argenté, sauf qu'ici et là un énorme baobab difforme dresse sa silhouette tordue, jetant d'étranges ombres noires au travers de cette éclatante blancheur.

Je m'étends, ferme les yeux, résolue à dormir, mais c'est pour sursauter de nouveau, réveillée cette fois par la toux, faible et gargouillante, d'un léopard. Je retourne une fois encore jusqu'au volet et j'appelle doucement les chevaux qui commencent à hennir d'inquiétude. Pendant que je reste là, debout, des papillons de nuit, aussi gros que des chauves-souris, font des ronds en bruissant des ailes ou me foncent aveuglément en plein visage, que je détourne ; de la rivière en contrebas monte le choeur interminable et monotone des gosiers de milliers de crapauds-buffles, croah ! croah !, un million de fois répétés. Enfin, je me sens dériver vers le pays de l'assoupissement. Mes paupières lasses se ferment paisiblement sur mes yeux endoloris. Mon cerveau fatigué cesse de se préoccuper systématiquement des choses du passé et du présent. Ai-je dormi ? Ou suis-je restée tout le temps éveillée, imaginant seulement un sommeil qui n'est point venu ? Je ne sais, mais je suis certaine en tout cas d'être maintenant parfaitement éveillée, et que le camp est en effervescence. L'un des chevaux s'est détaché et comme c'est un étalon -ils le sont tous, en fait- il se jette sur son voisin. Les deux luttent furieusement, les autres se mettent à ruer et à pousser des hennissements aigus. Les boys accourent et, dans leur précipitation, se prennent les pieds dans les cordes des tentes, tout en jurant avec volubilité en une bonne demi-douzaine de dialectes différents. Au-dessus de tout ce vacarme, je peux distinguer la voix de Schomburgk demandant aux palefreniers quel est celui d'entre eux dont le cheval a cassé ses entraves, promettant au coupable la punition que lui vaudra sa négligence. Ce matin-là, à l'aube, le fautif vient jusqu'à ma tente me supplier d'intercéder en sa faveur auprès du "patron". J'ai promis de faire de mon mieux. Mais Schomburgk est intraitable : "Il faut faire un exemple, dit-il ; c'est de la négligence pure et simple. Aucun cheval ne peut se détacher comme ça s'il est entravé comme il faut. Une nuit, c'est tout le lot qui va paniquer, ou pire encore, l'un d'eux sera mortellement blessé !". J'ai tout à coup une heureuse idée : "C'était un léopard !". Pour mon explication, le mensonge est aisé car le passage du léopard s'est produit plusieurs heures avant que le cheval ne se détache. "J'ai personnellement entendu la bête". "Ah bon ! Ça change

tout", dit-il. "Un cheval peut fort bien se détacher s'il est effrayé par un léopard en maraude. Je laisserai le gars. Il en sera quitte pour une remontrance".

Ainsi cette petite affaire se termine à la satisfaction de tous ceux qu'elle concernait, et je me félicite du fait que, si j'ai menti, je l'ai fait en tout cas dans un but non égoïste et non sans cause. C'est seulement par la suite que j'ai appris que Schomburgk savait dès le début que j'avais raconté des blagues, car il savait parfaitement qu'un léopard ne s'approche pas n'importe comment d'un cheval ; mais il était bien content d'avoir une excuse pour remettre la punition sans faire d'entorse à la discipline.

Je me mets en route ce jour-là avec un mal aux yeux et une migraine dûs au manque de sommeil et le coeur inquiet aussi, car hantée par le curieux sentiment d'un malheur imminent. En vain j'essaie de m'en défaire et lorsque, peu après, nous voyons s'approcher un coursier indigène porteur d'une lettre au bout de son classique bâton fendu, je suis aussi certaine qu'on peut l'être qu'il est porteur de mauvaises nouvelles. Et c'est bien ça ! Une fois extraite de sa toile cirée et ouverte, l'enveloppe se révèle contenir un télégramme de Kamina, qui nous apprend que le logement du baron Codelli a été complètement incendié, et que tous les bagages lourds que nous y avions entreposés sont partis en fumée. Quelle terrible nouvelle vraiment ! Je pleurai presque toute la journée et encore une bonne partie de la nuit suivante. Pratiquement toutes mes affaires -dont des bijoux d'une valeur d'à peu près 2 000 livres-, mes livres mes papiers, les petits cadeaux et souvenirs que j'avais achetés à Madère et ailleurs avec mon argent durement gagné pour tous les êtres chers de chez moi, mes plus belles robes et les plus belles pièces de ma lingerie, sans compter d'autres objets chers de toutes sortes ! Tout cela ! Tout ! Réduit en poussière et en cendres... C'était vraiment trop affreux ! Les pertes subies par Schomburgk étaient encore plus graves que les miennes, mais il le prit avec plus de philosophie. Ses manuscrits étaient perdus, son courrier personnel, ses brevets militaires, ses médailles et ses décorations, des photos, etc., représentant quinze ans de cinéma dans toutes les régions sauvages d'Afrique, ses journaux de bord, ses vêtements et son uniforme, et une quantité d'autres objets de valeur dont beaucoup ne pourront jamais être remplacés. Nous avions envisagé de camper ce soir-là à l'endroit appelé Magou, mais nous étions si désespérés par notre malchance et la situation en général que, pour nous défendre, et éviter de ressasser tout cela, nous poussâmes jusqu'à Nadjo. C'est là que nous campâmes, passant le plus clair de notre temps à nous lamenter, et le lendemain, encore tout retournés, nous fîmes notre entrée dans Mango.

CHAPITRE XIV

TRAVERSÉE DU PAYS KONKOMBA

Je trouvai le changement de température à Mango vraiment très net depuis que nous en étions partis, seulement quelques jours plus tôt. L'harmattan était sur sa fin et les nuits, tout comme les journées, avaient commencé à se faire très étouffantes, à tel point que je n'avais plus aucune difficulté à croire les histoires qu'on m'avait racontées sur l'intensité de la chaleur tropicale en saison des pluies⁽¹⁾. Cet harmattan, à propos, constitue une sorte d'énigme météorologique. Dans les ouvrages de référence, on le décrit généralement comme un vent chaud et sec qui souffle des déserts intérieurs de l'Afrique, chargé de poussière rougeâtre. C'est peut-être vrai quand il commence, mais décrire l'harmattan qu'on rencontre au Togo comme un "vent", c'est véhiculer une notion totalement fautive. Il ressemble beaucoup plus à un brouillard sec, plus jaunâtre que rouge, qui rend les effets de lumière extrêmement défavorables à la photographie et surtout au cinéma. Son arrivée pourtant est saluée par les coloniaux sur place car il atténue la chaleur des rayons du soleil d'une façon extrêmement efficace, pour ne pas dire extraordinaire. Dès qu'il se lève⁽²⁾, la température s'élève d'un bond et la chaleur, qui est au moins supportable tant qu'il dure, devient presque intolérable.

Mon second séjour à Mango ne fut pas particulièrement mémorable. Ces messieurs sortaient chaque jour pour aller prendre des clichés ethnologiques, le matin évidemment, avant le pire de la chaleur. Je passais mon temps à faire des promenades à cheval avec le capitaine von Hirschfeld qui surveillait l'avancement de la construction du nouveau poste et passait en revue ses soldats. Juste au moment où nous y étions, les soldats étaient très nombreux à Mango, car on avait convoqué tous les réservistes pour entraînement⁽³⁾. C'est

(1) Ou plutôt avant la saison des pluies (qui ne commence dans la région qu'en mai).

(2) En tant que brouillard et non en tant que "vent".

(3) La garnison de Mango était en temps normal la seconde du Togo en importance, après Lomé, avec un effectif de 100 hommes, que la présence des réservistes et des jeunes recrues pouvait avoir doublé. La place n'en sera pas moins volontairement évacuée par les Allemands sept mois plus tard entre le 9 et le 11 août 1914, et prise le 15 par les Français, sans combats.

extraordinaire de voir les progrès accomplis par ces réservistes, sans parler des nouvelles recrues, au cours de leur entraînement. Celui-ci ne dure que dix jours mais, pendant cette courte période, on accumule une énorme quantité, presque illimitée, de dur travail. Aucun soldat blanc ne pourrait, ni ne voudrait, le supporter. Mais le Noir semble y prendre vraiment beaucoup de plaisir.

Nous saisismes cette occasion de la convocation des réservistes pour filmer la vie des soldats indigènes, non seulement à l'entraînement et au travail, mais aussi aux moments de détente ou de repos au sein -mieux vaudrait dire aux seins- de leurs familles. A ce sujet, la vie de famille joue un grand rôle dans l'existence des troupes noires de l'intérieur du Togo. Pas de "mariages hors contrôle" pour le trouffion togolais. Tous, pratiquement, sont mariés, et avec "permission officielle", et même mariés plutôt deux fois qu'une... Un "tommy"⁽¹⁾ anglais, quand il a économisé un peu d'argent et éprouve le besoin de s'amuser, prend une permission et s'offre une bière. Le Togolais repasse par chez lui et s'achète une femme. Il lui faut d'abord demander la permission, bien sûr, mais celle-ci lui est pratiquement toujours accordée, pourvu qu'il ait suffisamment de répondant. Le prix d'une épouse à Mango est d'environ 16 shillings. En d'autres endroits c'est plus cher, moins cher en d'autres encore (mais c'est plus rare). Tout dépend du nombre de filles à marier disponibles, en d'autres termes : de la loi de l'offre et de la demande. Mais, même à Mango, le prix varie. Une jeune et jolie fille de 13 ou 14 ans peut très bien valoir un souverain⁽²⁾. D'un autre côté, une femme robuste et expérimentée, bonne cuisinière et ménagère, a aussi une bonne valeur marchande. Pratiquement, chaque soldat togolais s'achète autant d'épouses qu'il le peut. L'administration allemande -à mon avis très sagement- ne cherche pas à se mêler des coutumes indigènes locales, dont la polygamie est l'une des plus anciennes et des plus enracinées. Les femmes ne trouvent absolument rien à y redire. En fait, elles apprécient plutôt, car abondance de main-d'oeuvre signifie allègement du travail, et plus un homme a de femmes pour servir ses désirs, moins dures sont les tâches qui incombent à chacune.

Par ailleurs, lorsque les conflits intertribaux étaient monnaie courante au Togo, les femmes surpassaient de beaucoup les hommes par le nombre car, même si, dans aucune de ces petites guerres perpétuelles, le bilan des morts n'était de part et d'autre considérable, la somme totale des pertes avait vite fait de s'élever et, chez les adultes, les mâles étaient donc toujours en minorité par rapport aux femmes. En conséquence, si la monogamie avait été de règle, bien

(1) Nom populaire donné autrefois au soldat anglais de base.

(2) On l'a dit, pièce d'or de 20 shillings (qui font une livre).

des filles togolaises auraient été -autrefois- condamnées au célibat ; et, chez les sauvages, il est impensable qu'une femme soit célibataire.

Mais je crois que je sors de mon sujet. Je vais bientôt me retrouver en train d'écrire un "*Rameau d'Or*" togolais⁽¹⁾. Revenons à nos moutons, en d'autres termes nos films. La plupart de ceux que nous avons tournés à Mango -je l'ai déjà dit- étaient ethnologiques, et nombre d'entre eux éveillèrent le plus vif intérêt lorsqu'ils furent présentés par la suite à Londres au cours de plusieurs séances spéciales de différentes sociétés savantes, telles que, par exemple, l'Institut Royal d'Anthropologie et la Société Royale de Géographie. Mais nous mêmes aussi à profit notre second séjour à Mango pour en tourner quelques-uns du genre, disons, semi-fiction.

L'un de ceux-ci était d'un intérêt tout particulier pour tous les gens d'ici, car il s'agissait d'un essai de reconstitution par le cinéma de ce qui va bientôt passer dans l'histoire du Togo. L'épisode choisi, c'était l'attaque de l'ancien poste de Mango par les Tchokossi, mentionné dans un précédent chapitre. Parmi les centaines de figurants, soldats ou indigènes, qui prirent part au tournage, nombreux étaient ceux qui avaient réellement participé aux combats eux-mêmes. Nous suivîmes d'aussi près que possible le fil réel des événements dans notre fidèle reconstitution, les autorités ayant à cet effet aimablement mis à notre disposition pratiquement toute la garnison de Mango. Dans le film tel qu'il fut réalisé et porté à l'écran, on voit la sortie de deux patrouilles dont une, qui se dirige vers le Fort Tamberma, est attaquée, submergée et taillée en pièces. Seul un homme, gravement blessé, en réchappe. L'autre patrouille, qui s'aventure plus loin, pousse une pointe jusqu'à une grosse localité indigène où elle trouve les sauvages en pleines danses de guerre, hurlant à la mort des Européens et faisant tout pour se mettre dans un état de frénésie. La patrouille retourne au fort pour rendre compte, ramassant en chemin le survivant blessé de l'autre groupe, qui l'informe du sort de ses camarades. L'officier commandant le fort envoie un message au commandant en chef au quartier-général pour demander de l'aide mais, avant que les renforts n'arrivent, les indigènes assaillent le fort et passent à l'attaque. La garnison est soumise à forte pression et le commandant, qui n'est pas sûr que son message soit bien parvenu jusqu'au QG, demande un volontaire pour en porter un second. Un soldat indigène sort des rangs et quitte le fort assiégé déguisé en Haoussa. En se dissimulant soigneusement, il franchit les lignes des assaillants sans se faire remarquer, remet la missive au commandant en chef, qu'il

(1) "*The Golden Bough*", oeuvre de l'ethnologue écossais Frazer (1854 - 1941), parue en plusieurs volumes entre 1890 et 1915, aujourd'hui dépassée, mais alors très célèbre.

rencontre en chemin et tout finit bien, la scène finale montrant l'assaut, suivi de l'arrivée des renforts et de la dispersion des assaillants.

Assez curieusement, nous eûmes toutes les peines du monde à trouver des figurants indigènes pour ce film. Se souvenant du vrai combat, ils éprouvaient pour les soldats une crainte salutaire née d'une réelle expérience et manifestaient une extrême réticence à les approcher.

Le 27 janvier, on célébra à Mango l'anniversaire de l'Empereur⁽¹⁾. Des sports et des jeux furent organisés pour les indigènes, qui y prirent le plus vif intérêt. Une course à l'eau pour les femmes déclencha une grande excitation : il leur fallait parcourir une certaine distance en portant des calebasses pleines d'eau, les prix étant attribués à celles qui réussissaient à en renverser le moins possible. On s'amusa aussi beaucoup du concours de casse-pot, les yeux bandés. Dans l'après-midi, le capitaine distribua les récompenses aux gagnants, et je donnai moi aussi quelques morceaux de soie ou du tissu et des perles comme prix supplémentaires.

Un matin, un Haoussa du fin fond du vrai Soudan, extrêmement élégant d'allure, vint au poste nous vendre une autruche sauvage. Schomburgk dit que c'était une très belle bête, vraiment la plus grosse qu'il eût jamais vue, et il s'empressa de l'acheter. Comme l'oiseau avait été attaché serré depuis longtemps, et que ses pattes en étaient toutes meurtries, il le libéra. Et celui-ci, pour manifester sa reconnaissance, prit aussitôt le large à toute vitesse. Résultat : il nous fallut organiser pour le recapturer une battue qui ne fut d'ailleurs nullement désagréable et, du coup, nous pûmes filmer une chasse à l'autruche en brousse. Tout le monde, ou presque, y trouva beaucoup de plaisir, y compris - j'en suis tout à fait convaincue - l'autruche elle-même. A une seule exception près : notre caméraman, qui courut tant qu'il en perdit le souffle et qui se retrouva pour finir aussi liquéfié qu'une serpillère mouillée. Avant ce petit incident, il s'était montré très empressé à filmer le gibier mais il devint évident, après cela, qu'il évitait soigneusement toute allusion à ce genre de prise de vues. Quoiqu'il en fût, son film ce jour-là était admirable, et nous en fûmes naturellement très contents.

(1) Le 27 janvier était systématiquement fêté dans tous les postes du Togo. Les festivités organisées à Lomé revêtaient plus d'ampleur encore qu'ailleurs, surtout quand on pouvait procéder à l'inauguration d'un équipement important (wharf, voie ferrée, etc.).

Nous devions quitter Mango le 1er février et nous passâmes les derniers jours à emballer, triant nos provisions pour le voyage de redescente et nous débarrassant de celles dont nous n'avions plus besoin : un lot de conserves que nous donnâmes et l'un des chevaux, malade, dont Schomburgk fit cadeau au sous-officier blanc en poste. Nos cent charges du début étaient maintenant réduites à une quarantaine.

Tout à coup, Schomburgk annonça une découverte des plus terribles et des plus alarmantes : il avait épuisé ses cigarettes ! On ouvrit un carton qui était censé en contenir une réserve, mais ce fut pour le trouver rempli de paquets de thé, de sucre et autres épices. Il courut au téléphone pour passer un message urgent à Sokodé et s'en faire apporter une nouvelle provision par coursier spécial. En attendant, il grognait et marmonnait comme un ours, d'humeur massacrate. Et la situation ne s'améliore guère lorsque les cigarettes finirent par arriver : les gens de Sokodé, n'ayant plus de ces excellentes égyptiennes qu'il avait l'habitude de fumer et qui se vendent là-bas 6 pence les douze, lui avaient envoyé une qualité très inférieure, de la marque qu'on appelle sur place des "Hache d'armes" et qui coûtent environ 7 pence... les cinquante ! Schomburgk expliqua, entre deux interminables chapelets de jurons, que si on les avait baptisés "Hache d'armes", c'est parce qu'il suffisait de deux pour vous assommer et vous tuer. C'est sur le même principe que le cow-boy de l'Ouest américain baptise l'affreux alcool vendu dans les marchés à bétail de la frontière "whisky 40 perches" : buvez-en un verre, vous marchez encore 40 perches⁽¹⁾, et vous tombez raide mort ! Certes, pour ce qui est du whisky, je ne peux rien dire ; mais les cigarettes, elles, méritent parfaitement leur vilain nom. C'est bien simple : le gros tabac de marin n'était rien en comparaison. Quand Schomburgk commençait à en fumer une, tout le monde prenait la fuite. On m'a dit qu'on les exportait d'Angleterre au Togo pour la consommation indigène. Tout ce que je peux dire, c'est que je plains les indigènes !

Et ce fut enfin le jour du départ. Je trouve à peine mes mots pour exprimer le regret que j'éprouvai de quitter Mango et notre chère petite maison. Le capitaine von Hirschfeld, qui nous avait réservé une si magnifique hospitalité tout au long de notre séjour, nous accompagna à cheval sur une distance de 3 miles. Nous ne reprenons pas la même route qu'à l'aller, nous étant fixé un itinéraire un peu plus à l'ouest pour traverser de nouveaux coins.

(1) Soit environ 200 mètres (1 perche égale à peu près 5 mètres).

Notre premier camp avait été prévu en un endroit appelé Ounyogo⁽¹⁾, et comme c'était relativement proche, Schomburgk et moi ne quittâmes pas Mango avant 3 heures de l'après-midi, après avoir envoyé en avant nos porteurs planter les tentes et tout préparer. Nous prîmes notre boy à cheval avec nous pour transporter les bidons d'eau, mais il ne tint pas la même allure que nous et réussit -je ne sais pas comment- à tomber de son cheval. Evidemment, l'animal, privé de cavalier, fit rapidement demi-tour et fila retrouver sa douillette écurie de Mango, suivi par le boy lancé en toute hâte à ses trousses. Résultat : nous n'eûmes pas d'eau à boire de tout le trajet, très chaud, sans ombre aucune et dans des nuages de poussière. Je souffrais énormément de la soif. Et de même Schomburgk qui put toutefois se consoler en fumant ses "Hache d'armes" et en jurant de temps à autre, dérivatifs qui m'étaient tous deux interdits. Nous fûmes bien contents, lui et moi, d'apercevoir enfin nos tentes vertes sous les arbres aux abords d'Ounyogo.

Hodgson, parti à vélo avant nous, s'y trouvait déjà, fort excité, et c'est à peine s'il nous accorda le temps de boire un peu d'eau et une tasse de thé avant de se lancer dans le récit de ce qu'il appelait, non sans quelque grandiloquence, son "aventure". A ce qu'il paraît, il était en train de pédaler en silence lorsqu'une compagnie de perdrix⁽²⁾ s'envola presque de sous sa roue avant ; celles-ci, dans leur effroi et leur affolement, se carambolèrent les unes les autres avec une violence telle que six d'entre elles tombèrent sur le sol. Descendant de vélo, il en ramassa cinq bel et bien mortes ; la sixième n'était qu'estourbie et, reprenant ses esprits, s'enfuit vers la brousse en voletant. Cet incident était certes extraordinaire, presque incroyable, c'est vrai, car les perdrix -c'est bien connu- sont des volatiles difficiles à atteindre. Or, elles étaient bel et bien là toutes les cinq pour témoigner dans leur mutisme de la véracité de l'histoire. Aucune ne portait de trace de balle ou d'autre blessure qui expliquât leur mort, et d'ailleurs Hodgson n'était pas armé. Nous les fîmes cuire pour le dîner ; elles étaient succulentes. Puis nous restâmes assis dehors, au clair de lune, à parler et à rire, tout heureux à la pensée de notre retour, sauf Schomburgk, qui déclara que notre randonnée était bien trop courte. "Un jour, fit-il remarquer, nous reviendrons encore ici filmer, et nous rentrerons par l'autre route". "L'autre route ?", demandai-je, intriguée. "Oui, répondit-il d'un air désinvolte, en passant par Tombouctou, puis en traversant le Sahara dans le sens sud-nord. Ce sera formidable, et nous prendrons des films uniques".

(1) Ounyogo (ou Ounyoga) et toutes les localités suivantes mentionnées sur l'itinéraire de retour -Djéréponi, Nambiri, Tchopowa et Kougnao- se trouvent aujourd'hui en territoire ghanéen, à l'ouest de l'Oti.

(2) Des perdrix ou des cailles ? Les deux espèces ont déjà été mentionnées, mais certainement pas des "grouses" d'Ecosse (coqs de bruyère) comme l'affirme le texte original.

"Ouais...!", répliquai-je faiblement. Personne ne dit plus rien, mais ça me donna beaucoup à penser.

Cette nuit-là un "palabre de femmes" débuta juste devant ma tente. Je fus réveillée au beau milieu de la nuit par les pleurs d'une femme en détresse criant, hurlant et sanglotant. Sautant à bas de mon lit et m'entortillant dans une couverture, je me précipitai au dehors, imaginant à tout le moins qu'on était en train de commettre un crime. Le vacarme provenait de la femme d'un de nos soldats, qui déclara, quand on l'interrogea, que son mari avait essayé de la tuer. Schomburgk, que le bruit avait également réveillé, apparut à son tour et fit aussitôt amener le mari, puis il procéda à son interrogatoire, suivi de celui de sa femme. Et c'est ainsi qu'on découvrit les véritables données de l'affaire : la femme, qui avait échangé des mots avec son mari -aucun coup n'avait été donné- lui avait fait part de son intention de retourner immédiatement à Mango. Son mari -tout à fait à bon droit- l'avait empêchée d'agir selon sa volonté. Sur quoi, se jetant hors de la case, elle était venue jusqu'à notre camp, où elle s'était mise à hurler et à crier, espérant ainsi faire punir son mari. Si Schomburgk avait été un voyageur sans expérience, non rompu aux petites roueries des femmes indigènes, elle y eût peut-être réussi. Mais il était trop vieux renard pour s'y faire prendre. Au lieu de punir le mari, qui visiblement n'avait rien à se reprocher dans l'affaire, il lui dit de ramener sa femme jusqu'à sa case et que, si elle ne se conduisait pas correctement, il avait sa permission (à lui, Schomburgk), pleine et entière, de lui flanquer une râclée. Je n'ai jamais vu une femme aussi complètement abasourdie que celle-là lorsqu'elle entendit la décision intervenue. Elle cessa son tapage, son air de défi obstiné fit place à une vilaine peur et, sans un seul mot, elle suivit son seigneur et maître jusqu'à leur domicile commun où -le reste de cette nuit-là en tout cas- le calme régna de nouveau.

Le lendemain matin à 3 heures, nous étions une fois de plus en route pour couvrir l'étape suivante jusqu'à Djéréponi. Le campement qui s'y trouve est l'un de ces vieux postes carrés qu'on trouve au Soudan, vraiment imposant et d'une parfaite propreté. Deux cases carrées en guise de chambres à coucher bordent sur un côté un espace dégagé, les trois autres étant formés par les cases destinées au logement des domestiques indigènes qui accompagnent les voyageurs européens. Au centre se trouve une case-réfectoire pour la saison des pluies. Evidemment, pendant la saison sèche, au Togo et ailleurs en Afrique, on mange systématiquement à l'extérieur, en général sous une véranda lorsqu'il y en a une, sinon sous l'auvent d'une tente ou sous un arbre. Il y avait là une très belle et vaste véranda, et le toit, qui descendait très bas, donnait beaucoup d'ombre et de protection ; c'était très agréable. Tous les bâtiments, et même les sols de terre battue, venaient d'être badigeonnés à la chaux indigène, ce qui

donnait à l'endroit un bel aspect de fraîcheur et de propreté mais, lorsque le soleil tapait en plein dessus, j'en trouvais la réverbération assez éprouvante pour les yeux.

Alors que nous nous y reposions, un soldat apporta cinq caméléons, qu'il nous vendit pour un penny et demi chacun. C'était très intéressant de les regarder changer de couleurs, passant du gris au vert et de nouveau au gris. Ils ont de grands yeux qui vous regardent fixement et qu'ils roulent en tous sens de la façon la plus comique qui soit. Leur fine langue, quand ils l'allongent au maximum, est presque aussi longue que leur corps.

L'étape suivante nous amena à Nambiri, où se trouve également un très beau campement. La route était bonne et nous fîmes presque tout le trajet au petit trot ou au galop. Avec pour résultat que nous arrivâmes à destination bien avant les porteurs, incapables de progresser très vite une fois le soleil levé. Comme il n'y avait rien à manger, je me roulai dans ma couverture de cheval et, prenant ma selle comme oreiller, tombai vite endormie. Lorsque je m'éveillai, environ deux heures plus tard, il n'y avait toujours pas de nouvelles des porteurs et nous avions très faim tous les trois. Schomburgk envoya le cuisinier, qui était venu en même temps que nous à vélo, à la recherche de quelques oeufs, et quand celui-ci revint avec son mouchoir rempli, il se fit cuire six oeufs durs qu'il mangea sans pain ni sel. Hodgson et moi préférâmes attendre, réservant notre appétit pour ce qui, nous le savions, allait arriver. C'est trois heures après notre arrivée au camp que les premiers porteurs, échappés, firent leur entrée, couverts de sueur, l'air épuisé. Par chance, cette avant-garde transportait les caisses de vivres, sur lesquelles nous bondîmes incontinent. Nous n'attendîmes même pas la douche ou nos chaises et nos tables qui, semblait-il, étaient encore à venir, mais, nous accroupissant sur le sol de terre, prîmes plus de plaisir à nos conserves en boîtes qu'à un repas au Savoy⁽¹⁾. Nous commençâmes par dévorer trois boîtes de sardines, puis tout un pâté de foie gras⁽²⁾, suivi d'un assortiment varié de fromages, de biscuits et de fruits confits. Schomburgk considéra, plutôt désapprouvateur, ces friandises déraisonnables, habitué qu'il avait été à des menus plus frugaux lors de ses précédents voyages. Mais j'estimai qu'étant maintenant sur le chemin du retour, nous pouvions nous permettre d'épuiser nos réserves de bonnes choses.

Et puisque nous parlons de bonnes choses, c'est là que nos domestiques firent le repas de leur vie. Voici comment : à diverses étapes de

(1) Grand hôtel de Londres.

(2) En français dans le texte.

notre voyage, j'avais acheté des poules sur la foi des vendeurs qui m'avaient garanti leurs capacités incomparables de pondeuses. Nous les transportions dans une grande cage indigène et les lâchions à la fin de chaque étape pour qu'elles pussent donner libre cours à leurs penchants supposés de pondeuses. J'écris "supposés" de propos délibéré car, à l'exception d'un petit volatile qui s'acquitta régulièrement de sa tâche en pondant un oeuf dans presque tous les lieux où nous nous arrêtaâmes, c'est à peine si les autres, à elles toutes, produisirent un seul oeuf, jusqu'à notre arrivée à Nambiri, où elles n'en pondirent pas moins de cinq. C'eût été parfait... si elles n'avaient pas choisi de les pondre... dans mon lit. Qui plus est, je ne découvris l'emplacement des oeufs qu'au moment où, étant allée me coucher la nuit venue, j'en fis une omelette improvisée. Heureusement, comme ils venaient d'être pondus, ils ne dégagèrent aucune odeur, mais le gâchis était épouvantable. Je n'aurais jamais cru que cinq petits oeufs -ceux des poules d'Afrique sont extrêmement petits- eussent pu mettre mon lit dans un tel état, sans parler des vêtements de nuit. Le lendemain matin, je donnai toutes les poules aux boys, qui les mangèrent le soir même au souper. Je racontai aussi mon infortune à Schomburgk, m'attendant à ce qu'il partage ma peine. Au lieu de cela, il piqua presque une crise de fou-rire. Quand il se fut un peu calmé, il se mit à me raconter l'histoire d'une chienne fox-terrier qu'il avait eue autrefois et qui avait déposé ses six petits chiots "frais pondus" dans son lit. "Et quand je commençai à me glisser dans les draps...", mais je me bouchai les oreilles et pris la fuite, refusant d'en entendre davantage. Les hommes ne sont vraiment pas compatissants !

Nous voici maintenant au coeur du pays konkomba et Schomburgk décida d'y faire une pause de deux ou trois jours pour filmer ces sauvages très intéressants. Tout autour de nous, le pays est très densément peuplé, de petits villages pointent au travers des arbres où que l'on tourne son regard et nous pensions n'avoir aucune difficulté à décider les indigènes à se présenter en nombre suffisant. Mais tout commença par une fausse mesure. Schomburgk avait fait dire à la ronde de venir au camp l'après-midi pour une danse et ils s'y présentèrent effectivement, mais sans leurs parures. Ce n'était évidemment pas du tout ce que nous désirions, et Schomburgk leur demanda pourquoi ils avaient laissé leurs coiffures et leurs ornements. Ils répondirent que c'est parce qu'ils avaient peur que les Blancs les leur prennent ; mais, ayant reçu de lui-même l'assurance que rien ne leur serait pris de force mais seulement contre honnête rétribution, et encore à condition qu'ils fussent parfaitement d'accord pour s'en défaire, ils acceptèrent de venir le lendemain dans leurs plus beaux atours.



Guerrier konkomba en tenue de parade. Ce casque est une calebasse ornée de cauris et surmontée d'une jolie paire de cornes d'antilope. Des guerriers moins chanceux ou des chasseurs moins malins se contentant des cornes plus petites de l'antilope "poukou". Noter le joli carquois décoré et les flèches empoisonnées.

CHAPITRE XV

DE NAMBIRI A TCHOPOWA

Le chef de Nambiri se révéla un adorable petit vieillard, un *gentleman* de la nature. Il portait une longue barbe grise et, à part ça, pas grand'chose, mais ses manières étaient courtoises et douces ; il se comportait avec une certaine dignité sauvage mêlée de déférence, dénuée de toute obséquiosité ou de servilité. Depuis que j'avais pris congé du vieil "Ouro" de Bafilo, je n'avais jamais rencontré un potentat africain qui m'eût fait une impression aussi favorable. A la différence de nombreux chefs de village, il n'était pas trop indiscret. Il attendit que nous eussions pris une douche et fait un somme pour venir avec ses "cadeaux", plus qu'abondants, et comportant, en plus des sempiternels poulets, des oeufs, etc., un jeune veau.

Schomburgk refusa tout d'abord d'accepter celui-ci, sachant que le contre-cadeau attendu serait de forte valeur, mais le vieil homme était si suppliant -disant que la première femme blanche à honorer sa ville d'une visite devait être traitée comme il convenait- qu'il finit par y consentir. Nous lui fîmes cadeau en retour d'une pièce de soie et de plusieurs baguettes de laiton et de cuivre, dont il parut fort ravi. Tout le reste de la journée, il ne fit qu'aller et venir, cherchant par tous les moyens en son pouvoir à nous rendre la vie agréable.

Le soir, les soldats tuèrent le veau et je distribuai la viande à nos boys, gardant pour nous les meilleurs morceaux, que je fis griller tout de suite, cette précaution n'étant que trop nécessaire sous ce climat, car la viande, sinon, se gâterait en un temps étonnamment court. Les boys sont tout ravis quand cela se produit, car l'indigène ne marque aucune hésitation à manger de la viande avariée. Quand ils viennent m'en avertir, ils font toujours comme s'ils étaient vraiment désolés : "Madame ! Hmm ! La viande-là, ça sent trop mauvais !". Mais il est facile de voir dans l'irrépressible scintillement de leurs yeux qu'au fond d'eux-mêmes ils en sont ravis. Aussi furent-ils plutôt dépités quand j'ordonnai de faire rôtir immédiatement toute notre part de viande. Ils estimaient qu'un bon repas leur avait été, de leur point de vue, pour ainsi dire volé.

Les villages konkomba tout autour d'ici sont les plus coquets et les plus propres que j'aie jamais vus au Togo. Ils sont très petits, pour la plupart composés de cinq à dix cases, et chaque petite communauté semble plus ou moins indépendante. Le système social dans lequel ils vivent ne peut être mieux décrit, à vrai dire, que comme à la fois communautaire et patriarcal. Il est tout à fait étonnant que ces parfaits sauvages, si belliqueux de nature et d'instinct, si beaux et si vigoureux d'aspect, se soient trouvés, depuis l'époque aussi lointaine à laquelle leur histoire et leurs traditions remontent, soumis à la domination de la tribu des Dagomba⁽¹⁾, leurs voisins. La seule explication en est que les Dagomba ont des fusils. Qui plus est, il y a fort longtemps qu'ils en possèdent et qu'ils en ont appris le maniement, alors que les Konkomba en sont encore au stade arc-et-flèches de l'évolution militaire.



Guerrier konkomba. Il ne porte ni casque, ni casquette, comme on pourrait le croire, mais ses propres cheveux, dans lesquels on a inséré de nombreux petits anneaux de cuivre et de laiton.

(1) Organisés depuis des siècles en un royaume (capitale : Yendi), qui se trouve aujourd'hui tout entier au Ghana.

Les femmes konkomba ne sont pas vilaines du tout, mais courtes et ramassées, et la coutume qui consiste à se couper les cheveux très courts nuit considérablement à leur belle apparence. Leurs cheveux, une fois coupés, sont utilisés, à ce qu'on m'a dit, par les jeunes guerriers pour se confectionner des coiffures très minutieuses. Je me demande ce que dirait une jeune fille européenne si elle devait sacrifier ses tresses au profit de ses frères, de son fiancé ou de son mari. Je crois plutôt qu'elle refuserait avec indignation, mais ces beautés au teint sombre prennent cela comme allant tout à fait de soi. C'est la coutume du pays et, ici comme ailleurs, il semble que la conviction soit plus ou moins fermement établie que ce qui existe est juste.

Pour ce qui est de leur comportement, les femmes konkomba soutiennent très favorablement la comparaison avec n'importe quelles autres Togolaises. Non seulement elles ont des manières modestes et douces, mais elles sont réputées pour leur chasteté - vertu rare chez les indigènes d'Afrique - et mes investigations m'ont amenée à croire que ce n'était pas immérité. Elles portent toutes (si l'on excepte les très jeunes filles non mariées) un pagne sur les reins, en général de tissu blanc, qu'elles mettent un point d'honneur à tenir extrêmement propre. Tout cela, joint à leur coutume de porter des chevillères de jolies petites perles blanches et d'autres ceintures, plus larges, de perles autour des poignets, du cou et de la taille, leur confère un aspect tout à fait original et plaisant.

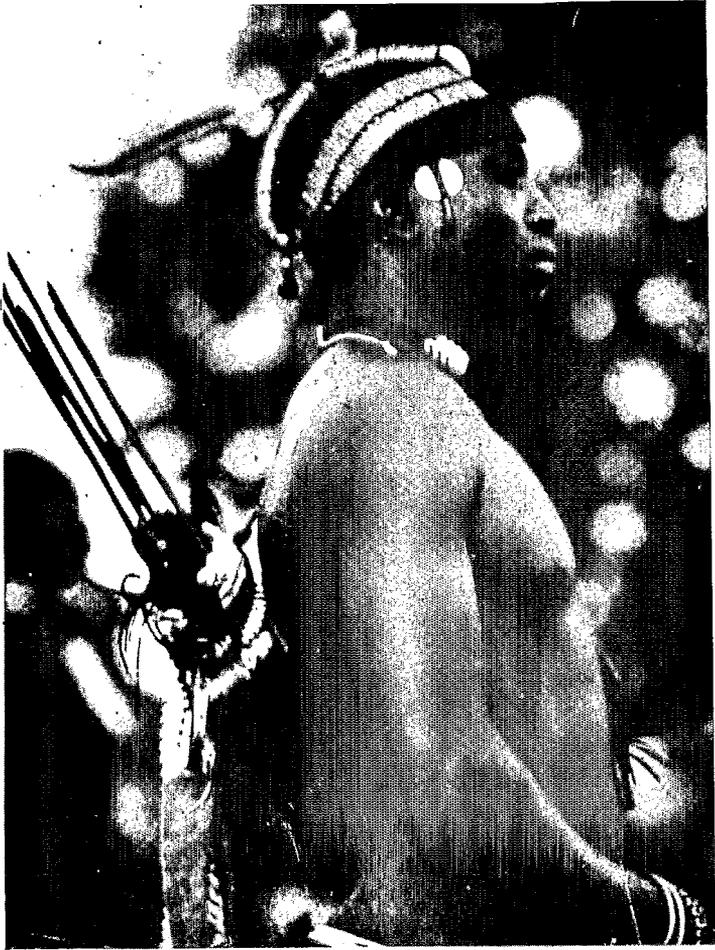
Pourtant, l'impression a priori favorable que j'avais de ce peuple charmant allait en prendre un coup dans le courant de la soirée, encore que l'incident qui en fut la cause ait été isolé et probablement très rare. De toute façon, bien sûr, on n'a pas le droit de généraliser à partir d'un cas particulier (erreur bien trop fréquente, soit dit en passant).

Nous étions assis au dehors, goûtant l'air du soir et bavardant entre nous du pays et des perspectives d'avenir. Hodgson, qui est assez bon à la mandoline, était en train de nous jouer une mélodie d'autrefois ; la lune brillait comme elle ne sait le faire que sous les tropiques et toute la nature semblait en paix, lorsque s'éleva du village proche un vacarme des plus épouvantables : des hurlements de femmes, des cris d'hommes et des pleurs d'enfants. Naturellement, nous nous levâmes aussitôt et courûmes voir ce qui se passait : il s'agissait d'une querelle de ménage, de surcroît assez grave. Un indigène énorme, apparemment rendu furieux par la boisson, était en train de battre sa femme avec un très gros bâton, presque une massue en fait, tandis qu'une vingtaine d'autres ou davantage l'entouraient, lui hurlant de s'arrêter, mais n'ayant cure, visiblement, de faire quoi que ce soit d'effectif pour l'y contraindre. A notre arrivée sur les lieux, la pauvre femme gisait à terre,

recroquevillée, couverte de sang, gémissant doucement et manifestement trop faible pour essayer au moins d'esquiver les coups que sa chère moitié continuait de lui déverser sur le crâne, que rien ne protégeait. Schomburgk eut tôt fait de culbuter cette brute d'un direct du gauche en pleine figure. Puis, s'étant emparé de son gros gourdin, il lui fit tâter -plusieurs fois, je dois dire- de sa propre médecine jusqu'à ce qu'il hurle grâce. Entretemps, j'étais revenue au camp en courant prendre de la charpie et des pansements, et me mis à bander les blessures de la pauvre femme. Jamais de ma vie je n'avais vu pareil spectacle à celui qu'elle offrait. A force de la battre, il l'avait presque mise en capilotade : on ne distinguait pour ainsi dire plus ses traits ; elle portait sur le dessus du crâne six ou sept blessures profondes jusqu'à l'os. Elle avait le corps littéralement trempé -je ne trouve pas de meilleur terme- de sang. A mes yeux inexpérimentés, il semblait presque impossible qu'elle pût jamais s'en tirer, et pourtant ces gens ont de telles facultés de récupération que, lorsque je m'enquérai d'elle un peu plus tard, on me dit qu'elle vaquait à ses tâches domestiques comme d'habitude. la tête emmaillotée de pansements, le visage tout boursoufflé et enflé : mais sinon, elle ne semblait pas se porter plus mal après la terrible correction qu'elle avait subie. Avant de quitter Nambiri, j'essayai de lui faire dire ce qui avait déclenché l'incident, mais je ne pus tirer d'elle aucune explication, à part que "tout était de sa faute". Toutes les autres femmes ne furent pas aussi réticentes et, de ce qu'elles consentirent à dire, je compris que son mari l'avait surprise à flirter avec un jeune gaillard originaire d'un village voisin. Nous y voilà ! La fidélité conjugale, ou l'importance qu'on y attache, a son inévitable corollaire, la jalousie, en pays konkomba comme ailleurs.

Le lendemain, les danseurs firent leur apparition. Ils étaient à peu près 200, des jeunes guerriers sélectionnés par chaque village dans un large rayon autour de Nambiri. Ils avaient l'air très élégant, leur peau d'ébène mise en valeur par des rangées superposées de bracelets et de chevillères de laiton et de cuivre, leurs carquois de flèches empoisonnées et leurs casques de cauris, avec de longs chapelets de ces mêmes coquillages qui se balançaient derrière et devant, surmontés soit de jolies petites cornes de "poukou", soit parfois d'une paire de cornes d'antilope addax, longues d'un mètre.

Je n'avais jamais admiré -ni même imaginé de le faire- spectacle plus magnifique, encore que barbare. Tous les guerriers ou presque portaient une curieuse crécelle semblable à une clochette de fer, qu'ils faisaient continuellement tinter sur deux tons : ding, dong !, avec un octave d'écart, et sans cesse répétés.



Jeune guerrier konkomba. Ce peuple est énigmatique. Nul n'en connaît l'origine, et leur histoire est, pour ainsi dire, inexistante. Par leur allure, leur habillement, leurs coutumes tribales, etc., ils sont extrêmement différents des autres indigènes du Togo.

Nous nous donnâmes beaucoup de mal pour ce film, car ces Konkomba sont extrêmement intéressants du point de vue ethnologique. Pour l'instant encore, ils n'ont qu'à peine été visités par des voyageurs privés, et il est absolument certain qu'ils n'ont encore jamais été filmés. Dans notre film, les hommes, parés de leurs plus beaux atours, apparaissent d'abord au moment de la parade qui prélude à l'une de leurs grandes danses de cérémonie. Puis c'est le salut, suivi par la danse elle-même. Les jeunes guerriers se précipitent dans le cercle et exécutent des figures variées, toutes d'instinct combiné à la vie et au mouvement. La seule anicroche dans notre dispositif -mais vraiment ennuyeuse- fut occasionnée par les femmes qui voulurent absolument se mêler aux danseurs avec leurs enfants, ce qui, évidemment, nuisit au film, que nous fûmes obligés de reprendre entièrement.

Une fois les danses finies, nous prîmes plusieurs guerriers en photo, un par un et en très gros plan ; pour avoir de bonnes études d'expression du visage, nous leur dûmes de parler à l'appareil expliquant que celui-ci prenait leurs messages pour les faire ensuite réécouter en Europe. Cette petite manipulation eut un résultat qui correspondit parfaitement à ce que nous en attendions ; chaque guerrier, en s'avançant jusqu'à la caméra, lançait son message avec beaucoup d'énergie et force gesticulations⁽¹⁾. Après quoi, je demandai à notre interprète ce qu'ils avaient dit. Il répondit que la plupart des messages étaient tels qu'ils ne pouvaient être répétés ! Quand tout fut fini, nous distribuâmes aux danseurs du tabac et de la kola, l'un et l'autre fort appréciés, surtout les noix de kola. Les indigènes les considèrent comme une excellente friandise, très estimée, en plus de la curieuse propriété qu'elles ont de permettre à un individu de se passer de nourriture ou de tout rafraîchissement pendant une longue période. Ces noix de kola sont acheminées de la zone côtière vers l'intérieur par les marchands haoussa. Il faut les transporter très soigneusement et les tenir constamment humides. Leur prix, qui est au départ d'un demi-penny pièce, s'élève à mesure qu'on s'éloigne vers le nord. A condition qu'il en ait les moyens, tout indigène emporte habituellement deux ou trois de ces noix quand il va chasser ou quand il est appelé à accomplir une action d'endurance physique ; une seule noix lui permettra facilement de se passer de nourriture ou d'eau pendant au moins un jour. Beaucoup d'indigènes d'un certain âge, par ailleurs aisés, ainsi que les chefs et les *mallam*⁽²⁾ ont un grand faible pour ces noix : ils en mâchent à longueur de journée, comme les jeunes Américaines leur chewing-gum, avec pour résultat qu'ils ont l'intérieur de la bouche, les lèvres et les dents, toutes tachées d'un vilain brun-rouge, très repoussant à voir.

(1) Cette séquence fait partie du film conservé à Göttingen.

(2) Lettrés musulmans.



Jeune guerrier konkomba. Noter sa coiffure pareille à un casque, la longue crinière qui pend derrière lui (un ornement de grand prix), l'arc et le carquois de flèches (toutes empoisonnées). Au collier de perles pend un sifflet, pour transmettre des messages de village à village, ou même appeler quelqu'un par son nom à l'aide d'une sorte de code Morse, inventé par les Konkomba eux-mêmes.

J'ai goûté une fois à une noix de kola, mais je l'ai trouvée excessivement amère et désagréable.

Très tôt, le lendemain matin après la danse, nous levâmes le camp et entamâmes l'étape suivante jusqu'à un endroit appelé Tchopowa⁽¹⁾. Nous voulions seulement 50 porteurs, mais il s'en présenta plus de 200. Schomburgk évidemment les refusa, mais le vieux chef expliqua que nous n'aurions qu'à payer en fonction des charges transportées : les porteurs supplémentaires étaient venus de leur propre initiative et pour leur plaisir. Ils s'en faisaient en réalité une excursion distrayante, et comme ils aidèrent tous au transport des charges qu'ils se repassèrent constamment et spontanément de l'un à l'autre, nous vîmes à bout du trajet avec aisance et rapidité. Dans presque tous les villages où nous passâmes aussi, d'autres indigènes se joignirent à eux, chantant, criant et cabriolant, si bien que notre caravane finit par prendre une allure des plus imposantes, encore que barbare. Comme je me sentais quelque peu indisposée, je fis tout le trajet en hamac et mes boys, pleins d'entrain, me balancèrent à l'allure de cinq miles à l'heure.

La curiosité suscitée par mon arrivée dans les villages sur cet itinéraire habituellement peu fréquenté était énorme, bien plus, à vrai dire, que nulle part ailleurs au Togo. Partout, des foules d'indigènes s'alignaient sur la route pour me voir passer, les femmes poussant de sauvages youyous en guise de bienvenue, les hommes gambadant et chantant. Par ailleurs, dans les localités les plus importantes, de véritables manifestations de bienvenue furent organisées, comme pour un membre de la famille royale. C'est ainsi qu'à Tchopowa, à trois bons miles du village, une immense foule nous attendait et tous les indigènes étaient vêtus de leurs plus beaux atours. Il se trouva que Schomburgk, à ce moment-là, chevauchait un peu en avant et, lorsqu'il apparut, ils semblèrent très déçus, cherchant à savoir où se trouvait la "reine blanche" dont on leur avait tant parlé. En passant au petit galop, il leur fit signe par-dessus son épaule, indiquant que Sa Majesté serait là dans un instant, et la réception que j'eus lorsque j'arrivai moi-même à leur hauteur fut presque écrasante. Dans la plupart des autres gros villages, il en alla de même. La route était toujours bordée sur trois ou quatre rangées par des centaines et des centaines de Konkomba, hommes, femmes, enfants, tous en costume de fête, et je fus obligée de dire à mes boys de relever les rideaux du hamac pour que je pusse m'asseoir et sourire en remerciement à droite et à gauche, exactement comme le fait un membre de la famille royale un jour de fête dans les rues de

(1) Sur l'Oti, choisi du fait de sa position centrale entre Yendi et Mango comme futur terminus de la voie ferrée centrale, qui devait, à partir d'Atakpamé, rejoindre Bassar et Bandjéli.

Londres ou de Berlin. Cela me fit vraiment rougir -et je ne suis pas de nature particulièrement timide- quand je me rappelai quelle insignifiante personne j'étais en réalité. Mais notre opérateur, lui, n'était pas troublé par de tels scrupules : braquant sa caméra, il réussit en général à prendre beaucoup de bons clichés de scènes curieuses et inhabituelles. A Tchopowa, une grande danse donnée en mon honneur couronna le tout.

C'est là que je fis une découverte intéressante et fructueuse. Je remarquai, surmontant la coiffure de l'un des danseurs, un bouquet d'objets noirs et sales qui, à y regarder de plus près, se révélèrent des plumes. Mais des plumes nettement différentes de toutes celles que j'avais vu les indigènes porter partout ailleurs : un soudain soupçon, brusque et agréable, me frappa l'esprit. Je courus jusqu'à cet indigène et, à sa grande surprise, lui chipai une plume de sa coiffure. Il me suffit d'un coup d'oeil : "Marabout !, criai-je à Schomburgk, des plumes de marabout, enfin !" L'homme me les vendrait-il ? Bien sûr, et il en était content. Une baguette de laiton changea de main, et les plumes de même. Il ne fallut que quelques minutes pour faire chauffer un peu d'eau. Puis je rinçai ces objets souillés dans de l'eau de savon, les séchai en les agitant et, en peu de temps, elles étaient devenues les plus belles choses qui fussent, douces, soyeuses, d'une blancheur de neige et d'une exquise pureté.

Vraiment, il ne pouvait y avoir aucun doute : c'étaient bien des plumes de marabout d'une parfaite qualité, et de grandes dimensions. Je les porte maintenant à mon chapeau de temps à autre, à Londres et ailleurs ; elles font l'envie et l'admiration de mes amies, du moins celles qui ne sont pas membres de l'Association pour la Protection des Oiseaux Sauvages... Les plumes étaient restées accrochées dans l'atmosphère enfumée de la case de l'indigène, ce qui en expliquait l'aspect noir et sale. Mais elles n'avaient subi aucun dommage irréparable et quand je les eus lavées, comme je l'ai déjà dit, elles étaient aussi belles qu'avant.

Cet après-midi, sans rien dire à Schomburgk, qui était parti chasser, j'envoyai chercher l'homme à qui j'avais acheté mes trésors et je lui dis de faire savoir au village que je donnerais une baguette de laiton pour toute plume semblable qui me serait apportée. En peu de temps, le camp fut tout fourmillant de Konkomba apportant des plumes de marabout à vendre. Au fur et à mesure que j'en prenais possession, je les rinçais dans un grand bain d'eau de savon et les faisais sécher par les boys. Lorsque Schomburgk revint peu après, il fut stupéfait de voir de longues rangées d'indigènes noir-ébène en train d'agiter avec sérieux et en tous sens des plumes aussi blanches que neige. Même son domestique personnel avait été requis pour cette tâche, et il fut donc tenté de rouspéter un peu à cause de cela. Mais il se laissa vite fléchir lorsqu'il comprit

quelle affaire j'avais faite. Il nous restait alors encore un énorme stock de baguettes dont nous voulions nous débarrasser. Pour nous, elles valaient à peu près 6 pence pièce, alors qu'en Europe, il est bien difficile de trouver à acheter des plumes de marabout.

Le campement de Tchopowa est carré, conforme au vieux type soudanais et semblable au "*tembe*" d'Afrique orientale⁽¹⁾. Il est joliment situé sur une petite éminence d'où l'on a une vue magnifique sur des miles à la ronde en saison sèche, après les récoltes. Mais en saison des pluies, quand le sorgho se dresse à 15 ou 30 pieds de haut et que la région est en grande partie sous les eaux, il n'est pas du tout agréable de séjourner en cet endroit. Près du campement, il y avait l'un des plus gros et plus beaux baobabs que j'eusse vus au Togo. Le tronc faisait bien, je crois, 60 pieds de tour, et il avait certainement plusieurs centaines, peut-être même plusieurs milliers d'années. Le bois du baobab n'est d'aucun intérêt commercial, car il est si spongieux qu'une balle de 303 traverserait de part en part même le plus gros d'entre eux. Mais l'écorce, qui est fibreuse, est parfois arrachée par les indigènes qui en font des cordes et une sorte de tissu grossier. On sèche les feuilles pour en faire une poudre qu'on appelle "*lalo*"⁽²⁾ et que les Africains de l'Ouest utilisent comme condiment. Seul l'arbre femelle porte le fruit, qui à la taille d'un petit ballon de football⁽³⁾ et renferme à l'intérieur de nombreuses graines enrobées d'une pulpe acide. On dit que c'est un bon médicament contre le paludisme, et qui donne aussi une boisson très rafraîchissante quand on la prépare avec du sucre, comme la limonade⁽⁴⁾.

Nous assistâmes à cet endroit à une compétition de tir à l'arc dotée de prix ; les indigènes tiraient sur des cibles, et elle suscita beaucoup d'intérêt et d'agitation. Un guerrier nous amusa beaucoup en se produisant coiffé d'une espèce de chapeau à la George Robey⁽⁵⁾, un vrai bloc de plumes. Il estimait certainement qu'il s'agissait du dernier chic en matière de couvre-chefs.

(1) Cette comparaison, qui n'apporte rien, est naturellement aussi de Schomburgk.

(2) Le mot, très commun au Sénégal, serait wolof d'origine.

(3) Si l'on veut ; il n'en a pas la rondeur et fait plutôt penser à un gros rat gris-verdâtre à longue queue.

(4) En fait, le baobab est le type même de l'arbre-protée, grâce auquel on pourrait, théoriquement et en cas de nécessité absolue, se nourrir, se rafraîchir, se vêtir, se soigner... et se loger.

(5) Acteur comique du XIX^e siècle, très connu pour son petit chapeau melon ridicule.



Campement pour les Européens à Tchopowa. L'énorme baobab abritait des milliers de chauves-souris. Après les avoir tuées et grillées, les boys de la caravane les mangeaient avec avidité.



Village indigène du Nord, construit dans le style konkomba, mais habité par des gens de la tribu des Tyokossi. On a laissé les tiges de maïs sur pied pour se protéger, comme autrefois, des flèches empoisonnées de l'ennemi.

Nous restâmes deux jours à Tchopowa, pendant lesquels Schomburgk et Hodgson allèrent jusqu'à l'Oti filmer les hippopotames. Nous prîmes également en photo d'énormes greniers curieusement construits : ils sont ronds, aussi gros que des maisons⁽¹⁾ de bonne taille, placés sur trépieds et surmontés d'un couvercle. Certains, lorsqu'ils sont pleins, contiennent plusieurs tonnes de grain. Construits de cette manière, ils sont particuliers aux Konkomba.

Le soir, nous nous aperçûmes que le baobab dont j'ai parlé était plein de chauves-souris, des milliers et des milliers. Nos palefreniers de Sokodé en tuèrent des dizaines avec des bâtons et les enfilèrent sur de petites brochettes avant de les faire rôtir, les considérant de toute évidence comme un mets de choix. Ils m'en apportèrent quelques-unes sur une brochette et rirent quand je me retournai, horrifiée. A ce propos, je suis très aimée de nos boys. Lorsqu'ils commettent une faute quelconque et que Schomburgk, agissant comme juge de paix, les condamne à une amende ou à toute autre punition, ils viennent toujours me trouver en me demandant d'intercéder en leur faveur. Ce que je fais systématiquement -sauf si le cas est très flagrant- et Schomburgk, heureux d'avoir une excuse pour les laisser partir, remet alors la punition, disant négligemment : "Bon ! D'accord ! Si c'est ce que Pouss a dit..." Ou bien : "Alors, maintenant, fais bien attention et que ça ne se reproduise plus ! Et rappelle-toi que c'est à Pouss que tu le dois !"

C'est là que je vis l'un des plus beaux coqs blancs sur lesquels mon regard se fût jamais posé, perché sur un âne chargé de marchandises appartenant à un marchand haoussa. J'en avais déjà vu de ce genre à Mango et ailleurs, mais aucun n'était aussi beau que celui-là. Ces volatiles accompagnent dans tout le Togo les colporteurs ambulants pour éveiller leurs propriétaires le matin de bonne heure en chantant. Ce sont en fait des réveils vivants : s'ils sont robustes et chantent fort, ils valent très cher.

(1) Des cases, bien sûr.



Exercices de tir à l'arc chez les Konkomba. Ces gens en sont encore à l'âge de l'arc et des flèches, et leurs arcs ne sont guère remarquables, ni leur force, ni leur solidité. Mais leurs flèches sont systématiquement empoisonnées, et la moindre égratignure entraîne la mort.



Un énorme grenier collectif. Construits dans ce style, ils sont particuliers aux Konkomba. Celui-ci a été photographié à Tchopowa. Son couvercle est amovible. Il est aussi gros qu'une case de bonne taille et, à plein, contient plusieurs tonnes de grains.

CHAPITRE XVI

LES MINEUSES DE BANDJÉLI

De Nambiri jusqu'à Kougnao, notre prochaine étape, il n'y a pas de route ni même vraiment de piste, seulement toutes sortes de sentiers indigènes menant partout et nulle part. La région est si densément peuplée qu'il est très difficile de choisir le bon itinéraire. Sans guide, c'est quasiment impossible. Je partis de Tchopowa, en tête avec lui, et Schomburgk, qui devait suivre un peu plus tard, lui avait dit de "fermer la route", ce qui signifie qu'à chaque fois que le guide arrive à un embranchement ou à un croisement, il doit placer un morceau de bâton en travers de la mauvaise route, la "fermant" ainsi au voyageur suivant, en supposant qu'il suive la même direction. Mais cela, le guide négligea de le faire à plusieurs reprises. Résultat : Schomburgk sortit de la bonne piste et se perdit.

Nous traversâmes deux fois l'Oti au cours de ce trajet⁽¹⁾. La première traversée fut assez difficile. Non seulement les berges étaient couvertes d'une épaisse végétation, mais la piste dévalait par une pente très raide sur une cinquantaine de pieds. Il me fallut descendre en glissant, aidée par mes hamacaires et nous dûmes prendre beaucoup de précautions pour faire traverser les chevaux sans encombre. J'eus un magnifique aperçu sur la rivière, large à cet endroit d'une centaine de mètres d'une rive à l'autre, mais comme on approchait alors de la fin de la saison sèche, le cours d'eau proprement dit, fort réduit, révélait la présence de nombreux îlots tant en amont qu'en aval. Ces îlots étaient couverts d'une épaisse végétation tropicale hantée par quantités d'oiseaux. En saison des pluies, toutes les îles, sauf les plus hautes et les plus vastes, auront disparu sous la montée des eaux, qui rempliront alors tout le lit de la rivière d'une berge à l'autre et jusqu'au ras de celles-ci.

La seconde traversée de l'Oti fut encore plus pittoresque que la première. A cet endroit, c'est bien plus large, les rives sont plus basses et, de tous les villages éparpillés aux environs, des groupes d'indigènes vinrent

(1) L'Oti (aujourd'hui frontière entre le Togo et le Ghana) fait dans cette région des méandres très accentués.

grossir l'accueil donné à la première femme blanche. Pour finir, il devait y en avoir un bon millier autour de mon hamac, devant et derrière, criant, dansant et chantant. Le tumulte était épouvantable, la chaleur et la poussière affreuses. Je crois bien que j'aurais donné n'importe quoi pour les voir partir et me laisser en paix ; et pourtant, bien sûr, il était impossible de se fâcher contre eux, ou même de ne pas se montrer poli à leur égard, tant leurs intentions étaient évidentes.

Un peu après notre arrivée, Schomburgk apparut, échauffé, fatigué, de mauvaise humeur, et réprimanda le guide pour n'avoir pas "fermé" la route. Il s'était -semble-t-il- complètement fourvoyé et avait erré dans tous les sens. Kougnao n'ayant pas de campement, nous dûmes utiliser nos tentes. mais il n'y avait pas d'ombre ; les arbres en cet endroit étaient vraiment rabougris et, à cause de la chaleur du jour, il n'était pas question de dormir. Ensuite, à la nuit, vinrent des hordes de moustiques féroces dont quelques-uns passèrent sous ma moustiquaire ; je vous assure que je m'en suis aperçue.

C'est Asmani, le boy personnel de Schomburgk, qui était chargé de faire mon lit. C'était un tout jeune garçon, grand, dégingandé, avec des bras comme ceux d'un chimpanzé, mais si désireux de bien faire et de si bonne humeur que nous l'aimions tous beaucoup. Pourtant, il n'y avait pas moyen de lui faire comprendre la nécessité de rentrer ma moustiquaire sous le matelas sur tout le pourtour pour empêcher l'intrusion de ces petites pestes assoiffées de sang. J'étais si fatigué de lui dire, et si épuisée par des nuits sans sommeil, que j'avais fini par l'envoyer systématiquement rendre compte à Schomburgk à chaque fois que j'avais été piquée. C'était vraiment drôle de le voir le matin arriver au rapport avec la mine -qu'il avait habituellement ronde et joviale-allongée, pitoyable. "Patron, disait-il, deux (ou trois ou quatre, selon le cas) moustiques cette nuit dans le lit de "Petite Mère"!" -"Ah !, faisait Schomburgk, prenant un air grave pour la circonstance, donc tu dois être puni !", et il le frappait doucement deux, trois ou quatre fois au visage : une giflle par moustique. Ce n'étaient que des claques comme on en donne à un enfant pour jouer, et elles ne lui causaient donc physiquement aucun mal, mais elles offensaient sa dignité, car Asmani, du fait qu'il était le domestique personnel de Schomburgk, était le chef des boys de la caravane, et les autres, qu'il considérait comme étant sous ses ordres, avaient coutume de s'en délecter copieusement en venant l'entourer et ricaner d'un air approuvateur à chaque fois qu'il se contractait dans l'attente de ses gifles-pour-les-moustiques.

J'ai dit qu'Asmani était un garçon plein de bonnes intentions. A vrai dire, il l'était trop. Quand on lui donnait un ordre, son empressement à obéir le faisait filer à toutes jambes avant d'avoir compris la moitié de ce qu'on lui

demandait. Pour des résultats très souvent grotesques à l'extrême et parfois même plutôt embarrassants. Asmani, dès le début du voyage, fut connu comme le "cafard" pour ses mouvements désordonnés et rapides et, sur la fin, à chaque fois qu'il s'apprêtait à foncer, plein de zèle, avant d'avoir correctement compris ce que nous voulions, il suffisait simplement, pour le stopper, de lui crier, en levant l'index en guise d'avertissement. "Holà, Asmani ! Ne fais pas le cafard !". Il était de ce genre de serviteur -rare de nos jours, j'en ai bien peur, dans notre Europe fatiguée- qui fait siens les intérêts de son maître. Aussi n'était-il guère aimé des autres boys, lesquels avaient, pour la plupart, des conceptions extrêmement différentes des siennes. Pour Messa, notre cuisinier, plus particulièrement, il était le contraire d'une *persona grata* car, lorsqu'il venait me dire, par exemple, qu'il n'y avait plus du tout de thé ou qu'il lui fallait prendre du sucre dans la réserve, Asmani -s'il se trouvait dans les parages, ça ne ratait pas- laissait échapper un long et dubitatif : "Oooh ?" Sur quoi, Messa lui décochait un regard furibond et peu après un sacré remue-ménage s'ensuivait dans l'arrière-cuisine : Asmani et Messa "s'expliquaient".

C'est au cours de cette escale que se produisit un incident qui montre à quel point un Européen inexpérimenté risque aisément de commettre des faux pas dans ses relations avec les indigènes, s'attirant ainsi des difficultés sans en avoir conscience le moins du monde. Il s'agissait de ces casques konkomba en cauris déjà mentionnés. Ces jolis objets sans pareils attirent toujours immédiatement l'attention et l'admiration des voyageurs européens qui cherchent évidemment à en acquérir un (ou davantage) pour les emporter. Mais les Konkomba y attachent une forte valeur : en général et pour la plupart, ils ne veulent pas les vendre, même séduits par ce qui leur paraît un très bon prix, que ce soit en pièces de monnaie ou -ce qu'ils préfèrent de beaucoup- en baguettes de laiton ou de cuivre.

On a évoqué devant moi le fait qu'autrefois les Européens n'étaient guère respectueux des droits des indigènes. Mais, de nos jours, des instructions strictes ont été données par le duc de Mecklembourg pour que les Konkomba ne soient pas abusivement contraints de se séparer de leurs casques ou d'autres parures. Il est permis de les acheter, mais la vente doit être véritable, contre paiement d'un prix correct et, surtout, les Européens sont avertis qu'ils doivent s'assurer, avant d'acheter, que les Konkomba sont désireux de vendre, et qu'aucune pression déguisée pour les y obliger n'a été exercée sur eux par les interprètes, les soldats et les autres membres de la caravane.

Schomburgk, à ce moment-là, était déjà entré en possession d'un de ces casques à Guérin-Kouka, mais, désireux d'en acheter d'autres, il envoya un des soldats de l'escorte au village pour le faire savoir. L'homme avait



Danseur konkomba. Sa coiffure en forme de casque est ornée de cauris, de même que le carquois qui contient ses flèches empoisonnées. Cet usage décoratif des coquillages est particulier à ces gens, qui l'ont porté à un haut degré de perfection.

pour stricte consigne de n'utiliser aucune contrainte. Si les Konkomba souhaitaient faire affaire, très bien, sinon rien. En somme, il devait simplement jouer le rôle d'intermédiaire et mettre en rapport un vendeur et un acheteur, tous deux consentants. Le soldat partit donc effectuer sa course et revint bientôt, suivi de près par plusieurs indigènes portant des casques, des carquois et autres, une douzaine à peu près. "C'est à vendre ?", demanda Schomburgk. "Oui, tout ça", répondit le soldat. Schomburgk trouva cela suspect, connaissant la répugnance des Konkomba à se séparer de ces objets. Aussi éloigna-t-il le soldat pour qu'il ne pût ni voir ni entendre, tandis qu'il questionnait les indigènes. Résultat : il apparut que seul un homme voulait vendre un casque et deux autres des arcs et des carquois, ainsi qu'une cravache en crins de cheval. On avait dit aux autres qu'il fallait apporter les objets au camp pour les vendre, faute de quoi ils seraient punis. Evidemment, ceux qui ne le voulaient pas furent aussitôt renvoyés chez eux avec leurs casques et tout le reste, et le soldat se fit sévèrement rappeler à l'ordre.

A ce propos, Schomburgk me raconta l'amusante anecdote suivante : il avait effectué son précédent voyage en pays konkomba en compagnie du duc de Mecklembourg. Un homme de leur groupe, nouveau venu dans la région, acheta deux casques et les montra, tout fier, à quelques-uns de ses compagnons. Le duc, utilisant sa formule habituelle en pareilles circonstances, dit : "Je suppose que je peux tenir pour certain qu'il n'y a eu aucune intimidation ?" - "Oh ! Bien sûr que non !, lui fut-il répondu, j'ai simplement envoyé un soldat au village pour dire aux Konkomba que je voulais deux casques, et il me les a rapportés". Un éclat de rire accueillit ce naïf aveu, et Son Altesse elle-même ne put réprimer un sourire⁽¹⁾.

A 5 heures 30 le lendemain matin, 8 février, nous reprîmes notre route, franchissant peu après l'Oti une fois de plus⁽²⁾. Ce fut la dernière occasion qu'eut Schomburgk d'aller avec Hodgson et la caméra essayer de filmer les hippopotames, mais comme deux seulement se montrèrent, il ne se donna pas cette peine.

Après cela, il me rattrapa juste au moment où mon hamac se cassait à la suite d'un choc qui me fit choir à terre. Pendant qu'on réparait, nous prîmes le petit déjeuner en plein air sur le bord de la route, très agréable. Une heure plus tard environ, nous arrivions à Iboubou, fin de l'étape.

(1) Comme quoi personne ne se faisait d'illusions sur les réalités de l'autorité coloniale.

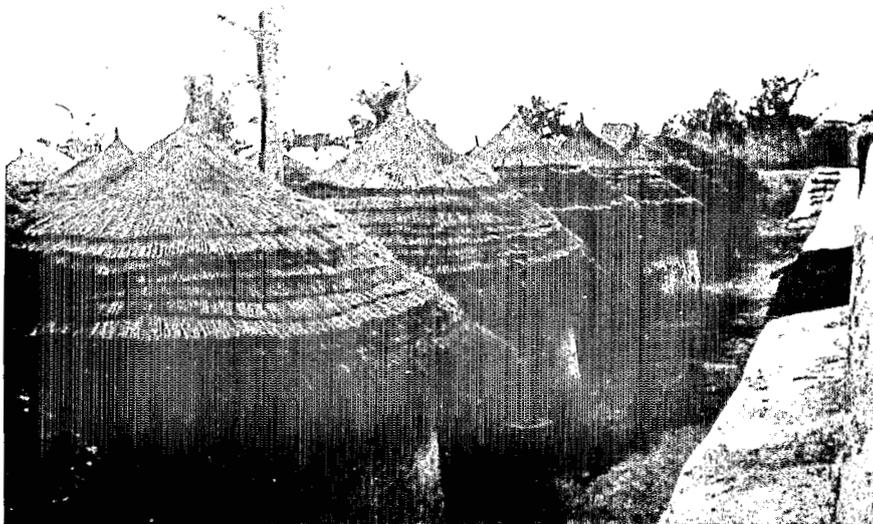
(2) Et "rentrant" ainsi au Togo actuel (dans la préfecture de Dankpen).

Il y a là un vaste campement, mais nous fûmes surpris de le trouver très délabré, presque en ruines à vrai dire. C'est très inhabituel pour un campement du Togo ; la seule explication que je puisse imaginer est que cet itinéraire-là est très rarement pris par des Blancs. A Iboubou se trouve un vieux fort, que les Européens du Togo appellent le "fort romain". On m'en avait si souvent parlé que je m'attendais à voir un édifice imposant, et je fus fort déçue de ne rien contempler de plus surprenant ni de plus romantique qu'un gros mur de banco⁽¹⁾ autour d'un groupe de cases indigènes plus serrées les unes contre les autres que toutes celles que j'avais déjà observées. Mais, sans aucun doute, ç'avait été autrefois une vraie place forte construite, à ce qu'on m'a dit, par le Dr Kersting pour tenir en respect les Konkomba dans les premiers temps⁽²⁾, lorsque ces sauvages, qui n'avaient pas alors assez mesuré leurs forces à celles des Blancs, tendaient à se montrer agressifs et gênants. Il faut noter que les Konkomba de ce côté-ci de l'Oti sont bien plus sauvages et plus féroces que ceux de l'autre rive et donnent encore du fil à retordre aux autorités de temps à autre, bien qu'il n'y ait pas eu vraiment de combats ces dernières années.

Nous sommes maintenant dans le cercle de Sokodé et les stocks de nourriture sont ridiculement faibles par rapport à ceux de Mango. Nous dressâmes un pan de tente sous un gros arbre dont les branches supérieures étaient pleines de ce que je pris d'abord pour un fruit, mais qui se révéla par la suite une espèce de grosses chauve-souris, du genre renard volant. Nous achetâmes là encore une autruche, et le spectacle fut très comique car on l'avait plumée avant de nous proposer de l'acheter. Je ris jusqu'aux larmes en la voyant : on aurait dit vraiment une réplique géante de ces oiseaux-jouets en bois qu'on vend en magasin et qui ont la forme d'un oeuf avec deux bâtons en guise de pattes. Mais elle se révéla un très bel oiseau, de taille exceptionnelle, et l'autre aussi, que nous avions achetée à Mango. Elles sont aujourd'hui toutes les deux au Zoo de Hambourg, auquel le major Schomburgk les a données, et dont le directeur écrivit, après notre arrivée à Londres, que tout le monde était stupéfait de leur taille gigantesque et qu'il était parfaitement possible -encore que scientifiquement non prouvé- qu'il s'agisse d'une espèce nouvelle d'autruche géante. "En tout cas, écrivait-il, elles sont tout à fait extraordinaires".

(1) Encore visible (en 1992), bien que fort peu spectaculaire. Ibobo se trouve à mi-chemin entre Nandouta et Bandjéli.

(2) Lors de sa campagne contre les Konkomba de décembre 1900-janvier 1901.



Le "fort romain" d'Ilobou, une construction très récente, en dépit de son nom qui évoque l'Antiquité. Elle fut réalisée pour tenir en respect les sauvages Konkomba. L'intérieur rassemble une multitude de cases joliment construites, qui appartiennent à la garnison.



Camp de brousse. L'auteur, assise à l'extérieur de sa tente, fait des travaux d'aiguille. Noter le double-toit, le lit, la moustiquaire, la cuvette d'eau potable (à droite), les chaises et les tables, qui sont toutes pliables (pour tenir le moins de place possible). Photo prise à Kougnao.

Les gens d'Iboubou sont très renfrognés : rien à voir avec ceux de l'autre rive. Les femmes, tout comme les hommes, nous regardaient de travers ; les enfants filaient à notre approche et gardaient le silence quand on leur parlait. Je pris cela pour un mauvais signe car ces gens ne sont pas des "sauvages" au sens où on l'entend pour les tribus du Grand Nord, et le fait qu'ils refusent le contact était donc nettement imputable à l'influence de leurs chefs⁽¹⁾.

Schomburgk et moi-même -je deviens maintenant très au fait des façons d'agir des indigènes et je m'en flatte- eûmes tous deux une espèce de sensation -un pressentiment, si l'on veut- que tout n'allait pas pour le mieux, et c'est ce que les choses montrèrent. Le matin, douze porteurs seulement se présentèrent, alors qu'il nous en fallait au moins 50 ; l'interprète nous apprit que le chef ne pouvait -ou ne voulait- en fournir davantage. Sale affaire ! Il est difficile pour le profane d'imaginer à quel point une caravane à l'intérieur de l'Afrique dépend du portage humain. Si nous ne pouvions nous procurer des porteurs en nombre suffisant, cela signifiait soit l'abandon de l'essentiel de nos bagages -solution impensable- soit un système de va-et-vient entre Iboubou et Bandjéli l'étape suivante, opération pénible et fastidieuse comme on peut bien s'en douter. Et puis il y avait aussi ce motif supplémentaire d'inquiétude : un fonctionnaire agissant par délégation du commandant de cercle de Sokodé (lequel était alors en congé) avait eu maille à partir avec les indigènes de ce même village, et de sérieux ennuis n'avaient été évités que de justesse. Schomburgk agit immédiatement et (j'espère qu'il me pardonnera ce que j'en dis) d'une manière qui, alors, me choqua parce que c'était quelque peu autoritaire, bien qu'aujourd'hui, compte tenu de ce que nous apprîmes par la suite, je ne doute plus que ce fût la seule façon d'agir. Il envoya au chef l'ordre péremptoire de se présenter sur le champ devant lui. Celui-ci arriva peu après, flanqué de nos deux soldats. Avec pas mal d'aplomb, pour ne pas dire d'arrogance, il déclara qu'en effet les douze porteurs qu'il avait envoyés étaient les seuls disponibles pour l'instant et qu'il ne pouvait pas -n'est-ce pas ?- transformer des épis de maïs pour en faire d'autres. Toutefois, après cinq bonnes minutes de discussion dans des termes fort à l'opposé de la courtoisie, Schomburgk obtint de lui la promesse de nous en trouver dix de plus.

Le chef était grand et fort ; Schomburgk est de taille très moyenne ; aussi était-il obligé d'incliner le cou en arrière pour regarder de bas en haut l'immense Konkomba, qui le dominait pareil à un promontoire, et s'adresser à lui, ce qui -je crois bien- le rendait encore plus furieux qu'il ne l'eût été

(1) Et peut-être au souvenir des sanglantes opérations militaires subies 15 ans plus tôt ?

autrement. Un petit homme qui se querelle avec un grand est toujours désavantagé, que le grand soit blanc ou noir. Schomburgk le traita de tous les noms sauf de *gentleman*, lui administrant, parmi les injures les plus gentilles, du "misérable grand escogriffe" ; et lorsque l'interprète eut fait son office, le chef parut d'abord décontenancé puis s'inclina, visiblement très satisfait. Schomburgk n'y pouvait rien comprendre, pensant que le chef, pour parler vulgairement, "essayait de le faire marcher", ce qui le rendait encore plus furieux. C'est seulement longtemps après que nous sûmes que l'interprète, craignant pour lui-même, avait tourné toutes ses injures en compliments, traduit "le grand escogriffe" en "grand et puissant chef", et tout à l'avenant...

Les dix porteurs promis arrivèrent donc, ce qui nous en faisait 22 au total. Schomburgk me fit partir avec eux et l'un des soldats, lui-même restant en arrière avec l'interprète et l'autre soldat.

Après Kougnao, le paysage change. Quittant maintenant le Soudan togolais, nous voici de retour dans la région la plus densément boisée du pays⁽¹⁾. Le paysage est magnifique. Dans la brume bleutée du matin, on peut voir les montagnes pourpres qui se dressent tout autour de Bandjéli, notre objectif, et plus loin encore, jusqu'à Bassar, chaîne après chaîne. Peu après, Hodgson me dépassa à vélo, et je fus surpris de le voir car je le croyais resté en arrière pour aider Schomburgk, lequel me dit ensuite que Hodgson était parti, le laissant se débrouiller seul avec ses problèmes et qu'il était très fâché contre lui. Effectivement, c'est à peine s'il lui adressa encore la parole de toute la journée.

Peu après, nous commençons à grimper par un sentier rocailleux et tortueux et, bientôt, nous arrivâmes en vue du village de Bandjéli, joliment situé en haut d'une longue montée et adossé à une imposante rangée de hautes montagnes boisées⁽²⁾. J'avais beaucoup entendu parler de cet endroit, notamment parce que c'était le point le plus septentrional atteint par Schomburgk lors de son précédent voyage, et aussi compte tenu du fait que c'était le principal centre de cette fameuse métallurgie, fournisseuse d'emplois à bon nombre d'indigènes dans toute la circonscription. Déjà à l'aller, nous étions passés devant plusieurs de ces fourneaux à la curieuse forme, sur lesquels j'aurai encore à dire plus loin. Ici, le campement, de forme carrée,

(1) De sa partie nord tout au moins.

(2) Tout est relatif : la montagne de Bandjéli culmine à 494 m seulement. A noter que Bandjéli est devenu Bangéli ou, Bandjal sur les cartes les plus récentes.

regroupe de jolies cases rondes. Par les fenêtres, on a, à cette saison de l'année, une superbe vue sur les montagnes. La brume d'harmattan voile légèrement les pentes mais occupe les vallons intermédiaires, épaisse comme une couverture de laine.

Je m'étais à peine installée au campement que Schomburgk arriva avec quelques porteurs et quelques charges de plus, mais pas toutes. Il me dit qu'il avait eu beaucoup de problèmes avec les gens de Kougnao⁽¹⁾. Il s'était d'abord rendu au village et y avait rassemblé quelques femmes, disant au chef que, puisque ses hommes ne pouvaient faire les porteurs, c'était aux femmes de s'en charger. Ce qui n'eut pas l'air de les effrayer outre mesure. Il leur promit une bonne paie et plaça chacune d'elles auprès d'une charge, pensant avoir tout magnifiquement arrangé. Puis il se détourna un instant pour parler à l'interprète et quand il avait regardé de nouveau, la moitié d'entre elles avaient disparu. "Je ne pus en croire mes yeux, dit-il, et je dus me les frotter pour me convaincre que je n'avais pas rêvé. Jamais de ma vie je n'ai vu un mouvement exécuté aussi rapidement et aussi silencieusement. L'instant d'avant, elles étaient là, et l'instant suivant... elles n'y étaient plus ! Vous parlez d'un tour de passe-passe ! Ces femmes auraient rendu des points à Maskelyne et Devant"⁽²⁾. Finalement, il réussit à rassembler quelques porteurs de plus, mais encore insuffisamment par rapport aux charges. C'est avec ceux-là qu'il était venu, laissant l'interprète et le soldat derrière lui pour en trouver d'autres, aussi bons que possible, et apporter le reste des bagages. Il mit aussi le chef aux arrêts et dit au soldat de l'amener avec lui, dans l'intention de le remettre aux autorités de Bassar, poste dont relève toute cette partie du pays konkomba.

Le dernier groupe de porteurs avec le reste des charges, conduit par l'interprète, arriva plus tôt que nous ne l'avions prévu. Ils étaient accompagnés du soldat à qui on avait confié le chef, lequel paraissait fort dépité. Il avait perdu tout son culot et toute son outrecuidance : on aurait dû qu'il souhaitait s'être conduit correctement dès le début. Parmi le lot des derniers porteurs arrivés, nous fûmes surpris de trouver dix femmes, ce qui semblait indiquer que le chef ne pouvait vraiment pas imposer le portage à ses administrés. Schomburgk n'en fut que plus décidé à l'emmener à Bassar pour y faire régler toute l'affaire, car un chef incapable d'imposer son autorité à ses gens quand on l'en requiert est -du point de vue de l'Administration- pire qu'inutile. Il annonça également que seuls les porteurs qui s'étaient déclarés volontaires le

(1) Lapsus sans aucun doute, puisque c'est avec le chef d'Iboubou, le matin, que les difficultés sont apparues.

(2) Célèbres prestidigitateurs et illusionistes anglais de l'époque.

matin seraient payés pour leur travail et que les autres ne recevraient rien. Il s'attendait à les voir déçus et découragés à l'annonce de cette décision mais, à son grand mécontentement, ils n'en parurent pas affectés le moins du monde, riant et blaguant de tout cela, les hommes comme les femmes, comme si le fait d'être privés de leur salaire fût le plus grand plaisir qu'on pût leur faire ! S'en moquaient-ils vraiment, ou agissaient-ils de la sorte pour manifester leur indépendance ? Je ne saurais le dire. Il est pratiquement impossible de sonder le mécanisme mental de l'indigène dans un cas comme celui-ci.

Nous étions là depuis peu lorsque un petit garçon vint au camp nous faire cadeau d'un très joli petit coléoptère vert et or⁽¹⁾. Nous lui donnâmes un pfennig (8 pfennig font 1 penny) et Schomburgk, voyant que cela m'avait fait plaisir, dit qu'il achèterait au même prix autant de scarabées de ce genre qu'il voudrait bien, lui ou d'autres, en apporter. Pareille promesse s'avéra imprudente : l'extraordinaire nouvelle avait dû se répandre comme une traînée de poudre parmi les gamins du village, lesquels -qui plus est- avaient dû, pleins d'agitation fébrile, se mettre immédiatement en chasse pour capturer une énorme quantité de scarabées, car, en peu de temps, le camp grouilla de petits gosses crasseux, garçons et filles, les uns n'en apportant qu'un seul, ou deux ou trois, les autres présentant leurs deux petites pattes sales pleines de ces jolis et délicats insectes. ce fut l'une des scènes les plus comiques que j'eusse jamais vues. Schomburgk était là, pêchant les pfennig en échange des scarabées, et plus il en distribuait, plus les enfants étaient nombreux à défiler avec leurs bestioles. Ils se bousculaient et vociféraient autour de lui comme des petits Anglais autour d'un marchand ambulant de moulins à vent, si bien qu'il dut finalement se réfugier sur une chaise pour éviter d'être assailli par eux, tandis que je m'efforçai de les faire mettre en file. Celle-ci, par sa longueur et la joyeuse impatience de ses éléments constitutifs, me rappela celle qui se forme à l'extérieur de la Gaîté⁽²⁾ le soir de la première représentation d'une nouvelle comédie musicale.

C'est pendant que nous nous reposions cet après-midi-là que nous parvint notre courrier, amené à Bassar par courrier postal et, de là, acheminé jusqu'à nous par porteur spécial. Immédiatement, chacun fut sur pied pour prendre ses lettres, puis nous nous retirâmes dans un coin tranquille pour les lire. Ayant reçu cette fois-là deux courriers en même temps -un mois de lettres et de journaux-, nous eûmes beaucoup de lecture pour nous occuper. Après quoi, nous nous retrouvâmes pour comparer nos lettres et nous raconter les

(1) Une cétoine peut-être, ou un scarabée ?

(2) Célèbre théâtre de Londres (ouvert en 1868, démoli en 1957).

meilleurs passages des nouvelles personnelles, parlant et bavardant jusqu'au dîner, et tard encore ensuite dans la nuit.

Dans une liasse de journaux que m'envoyait ma soeur se trouvait un exemplaire d'"*Elegante Welt*" ["*Monde Élégant*"], le plus grand journal de mode allemand, et, en tant que femme, je fus extrêmement intéressée de voir, ici, loin de tout, dans ce pays sauvage, ce que portaient chez nous "les gens chics" de Berlin, de Londres et des autres capitales d'Europe.

Ce long séjour en brousse m'avait si parfaitement dégoutée et fatiguée des poulets qu'à Bandjéli je décidai pour une fois de manger du rôti de porc à dîner et j'envoyai Messa au village muni d'instructions précises pour me ramener, coûte que coûte, un cochon. Il y réussit, presque trop bien, revenant une demi-heure après, à la tête d'une procession d'indigènes menant, poussant et portant des cochons de toutes sortes et de toutes tailles, qui n'avaient qu'un seul point commun : c'était les cochons les plus vilains que j'eusse jamais vus, tous noirs pour ce qui est de la couleur, avec de longs poils rudes : rien à voir avec ces petits porcelets au groin rose qu'on voit dans les villages d'Allemagne. Mais je me dis que je n'achetais pas un cochon pour le contempler mais pour le manger ; j'en choisisai donc un, qui me parut le meilleur et le plus gras du lot, et payai pour l'avoir la somme, qui me parut ridiculement faible, de 4 shillings. Après quoi, aiguillonnée par mon succès en la matière lorsqu'on avait tué le cochon à Mango, je supervisai les mêmes opérations ici, mais tout cela pour découvrir, lorsqu'on eut découpé et préparé mon acquisition porcine, que cet individu était le plus décharné, le plus efflanqué, le plus maigre et, pour tout dire, le moins profitable de sa race qui pût s'imaginer. De quoi s'était-il nourri ? Dieu seul le sait ! De la sciure et des copeaux de bois, je crois bien, à en juger par son goût... Et cela -je m'empresse d'ajouter- n'était pas dû à la cuisson puisque, depuis le début du voyage ou presque, je m'occupais personnellement et spécialement de la cuisine et de sa gestion.

Suivant en cela les leçons du capitaine von Hirschfeld, ce vieux broussard du Togo, j'ai également réussi à perfectionner un système vraiment excellent pour garder nos boissons fraîches et empêcher notre fromage et notre beurre de tourner en huile. Voici comment on procède : au Togo, existe ce qu'on appelle une "charge haoussa" ; ce n'est pas une "charge" comme on pourrait l'imaginer mais un long panier étroit fait de bambous fendus placés côte à côte dans le sens de la longueur et reliés entre eux par des bandes d'écorce transversales. C'est dans ce long bac d'osier que je plaçais les denrées que je voulais garder fraîches, enveloppées et recouvertes de sacs maintenus humides en permanence. C'était étonnant de voir comme elles se conservaient

magnifiquement par ce simple procédé. Même pendant les déplacements, un boy étant détaché pour asperger les sacs en permanence, je pus garder au beurre toute sa solidité, toute leur fraîcheur aux liquides en bouteille et même leur fraîcheur et leur douceur à des denrées périssables comme, par exemple la viande cuite⁽¹⁾.

Au fait, le singe Anton, notre mascotte, fut la cause supposée -en réalité il en était totalement innocent- d'un grave manquement de sept de nos boys à leurs devoirs. Cela se passa sur la route d'Iboubou, où ils arrivèrent tous très tard, vraiment loin derrière les porteurs, lesquels, évidemment, progressaient ordinairement moins vite, avec leurs lourdes charges, que nos domestiques, qui n'en portaient aucune. Il apparut qu'ils avaient rencontré en route des amis qui les avaient traités au vin de palme et à la bière locale ; mais ils dirent pour s'excuser qu'Anton avait pris la poudre d'escampette en brousse et refusé de se laisser attraper pendant un bon bout de temps, ce qui les avait retardés. Certes, c'était là une excuse qui eût pu facilement tenir debout, car nous savions -et nos boys le savaient- qu'Anton était coutumier de ce genre de farces. Mais cette fois-là leur démarche quelque peu chancelante et la forte odeur d'alcool qui les enveloppait les désignaient comme coupables. Craquant à l'enquête l'un après l'autre, ils confessèrent la vérité.

Tout au début de notre voyage, Schomburgk m'avait dit que la meilleure façon de punir un porteur paresseux, ce n'était ni le châtiment personnel (qui ne leur fait guère d'effet, à moins qu'on ne le pousse à un point tel que c'en serait inhumain, et il n'en était évidemment pas question), ni l'amende, mais que, si un porteur vraiment paresseux arrivait longtemps après les autres, le mieux à faire était de lui faire prendre une charge et de le laisser debout au milieu du camp, la charge sur la tête, aussi longtemps qu'il avait pris de retard sur ses compagnons. "Alors, disait Schomburgk, tous les autres vont se moquer de lui, et ça lui donnera une leçon qu'il ne risque pas d'oublier".

Eh bien, ce plan a été mis à exécution plusieurs fois avec nos porteurs, et nous constatâmes qu'il produisit d'excellents résultats. Schomburgk décida donc d'en essayer l'effet sur nos boys, et cet après-midi-là les sept "rigolos" furent alignés au milieu du camp, avec chacun une charge de 60 livres⁽²⁾ sur la tête. Et comme ils avaient accusé ce pauvre singe innocent, celui-ci fut attaché par une chaîne à la jambe droite de notre "lavandier" (l'homme aux poings comme des canettes de bière) qui avait été le dernier à s'accrocher au

(1) La simple évaporation de l'eau produit du froid, selon le même principe qu'un réfrigérateur.

(2) 30 kg.

mensonge débité à son égard. Au début, les coupables prirent l'affaire à la rigolade, riant et bavardant entre eux. Mais, peu à peu, à mesure que s'avancait l'après-midi, leurs mines s'allongèrent de plus en plus ; leurs rires et leurs bavardages, de plus en plus rares, finirent par s'éteindre tout à fait ; ils commencèrent à faire passer les charges de la tête à une épaule puis à l'autre, et puis, finalement, Schomburgk étant parti avec la caméra, un pitoyable appel à la clémence parvint à mes oreilles. J'étais alors assise à l'intérieur de ma tente et, pendant un moment, je fis semblant de ne rien remarquer. Mais les cris de "Petite mère ! Petite mère ! Aie pitié de tes pauvres enfants fatigués !" redoublèrent d'intensité. Schomburgk m'ayant dit, avant de quitter le camp, de les laisser partir quand j'en sentirais le moment venu, je leur donnai leur "billet de congé".

Avant notre arrivée à Bandjéli, Schomburgk s'était entendu avec le chef pour y filmer la métallurgie dont j'ai parlé un peu plus haut. C'était un vieil homme charmant. Ayant rencontré Schomburgk lors de sa précédente visite, il avait cette fois-ci promis d'avance de tout préparer pour nous. Promesse qu'il tint fidèlement et à la lettre, qualité très rare pour un indigène. Nous fîmes les photos le lendemain matin. Nous partîmes d'abord à six heures du matin pour la montagne où se trouve la mine de fer, accompagnés pendant la première partie du trajet par nos deux autruches, qui semblaient croire que nous repartions en voyage et que nous avions l'intention de leur fausser compagnie. C'était très amusant de les observer, surtout après que nous eûmes mis pied à terre pour commencer à grimper la dernière partie du trajet jusqu'au sommet de la colline où la mine est située, à environ 1 600 pieds d'altitude. Mais finalement, nous fûmes obligés de les renvoyer, craignant qu'elles ne se blessent.

Le minerai est extrait par des femmes, robustes mais vilaines, plus masculines que féminines d'aspect. C'était pitié de voir certaines d'entre elles, leur bébé au sein, piochant le minerai avec une curieuse sorte d'instrument en forme de houe. C'est un travail non seulement dur mais aussi dangereux. Tout juste un jour ou deux avant notre visite, l'une d'elles avait été tuée par l'éboulement d'un puits. En les questionnant, j'appris que ces femmes étaient des esclaves. On m'assura qu'il s'agissait seulement d'une forme douce d'esclavage, un système de travail contractuel, et que, même lorsqu'elles se trouvaient libérées, elles ne partaient pas. C'est égal, je n'en aime pas le principe et, de tout ce que j'ai vu au Togo, c'est le spectacle qui me fit l'impression la plus pénible.



Coupe d'un ancien fourneau indigène, avec le chef de Bandjéli, siège de la métallurgie traditionnelle au Togo. Laborieusement extrait de la montagne par des femmes esclaves, le minerai est fondu dans ces fourneaux, puis transformé en haches, couteaux, lances, pointes de flèches, houes, etc.

En revanche, les autres opérations centrées sur la métallurgie m'intéressèrent énormément. Voilà une industrie qu'on associe en général à un stade de civilisation plus ou moins avancé -partout, chez les primitifs, l'âge de bronze a précédé l'âge de fer- mais qu'exercent ici des sauvages tous nus ou presque, d'une manière qui, même si elle a de nombreux points communs avec nos propres méthodes d'extraction, de fonte, etc., n'en présente pas moins des signes indiscutables de son origine purement indigène.

Tout bien considéré, j'ai tendance à croire que ce film -l'un des derniers réalisés- fut aussi l'un de nos meilleurs, ou même le meilleur du lot, et quand je le vis projeté à Londres par la suite, je m'émerveillai de voir à quel point il était fidèle à la réalité. On voit d'abord les mineuses en train d'extraire le minerai, comme je viens de le raconter. La séquence suivante les montre en longue file qui descendent avec leurs paniers de minerai sur la tête le flanc de la montagne jusqu'au four primitif que les hommes chargent de bois, de charbon de bois et de minerai. Nous avons montré aussi comment on règle la ventilation des fourneaux par des trous tout autour de la base, obturés par des bouchons d'argile, fort habilement faits, que l'on peut introduire et retirer à volonté à l'aide d'un bâton de bois scellé au centre du bouchon au moment où on le fabrique. Ces fours, une fois allumés, brûlent pendant trois jours, après quoi les gueuses de fer sont sorties, acheminées jusqu'au marché de Bassar et vendues aux forgerons indigènes. Ces artisans travaillent avec une pierre ronde en guise de marteau et de curieux soufflets actionnés à la main qui ont un peu l'aspect de cornemuses. Ils forgent le fer pour en faire des haches, des houes, des couteaux, des pointes de lances et de flèches, etc., sans oublier ces curieuses crécelles de fer que j'ai mentionnées dans un chapitre précédent et qui font partie intégrante et précieuse de l'équipement de tout guerrier konkomba⁽¹⁾.

A propos de ces films techniques d'une façon générale, un savant éminent qui présidait récemment une séance de la Société Royale de Géographie fit remarquer qu'il ne pensait pas qu'il fût fort utile de nos jours d'aller au pôle nord ou au pôle sud⁽²⁾, parce que ces endroits fort intéressants seraient encore là dans cinq mille ans. Mais les hommes qui sont allés pénétrer dans les contrées sauvages de la Terre pour essayer de rassembler documents et témoignages sur les coutumes en voie d'extinction des tribus indigènes de ces régions lointaines ont mérité les plus grands éloges. Le moindre document écrit, poursuivit-il, est d'une incontestable valeur. Quelle valeur alors attribuer

(1) Une partie de ces images figure dans le film qui subsiste.

(2) Atteints seulement (et avec de grandes difficultés) en 1909 et 1911.



Bandjéli, centre métallurgique indigène. La fonte du fer pratiquée par ces primitifs est d'origine totalement indigène, et donc extrêmement intéressante. Ce travail se fait dans des conditions assez proches de celles des pays civilisés, mais les fourneaux et le reste sont, bien sûr, de construction beaucoup plus primitive.



Gueuse de fer indigène provenant d'un fourneau de Bandjéli.

à des images vivantes, telles que celles-ci, montrant toutes les phases d'un procédé industriel primitif qui -par la force des choses- va se trouver dépassé dans un futur assez proche et donc, pour nous, définitivement perdu⁽¹⁾ ?

Je dois ajouter que des vues semblables ont été exprimées par Mr Atho Joyce, du British Museum, et Sir Harry Johnston⁽²⁾, le célèbre explorateur, dans des lettres qu'ils ont adressées au major Schomburgk après avoir vu les films.

(1) Effectivement, la concurrence du fer d'importation ne tarda pas à ruiner la métallurgie séculaire du pays bassar, dont le minerai est en fait à faible teneur.

(2) Explorateur de l'Afrique orientale à la fin du XIX^e siècle, puis (en 1901) premier gouverneur de l'Ouganda britannique.

CHAPITRE XVII

EN PAYS DE MONTAGNES

J'ai oublié de dire que, grâce à la prévoyance du chef de Bandjéli, qui avait tout arrangé à l'avance pour que nous filmions la métallurgie sur place, nous pûmes repartir un jour plus tôt que prévu. Selon le programme de voyage que nous nous étions fixé, nous aurions dû quitter le 12 alors que nous sommes partis le 11 de bon matin. Jusqu'alors, en tout cas jusqu'à Nambiri au nord, mon voyage avait été une longue marche triomphale, d'un genre assez différent de tout ce que j'avais vécu auparavant. Dans tout ce pays konkomba, si densément peuplé, les routes -de simples pistes indigènes- sont jalonnées tout au long de petits villages en enfilade comme des perles sur un chapelet, avec quelques intervalles ; dès le tout premier rencontré à partir du poste, ils envoyaient à ma rencontre des foules de femmes et d'enfants pour me souhaiter la bienvenue. Au point de rencontre, il se rangeaient de part et d'autre pour me laisser passer, poussant des youyous et agitant la main, puis, se refermant derrière moi, me suivaient dans la traversée de leur propre village et jusqu'au suivant, à un mile de là environ, où l'accueil était renouvelé par les femmes et les enfants de l'endroit tandis que les autres rentraient chez eux, et ainsi de suite jusqu'au bout, ce qui avait eu pour résultat de me donner une garde personnelle permanente, constamment renouvelée, d'un bout à l'autre du trajet entre deux postes.

Désormais, plus rien de tout cela. Nous entrons dans une contrée sauvage, plus montagneuse, où les villages sont éloignés les uns des autres, en conséquence les habitants rares. De Bandjéli à Bassari [*Bassar*] par exemple, sur 22 miles, nous ne sommes pas passés par une seule localité qu'on pût vraiment qualifier de village. La route est un étroit sentier tortueux, juste assez large pour deux personnes de front. On ne saurait rien imaginer de plus agréable ni de plus réjouissant que de chevaucher ainsi dans la fraîcheur d'un matin d'Afrique sur une route qui révèle à chaque détour des beautés nouvelles. Aucun endroit n'était plat ; on ne faisait que monter et descendre et certaines grimpées étaient si raides que nous avions presque pitié de Hodgson qui était parti en avant, comme d'habitude, sur sa chère "bécanne". Peu après, nous

atteignîmes la rivière Katcha⁽¹⁾, qui coule en cet endroit dans un profond ravin entaillé par les torrent furieux qui dégringolent des montagnes voisines en saison des pluies. Un pont indigène de bois la franchit, d'aspect si fragile et si peu sûr, et de surcroît dans un tel état de délabrement, que nous préférâmes passer par la rivière alors presque à sec.

La descente jusqu'au lit de la rivière était presque aussi à pic qu'une berge abrupte pouvait l'être ; mais nos chevaux la descendirent en patinant, sans problèmes, comme seuls des poneys d'Afrique en sont capables. A ce propos, en arrivant au Togo, je me faisais plutôt l'effet d'une cavalière intrépide et accomplie. Mais je m'aperçus très vite qu'un petit galop matinal sur le Row⁽²⁾ ou même une course soutenue à travers champs avec la meute⁽³⁾ ne constituaient qu'une piètre préparation aux randonnées à cheval dans la brousse africaine. Pratiquement, il me fallut réapprendre l'équitation du tout au tout. Mais je me révélai bonne élève -en tout cas, c'est qu'on m'a dit- et, maintenant, un ravin même aussi abrupt et profond que celui-là ne me fait pas peur, quelle que fût la frayeur qu'il pouvait me donner au début du voyage.

L'habituelle frange de végétation riveraine, trait caractéristique de tous les cours d'eau du Togo, s'était amplifiée, dans le cas de la Katcha, en une belle forêt ombragée, et nous avions eu l'intention de nous y arrêter pour prendre le petit déjeuner en plein air, mais nous avons effectué si vite la première partie du trajet que nous décidâmes de faire encore quelques miles de plus.

En approchant de Bassar, nous arrivâmes à une grosse bourgade indigène appelée Béakpabé⁽⁴⁾, qui me rappela beaucoup Bafilo par la quantité de ses maisons et de nombreux et beaux baobabs disséminés un peu partout. C'est là que nous attrapâmes l'extrémité nord d'une jolie route de l'Administration, bien entretenue, construite à partir de Bassar, et qui remontera, quand elle sera achevée, jusqu'à Mango en suivant en gros l'itinéraire que nous avons pris pour venir. Nous ne restâmes pas sur cette route pour autant mais, la laissant sur notre gauche, traversâmes à cheval la place du marché pour déboucher peu après sur une avenue de manguiers parfaitement rectiligne et magnifiquement entretenue. Ces manguiers avaient poussé si serrés qu'ils formaient au-dessus de nos têtes une véritables voûte de

(1) Petit affluent du Mô. Il n'existe plus de route directe entre Bandjéli et Bassar.

(2) Rotten Row, l'allée des Cavaliers, dans Hyde Park, à Londres.

(3) De chiens. Allusion aux chasses à courre d'Europe.

(4) Juste au nord de Bassar sur la carte Sprigade de 1907 ; aujourd'hui absorbée par la ville de Bassar.

verdure épaisse, qui empêchait complètement de passer les brûlants rayons du soleil. Un seul inconvénient : les fruits pendaient si bas qu'en passant à cheval on risquait, à moins de faire très attention d'en prendre un en pleine figure, avec des conséquences rien moins qu'agréables. Ayant remonté cette avenue sur un mile environ, nous arrivâmes à Bassar.

Le poste s'inspire beaucoup, pour sa construction, du modèle d'un vieux castel normand, avec une tour crénelée⁽¹⁾ et une vaste véranda surélevée, face à une esplanade plate et bien entretenue à l'ombre de jolis arbres, le tout s'adossant à des montagnes couvertes de forêts. C'est là que nous fîmes accueillis par M. Muckè, chef de subdivision⁽²⁾, vieux fonctionnaire du Togo et l'un des adjoints les plus compétents du Dr Kersting. Il était dans l'Administration depuis 1898 et avait pratiquement participé depuis cette date à tous les grands moments de l'histoire du Togo.

Schomburgk le connaissait pour l'avoir rencontré lors de son précédent voyage et le seul regret de ce distingué *gentleman* était que nous n'eussions pu passer avec lui les fêtes de Noël, dont il nous fit une description enflammée. Mais nous le persuadâmes vite que cela ne nous aurait pas été possible. Il nous conduisit alors, tout en bavardant, jusqu'à l'endroit où il nous avait préparé un petit déjeuner des plus substantiels et des plus appétissants, auquel -inutile de le dire- nous fîmes pleinement honneur. Il avait aussi très gentiment préparé, pour la mettre à notre disposition, la "case Massow" ainsi appelée, m'expliquant-on, du nom d'un certain lieutenant Massow, un pionnier de l'empire mort au Nord-Togo dans les premières années, alors qu'il se consacrait à l'ouverture de cette région du territoire⁽³⁾. C'est une maison carrée, sise à trente mètres au-dessus du poste, entourée de baobabs et d'autres arbres qui lui fournissent une ombre appréciée. La panorama qui s'offre de cet endroit⁽⁴⁾ est l'un des plus beaux que j'eusse vus au Togo, avec de jolies montagnes boisées derrière, devant et tout autour. Nous y passâmes cinq jours, très bien installés, et si nous nous y sentions plus à l'aise qu'à l'ordinaire, c'est que la case était équipée de fenêtres. Ceci peut ne pas dire grand chose à des Européens qui n'ont pas

(1) Disparue par la suite.

(2) Bassar dépendait administrativement de Sokodé, comme les subdivisions dépendaient des cercles à l'époque française. Muckè, arrivé au Togo en janvier 1898, assistant des douanes puis "technicien agro-forestier", était depuis 1908 à Sokodé et à Bassar. Il rentrera en congé en Allemagne peu après, en avril 1914.

(3) Le lieutenant (puis capitaine) Valentin von Massow, né en 1864, arrivé au Togo en mai 1896, mort du paludisme le 23 juillet 1899 après avoir participé à la (vigoureuse) "pacification" des Konkomba.

(4) Occupé aujourd'hui par l'Hôtel Bassar.

voyagé, mais c'était la première maison garnie de fenêtres où je dormais depuis mon départ de Lomé, six mois plus tôt. Certes, à Mango, la maison de Hirschfeld avait des fenêtres, mais pas la nôtre.

Notre séjour eut quand même ses petits désagréments. Tout d'abord, il n'y avait pas d'écuries pour nos chevaux : elles se trouvaient en bas au poste. Il nous fallut donc les entraver sous l'un des gros arbres, car nous craignons que nos palefreniers ne s'en occupent pas correctement, ou en tout cas pas comme nous le souhaitions, une fois délivrés de notre contrôle direct et permanent.

Autre inconvénient : l'eau était rare. Nous étions obligés d'acheter toute l'eau que nous utilisons jusqu'à la dernière goutte, au prix d'un demi-penny la calebasse, à des indigènes qui nous l'apportaient sur la tête après être allés la chercher dans la rivière Kama [*Kamaka*]⁽¹⁾, à deux bonnes heures de là. Elle n'était pas bonne d'ailleurs, brune et d'aspect malpropre, mais il nous fallait l'utiliser pour tous nos besoins jusqu'à ce que Muckè envoie quelques prisonniers nous en chercher pour notre usage personnel à une source située un peu plus haut dans la montagne derrière chez nous. Nous dûmes quand même continuer à acheter l'eau pour nos chevaux, pour la lessive et autres. Ce qui s'avérait plutôt cher au tarif d'un demi-penny la calebasse, car nous avions sept chevaux et il fallait évidemment les abreuver régulièrement deux fois par jour. Mais il n'y avait rien à faire, et Muckè fit de son mieux pour compenser la cherté de l'eau en nous envoyant chaque jour de grosses quantités de fruits tout à fait délicieux et désaltérants : citrons, oranges, papayes, bananes, etc., et de jolies fleurs de son jardin personnel.

Nous fîmes de nombreuses sorties à cheval pendant notre séjour. Tout autour du poste -autre héritage de l'époque de Dr Kersting- il y a de belles plantations comme celles de Mango, parfaitement tenues par Muckè, qui est à peu près aussi fier de Bassar que Bassar l'est de lui-même. Le soir, après dîner, il nous tenait subjugués des heures entières à nous raconter des histoires d'autrefois, lorsque tout ce pays était dangereux, presque inconnu, et que les combats avec les sauvages indigènes étaient pour ainsi dire monnaie courante. Muckè et Bassar ! Bassar et Muckè ! Les deux noms sont identiques et interchangeable. On l'a baptisé le "roi de Bassar", et à juste titre, car il administre sa subdivision avec un sceptre d'airain et cependant un sens délicat de la justice, qui suscite à la fois le respect et la crainte des indigènes. Schomburgk, qui éprouve pour lui le plus grand respect et la plus grande

(1) Autre affluent du M6, à 4 km à l'est de Bassar.

affection, fit remarquer un jour qu'il était de la classe de ceux qui contribuent à édifier les empires coloniaux sans le dire, et je pense que cette description lui convient parfaitement.

N'aurait-il qu'un seul défaut, ce serait d'être presque trop attaché à Bassar. On raconte sur lui, vraie ou fausse, une histoire qui, en tout cas, le caractérise à merveille. A l'occasion d'une visite qu'il faisait dans la capitale allemande lors d'un de ses rares congés, il se serait écrié : "Ah ! Berlin !, prononçant ces mots avec lenteur, réflexion et méthode comme il en a l'habitude, oui, vraiment ! Berlin, c'est parfait, bien sûr, mais... -et ses yeux s'étaient mis à briller tandis que son débit se faisait plus rapide- parlez-moi de Bassar !". L'histoire n'est pas nouvelle, c'est vrai : ce n'est jamais que l'une des nombreuses variantes d'une vieille plaisanterie du *Punch*⁽¹⁾ à propos de l'Ecosse du Peeblesshire⁽²⁾ qui déclare, après son premier voyage en France, que "Paris, c'est une grande ville, ouais ! Mais rien ne vaut Peebles pour être à l'aise !". Comme je l'ai déjà dit, cela correspondait exactement à Muckè et à son attitude vis-à-vis de ce petit coin perdu de la terre ouest-africaine sur laquelle il règne, souverain sans couronne.

Muckè, bien qu'il soit l'hospitalité même, avait une curieuse particularité : son faible pour les bonnes blagues va parfois jusqu'à laisser passer sans rien dire un étranger blanc devant chez lui, et cela dans un pays où les Blancs de passage sont aussi rares que des papillons sur un iceberg (ou que de la glace aux enfers, la comparaison serait plus juste). C'est là un trait assez étrange pour qu'on le mentionne, d'autant plus d'ailleurs que c'est ce qui fut cause que Hodgson attendit son petit déjeuner dix minutes de plus qu'il n'aurait normalement dû le faire. Or, pour Hodgson, rester sans breakfast ne serait-ce que cinq minutes de plus que l'heure prévue, c'était une éventualité qu'il n'appréciait guère. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage.

Donc, Hodgson, comme je l'ai dit, avait quitté Bandjéli avant nous sur son vélo et, quand il arriva à la hauteur de chez Muckè, il ne fit que jeter un coup d'oeil de côté en passant et poursuivit sa route, bien incapable d'imaginer autre chose, s'il y avait là la résidence d'un congénère blanc, que la sortie de celui-ci pour l'appeler. Or, ce n'est pas ce que fit Muckè : il resta tranquillement assis, sans broncher, et lorsque son boy se précipita vers lui en criant : "Patron ! il y a un Blanc qui vient de passer !" il répondit simplement : "Ah bon ? Eh bien, ne t'en fais pas, il va revenir". Ce que fit l'intéressé après

(1) Célèbre journal satirique anglais.

(2) Petit comté pauvre des montagnes d'Ecosse.

avoir dépassé son but d'une bonne petite distance. Sur quoi Muckè lui fit remarquer : "Vous devez beaucoup aimer le vélo, mais... entrez maintenant, venez prendre le petit déjeuner".

Deux choses encore au sujet de Muckè. Il possède le plus beau et le plus élégant cheval que j'ai vu dans toutes mes pérégrinations togolaises : un étalon arabe, d'un noir absolu, amené du fin fond du Soudan français par un marchand haoussa après un voyage de plusieurs mois. Il est difficile d'acquérir des chevaux de ce genre, et Schomburgk avait ardemment désiré acheter celui-ci à son premier voyage, mais Muckè n'avait pas voulu le vendre. Autre mascotte de Muckè -qui idolâtre tout bonnement son cheval- : une antilope mâle apprivoisée qu'il garde dans un enclos de fil de fer à proximité de sa maison.

Bassar est le principal marché du fer brut qui est extrait et fondu à Bandjéli. C'est là qu'il arrive pour transformation en produits finis, comme je l'ai indiqué, et la raison pour laquelle nous sommes restés si longtemps, c'est que nous voulions filmer les phases finales, les forgerons indigènes au travail, etc. Lorsque nous n'étions pas occupés à prendre des photos, nous passions notre temps à explorer les environs qui sont extrêmement pittoresques et plaisants, et aussi fort peuplés. Et puis le climat est plus sain, moins débilitant que dans la plupart du reste du Togo ; le grand inconvénient, ce sont les terribles tornades et la chaleur lourde et moite de la saison des pluies.

Nous fîmes aussi quelques visites aux notables de l'endroit dont le chef est le *mallam* Mohammed⁽¹⁾. Tout le monde à Bassar sur des miles à la ronde, connaît le *mallam* qui est une sorte de cumulard local⁽²⁾. D'abord parce qu'il est l'indigène le plus riche du coin ; ensuite parce que ses intérêts sont pratiquement illimités et qu'il a un doigt dans toutes les affaires locales. C'est ainsi qu'il est grand marchand de chevaux, en relations d'affaires avec le Soudan français et le Dahomey d'un côté, la Gold Coast de l'autre. Il occupe également l'importante fonction de "sery-chi-songu"⁽³⁾ responsable du campement indigène et du quartier connu sous le nom de "zongo", ce qui va de pair avec l'emploi, substantiel et lucratif, de ramasseur d'impôts pour le compte de l'Administration. En plus de tout cela, il dirige une école en plein

(1) En tant que personnalité religieuse musulmane peut-être, mais Meg Gehrts ne dit rien des autorités politiques traditionnelles.

(2) L'auteur le compare à "Poo-bah", personnage de l'opérette *Mikado* de Gilbert, gros bouffi prétentieux, touche-à-tout, caricature populaire de manie-tout.

(3) *Sarki-n zongô*.

air pour les indigènes⁽¹⁾ qu'il a fondée et où les jeunes enfants, assis en tailleur sur des nattes à l'ombre d'un arbre, apprennent la religion mahométane, la lecture et l'écriture. Il est très fier de cette école, unique en son genre, et, à juste titre, car les élèves m'ont paru constituer un groupe de gamins étonnants d'intelligence. Je fus particulièrement frappée de les voir écrire avec application ces élégants et jolis caractères arabes, que l'on trace sur des planchettes de bois lisse avec une baguette pointue et de l'encre indigène. C'était vraiment stupéfiant de voir les magnifiques résultats obtenus avec un matériel d'écriture aussi primitif.

Evidemment, il nous invita chez lui, où je fus présentée à ses huit épouses, ensemble et séparément. Ces dames ont un certain niveau de culture et, pour la plupart, des traits agréables ; l'une d'elles, une Peule au teint clair, presque blanc, est vraiment jolie. La première des femmes me montra, avec une évidente fierté, tous les trésors de leur ménage, leur vaisselle européenne, leurs plats d'étain, leurs ustensiles de cuisine, et autres. Je fus très frappée du contraste de tout cela avec la mobilier indigène dans son ensemble. Ainsi, son lit était en banko, bien durci, une simple plate-forme surélevée (comme celle qu'utilisent les femmes de Soumbou pour écraser leur grain), recouverte d'un matelas et d'une natte de fabrication indigène, et surmontée d'un voile moustiquaire européen dont elle était très fière. Les enfants étaient nombreux un peu partout, quelques-uns très beaux, et leur teint allait du noir de jais au chocolat clair.

Un peu plus tard, elles vinrent toutes les huit me rendre visite chez nous. Les ayant invitées pour le thé de l'après-midi, je découvris une fois qu'elles furent arrivées qu'elles n'en buvaient pas, préférant le cacao, que je dus sucrer à l'excès pour que cela pût convenir à leur goût. Elles firent leur apparition drapées dans leurs voiles les plus élégants, portant toutes de lourds bijoux, le visage fardé et poudré, les yeux, les cils et les sourcils noircis à la façon du maquillage d'une actrice de théâtre. Elles mâchaient de la kola sans discontinuer et elles avaient les ongles rougis au henné. Mais ce qui me frappa le plus chez mes visiteuses, c'était les quantités excessives de parfum qu'elles utilisaient. Quel genre particulier de parfum, je n'en sais rien. Je n'avais jamais rien senti d'exactly semblable, ni avant, ni depuis lors. Mais ce que je sais, c'est que c'était si lourd, si accablant, que j'éprouvai de la difficulté à respirer la même atmosphère. Le moindre mouvement de leurs voiles en envoyait des bouffées invisibles tourner dans toute la pièce. Lorsqu'à un moment, cinq d'entre elles remuèrent rapidement et brusquement en même temps, elles

(1) Ecole coranique, d'où son titre de *mallam*.

déclenchèrent, un ouragan aromatique qui me fit suffoquer, tousser et étouffer. Mais apparemment, les innombrables abeilles sauvages qui hantaient les baobabs proches aimaient ça, car elles bourdonnaient tout autour de mes visiteuses par nuages, les incommodant si fort qu'après deux ou trois vaines tentatives pour les chasser, celles-ci durent rester assises pendant tout le reste de leur visite, la tête et les épaules emmitouflées dans leurs voiles.

Elles étaient déjà là depuis un certain temps lorsque, à ma grande surprise, un bébé se mit à pleurer très fort ; or, jusqu'à cet instant, je n'avais pas remarqué de bébé. Je crois que la stupéfaction que j'éprouvai fut si visible qu'elles se mirent toutes à rire. La première d'entre elles se leva, défit son voile extérieur et, après avoir encore déroulé d'autres pagnes, sortit un joli bébé bien portant, de six semaines environ, d'une sorte d'écharpe dans laquelle elle le portait au dos et le tendit à l'une des autres épouses qui lui donna le sein. J'en déduisis donc qu'il s'agissait de la mère. Puis, quand il fut rassasié, il fut encore passé à une troisième femme, pas la première, qui le réenveloppa comme avant et la mit en écharpe au dos sous ses voiles.

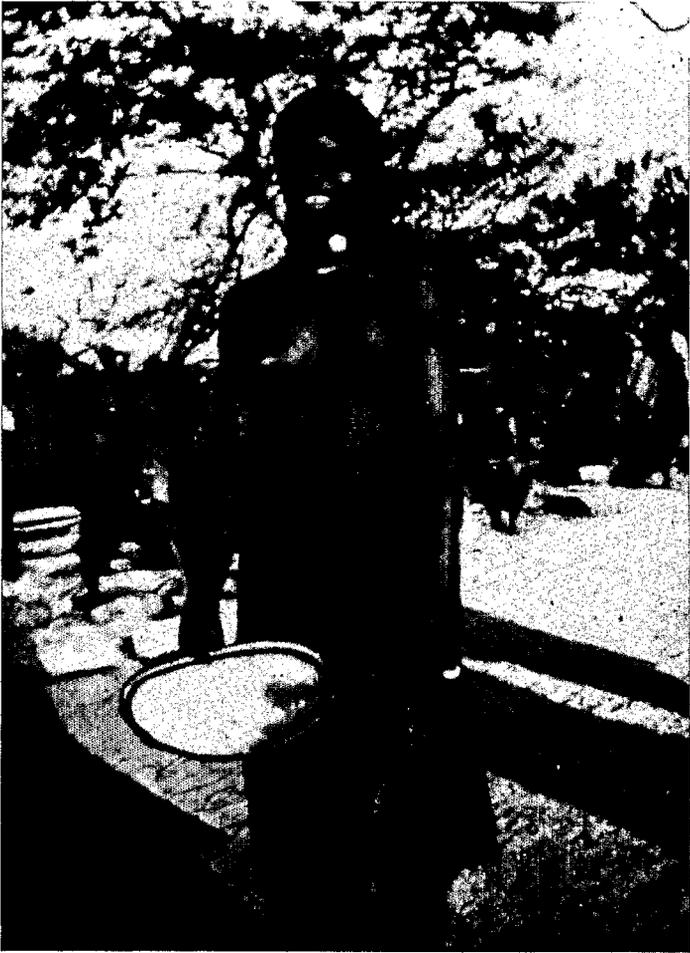
Pour les amuser et les distraire, je leur montrai mes bijoux et mes vêtements européens. Ceux-ci les intéressèrent énormément, alors que mes colliers et mes bracelets ne parurent pas les émouvoir. Elles semblaient les trouver trop petits, trop insignifiants pour avoir une valeur quelconque. Elles portaient quant à elles quantité d'anneaux d'argent très gros et lourds, d'anneaux aux doigts et aux pouces, ainsi que des broches en or massif de facture et de style indigènes. Le soir, une fois rentrées chez elles, elles m'envoyèrent des produits de leur propre cuisine, mais si affreusement pimentés qu'une simple petite cuillerée me tira les larmes des yeux et que je faillis suffoquer. Je donnai donc cela à mes boys qui le dévorèrent gloutonnement, s'en purléchant avec maints grognements et gargouillis d'extase et de satisfaction.

Pendant notre séjour à Bassar, M. von Parpart⁽¹⁾, commandant de cercle de Sokodé, arriva avec son escorte. Ils avaient couvert à cheval le trajet de Sokodé à Bassar, environ 40 miles, dans la journée, et c'était là un exploit tout à fait étonnant, si l'on considère l'itinéraire qu'ils avaient dû suivre et dont je reparlerai. Compte tenu de ce voyage, von Parpart était assez fatigué, de sorte que je ne le vis pas ce soir-là, et le lendemain, très tôt, il était déjà reparti vers Bandjéli quand je me levai. Je fus assez déçue de n'avoir pu faire sa

(1) Voir ci-dessous, note 2, p. 226.

connaissance, mais il advint que ce ne fut que partie remise, puisque nous allions le voir longuement plus tard pendant notre séjour à Sokodé.

C'est à Bassar, un soir, comme nous rentrions d'une promenade à cheval, que j'entendis pour la première fois tout près de nous et que je pus observer les curieuses lamentations mortuaires et autres célébrations solennelles préluant à un enterrement indigène, au sujet duquel j'aurai davantage à dire un peu plus tard. Souvent, au cours du voyage, j'avais entendu ces mêmes sons étranges au loin mais, cette fois-là, je fus mise en contact direct, et le résultat en fut un choc plutôt pénible pour mon système nerveux. Les pleurs et lamentations provenaient de la concession occupée par les soldats du poste et, les ayant questionnés, j'appris qu'on était en train de pleurer un jeune enfant -un bébé d'environ deux semaines- mort le jour même.



Fille tchaoudjo de Bafilo. Les femmes tchaoudjo sont parmi les plus modestes et les plus dignes de toutes les populations togolaises. Il fallut beaucoup de persuasion pour amener cette jeune femme à poser en public. Mais, y ayant consenti, elle eut son sourire le plus agréable et le plus engageant.

CHAPITRE XVIII

"AFFAIRES DE FEMMES"

J'ai intitulé la chapitre qui va suivre "Affaires de femmes", et c'est bien de cela qu'il s'agit, rien de plus. Les hommes peuvent le sauter, si ça leur chante ; les femmes, elles, -je prends le risque de le croire- le trouveront intéressant.

Dans ce qui j'y raconte, il n'y a pas grand-chose, à mon avis, qui soit d'un réel intérêt ethnographique ou anthropologique. Cependant, il s'agit de données de première main, résultant de longues conversations confidentielles avec des femmes de nombreuses tribus différentes, ainsi que de mes observations et déductions personnelles, prises et notées aussitôt. Quant à la dernière partie du chapitre, qui traite de la vie et de la cuisine en caravane vues par une femme blanche, j'ai été amenée à l'ajouter dans l'espoir (justifié, je crois) qu'elle puisse rendre utilement service à toute autre femme appelée dans l'avenir à visiter l'intérieur de l'Afrique occidentale dans des conditions semblables à celles où je me suis moi-même trouvée.

Le mariage et son corollaire naturel, la mise au monde et l'éducation des enfants, constituent les éléments essentiels de la vie d'une femme indigène. On peut dire que le mariage est vraiment l'axe central autour duquel tout le reste s'ordonne. En gros, comme chez la plupart des primitifs, c'est une affaire de marchandage, de vente et d'échange. Les filles sont des marchandises commercialisables, tout comme du bétail, des chèvres ou des poulets. Tout cela est vraiment interchangeable : une épouse s'achète, selon le cas, contre tant ou tant de ceci ou de cela, ou telle quantité de sel ou de pièces de monnaie.

Souvent, au lieu de s'acheter du premier coup une épouse, le futur mari travaillera pour elle, échangeant en fait avec son futur beau-père son travail contre la valeur qu'elle représente. Ainsi, un homme peut se procurer une femme, ou plusieurs, sans dépenser de capital d'aucune sorte ; aussi ce procédé est-il très en faveur auprès des plus jeunes et des plus démunis. Ceux qui sont plus âgés et plus fortunés préfèrent évidemment payer en espèces, et rubis sur l'ongle - ou son équivalent.

Les filles sont souvent achetées dès leur naissance par des indigènes prévoyants et considérées alors comme promises dès cet instant. Leur prix est naturellement bien moindre que si elles sont adultes ou proches de l'adolescence car, bien évidemment, l'enfant peut mourir avant d'atteindre l'âge du mariage. Une fille ainsi promise est censée demeurer chaste, mais la loi indigène donne à celle qui ne l'est pas la faculté de donner libre cours à ses appétits sexuels comme elle l'entend. Toutefois, si un enfant naît hors mariage, il n'est pas nécessairement considéré comme appartenant à sa mère. Au contraire, le père présumé dispose du droit de le revendiquer, conformément à la loi indigène ; mais il doit le réclamer dès la naissance, et si la fille conteste sa revendication, il doit justifier celle-ci par une preuve qui satisfasse le chef ou les notables du village, selon le cas. S'il échoue, alors l'enfant demeure auprès de sa mère et passe avec elle à l'homme qui, épousant finalement celle-ci, deviendra aussi son père. En général, le fait pour une femme d'avoir déjà donné naissance à un ou plusieurs enfants ne l'empêche pas de se marier. A vrai dire, le mari indigène semble plutôt préférer cette solution pour des raisons que je n'ai pas besoin de détailler.

Les coutumes matrimoniales varient énormément d'une tribu à l'autre. Les Tchokossi à demi-sauvages de l'extrême Nord, par exemple, semblent, autant que j'aie pu le constater, n'avoir aucune cérémonie de mariage nette et précise, bien qu'ils mettent à profit toutes les occasions de faire la fête et de s'amuser. Les Tchaoudjo au contraire, qui font profession de mahométanisme et sont (en comparaison) civilisés, possèdent une série de rites matrimoniaux très élaborés, qui sont scrupuleusement respectés. Toutefois, ceux de ces rites qui précèdent la cérémonie proprement dite sont secrets : les étrangers sont jalousement exclus de toute participation : ils ne peuvent même pas y assister en spectateurs.

Un mariage de ce genre eut lieu pendant mon séjour à Paratao mais, bien que j'eusse tenté d'obtenir l'autorisation d'y assister du début à la fin, je n'y réussis pas. J'appris quand même que les opérations initiales comportèrent essentiellement, pour la mariée, une sorte de toilette impitoyable, avec massage complet du corps, qui dura toute la nuit précédant le jour de la noce elle-même. Cette opération se déroula dans une case à l'écart prévue à cet effet : la pauvre mariée fut frottée et grattée vigoureusement par les villageoises qui se relayèrent, armées de pierres poreuses comme des pierres ponceuses et de brosses de bois grossières ou grattoirs en forme de brosses à cheveux mais sans poils. L'épreuve, qui dura pour ainsi dire du crépuscule jusqu'à l'aube, dut être fort désagréable à en juger par les hurlements et les cris perçants qui parvenaient de la case où elle se déroulait. Pendant ce même temps, d'autres femmes s'occupaient de bourrer de coups de poing et de tourmenter le marié, encore

que le traitement qui lui était appliqué, me dit-on, n'ait pu être aussi violent ni aussi douloureux que celui qu'avait enduré la mariée.

Mais celle-ci, je dois dire, ne semblait pas s'en porter plus mal lorsque, le lendemain, toute vêtue de blanc des pieds à la tête, elle prit place avec son futur époux dans le cortège nuptial. Tous deux montaient de beaux chevaux (les Tchaoudjo -je l'ai déjà indiqué- sont de magnifiques cavaliers) et étaient escortés par une foule de gens criant et tirant des coups de fusil jusqu'à la mosquée, où la cérémonie proprement dite se déroula selon la loi mahométane. Une fête couronna le programme de la journée, après quoi l'époux et l'épouse furent accompagnés jusqu'à leur case par toutes les femmes mariées du voisinage ou presque, qui restèrent toute la nuit à l'extérieur, criant de toutes leurs forces, chantant, cabriolant et battant les tambours.



Femme haoussa, avec une curieuse coiffure en forme de casque. Ce n'est que l'un des nombreuses excentricité de ce genre en vogue chez ces gens.

Il faut dire que toute femme indigène est autorisée par la coutume à avoir sa case personnelle à part, quel que soit le nombre des autres femmes que son mari puisse avoir, et qu'elle peut également exiger de lui sa juste part de présence et d'attentions, la règle étant qu'il passe avec chacune d'elles cinq jours et cinq nuits de suite, à tour de rôle. Ainsi, dans le cas d'un indigène aisé en puissance de huit épouses -nombre de prédilection chez ceux qui peuvent se le permettre-, il lui faut exactement 40 jours pour faire, si l'on peut dire, "un tour complet".

Comme je l'ai déjà indiqué, les femmes indigènes ne se formalisent pas le moins du monde de la polygamie : dans l'ensemble, elles paraissent heureuses et satisfaites. Elles sont aussi extrêmement fières de leur apparence personnelle et, en général, corporellement bien plus propres que les hommes. On le doit surtout, sans aucun doute, au fait qu'elles se baignent deux ou même trois fois par jour lorsqu'elles descendent prendre de l'eau à la rivière. Les hommes se baignent habituellement une fois par jour, le soir, et il s'agit invariablement d'un bain chaud, pour lequel l'eau est apportée et chauffée par les femmes. Mais ceci ne s'applique pas aux tribus païennes les plus reculées, où l'on pratique la saleté. Toutes les femmes ou presque que j'ai rencontrées consacrent beaucoup de temps et d'attention à soigner leur coiffure, à l'exception des Konkomba qui, je l'ai dit, se coupent les cheveux très court. Elles aiment aussi beaucoup se curer les dents à l'aide de petits bâtons pointus de bois tendre, qu'elles passent leur temps à se vriller dans la bouche avec les doigts quand elles vont chercher l'eau matin et soir. Elles fabriquent elles-mêmes leur savon en petites boules noires, à peu près de la grosseur des balles de golf, et c'est du très bon savon, qui donne une mousse douce et abondante.

La femme sauvage envisage l'épreuve de la naissance sans aucune des appréhensions ni aucun des pressentiments qui assaillent si fréquemment sa soeur civilisée. Pour elle, c'est à peine si l'on peut parler d'épreuve, vraiment, tant elle est, en général, un animal femelle en parfaite santé : son corps robuste et souple n'a jamais été comprimé par des corsets, ni vu sa croissance naturelle et son développement entravés par des jupes très ajustées ni de lourds costumes sur mesures et autres abominations de nos couturiers⁽¹⁾. En outre, chacune d'elles a reçu au cours de sa petite enfance, et tout naturellement, une formation d'accoucheuse ; mais je reviendrai encore là-dessus bientôt.

(1) Allusion à la mode féminine des classes aisées du début du siècle en Europe et aux Etats-Unis, extrêmement contraignante pour les jeunes filles et jeunes femmes et peu propice, effectivement, aux maternités.

En supposant que la naissance se déroule chez elle, dans son propre village -ce qui pourtant n'est pas toujours le cas, loin de là-, elle est prise en charge par ses amies et parentes quand arrive le moment décisif, et, en général, tout est fini en deux heures de temps ou à peu près. Souvent, la mère est debout et reprend son travail une heure après. Dans l'ensemble, elles sont des accoucheuses habiles et soigneuses, sauf sur deux points : le cordon ombilical, presque toujours coupé d'une façon très grossière, pour ne pas dire expéditive, laisse une vilaine hernie, désagréable à voir ensuite chez des gens qui vont presque toujours nus ou à peu près. L'autre exception touche à l'observation d'un degré raisonnable de propreté par la mère et celles qui l'assistent, car elle fait largement défaut. Ceci dit, le nouveau-né est toujours bien soigné (on lui donne un bain chaud immédiatement après sa venue au monde), et pour le reste on s'occupe attentivement de lui.

Si la naissance survient -le cas n'est pas rare- lorsque la femme est en voyage ou en train de travailler aux champs, la mère ne se laisse pas émouvoir outre mesure par l'événement. Elle est parfaitement capable de venir seule à bout de ses "ennuis", et c'est ce qu'elle fait, tout comme les animaux sauvages de la brousse parmi lesquels elle vit et dont elle a appris et adopté maintes façons de faire. En pareil cas, elle se repose simplement pendant une heure ou deux (peut-être trois au maximum), puis enveloppe le bébé dans son pagne, le cale en tas dans son dos entre les deux épaules, et se remet au travail ou poursuit sa route comme si de rien n'était. Il ne semble pas non plus qu'elle en éprouve aucune mauvaise séquelle, mais cela ne veut pas dire qu'il ne s'en produise pas. C'est là que les femmes blanches en Afrique peuvent faire énormément de bien, à l'instar de ce qu'ont réalisé les missions Zenana en Inde⁽¹⁾, à savoir apprendre aux mères indigènes l'importance de l'hygiène individuelle en ces moments décisifs et de la propreté obstétrique ; et, de même, convaincre les maris -c'est essentiel- de la nécessité d'autoriser leurs femmes en puissance de bébés à se décharger pour un temps de leurs dures tâches domestiques⁽²⁾.

La mère indigène allaite son enfant pendant trois ou quatre ans ; pendant ce temps, elle se sépare complètement de son mari, lequel est presque obligé de prendre une autre épouse, en supposant qu'il persiste dans sa monogamie. A l'appui de cette coutume, il y a sans aucun doute le fait que

(1) Probablement des missions anglaises, religieuses ou laïques, oeuvrant à l'époque au profit des mères indiennes et de leurs enfant. Le mot "zenana" désigne en Inde les harems musulmans.

(2) Vaste programme, bien ciblé, et encore parfaitement valable 80 ans plus tard. De même pour la note 2 page suivante.

l'alimentation indigène ordinaire n'est pas assez nourrissante pour un très jeune enfant ou, plus exactement, qu'il ne peut pas en assimiler suffisamment, puisque son petit estomac n'est pas assez vaste pour en absorber une quantité suffisante. Le pauvre petit trésor fait de son mieux, et sa mère l'y aide en pratiquant régulièrement sur lui une action d'alimentation forcée si énergique et si désagréable que cela pourrait rapidement -j'imagine- briser la détermination des "suffragettes" même les plus stupides.

A chaque fois que revient l'heure du repas, on lui déverse, on lui pousse littéralement de force dans son petit gosier l'épais gruau de mil, ou porridge léger, appelé "*foufou*", qui est le plat de base du nègre togolais⁽¹⁾, ce qui donne naissance à cette particularité si frappante chez tous les enfants : le ventre gonflé. L'une des conséquences de cet allaitement prolongé, joint à l'insuffisance de toute autre sorte d'alimentation nourrissante, c'est un taux très élevé de mortalité infantile. Avec le temps, la mère devient négligente, ne veille pas comme il convient à la propreté du bout de ses seins et commet elle-même toutes sortes d'imprudences alimentaires, avec pour résultat que son enfant tombe malade et meurt⁽²⁾.

Le bébé nègre, lorsqu'il naît, n'est pas noir. Il est soit blanc, soit d'une couleur jaunâtre très claire, mais il s'assombrit progressivement et, à l'âge d'un mois, il a pris une teinte chocolat, qui fonce encore rapidement jusqu'au noir de jais habituel du nègre pur sang. j'ai noté une autre particularité du nouveau-né indigène : ses longs cheveux droits, mais cela disparaît rapidement, remplacé à la longue par l'épaisse toison que nous connaissons et qui fait la chevelure du crâne de l'Africain adulte.

Les enfants africains apprennent à marcher plus tard que ceux d'Europe. Cela est probablement dû au fait qu'ils ont, relativement, très peu de pratique. Dès sa naissance, l'enfant est amené au féticheur qui lui remet, contre rétribution, certaines amulettes ou fétiches, par exemple un petit fragment d'os, un petit morceau de bois, un bout de verre, que sais-je encore ?, que l'on insère soigneusement au milieu de cordons de perles de diverses tailles dont on fera ensuite des bracelets pour ses poignets, des chevillères pour ses jambes et une ceinture pour ses reins. Aussi longtemps qu'il les porte -ce qu'il fait en

(1) Meg Gehrts n'a connu du Togo méridional que Lomé et ses environs immédiats. Elle confond évidemment la pâte avec le foufou (qui n'est jamais fait de mil ni de sorgho).

(2) Ces observations et celles qui suivent sont d'une remarquable pertinence. Ce sont exactement les mêmes qui sous-tendent encore aujourd'hui tous les programmes nationaux et internationaux de santé maternelle et infantile, ainsi que les projets spécifiques visant la participation des femmes au développement.

permanence-, il est considéré comme préservé des effets du mauvais oeil. Mais pour redoubler d'assurance, la mère quitte rarement son petit des yeux. Elle le porte tout le temps au dos, enveloppé dans son pagne dont les plis, quand il est petit, ne laissent même pas passer la tête. Cette méthode de portage de l'enfant est rendue plus aisée par le fait que les femmes portent toutes à la taille de grosses ceintures de perles, très serrées, pour donner à leurs hanches plus d'ampleur et de proéminence, car c'est là une caractéristique fort appréciée. C'est sous ces ceintures qu'on glisse l'extrémité inférieure du pagne principal, ce qui assure au bébé une assise confortable.

Mais dès qu'il commence à trotter, on lui donne, si c'est une fille, une petite calebasse et on lui apprend à la tenir remplie d'eau, en équilibre sur sa petite tête. Dès cet instant, elle devient un élément utile de l'organisation tribale ou villageoise : elle accompagne systématiquement sa mère à la rivière quand elle s'y rend avec les autres femmes pour y prendre de l'eau ; on lui apprend à balayer la case avec un petit balai, et à préparer le *foufou* ; on l'emmène en forêt où on lui enseigne quelles herbes et quels légumes sauvages sont bons à manger et ceux qu'il faut éviter... Bref, l'enfant est formé aux tâches domestiques ordinaires et autres qui incombent à la femme indigène du commun.

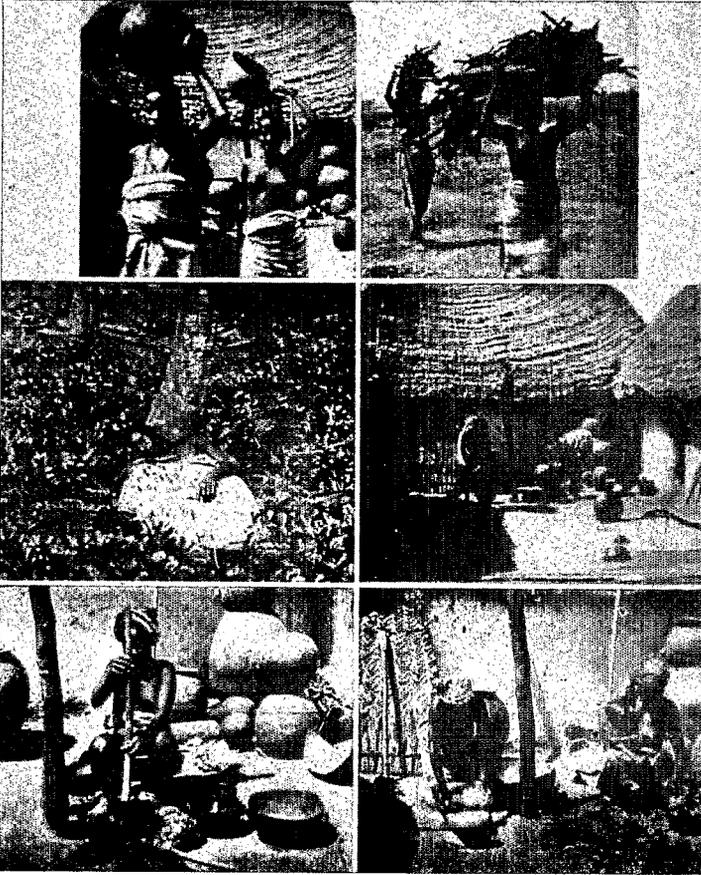
A l'âge de 10-12 ans, à supposer que ses parents puissent faire la dépense, la petite fille subit une épreuve exceptionnelle généralement désignée par un euphémisme : on dit qu'on "l'envoie en brousse". Cela signifie qu'elle quitte sa maison et ses parents pour être confiée à une féticheuse, qui l'emmène jusqu'à une case, ou plus exactement un groupe de cases, en forêt, loin de toute habitation humaine. C'est là que se trouve un très important personnage, une "mammy" généralement appelée "reine des femmes" ; c'est sous la surveillance et l'enseignement de celle-ci, et de ses adjointes féticheuses, que la petite fille passe de 2 à 5 ou 6 mois, parfois même davantage.

Pendant cette période, elle reçoit un enseignement sur l'art et la pratique de l'accouchement ; elle doit aussi subir l'opération douloureuse -et pour nous révoltante- de l'excision, équivalent au rite de la circoncision auquel ses frères, si elle en a, sont appelés à se soumettre à peu près au même âge. Tout cela est bien connu. Mais quelles autres opérations se pratiquent dans les bois de ces féticheuses, on ne saurait le dire. Aucun homme ne peut s'en approcher nulle part sous peine de mort immédiate, et les lèvres des femmes sont scellées à ce sujet. Même à leurs maris -paraît-il- elles n'osent rien dire, ni à aucune autre femme non initiée. J'ai plusieurs fois essayé de les amener à me confier personnellement quelque chose là-dessus, mais sans succès. A Atakpamé, je fis la connaissance de l'une de ces "reines des femmes", une

vieille païenne charmante, ravie de porter le prénom on ne peut plus chrétien de Marie. Elle se comportait avec toute la dignité d'une mère abbesse -ce qu'elle était effectivement, dans une certaine mesure- et avait les mains, les poignets et les chevilles les plus fins et les plus joliment faits que j'eusse jamais vus à une négresse. Elle était fort affable et courtoise, et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'amener à me parler d'elle-même et de son rôle. Mais, après m'avoir dit que sa haute fonction était héréditaire, que ses mère, grand-mère et arrière grand-mère l'avaient occupée avant elle, et qu'elle "enseignait aux filles pour leur bien", elle ne daigna plus me communiquer la moindre information.

Une chose en tout cas est certaine : la femme qui, à cause de la pauvreté de ses parents ou pour toute autre raison, n'a pas été "envoyée en brousse" quand elle était petite est considérée comme inférieure par toutes les autres femmes de sa tribu. C'est si vrai qu'il n'est pas rare que des femmes de 20 ou 30 ans, mariées depuis plusieurs années, mères peut-être de deux ou trois enfants, soient confiées aux féticheuses par leurs maris (qui paient eux-mêmes les frais d'initiation) afin qu'on pratique sur elles l'ablation des parties infâmantes.

Le statut de femme mariée dans les tribus d'Afrique occidentale varie énormément. Chez les Tchokossi païens de l'extrême Nord [*du Togo*], l'épouse est un bien meuble, une bête de somme ; sa condition est à peine supérieure -et encore- à celle d'une esclave domestique. La femme tchaoudjo, au contraire, est la reine du ménage, exerçant son autorité sur tout le monde, y compris son mari, qui doit obéissance absolue au moindre de ses caprices. Entre ces deux extrêmes se situe la grande masse des femmes indigènes qui sont indiscutablement des esclaves, mais des esclaves consentantes, aux droits et privilèges bien définis et protégés par la loi et les coutumes tribales. Il est probable qu'elles ne sont ni plus heureuses ni plus malheureuses -compte tenu de leurs lumières- que ne le sont ailleurs la majorité des épouses travailleuses. Il est certain qu'elles semblent à l'aise et satisfaites. Les querelles de ménage sont relativement rares, et la pauvreté telle que nous la concevons en Europe est pour ainsi dire inconnue. Les plus mal loties sont les veuves, pour qui l'on a habituellement mépris et dédain, encore qu'il y ait maintes exceptions à ce principe général. Autrefois, les épouses d'un chef ou de tout autre notable étaient enterrées avec lui ; on leur brisait d'abord bras et jambes avec une grosse massue, puis on les jetait, respirant encore, dans la fosse béante. Mais maintenant ces coutumes barbares ont été pratiquement abolies ; désormais, la veuve se rase simplement le crâne et se noue un bandeau blanc autour du front en signe de deuil. Sur la tombe du mari, on place des fusils brisés, des arcs, des flèches et autres. Sur celle de la femme, il y a des calebasses et des marmites,



Les tâches féminines : cinq phases de la vie quotidienne d'une femme indigène. Elle apporte le bois de feu et l'eau, fait la cuisine et vaque à l'ensemble des tâches domestiques et des soins familiaux, tandis que son seigneur et maître passe son temps à flâner agréablement sous un arbre.

brisées également, et dans les deux cas une provision de nourriture pour permettre au défunt de subsister pendant son long voyage jusqu'au pays des ombres, que l'on présumé lointain.

La culture, la récolte et la préparation des produits alimentaires constituent l'essentiel des tâches de la femme indigène, comme c'est le cas, je suppose, chez tous les peuples primitifs.

La cuisine indigène peut se résumer tout entière en un seul mot : du porridge⁽¹⁾. Mais celui-ci ne se compose pas uniquement de farine ou de fécule : on y ajoute des plantes potagères et des légumes sauvages, et il est systématiquement assaisonné avec du poivre indigène [*piment*]⁽²⁾ dérivé du poivre sauvage, si fort qu'un Européen ne peut en manger. Pour cette raison -n'y en aurait-il qu'une- on est obligé de surveiller de très près sa cuisine quand on voyage. Le cuisinier ordinaire mettra du poivre dans tous les plats si on ne le surveille pas de près, et il n'y va pas de main morte avec la poivrière... La direction et la surveillance du domaine culinaire m'incombèrent tout le temps que nous fûmes en voyage. Nous transportâmes toutes les provisions avec nous depuis Atakpamé dans de vieux bidons à pétrole qu'un artisan indigène avait au préalable munis de couvercles à charnières, de serrures et de clés. Ces bidons, soigneusement rincés pour enlever toute odeur ou tache d'huile, constituent les meilleurs récipients possibles pour le transport de denrées périssables, car ils sont à l'épreuve des termites et des intempéries.

Chaque boîte -comme je l'ai déjà expliqué- contenait un peu de tout, et, avant le départ, je dressai dans mon registre de provisions la liste du contenu de chacune. Ainsi, il était facile à tout moment d'accéder à n'importe quel article précis, et j'étais en mesure de contrer toute tendance au coulage de notre cuisinier, précaution hautement nécessaire quand on a affaire à des indigènes.

La cuisine en brousse -ai-je besoin de le dire ?- est très différente de la cuisine chez soi. La plupart du temps, elle se fait en plein air ou, au mieux, dans une petite case basse peu ou pas ventilée et, bien entendu, sans cheminée. Dans ces conditions, étant donné qu'il n'y a évidemment aucune issue pour la fumée, la maîtresse de maison (moi, en l'occurrence) estime généralement qu'il lui est impossible de rester dans sa "cuisine" plus d'une minute ou à peu près

(1) Bouillie d'avoine et d'autres céréales, typiquement britannique. La comparaison n'est pas très pertinente.

(2) L'auteur ne parle pas de piment en tant que tel et s'en tient au terme "poivre" (*pepper*).

à chaque fois. Du coup, la surveillance de la préparation d'un repas se ramène à une série de très brèves entrées et sorties (surtout des sorties), tout en se frottant et s'essuyant les yeux, qui vous piquent en permanence.

Il est une chose que je n'ai jamais osé confier au cuisinier : le soin de faire bouillir l'eau, non seulement celle que nous utilisions comme eau de boisson, mais aussi l'eau pour la vaisselle et pour nos ablutions personnelles. Il fallait la faire entièrement bouillir pendant dix bonnes minutes montre en main, et toujours sous mon contrôle direct. L'opération, qui se déroulait à l'extérieur de la case sur un fourneau spécial, n'était systématique et régulière qu'au prix de ma constante opiniâtreté et de mon insistance personnelle auxquelles Messa, le cuisinier, avait coutume d'opposer en permanence autant de résistance passive qu'il osait s'en permettre. Le problème avec l'eau bouillie, c'est que, pour reprendre l'expression d'Artemus Ward⁽¹⁾ relative au "corbeau bouilli", ce n'est pas "bien fameux". Elle est à peu près aussi insipide qu'on peut se l'imaginer, et il est impensable d'en faire sa boisson pour une longue période. Aussi, quand nous étions en déplacement, buvions-nous presque uniquement du thé, chaud ou froid et parfumé au citron. Abstraction faite de son opposition viscérale à l'eau bouillie et de sa prédilection intempestive pour la poivrière -mais je me suis laissé dire qu'il partageait ces caractéristiques avec tous les domestiques indigènes-, Messa était un bon cuisinier. Il savait préparer un poulet de telle sorte qu'il ressemblât à tout... sauf à du poulet, estimable vertu pour un cuisinier dans un pays où le dégoût de la volaille en tant que telle vous vient aussi rapidement qu'inévitablement. Il avait coutume d'acheter aux villageois, pour un penny, un os aussi gros qu'une petite bûche de bois, de le fendre en deux et de nous servir une moelle délicieuse sur tranches de pain grillé. Ses soupes, il les faisait à partir des ingrédients les moins prometteurs -notamment une à base de noix-de-singe, qui était une merveille de gastronomie- et elles étaient tout bonnement délicieuses.

Son grand défaut était qu'il utilisait des conserves à tout bout de champ, même quand il disposait de denrées fraîches équivalentes. Par exemple, nous avions parmi nos légumes en conserves plusieurs boîtes d'épinards, que nous aimions tous beaucoup. Mais c'est seulement quand tout fut épuisé que je découvris qu'il en poussait, à foison en brousse et tout au long du chemin, d'une qualité tout à fait délicieuse, bien supérieure à ceux des conserves⁽²⁾.

(1) Voir note p. 120.

(2) Peut-être du "gboma", parent de l'épinard mais d'un goût assez différent ?

Le luxe suprême en matière de légumes quand on est en brousse, c'est la pomme de terre ordinaire, qu'on ne peut faire pousser nulle part au Togo⁽¹⁾. Nous en avons apporté une charge, 60 livres, et lorsque nous voulions offrir à quelqu'un un festin tout à fait hors du commun, nous lui en préparions quelques-unes. Je me souviens qu'une fois, au cours de notre voyage aller, nous demandâmes à notre bon ami Küpper, le directeur d'école de Sokodé, de venir prendre le petit déjeuner avec nous à Paratao, où nous étions installés, à 3 miles environs de là. Il hésita quelque peu, se cherchant des excuses car, pour cela, il lui fallait tôt se lever et tôt venir à cheval. Mais lorsque je lui dis que nous avions des oeufs au *bacon*⁽²⁾ et des pommes de terres fraîches d'Europe, il accepta sur le champ. Notre grand rêve, c'était d'apporter des pommes de terres jusqu'à Mango, et nous réussîmes, au prix d'une immense abnégation, à en économiser 15 livres. Alors, à notre grand chagrin et à notre consternation, elles commencèrent brusquement à se gâter. Chaque matin, Messa les triait soigneusement, les exposait au grand soleil pour les faire sécher et m'apportait celles qui avaient noirci, me disant, tout affligé : "Petite mère, 4 pommes de terres (ou 6 ou 7, selon le cas) sont gâtées". Finalement, en accordant à celles qui restaient autant de soins attentifs et de prévenances qu'une tendre mère en manifeste à son bébé nouveau-né, ou un marchand de chiens à une portée de chiots de race, nous en conservâmes assez de bonnes jusqu'à Mango pour en donner... trois à chacun des Européens présents au réveillon de Noël.

Les ignames sont l'équivalent local des pommes de terres. Je n'aimais pas ça du tout au début ; à la fin, servies en purée avec du beurre, je finissais par les trouver au moins mangeables. A ce propos, notre beurre en conserves prit au bout d'un certain temps la consistance de l'huile, à force d'être constamment brinqueballé sur la tête des porteurs, et ne put plus être utilisé que pour la cuisine. De toutes nos conserves, le meilleur article fut le *bacon* en boîte, qui garda sa qualité et sa saveur jusqu'au bout. Mais il coûtait très cher : 4 shillings 8 pence la boîte d'une livre. Les oeufs indigènes, partout abondants et bon marché, coûtaient environ 1 shilling le cent ; ils sont petits mais ont bon goût. Il y avait également abondance de fruits, surtout de bananes, que Messa utilisait pour faire toutes sortes de plats savoureux. Mais lorsque je voulais offrir à ces messieurs un véritable festin, j'avais l'habitude de leur préparer un mets spécial de Hambourg, fait de pommes et de prunes séchées, cuites avec du bacon et de petits beignets au saindoux.

(1) De nos jours, on y arrive fort bien dans les Plateaux.

(2) Lard salé, typiquement britannique.

CHAPITRE XIX

RETOUR A SOKODÉ

La première partie du voyage jusqu'à Malfakassa, à mi-chemin pratiquement entre Bassar et Sokodé, nous fit descendre jusqu'à la rivière Kamaa [*Kamaka*] par une jolie route entretenue, bordée de manguiers de part et d'autre. En saison sèche, la Kama, comme la plupart des rivières d'Afrique occidentale, est pratiquement à sec ; mais pendant la saison des pluies elle est très souvent infranchissable à gué, et plus d'un pauvre indigène, m'a-t-on dit, a perdu la vie dans ses tourbillons sournois lors d'une tentative de traversée, apparemment aisée peut-être mais en réalité excessivement dangereuse.

Pour nous, évidemment, la traversée ne présente aucune difficulté. La route sur la rive opposée est assez bonne, quoique caillouteuse ; elle monte et descend, se tortille, s'élargit puis se resserre au milieu d'un paysage de brousse clairsemée jusqu'à ce qu'elle arrive au pied de la montagne de Malfakassa. Alors commence une épouvantable ascension qui dure à peu près deux heures. Sur la majeure partie du parcours, il était hors de question d'utiliser les chevaux. Nous fûmes obligés de les mener par la bride, gravissant péniblement des pentes glissantes, les tirant derrière nous, nous faufilant souvent entre d'énormes rochers où ils avaient à peine la place de passer. Parvenus en haut sur le rebord de la montagne, nous dûmes longer la crête pendant une demi-heure environ, puis suivre une descente extrêmement abrupte, pratiquement verticale, de 200 pieds à peu près, jusqu'au lit presque asséché et parsemé de rochers d'un petit marigot ; et, pour en sortir, une montée équivalente, quoique un peu moins raide, nous amena à un petit replat où se trouve le campement.

De là, on a sur toute la contrée alentour une vue admirable, qui me rappela un peu celle que nous avons de notre vieux logement d'Alédjo. Les cases rondes, également, étaient très propres et confortables ; mais, à cause du manque d'espace sur ce plateau exigu, elles sont situées trop près du quartier indigène et du "zongo", qui nous envoyaient l'odeur de leur cuisine et d'autres encore plus fortes, trop prononcées pour être agréables. Je le remarquai d'autant plus que je souffrais d'une atroce migraine, due sans aucun doute à l'échauffement et aux difficultés de l'ascension. J'étais aussi extrêmement

fatiguée ; je m'enroulai donc pour la dernière fois dans ma couverture de cheval, avec ma selle en guise d'oreiller, et, malgré le douloureux battement de mes tempes, m'abîmai vite dans une béate inconscience.

Quand je m'éveillai, je me sentis presque redevenue moi-même, et capable d'apprécier comme il convenait la magnifique paysage qui m'entourait de toutes parts. Il faut passer, comme je l'ai fait, deux ou trois mois à travers les plaines brunies et brûlées par le soleil du Soudan du Nord-Togo pour apprécier pleinement le spectacle qu'offrent ces montagnes revêtues de verdure. On dirait qu'on est là, seule, en présence de la Nature et du Dieu qui l'a créée. Il n'y avait aucun village à proximité, seulement quelques nègres chargés de veiller sur le campement des voyageurs européens et son équivalent pour les indigènes, le "zongo". A droite et à gauche, devant et derrière, aussi loin qu'atteignait le regard, il se posait sur une immensité sauvage de montagne vierge, pics sur pics rassemblés en un pêle-mêle chaotique et partout magnifique. Vers le nord se détachait la masse du mont Tabalo, où est situé un curieux village que les indigènes appellent "Wouro-Ganede-Bo", qui signifie : "l'endroit où l'on fait l'éducation du prince héritier"⁽¹⁾. C'est là, dans les temps anciens, que le fils aîné du "wouro" régnant (ou roi) de Paratao vivait seul avec ses précepteurs qui l'instruisaient dans l'art de la guerre et de la paix et lui inculquaient les devoirs qui incombent à un chef indigène⁽²⁾. On m'expliqua que la place est pratiquement imprenable en cas d'attaque par une armée ennemie, quelle qu'en soit l'importance : même à une force européenne, elle donnerait pas mal de fil à retordre. C'est là, dans cette forteresse de montagne, que le jeune prince séjournait, étroitement tenu à l'écart, jusqu'à sa majorité ; même ensuite, on ne lui permettait de faire, occasionnellement, qu'une courte visite à Paratao. Il ne quittait jamais définitivement son refuge de rochers avant le jour où, à la mort de son père, le vieux "wouro", il était appelé, en grande pompe et dans le fracas des tambours, à régner à sa place.

Désormais, nous attendons impatientement de retourner à la civilisation. A Sokodé, notre prochaine étape, nous sommes une nouvelle fois en contact avec le télégraphe, et l'on dit qu'une grosse automobile a été mise en service après notre départ et qu'elle est disponible pour faire le trajet jusqu'à Atakpamé, tête de ligne du chemin de fer. Il est temps pour nous de quitter ces

(1) En réalité : la "Montagne-chez-Wouro Gané", qui pourrait avoir été le nom d'un chef de Tabalo (mais à quelle époque ?).

(2) Le clan de Tabalo désignait le chef des Kotokoli du Tchaoudjo, dont la fonction tournait à chaque règne entre les autres clans, auxquels Tabalo, faible et pauvre, imposait son choix par la peur de ses pouvoirs magiques. C'est avec l'appui des Allemands (à partir de 1898) que Paratao avait réussi à garder le pouvoir. Tout ceci est très enjolivé.

pays sauvages, car notre stock de provisions commence à s'épuiser. C'est là, à Malfakassa, que nous avons ouvert notre dernière boîte de lait condensé. Quant à nos deux dernières boîtes de café et de beurre, nous les avons utilisées avant même d'atteindre Bassar. Notre sel de table était épuisé depuis longtemps et nous avons dû nous contenter d'un grossier sel indigène, soigneusement tamisé.

La contrée alentour est habitée par un curieux petit volatile de brousse qui a tout à fait l'aspect d'une *bantam* d'Angleterre⁽¹⁾. La première fois que j'en ai vu un, je criai à Schomburgk : "Eh ! On doit s'approcher d'un village. Voici un poulet égaré sur la piste !" J'appris qu'il s'agissait d'oiseaux sauvages propres aux régions montagneuses d'Afrique occidentale.

"Malfakassa" signifie : "Long fusil"⁽²⁾, et l'histoire dit que ce nom lui vient du célèbre hors-la-loi qui, il y a longtemps, posté à cet endroit avec son fusil, détroussait les caravanes et extorquait de l'argent aux voyageurs solitaires qui voulaient passer⁽³⁾. Bien sûr, je ne peux garantir la véracité de cette histoire, qui s'apparente à une tradition indigène, mais elle me semble avoir de fortes chances d'être exacte. En tout cas, il est difficile de concevoir meilleur endroit pour l'embuscade d'un bandit que ce pic rocheux isolé aux abords abrupts, tortueux et jonchés de rocaille.

Après le repos habituel pendant la journée et une nuit à Malfakassa, nous partîmes très tôt le lendemain matin pour Sokodé et notre conversation pendant la première partie du trajet tourna presque uniquement autour de la question de savoir si nous pourrions obtenir le véhicule dont on nous avait parlé pour descendre jusqu'à Atakpamé.

S'il est disponible -en tout cas, à mesure que nous nous rapprochons de Sokodé, les rumeurs indigènes en confirment l'existence-, il nous sera possible de faire en un jour ce qui autrement nous en prendra sept. De plus, juste au sud de Sokodé, on entre dans la zone à mouches tsé-tsé qui descend jusqu'à un peu plus de 25 miles au nord de Lomé. Si donc nous ne pouvons avoir l'auto, il nous faudra ou bien voyager en hamac et à vélo ou alors monter nos chevaux après le crépuscule, puisqu'on ne peut évidemment faire traverser à ces animaux une zone infestée par les mouches pendant la journée.

(1) Race de poule naine très appréciée dans les Îles Britanniques.

(2) Mot à mot : "Fusil-long".

(3) Une autre tradition parle d'un chasseur muni d'un long fusil.

La vue qu'on a de la route en descendant de Malfakassa est vraiment aussi belle et pittoresque que celle de la route qui y monte quand on arrive du nord. En quittant le plateau, on voit loin au nord-est les monts de Soudou et, entre les deux, la grande plaine plate de Tim [*Tem*]⁽¹⁾. Cette plaine, ou steppe⁽²⁾, a reçu son nom d'une façon assez curieuse. La plupart des régions et contrées d'Afrique occidentale tirent leurs noms des tribus qui les habitent. On parle ainsi du pays konkomba, du pays gourma, etc. La plaine tem, elle, est habitée par nos vieux amis les Tchaoudjo qui, je l'ai déjà expliqué, sont venus du Nord à cheval, battant et chassant les aborigènes devant eux et ravageant le pays par le glaive et le feu. Envahisseurs, ils furent appelés par les habitants originels du pays : "Kotokoli" qui signifie "guerriers"... ou "voleurs", les deux termes étant interchangeable et, chez les peuples primitifs, souvent synonymes. Quant à l'étrange et barbare jargon qu'ils parlent -étrange et barbare, s'entend, pour les paisibles aborigènes-, ceux-ci le baptisèrent "*tim*". Lorsqu'ils prirent possession de la plaine et s'y installèrent, les tribus voisines ne voulurent plus, n'osèrent plus peut-être, les appeler du nom outrageant de Kotokoli (voleurs). Aussi prirent-ils l'habitude de les désigner comme ceux qui parlaient le "tem" ; avec le temps, ce terme s'appliqua à tout le pays qu'ils habitaient. C'est peut-être le seul cas dans toute l'Afrique occidentale d'un pays tirant son nom d'une langue et non d'un peuple.

Après 20 miles d'une chevauchée non déplaisante et intéressante, nous atteignîmes enfin Sokodé. Le commandant de cercle von Parpart étant encore absent, nous filâmes droit sur le bureau de poste, où nous attendait un énorme courrier et de nombreux câblogrammes. Vite, les fils [*du télégraphe*] se mirent à grésiller pour transmettre nos réponses. A dire vrai, nous nous livrâmes à une véritable orgie de télégrammes. Puis nous nous rendîmes chez notre vieil ami Küpper, le directeur de l'école publique locale, de qui nous reçûmes un accueil des plus cordiaux et des plus hospitaliers. Nous apprîmes aussi de lui tout sur le véhicule dont l'existence, jusqu'à cet instant précis, encore nous avait paru douteuse. C'était, nous dit-il, une grosse automobile, puissante, capable non seulement de tous nous prendre à bord, mais aussi de transporter nos bagages personnels, seuls les bagages lourds étant laissés sur place pour être acheminés par porteurs. Mise en service par la DTG, elle se trouvait alors à Atakpamé⁽³⁾,

(1) "Tèm" est le nom originel des Kotokoli, et surtout de leur langue.

(2) Pas de "steppe" dans cette partie de l'Afrique. Il s'agit d'une savane.

(3) Au 1er janvier 1914, le parc automobile togolais comprenait 19 véhicules : 12 à Lomé, 4 à Aného et 3 à Kpalimé (pour le transporteur Kallweit), aucun à Atakpamé ni à Sokodé. Le véhicule de la DTG de Sokodé a probablement été introduit au Togo postérieurement à la date indiquée (Archives nationales du Togo, FA 1/283, pp. 166-172).

d'où on pouvait la faire venir par télégramme, le tarif de location étant de 9 pence du mile⁽¹⁾.

C'était là évidemment une magnifique nouvelle et qui nous mit tous d'excellente humeur, encore accrue un peu plus tard lorsque nous reçûmes un second message de la Moving Picture Sales Agency, de Londres, disant que tous les autres films reçus s'étaient révélés de la meilleure qualité. Cette nuit-là, nous restâmes assis au campement près du poste, à bavarder très longtemps de chez nous et de nos amis. Une seule touche d'amertume dans notre coupe débordante de bonheur : nous savions qu'il allait maintenant falloir nous séparer de nos chevaux, auxquels nous avons fini par nous attacher énormément. Le lendemain cependant, nous reçûmes un cable de l'Honorable W. H. Grey (que nous avons rencontré sur le bateau pendant la traversée), offrant de nous reprendre toutes nos bêtes et de les transporter jusqu'à Accra, où elles seraient bien traitées et soignées. C'étaient là encore des nouvelles agréables : en effet, cela nous aurait causé infiniment de peine et de regrets s'il avait fallu vendre ces fidèles animaux, qui nous avaient portés sains et saufs sur des centaines et des centaines de miles, et les redonner aux indigènes pour être maltraités comme seuls ceux-ci sont capables de maltraiter un cheval et torturés par les horribles mors qu'ils ont l'habitude d'utiliser. Et pourtant, lorsqu'ils partirent ce soir-là pour la côte après une dernière caresse et une ration de sucre, nous nous sentîmes tout déprimés. Je sais que, pour moi, ce fut comme si je me séparais de vieux amis. Schomburgk avait détaché un soldat pour les accompagner dans ce voyage, et lui avait donné des instructions aussi strictes que précieuses quant aux parcours de chaque jour. On lui recommanda également de ne les laisser sous aucun prétexte voyager avant la tombée de la nuit : ensuite, la redoutable mouche tsé-tsé dort. Il est évident que c'est cet insecte qui est responsable de la maladie du sommeil, mortelle pour l'homme. Mais nous n'avons rencontré aucun cas de cette terrible maladie pendant notre séjour au Togo. On sait pourtant qu'elle y existe et, selon certaines informations, qu'elle y est même en expansion⁽²⁾.

Pour ce qui est des animaux domestiques (chevaux, bovins et autres) ils peuvent se déplacer en sécurité dans les zones les plus infestées si l'on prend les précautions nécessaires. Il faut les tenir enfermés pendant le jour, sous abri situé, de préférence, dans un village ou à proximité ; en effet, la mouche tsé-tsé évite systématiquement les habitations humaines, préférant vivre

(1) Probablement : 0,5 mark par km (il y en a 180 de Sokodé à Atakpamé).

(2) Elle se développera rapidement dans les années 1920, en particulier en pays kabyè, et ne sera vaincue qu'à la fin des années 1930.

dans les endroits bas et malsains qu'elle fréquente surtout, proches de l'eau (stagnante si possible), avec d'abondantes et épaisses broussailles où elle puisse se nourrir et se protéger de ses nombreux ennemis.

Nous restâmes cinq jours à Sokodé, effectuant des visites, nous remettant des fatigues de notre longue randonnée et passant, dans l'ensemble, du bon temps. Parmi les autres personnalités que nous allâmes voir figurait le *mallam* de Didaourè⁽¹⁾. "*Mallam*" -il faut peut-être que je l'explique- signifiait à l'origine prêtre ou enseignant⁽²⁾, mais le terme s'applique maintenant indistinctement à tout indigène en Afrique occidentale qui, par sa fortune ou sa culture, s'est élevé bien au-dessus du commun des mortels. Ce qui me frappa particulièrement chez celui-ci, c'est qu'il était vraiment l'indigène le plus distingué que j'eusse vu de tout mon voyage. De haute taille et d'agréables proportions, avec des traits aquilins bien dessinés et une barbiche soignée, toujours vêtu d'une manière exquise, on l'eût remarqué n'importe où, à plus forte raison là-bas, au coeur de la brousse africaine. Schomburgk dit de lui qu'il était le meilleur exemple d'indigène qu'il eût rencontré dans toute l'Afrique, et je veux bien le croire. Je suppose quand même qu'il n'est nullement Togolais pur-sang, mais qu'il a du sang arabe dans les veines, et vraisemblablement dans de fortes proportions⁽³⁾. C'était un homme instruit et, avant notre départ, il écrivit sur une planchette, en magnifiques caractères arabes, un compliment (élogieux, m'affirma-t-il) et une description appropriée de mon humble personne.

Mais ce qui m'impressionna le plus au cours de ce séjour à Sokodé, ce fut l'école publique, magnifiquement équipée, dont Küpper est le directeur. Plusieurs instituteurs indigènes l'assistent et c'est vraiment merveilleux de voir la façon dont les élèves -tous des garçons- venus des villages de brousse avoisinants assimilent les connaissances qu'on leur dispense. Küpper m'assure qu'ils font des élèves plus doués et meilleurs que les enfants européens du même âge. Leur esprit semble plus vif, plus porté à recevoir les empreintes de l'extérieur. C'est comme écrire avec une plume neuve sur une feuille de papier parfaitement blanche, ou semer sur un sol vierge. Et les rapides progrès de ces petits gamins africains sont d'autant plus remarquables que, lorsqu'ils commencent à fréquenter l'école, il faut d'abord leur enseigner l'allemand, ou en tout cas assez de cette langue pour leur permettre de comprendre les leçons,

(1) Quartier des "étrangers" à Sokodé. Cet imam était probablement Sény Gazéré Dermani (Fofana), destitué plus tard par les Français.

(2) Lettré et maître d'école coranique. Il n'y a pas de "prêtre" dans l'islam.

(3) Prévention raciste banale à l'époque.

de saisir le sens des questions qu'on leur pose et de formuler leurs réponses. Mais, malheureusement, cette vivacité de perception et leur désir d'apprendre ne se maintiennent pas au-delà d'un certain âge. Dès que le garçon mûrit et devient homme -ce qui, sous ce climat et chez les races noires, se produit entre ses treizième et quatorzième années- il s'arrête net, pour ainsi dire. Il devient agité, difficile ; on ne peut l'amener à se concentrer sur ses devoirs, et il saute sur la première occasion de retourner à son village où, c'est à craindre, il oublie rapidement la plupart, pour ne pas dire la totalité de ce qu'il a appris. Bien sûr, il y a des exceptions, mais c'est la règle générale⁽¹⁾. Comme le disait de façon suggestive l'un des instituteurs indigènes, sans légèreté mais avec sérieux et même tristesse : "Lorsque le jeune Africain se met à penser aux femmes, il ne pense plus à ses leçons".

Une fois où je visitai l'école, on me pria d'interroger les enfants ; je demandai à un petit garçon d'environ 8 ans : "Une souris, qu'est-ce que c'est ?". Sa réponse, transcrite mot pour mot de mon carnet de notes, fut la suivante : Une souris est un petit animal qui a quatre pattes, deux yeux et une longue queue fine ; sur son dos elle a des poils bruns, et des poils blancs sous le ventre". La description est incomplète, mais je doute fort qu'un petit Anglais ou Allemand sur cent, du même âge, ait pu, à brûle-pourpoint, en donner une qui fût aussi bonne. J'ai également posé à toute une classe, collectivement, la vieille question-piège de calcul mental de nos années d'école : si un hareng-et-demi coûte trois demi-pence, quel est le prix de 11 harengs ?⁽²⁾. J'avais auparavant annoncé que je donnerais un penny à tout enfant qui ferait une bonne réponse et que je leur accordais trois minutes, montre en main, pour réfléchir. C'était extrêmement intéressant de lire sur leurs petits visages noirs leur effort de concentration tandis qu'ils étaient aux prises en eux-mêmes avec le problème à résoudre. Le délai expiré, il n'y eut guère d'enfant à me fournir une véritable réponse, beaucoup de celles-ci étant manifestement données au hasard. Deux des élèves reçurent quand même leur penny, ils l'avaient même plus que mérité car non seulement leurs réponses étaient justes, mais ils m'expliquèrent comment ils y étaient parvenus.

Les enfants ont de fort bonnes manières. Si on les rencontre en groupe sur la route, ils se mettent en rang, raides et attentifs, et vous disent "Bonjour" en souriant. Si, comme c'est souvent le cas, on les trouve assis près d'un cours

(1) Là encore, archétype raciste que Meg Gehrts entend dire et répéter par ses interlocuteurs blancs, et qu'elle reprend sans esprit critique.

(2) La question, posée en allemand aux élèves, a été transposée en monnaie anglaise pour les lecteurs, comme d'ailleurs tous les prix et toutes les sommes mentionnés d'un bout à l'autre de ce livre.

d'eau en train de réciter leurs leçons tous ensemble de la manière qu'ils affectionnent, comme on énonce un refrain, même chose. Mais, bien entendu, ces enfants sont triés sur le volet : on n'en prend que quelques-uns dans chaque village et, au total, pas plus d'un certain nombre. Actuellement, l'effectif qui peut être accueilli est d'une centaine en tout⁽¹⁾ ; mais on construit de nouveaux bâtiments scolaires, et le nombre de classes s'en trouvera largement accru. Les enfants sont entièrement pris en charge par l'Administration pendant leur scolarité. Une petite somme journalière, allouée à chacun d'eux pour sa nourriture et son logement, est remise à certaines femmes indigènes du village en fonction du nombre d'élèves qu'elles prennent en pension et qu'elles hébergent. L'Administration alloue également à chaque enfant une petite blouse bleue ; bien entendu, les livres, les ardoises, les crayons, etc. leur sont fournis gratuitement.

La veille du jour fixé pour notre départ, M. von Parpart nous pria le soir de dîner⁽²⁾. A propos, ce *gentleman* n'était pas à Sokodé lorsque nous y avions séjourné à l'aller. Si ç'avait été le cas, nous ne serions certainement pas restés à Paratao. C'est un homme fort courtois, prévenant, qui rayonne d'énergie, d'amabilité et de bonne humeur, le parfait exemple du fonctionnaire allemand de la meilleure qualité⁽³⁾. Assistèrent au dîner M. et Mme Dehn, qui montaient à Bassar relever Muckè, lequel rentrait en congé. Il s'ensuit donc que Mme Dehn sera la seconde femme blanche du Togo à dépasser Sokodé vers le Nord⁽⁴⁾.

Avant de rentrer pour le dîner, nous étions assis à l'extérieur, sur une petite butte dont on avait artificiellement arasé le sommet, à bavarder et à goûter l'air frais du soir. La nuit était sombre et le clair de lune très discret. Tout à coup, d'un bosquet derrière nous parvint le son de voix d'enfants chantant un vieux chant allemand à plusieurs voix. C'était le chœur des petits élèves de M. Küpper, et c'est lui qui avait organisé en notre honneur ce régal musical. Je n'ai jamais rien entendu de plus beau ou, en pareilles circonstances,

(1) Pour tout le Nord du Togo (soit environ un demi-million d'habitants).

(2) Kurt von Parpart, technicien d'agriculture, arrivé au Togo en 1903, affecté à Misahöhe en 1908, commandant du cercle de Sokodé après son retour de congé en novembre 1913 (d'où la remarque de Meg Gehrts qui suit).

(3) Il faut quand même bien rappeler que ce "parfait *gentleman*", par ailleurs très corpulent, s'était tristement signalé l'année précédente. Le 7 juin 1913, étant déjà à Sokodé, il avait tiré sur une fille de 16 ans qui avait ri de son embonpoint en le voyant passer... et l'avait tuée (cité par P. Sebald, p. 663). En août 1914, il commandera une compagnie d'Européens sur la Chra, sera fait prisonnier par les Français et mourra en captivité en Algérie, le 16 août 1915.

(4) Fritz Dehn, adjoint administratif, arrivé au Togo en juillet 1902, affecté à Bassar en remplacement de Muckè en février 1914.

de plus émouvant. Les jeunes choristes débitèrent l'une après l'autre toutes les chansons de nos années d'enfance. Mme Dehn, qui venait de faire ses débuts⁽¹⁾, commençait à y aller de son mouchoir, et je crois que je n'aurais pas été longue à l'imiter si notre hôte n'était arrivé à ce moment précis pour nous faire passer à table.

Le repas, très réussi, me rappela celui que le baron Codelli nous avait offert à notre arrivée à Kamina six mois plus tôt. Il y avait la même table joliment décorée, le même linge splendide, le même scintillement de l'argenterie, le même service silencieux et stylé, la même nourriture soigneusement choisie et parfaitement cuisinée. Nous étions tous d'excellente humeur, et je m'amusai énormément. Nous restâmes longtemps à table et serions restés plus longtemps encore, comme notre hôte nous en pria instamment, mais l'automobile était arrivée le jour même d'Atakpamé, et nous devons partir le lendemain matin de bonne heure. A ce propos, il me parut insolite de trouver mon hamac (obligeamment fourni par mon aimable hôte) qui m'attendait à sa porte pour me ramener à domicile, tout comme, chez nous, le coupé électrique⁽²⁾ de la maison attend, pour l'escamoter, l'invité qui tarde à partir.

Nous avions dit à nos boys de nous réveiller à 5 h du matin, mais j'avoue, pour ma part, qu'il me fallut faire un énorme effort de volonté pour me décider à me lever et à m'habiller. En brousse, on n'est pas habitué aux abus. J'aurais voulu maintenant avoir refusé cette dernière demi-coupe de champagne ou m'être dispensée de liqueur... Je n'en dirai pas plus.

Dehors, l'air froid du matin agit comme un tonique. La grosse auto était là, haletante, prête à partir. Elle prit sept personnes à l'aise et nos dix bagages. Peu après, nous fonçons sur la route qui allait nous ramener chez nous, et mon moral remontait de kilomètre en kilomètre. C'était merveilleux de filer en redescendant cette route sur laquelle nous avions si lentement peiné à l'aller, et de couvrir en une heure un trajet qui nous avait pris toute une journée à vélo ou en hamac. Mais à Djabataouré, brusque arrêt : le pneu de la roue arrière gauche éclata avec une sourde détonation, et j'eus un coup au coeur à l'idée de me retrouver plantée là, en cet endroit désert, à deux jours - par porteurs- de Sokodé et à cinq d'Atakpamé. Heureusement, nous avions un

(1) Une Mme Dehn était à Lomé dès 1907 avec ses deux enfants, mais peut-être celle-ci était-elle une seconde Mme Dehn...

(2) Véhicule ouvert (autrefois à chevaux), appelé aussi *brougham* (en Angleterre).

pneu de secours, mais c'était un pneu antidérapant et notre chauffeur dut désormais conduire très prudemment.

La route était excellente dans le cercle de Sokodé, mais pas autant dans celui d'Atakpamé. Nous étions tous anxieux, car nous n'avions plus de pneu de secours, et une autre crevaison se serait traduite par un retard de plusieurs jours. Nous abordions les ponts de planches, couverts parfois de terre battue, avec crainte et en tremblant, car ils n'avaient évidemment pas été construits pour le passage de véhicules lourds, et notre grosse voiture, chargée comme elle l'était, pesait nettement plus d'une tonne. Les indigènes rencontrés paraissaient très intéressés par ce nouvel engin, qui n'avait pas encore perdu pour eux son caractère de nouveauté : ils restaient bouche bée à le regarder passer tout comme, m'a-t-on dit, des paysans d'Europe lorsque les premières autos y furent mises en service⁽¹⁾. Un grand nègre apporta une variante à leur comportement habituel en restant debout, face au véhicule, au beau milieu de la route, puis reculant à notre approche en se glissant sur le côté. Résultat : il bascula à la renverse dans un fossé, et la dernière vision que j'eus de lui, en passant à toute vitesse, ce fut une paire de grands pieds plats dressés en l'air et s'agitant furieusement en bordure de la route.

En chemin, nous dépassâmes nos chevaux dans un village et nous arrêtâmes pour vérifier que nos instructions étaient bien suivies. A Blitta aussi, nous fîmes halte pour le déjeuner, choisissant précisément ce campement, car c'est le seul entre Sokodé et Atakpamé qui s'enorgueillit d'avoir une table. C'est là que nous consommâmes vraiment nos toutes dernières provisions, et je me vois encore faire la réflexion que, si nous devions avoir une crevaison maintenant, nous serions d'abord exposés à un fâcheux retard et que, par-dessus le marché, nous nous trouverions probablement affamés. Mais rien ne se produisit ; la mécanique et les pneus tinrent le coup. Peu après midi, nous faisons notre entrée dans Atakpamé, d'où nous gagnâmes Kamina.

(1) Moins de 20 ans auparavant.

CHAPITRE XX

KAMINA - LOMÉ - RETOUR CHEZ NOUS

Notre vieil ami le baron Codelli von Fahnenfeld nous attendait à Kamina, ainsi que la baronne son épouse, une jeune femme à peu près de mon âge qu'il avait récemment ramenée d'Europe, jeune mariée, pour partager sa demeure et ses biens dans ce coin reculé de l'Empire colonial allemand.

Toute la semaine j'avais attendu cette rencontre avec l'épouse de l'un de mes meilleurs amis, en l'imaginant sous les couleurs les plus favorables. Nous allions avoir tant de choses à nous dire, pensais-je, car j'avais été si longtemps coupée de tout contact avec une personne de mon sexe -la rencontre avec Mme Dehn à Sokodé n'avait été que fortuite- que je mourais vraiment d'envie d'une longue et bonne conversation sur.... eh bien, sur les sujets dont les femmes raffolent. Et voilà que, maintenant, le moment étant venu d'être présentées l'une à l'autre, je ressentais une sorte d'étrange timidité. J'étais restée si longtemps en brousse, pratiquement coupée de toute compagnie civilisée ! Bien sûr, j'avais rencontré quelques hommes. Mais, quand même, ces amis et connaissances du sexe masculin sont si différents d'amies et connaissances féminines... Ils sont moins critiques, plus enclins à vous accepter à la valeur qu'on se donne soi-même.

Allait-elle me plaire ? Comment était-elle ? Allions-nous nous entendre ? Ces questions, une femme se les pose toujours à propos d'une autre quand elle espère faire sur elle une impression favorable ; et c'étaient celles qui me passaient, comme ça, par la tête. Mais mes doutes et mes craintes furent rapidement dissipés. C'est une fille élancée, charmante et gracieuse, cheveux d'or et yeux bleus, qui s'avança vers moi, tendant les bras pour m'accueillir chaleureusement. Bien vite, nous voilà plongées dans une conversation sérieuse et animée, elle me posant toutes sortes de questions sur le "fin fond" d'un pays devenu maintenant le sien ; et moi, impatiente d'apprendre les derniers "potins" de Berlin, de Vienne et de Paris... Mais il y avait quelque chose que je désirais savoir tout de suite, quelque chose qui était pour moi de la plus haute importance et, au risque de passer pour mal-élevée, je laissai échapper la question qui me tenait à cœur : mes malles ? Mes précieuses malles ? Qu'étaient-elles devenues ?

On se souvient qu'un coursier postal de Mango nous avait remis un câble relatant leur destruction dans l'incendie qui avait détruit la maison du baron à Kamina, alors qu'il était en Europe. Depuis lors, nous avons reçu plusieurs témoignages plus ou moins contradictoires de ses gens. Une fois, on nous disait qu'une partie de ses bagages personnels avait été sauvée des flammes ; une autre fois, nous apprenions que, lorsque le feu avait pris, tout ce qui se trouvait là était parti en fumée. Et maintenant, me voilà immensément soulagée, et ravie, d'apprendre que toutes les malles contenant mes affaires personnelles étaient intactes. Seuls quelques cartons de chapeaux, de lingerie et d'objets relativement sans valeur avaient été brûlés.

Je devais d'avoir évité tout dommage aux efforts du boy Kabrichika, qui était à mon service pendant notre séjour à Kamina à l'aller, et qui s'était énormément attaché à moi. Nous apprîmes qu'un grand feu d'herbes brûlait près de Kamina et qu'un brusque changement de force et de direction du vent l'avait poussé, grondant et déchaîné, droit sur la maison de Codelli, qui était en bois et couverte de plusieurs épaisseurs de paille pour donner de la fraîcheur. Cette maison était évidemment inoccupée et, comme c'était la fin de la saison sèche, à peu près aussi inflammable qu'une boîte d'allumettes. Kabrichika, prompt à réaliser le danger, s'était précipité au travers des flammes et de la fumée et avait traîné mes malles hors du danger. Il les connaissait, semble-t-il, parce qu'elles étaient neuves ; mon nom, marqué en grosses lettres sur chacune d'elles, ne signifiait rien pour lui.

Nous passâmes dix jours à Kamina, à nous reposer et à filmer la grosse station-radio que Codelli est en train d'y construire et dont j'ai déjà parlé. Je fus stupéfaite des progrès réalisés pendant les six mois de notre absence. Kamina avait complètement changé et énormément grandi. Il y avait partout de confortables maisons en dur, pour la plupart achevées et prêtes à être occupées, quelques-unes en cours de construction. Les grands pylônes d'acier et l'énorme centrale [électrique] étaient terminés, contrastant curieusement avec les petites cases de claies et de paille qui avaient abrité les centaines de manoeuvres parvenus maintenant au terme de leurs travaux⁽¹⁾.

(1) On s'interroge encore aujourd'hui sur les buts réels de cette station "d'essais" gigantesque (la plus grosse hors d'Europe à l'époque), dont la réalisation fut décidée en temps de paix (1911) et confiée de surcroît à un baron autrichien, personnage demeuré au moins aussi mystérieux que son entreprise. A peine achevée (fin juillet 1914), la station sera volontairement détruite dans la nuit du 24 au 25 août par les Allemands, deux jours avant leur reddition aux troupes franco-anglaises (le 27 à 8 heures du matin). Deux de ses maisons en dur subsistent, attribuées au "Foyer Avenir" des Affaires sociales. On retrouve les traces des installations sur plusieurs kilomètres de brousse, au sud du foyer.

Lorsqu'on aura installé les dynamos et les turbines -ce sera chose faite quand ce livre sera sous presse-, Kamina sera en mesure de communiquer directement avec Berlin, à 3 450 miles⁽¹⁾ de distance. Déjà lors de mon séjour, bien qu'on ne pût encore transmettre de message⁽²⁾, on pouvait en recevoir. Chaque matin sur la table du petit déjeuner, il y avait une petite feuille dactylographiée, notre journal du matin en quelque sorte, nous résumant les nouvelles parvenues à la station depuis la veille au soir. Ainsi, nous savions ce qui se passait en Europe presque aussi vite que si nous avions vécu à Londres, Paris ou Berlin.

Mais j'ai à peine besoin de dire que ce n'est pas pour de telles raisons relativement futiles que cette puissante installation a été érigée au coeur de ce pays sauvage. La station de TSF de Kamina est prévue comme centre principal récepteur et répartiteur pour toute l'Afrique, en ce qui concerne l'Allemagne, s'entend. Elle sera en liaison avec la station, analogue mais plus petite, qui sera construite au Cameroun, ainsi qu'avec celles de Windhoek, au Sud-Ouest Africain allemand, et de Tabora, en Afrique Orientale Allemande⁽³⁾. En outre, elle constituera à terme l'un des principaux maillons de la chaîne de stations de TSF dont l'Allemagne, comme la Grande-Bretagne, cherche à ceinturer le globe, pour relier ses possessions ouest- et est-africaines avec la Nouvelle-Guinée, les Samoa et le protectorat de Kiao-Tchéou, dans la province chinoise du Shan-Toung (qu'elle a reçu de la Chine à bail pour 99 ans en janvier 1898)⁽⁴⁾.

Un petit chemin de fer relie la maison de Codelli à la partie nord de Kamina, où se trouve la station réceptrice et souvent, après dîner, nous faisons la remarque suivante : "Debout ! Allons écouter Berlin et voir ce qu'ils ont à nous dire". C'était très étrange et merveilleux, pour moi en tout cas, de pouvoir me mettre le récepteur à l'oreille et d'écouter des sons émis d'un endroit situé à plus de 3 000 miles de là. Certes, aucun mot n'était compréhensible : ce n'étaient que les sons, longs ou brefs, du code Morse, mais j'en appris vite assez pour être capable de saisir au moins le sens de ce qui nous parvenait. Les signaux sonnaient vraiment comme des notes de musique, une séquence de notes toutes sur le même ton et de la même hauteur, jouées sur un sifflet ordinaire. Ce système de TSF s'appelle en allemand *Telefunken*, qui signifie :

(1) 5 525 km. L'émetteur allemand était à Nauen, à l'ouest de Berlin.

(2) Ce fut possible à partir du 1er août.

(3) Respectivement les actuelles Namibie et Tanzanie.

(4) On sait que toutes ces colonies de l'Allemagne lui seront retirées à l'issue de la Première Guerre mondiale.

"étincelle sonore"⁽¹⁾ et qui le décrit parfaitement : ce sont bien des "étincelles sonores" qu'on écoute.

A propos, la station réceptrice provisoire est ce même bâtiment qui me servait d'habitation pendant notre séjour à l'aller, six mois plus tôt. J'eus un véritable choc en retrouvant la première fois le petit logement que j'avais décoré et équipé si confortablement. Vous vous souvenez ? Nous y avions installé notre studio, maintenant tout dégarni et inhabité, plein d'appareils de TSF compliqués. Un peu plus tard, j'eus un choc... d'un autre genre, et désagréable : comme je faisais remarquer à Codelli que tout était couvert de poussière, il répliqua, très grave, que c'était ainsi, qu'il lui fallait une habile main de femme et, me tendant un chiffon, il me demanda d'être assez gentille pour épousseter un peu pendant qu'il réglait les appareils. En même temps, il désigna deux petites pointes de métal, disant qu'il importait d'en éliminer toute la poussière si l'on voulait que ça fonctionne correctement. Innocente comme je l'étais, je fis de mon mieux pour exécuter ses instructions, avec pour résultat que je subis une sorte d'électrocution légère. C'était une simple farce de la part de Codelli, et il ne me passa pas assez d'électricité à travers le corps pour me faire mal, mais cela me donna quand même une bonne secousse.

Je l'ai déjà dit : j'étais extrêmement intéressée par ces étonnantes installations de TSF. Mais j'ai bien peur de l'avoir été tout autant -aussi futile que cet aveu puisse paraître- par une table de toilette nickelée pliante que la baronne avait apportée de Berlin. C'était la première fois depuis six mois que je pouvais me voir tout entière dans un grand miroir : seule une femme peut imaginer ce que cela représente pour une femme... La première fois qu'on me laissa seule devant cette table, je m'examinai de près, anxieuse, me tournant de tous côtés, m'approchant de très près, puis prenant du recul pour bien me regarder. Dans l'ensemble, l'inspection se révéla satisfaisante. Ma silhouette était plus pleine, plus ronde et plus marquée, mon visage aussi s'était épaissi. Sinon, je fus surprise de voir à quel point six mois de vie à la dure dans des contrées sauvages n'avaient apporté à l'aspect de mon individu qu'une différence minime. C'est vrai ! J'étais bien souvent revenue plus bronzée d'un week-end au bord de la mer qu'après cette longue randonnée sous les tropiques du Togo. En partie parce qu'on prend toujours soin en cours de route de protéger son visage des rayons du soleil. Au début de mon voyage, je portais

(1) Ou "sons étincelants", comme on voudra. De toute façon, cette traduction de l'allemand à l'anglais n'est pas exacte. La célèbre "Société pour la Télégraphie sans Fil" avait forgé son nom à partir du préfixe grec "tele" et du mot allemand "Funken" (rayons, radio) : *Telefunken* = Rayons (radio) à distance. Allemande, Meg Gehrts ne pouvait se méprendre sur l'étymologie du nom. Ce passage pourrait n'être pas de sa main.

toujours, quand j'étais en selle ou à l'extérieur, même pour peu de temps, un grand chapeau de style cow-boy, mais par la suite je m'en débarrassai au profit d'un casque colonial, car on n'a encore jamais inventé protection plus efficace contre les coups de chaleur.

Pendant qu'on édifiait leur nouvelle maison en dur, le baron et la baronne s'étaient provisoirement installés dans la "maison de passage", un bâtiment sis à l'écart, utilisé par les visiteurs échoués en ce lieu qui pouvaient avoir besoin d'un logement, comme les campements du haut-pays en somme, mais plutôt plus solidement construit et avec un sol cimenté. Il y avait deux pièces achevées dans leur nouvelle maison en dur, et Codelli les mit très aimablement à notre disposition. Mais moi, avec mon instinct de broussarde révélé sur le tard, je préfèrai camper dans une petite case de claies et d'herbes, séparée de l'air extérieur par une simple natte en guise de rideau.

Tout cela fut parfait pendant deux ou trois jours. Mais la saison des pluies était alors toute proche et, le troisième jour l'une de ces tornades qui précèdent toujours les fortes pluies se mit à souffler⁽¹⁾. Le vent déclencha d'énormes nuages de poussière qui pénétrèrent dans mon fragile abri. Après une âpre et courte lutte entre l'orgueil et la soumission, celle-ci l'emporta, et j'allai me réfugier derrière des murs de pierres. Un jour ou deux plus tard, de gros nuages noirs déferlèrent, menaçants, prêts à éclater en l'une de ces terrifiantes tornades tropicales dont on m'avait fait des descriptions effroyables. Mais la pluie se retint encore : effectivement, Kamina, m'affirma-t-on, avait la chance exceptionnelle d'être préservée de ces orages depuis l'érection de la station, ses neufs grands pylônes d'acier repoussant en quelque sorte le fluide électrique⁽²⁾. Si cette théorie a vraiment quelque fondement scientifique, je suis bien sûr incapable de le dire, mais tout le monde semblait d'accord sur un fait : le ciel pouvait être très chargé tout autour de la station, il demeurait presque toujours clair juste au-dessus de nous.

Le moment arriva enfin de prendre congé. Nos bagages lourds étaient arrivés de Sokodé et tout était prêt pour prendre le train. Nos chevaux, qui ne se portaient pas plus mal après leur traversée de la zone à tsé-tsé, avaient déjà été expédiés à Lomé par le rail et y attendaient leur embarquement pour Accra. Les deux autruches, confiées à leurs boys, avaient été envoyées par la route. Il

(1) Fin février-début mars, il s'agit plutôt des "pluies des mangues". Les vraies pluies attendront avril/mai.

(2) Très douteux, mais les montagnes d'Atakpamé toutes proches attiraient sans doute la foudre à elles.

ne restait plus que notre singe-mascotte Anton, et j'en fis cadeau à la baronne. Cette fois, nous eûmes soin de constituer un bon stock de provisions pour le voyage en train, ce qui le rendit sinon plaisant du moins supportable. La pluie, qui se mit à tomber juste au moment où il commençait à faire chaud, aida encore davantage à atténuer l'inconfort de ce qui est, au mieux, un voyage assez fastidieux et éprouvant.

A Lomé, nous procédâmes au tournage de la scène initiale de notre film d'aventures *La Déesse blanche*. Nous en avions déjà tourné toutes les autres parties, mais le lecteur comprendra, bien sûr, qu'au cinéma les scènes ne sont pas photographiées à la suite, en tout cas pas nécessairement. Dans cette première scène -on s'en souvient- je suis rejetée encore bébé par la mer d'une épave à la côte et découverte par des sauvages. Restait à savoir où, sur toute la côte togolaise, nous allions trouver un enfant blanc de l'âge voulu⁽¹⁾. Ce problème nous avait hantés depuis le tout début de notre expédition. Il fallait maintenant le résoudre d'une façon ou d'une autre.

Diverses suggestions furent émises et âprement discutées : pouvions-nous utiliser une poupée ? Si oui, pouvait-on trouver à Lomé une poupée assez grande et assez "vivante" ? Serait-il possible de peindre un bébé noir en blanc sans nuire à sa santé ? Pendant ce temps, notre interprète avait fait savoir dans tout Lomé ce que nous cherchions, et bientôt commença un défilé de bébés de tous genres et de toutes tailles, accompagnés bien sûr par leurs mères. Mais aucun d'eux ne correspondait à nos exigences : certains étaient trop gros, tous étaient trop noirs, et il fut impossible de trouver une seule mère qui pût se décider à considérer la formalité du blanchiment de son rejeton d'un oeil assez favorable pour nous laisser le soumettre à l'expérience. Chacune d'elles en connaissait une autre qui, sans le moindre doute, accepterait de prêter son bébé, mais quand on lui expliquait l'opération, cette autre refusait invariablement et fort énergiquement. A un moment donné, il sembla vraiment qu'il allait nous falloir tourner la scène dans une station balnéaire quelconque de la côte anglaise avec une bande de "nègres" de plage noircis au bouchon brûlé comme figurants, perspective évidemment fort peu satisfaisante. Mais juste au moment où nous commençons à désespérer, une fille du Sud se présenta avec un bébé métis de teint kaki [/!] qui avait à peu près l'âge requis et Hodgson estima qu'il

(1) Et pour cause : il n'y en avait aucun. Les statistiques démographiques du territoire pour 1913 donnent la population européenne suivante : 368 personnes, dont 66 femmes et seulement 2 enfants. Notons à cette occasion que parmi les 48 étrangers recensés ne figurait qu'un seul sujet britannique. L'arrivée de Hodgson avait donc... doublé l'effectif des Anglais du Togo, et le fait avait été d'autant plus remarqué que le cameraman s'était vu conférer le grade de capitaine à titre temporaire et exceptionnel !



Extraits de films.

1- Coiffure. 2 et 3- Le bain de bébé. 4- Plus fort que le tango, un curieuse danse où l'on se cogne. 5 et 6- Scènes de *La Déesse blanche*.

pouvait sortir en blanc sur le film moyennant un bon coup de houppette à poudre.

Mais, tandis qu'on expliquait le scénario à la mère, je pouvais constater que son enthousiasme déclinait rapidement : il fallait cacher le bébé dans une boîte tout près de la crête des vagues... Ouais ! Tout ça, c'est très beau, mais... si une grosse vague déferle et entraîne le bébé au large, alors ? Oh, non, non, non ! Et elle serrait le petit nègre couleur chocolat sur son coeur. On discuta encore beaucoup mais, finalement, elle donna, à regret, son consentement. Elle recevrait un souverain⁽¹⁾ pour la location de son enfant et garderait en sus les vêtements fournis par nous, d'une valeur de 10 shillings, quand tout serait fini. De plus, pendant le tournage de la scène, elle resterait d'un côté de la caméra et moi de l'autre pour que nous puissions toutes deux nous précipiter ensemble dans la mer au secours de l'enfant si quelque chose de fâcheux se produisait. La scène fut tournée sur la plage à l'extérieur de Lomé, à un moment choisi où il n'y avait personne. Mais nous fûmes honorés de la présence du gouverneur, le duc de Mecklembourg, qui se déclara à la fois surpris et heureux de la manière dont nous avons entraîné nos figurants noirs à jouer leur rôle.

Le temps passa de façon très agréable à Lomé. Avec des chevaux prêtés par un de nos amis, le lieutenant Manns [*Mans*]⁽²⁾, nous sortions en promenade dans les environs. La mer m'était également source de plaisirs infinis et d'enchantement depuis l'instant où j'en avais capté l'odeur en arrivant d'Atakpamé par le train. Nous allions marcher sur la plage au clair de lune et Lomé, sous sa féerie argentée, me faisait l'effet d'un lieu de séjour absolument idéal. Pendant la journée, lorsque le soleil tapait et que tout était aveuglant de lumière et de poussière, j'étais d'une opinion tout à fait opposée.

M. Vollbehrr, le célèbre peintre portraitiste munichois, qui se trouvait à séjourner à Lomé en même temps que nous⁽³⁾, exprima le désir de faire mon portrait dans le costume indigène que je portais pour jouer *La Déesse blanche*.

(1) Une pièce d'or de 20 shillings, soit, on le rappelle, 20 marks de l'époque.

(2) Wilhelm Mans, premier-lieutenant, arrivé au Togo en janvier 1913 ; il va être affecté à Misahöhe, promu capitaine et capturé au combat sur la Chra en août 1914.

(3) Ernst Vollbehrr, arrivé au Togo le 26 janvier précédent, avait déjà séjourné et peint en Afrique, notamment au Togo vers 1907. Il venait d'effectuer une tournée dans le centre du Togo un peu avant que Schomburgk et son équipe ne redescendent du grand Nord. Il embarqua quinze jours après eux, le 28 mars. Son oeuvre artistique consacrée au Togo -assez considérable-, est encore incomplètement localisée. Après la guerre, dans les années 1930, il sera surtout connu comme "le peintre des autoroutes".



Portrait de Mlle Gehrts peint à Lomé par Ernst Vollbehr.
(NB : L'original est malheureusement perdu).

Je lui accordai donc quelques séances de pose dans les jardins du palais du duc de Mecklembourg, et l'on me dit que le tableau, fort réussi, a été très admiré à Munich, où il est actuellement exposé⁽¹⁾. A ce propos, le palais du gouverneur est vraiment le plus bel édifice de Lomé⁽²⁾. Il est vrai que ce n'est que justice. Quadrangulaire et construit autour d'une cour centrale, il a dû coûter extrêmement cher⁽³⁾. Il est tout neuf, comme tous les autres édifices de Lomé car, il n'y a pas si longtemps -17 ou 18 ans, je crois- cette ville n'existait pas, en tout cas en tant que capitale du Togo, celle-ci étant alors implantée en un lieu appelé Petit-Popo, à l'extrémité est de la côte togolaise⁽⁴⁾.

Le gros handicap de Lomé en tant que port, c'est cette violente barre qui, à peu près sans interruption, se brise sur la plage sablonneuse et basse, comme elle le fait à vrai dire tout au long de la côte ouest-africaine⁽⁵⁾. Diverses méthodes propres à réduire les inconvénients résultant de ce phénomène ont été adoptées selon les endroits. A Accra, on a construit un brise-lames qui a coûté une petite fortune mais, à ce qu'on m'a dit, ce n'est pas un grand succès. A Lomé, on s'y est pris autrement : on a construit une jetée (ou appontement) qui s'avance droit en mer sur une longueur d'un tiers de mille et qui est reliée à un solide wharf (ou quai) du côté mer⁽⁶⁾. Cela simplifie énormément le problème du débarquement, même s'il a ses inconvénients : entre autres, le fait qu'il n'y ait plus de canots de barre, ou en tout cas très peu. On m'a dit que, d'ailleurs, même si l'on en disposait, les indigènes sont en train d'en oublier le maniement. Aussi, lorsque, il y a quelques années, l'appontement qui relie le wharf aux entrepôts fut détruit par un raz-de-marée⁽⁷⁾ qu'on attribua à quelque énorme soulèvement volcanique sous-marin, Lomé fut, pour un temps, presque entièrement coupé du monde extérieur. Cependant, avec une louable énergie,

(1) On ne sait ce qu'il est devenu. N'en reste que la photographie reproduite ici.

(2) Résidence des gouverneurs (puis des présidents de la République) du Togo de 1905 à 1970.

(3) Un million de mark (le quart de budget annuel du territoire), d'après P. Sebald.

(4) Rappelons simplement, pour plus d'exactitude :

- qu'un embryon de cité commerçante existait à Lomé dès avant l'installation des Allemands, à partir de 1880 ;

- que ceux-ci n'y ont transféré leur administration qu'en 1897 (date retenue par l'auteur) ;

- que les principaux édifices, publics ou non, ont effectivement été achevés entre 1902 (cathédrale) et 1914 (actuelle Direction des Douanes).

(5) Plus exactement la côte orientée en gros ouest-est, de la Côte d'Ivoire au Cameroun.

(6) En fait, aussi bien en anglais qu'en allemand, c'est le mot "pont" ou "appontement" (*bridge*, *Brücke*) qui désignait l'ensemble des installations, wharf compris (long d'un tiers de kilomètre, et non de mille). Celui de Lomé fonctionne depuis 1904.

(7) Il s'agissait en fait d'une simple (mais violente) tempête, le 17 mai 1911, entre 3 et 6 heures du matin. Après réparation, le wharf a été remis en service le 1er novembre 1912. Il sera remplacé en 1928 par le wharf français, encore visible de nos jours.

les autorités locales s'empressèrent de le reconstruire, mais comme il n'a pu être replacé sur ses vieilles fondations, il fait maintenant un coude qui lui donne un air de travers plutôt bizarre.

Pour le reste, il n'y a pas grand-chose à dire de Lomé. C'est une petite bourgade propre et coquette, comme la plupart de nos villes coloniales allemandes, avec des rues bien tracées, ombragées de palmiers⁽¹⁾ et d'autres arbres, bordées de jolis petits bungalows ou alors, en certains endroits, de maisons de pierre plus solidement bâties⁽²⁾, entourées de jardins tropicaux bien tenus. La population indigène, toutefois, ne m'a pas fait une impression favorable. L'indigène de brousse est un "gentleman" ; celui de la côte est trop souvent une caricature de "titi" londonien ou berlinois. Loin de moi, simple jeune fille, étrangère et, qui plus est, de passage à la colonie, de m'ériger en juge sur de tels sujets, mais il me semble que le nègre n'est pas susceptible d'éducation, au sens où nous entendons généralement en Europe ce mot trop galvaudé. Il est sûr qu'aucun des Blancs que j'ai rencontrés, et qui connaissaient bien l'Afrique, ne prendrait comme "boy" l'un de ces nègres sortis d'une école de mission. Il lui préférerait infiniment le broussard le plus farouche du fin fond de l'arrière-pays.

Et ce fut enfin l'aube du 13 mars, jour fixé pour notre adieu à l'Afrique. J'avais vraiment beaucoup de peine. J'étais arrivée six mois plus tôt, timide et passablement inquiète. Il y avait eu des moments depuis lors où, loin dans la brousse isolée, épuisée par le voyage et affaiblie par la fièvre, j'aurais donné n'importe quoi pour m'endormir et me réveiller en Europe. Mais pas ce jour-là. Tous ces sentiments avaient disparu, remplacés par le dévorant regret de tout ce que je laissais derrière moi et qui sortait de mon existence : la longue piste solitaire poussant toujours plus outre à travers des pays nouveaux et étranges, les lointaines populations noires de l'intérieur non gâtées par la civilisation (un sujet d'étude toujours intéressant), le calme de la nuit tropicale et le réveil à l'aube...

Nous avons, bien sûr, déjà réglé nos boys, mais tous ceux qui se trouvaient alors à Lomé vinrent jusqu'au bout du wharf assister à notre départ. Ils étaient désolés de nous quitter. Cela se lisait sur leurs noirs visages, car le nègre n'est qu'un grand enfant et ses traits expriment chaque phase de ses

(1) Comprendre : cocotiers.

(2) Dans le quartier administratif, une dizaine de pavillons pour loger les fonctionnaires ont été bâtis en 1909-1910.

sentiments⁽¹⁾. "Tu reviendras, Petite mère !", criaient-ils à l'unisson tandis que l'hélice commençait à tourner. "Oui, répondis-je avec sérieux, je reviendrai", et je le pensais vraiment. Serais-je un jour en mesure de tenir ma promesse ? Je me le demande. Et bien, ma foi, l'avenir le dira⁽²⁾.

Une chose me faisait assez plaisir : nous ne laissions aucun de nos boys abandonné, ils avaient tous trouvé du travail. Alfred, notre interprète, et Asmani, le domestique personnel de Schomburgk, entraient au service du baron Codelli à Kamina ; Messa le cuisinier, trouvait un emploi dans les cuisines du duc de Mecklembourg. A vrai dire, aucun boy ayant travaillé pendant un certain temps pour des Européens, et qui possède un bon certificat, n'est contraint de rester longtemps sans travail au Togo. Mais ce certificat est essentiel et, assez curieusement, ils parurent tous préférer ma recommandation écrite à celle de Schomburgk. J'imagine que, possédant déjà des certificats signés par des Européens, ils voulaient en ajouter un à leur collection qui fût signé par une femme, au cas où quelqu'un de mon sexe désirerait par la suite les embaucher. Mais Schomburgk dit que la recommandation d'une femme fait toujours plus d'effet que celle d'un homme, parce que tout employeur potentiel tient le raisonnement suivant : "Oh ! Ce boy a travaillé sous les ordres d'une femme, à ce qu'il paraît ? Alors, je vais l'engager. Car un boy qui peut endurer une femme doit être capable de supporter n'importe qui..., même moi !". Bien sûr, Schomburgk disait cela en plaisantant, mais comme c'est le cas d'une bonne partie de ce qu'on dit pour blaguer, il s'y cache une certaine dose de vérité. Quoi qu'il en soit, je crois qu'il est vrai qu'en Afrique occidentale, les boys, les cuisiniers et autres ne redoutent guère d'entrer au service d'une femme.

Le navire qui nous ramenait en Angleterre s'appelait l'*Eleonore-Woermann*. C'était un bon bateau, à toute épreuve, apte à la mer et solide, comme tous ceux qui appartiennent à cette excellente compagnie. Mais nous voguions contre les alizés, et la traversée jusqu'à Las Palmas fut plutôt secouée. Nous fîmes là une agréable escale. Une fois à terre, je me rendis au Club des Etrangers, où je jouai à la roulette pour la première fois de ma vie. Je ne connaissais absolument rien à ce jeu, misai une pièce tout à fait par hasard et, avec la chance habituelle des débutants, je ne fis que gagner et gagner encore. En dix minutes, je m'étais enrichi de 7 livres, et je commençai déjà à

(1) Là encore, image raciste omniprésente à l'époque.

(2) Meg Gehrts, devenue (la seconde) Mme Schomburgk pour quelques brèves années, ne reviendra qu'une seule fois en Afrique avec lui (au Libéria), en 1922. Voir la postface.

m'imaginer un avenir de fortune dorée, lorsque le son rauque de la sirène du bateau me fit regagner le bord précipitamment.

Le reste de la traversée se déroula sans incidents jusqu'au tout dernier jour. C'est alors que nous approchions de Southampton⁽¹⁾ que nous échappâmes de très peu au naufrage, du moins à ce qu'on m'a dit. Nous étions assis en train de dîner, tous d'excellente humeur sur la fin de ce voyage couronné de succès, lorsque le vapeur lança soudain trois coups de sirène aigus et rageurs puis se mit à pencher à tribord, nous renversant les assiettes, les plats et tout leur contenu sur les genoux. On apprit qu'un autre vapeur s'était présenté en plein travers de notre avant et que seule la présence d'esprit de l'officier de quart de l'*Eleonore-Woermann*, qui avait mis la barre à "bâbord toute", le faisant ainsi se déporter vers tribord, nous avait évité une catastrophe qui, sinon, eût été presque certainement très grave.

(1) Principal port du sud de l'Angleterre, où les navires de la Woermann faisaient escale avant de rejoindre Hambourg.

POSTFACE

par
Philippe DAVID

DESTINS CROISÉS ET SÉPARÉS :

QUATRE PIONNIERS DU CINEMA AU TOGO

- Hans SCHOMBURGK	:	1880 - 1967.
- Kay NEBEL	:	1888 - 1953.
- "Meg" (Emma-Augusta) GEHRTS	:	1891 - 1966.
- James HODGSON	:	1891 - 1966.

En signalant en 1988⁽¹⁾, d'une mention très fugitive, l'existence d'un film intitulé *Soudan allemand* qui aurait été tourné au début de 1914 dans le nord du Togo, j'étais bien loin de me douter de l'extraordinaire aventure qui lui avait donné naissance, ainsi qu'à une longue série de créations cinématographiques dont j'ignorais alors pratiquement tout. C'est un passionnant article, publié dans la revue américaine *The New-Yorker*⁽²⁾, qui, à Lomé, me révéla, avec tous ses prolongements, quelle étonnante équipée avait réuni pendant six mois, au Togo allemand, une jeune actrice hambourgeoise, "Meg" Gehrts, et ses trois compagnons.

On sait qu'avec *Out of Africa*, la Danoise Karen Blixen a pu accéder à la célébrité littéraire puis cinématographique, grâce au choix d'un titre en

(1) Ph. David : "Iconographie togolaise ancienne et patrimoine national", dans *Etudes Togolaises*, Vol. 31-34, 1986/87 (paru en décembre 1988), Lomé. Le titre du film était en fait inexact.

(2) "Annals of exploration : The White Goddess of the Wangora", *The New-Yorker*, April 8, 1991, cité avec l'autorisation de l'auteur.

quelque sorte excentré, expressif de son souvenir et du recul du passé. Meg Gehrts, au contraire, dut la sienne -infiniment plus modeste et à peu près totalement oubliée aujourd'hui- au fait d'avoir raconté presque à chaud dans son livre une expérience encore unique à l'époque, vécue au coeur de ce même continent, dans ce que les Allemands considéraient alors comme leur "Soudan". L'obtention fortuite d'un exemplaire photocopié de cet ouvrage m'avait aussitôt incité à le traduire mais c'est par Caroline Alexander, fascinée elle aussi par l'aventure hors du commun de cette équipe anglo-allemande, que nous en savons infiniment plus aujourd'hui. En effet, la journaliste, s'étant rendue au Togo, en Grande-Bretagne et en Allemagne, est parvenue à reconstituer la vie de ces quatre personnages réunis pendant quelques mois par leur folle mais fructueuse entreprise, puis plus ou moins séparés par la guerre, et aujourd'hui tous décédés.

Avril 1914. L'aventure-safari de Schomburgk et de sa petite troupe est un succès. Il reste évidemment à en exploiter les fruits : le calendrier des cinéastes s'accélère brusquement, dès leur retour en Angleterre. La première projection privée des nouveaux films de Schomburgk semble avoir eu lieu le 15 mai, à Londres, au siège de la MPSA (Moving Pictures Sales Agency), qui gère ses intérêts. Chaque jour, Meg est de nouveau la cible de tous les regards, de toutes les interrogations. *La Déesse blanche des Wangora*, production des Films Schomburgk, sort officiellement le 13 juillet. Notons qu'après coup, Meg, étonnée d'avoir pu tourner pareil navet (?), s'en déclarera fort déçue, et son père tout autant qu'elle. Par ailleurs, les documentaires sont présentés -très flatteuse consécration- à la Société Royale de Géographie lors d'une soirée spéciale agrémentée d'une conférence de Schomburgk lui-même. Meg exhibe, devant les Londoniennes émerveillées, les plumes de marabout qu'elle a si soigneusement rassemblées et décrassées en pays konkomba.

Mais, depuis le drame de Sarajevo, le 28 juin, l'Europe s'achemine vers la guerre. En juillet, Schomburgk et Meg décident de faire, via Paris, un saut en Allemagne pour préparer une grande tournée sur le continent. La mobilisation générale les surprend le 1er août dans leur pays, et ils s'y réinstallent... Le couperet de l'histoire vient trancher brusquement tous leurs liens avec Londres et leurs partenaires ou amis d'outre-Manche. Les autorités britanniques placent sous séquestre les films et le matériel de Schomburgk, sujet ennemi, qui n'en saura plus rien pendant dix ans. La Société Royale de Géographie le raye (ainsi que d'autres Allemands) de ses listes. Son prochain voyage africain -voyage de noces en l'occurrence- l'amènera au Libéria en 1922. Mais... il a encore plus de cinquante ans à vivre, et nous n'avons donc pas tout dit de lui.

Finalement, une petite partie des films tournés au Togo en 1913-14, pris dans la tourmente de la guerre, s'est retrouvée, par hasard, aux Archives cinématographiques de Göttingen, en Allemagne, ainsi que dans divers centres d'archives à Potsdam, Coblenze et Wiesbaden. Les deux films conservés à Göttingen ont été repris sur bande vidéo. L'un d'eux, daté de 1914 et intitulé *Im deutschen Sudan* ("Au Soudan allemand"⁽¹⁾), semble être le seul qu'ait emporté Schomburgk lorsqu'il quitta Londres en juillet 1914. C'est celui qui a été projeté à Lomé, une première fois en 1984, puis de nouveau (à ma demande) à l'Institut Goethe en avril 1992.

Comme on l'a signalé dans le cours du texte, voici les égreneuses de coton de Bafilo ; les forgerons et les mineuses de Bandjéli ; le camp des cinéastes sur les berges de l'Oti dans le grand Nord ; la caravane des porteurs serpentant à travers la brousse ; l'autruche-mascotte poursuivie et recapturée ; le martial défilé des Konkomba en tenue de guerre devant la caméra à laquelle ils sont invités à adresser leurs invectives et leurs grimaces... Voici Hodgson qui fait le pitre tandis qu'on lui coupe les cheveux et voici... notre héroïne Meg, chevauchant, franchissant la Kara sur les épaules d'un porteur, sautant à bas de son hamac, ou encore mesurant aux manœuvres de la caravane le sel de leur salaire (belles retrouvailles étymologiques !). Comme on aurait aimé retrouver aussi la station de Kamina, le village fortifié de Sambou, le réveillon de Mango, le gros engin automobile de la DTG, la jeune épouse du baron Codelli, la séance de pose pour le peintre Vollbehr dans les jardins du palais et le tournage sur la plage de la scène du bébé échoué... Le livre de Meg est si apéritif, si passionnant, qu'il nous a rendus trop gourmands.

Au petit musée installé dans la "salle des tortures" du château de Querfurt (en Saxe-Anhalt), Caroline Alexander a retrouvé les collections des objets africains légués par Schomburgk à sa ville natale en 1959, objets auxquels s'ajoutent :

- 50 négatifs sur plaques de verre au format 9 cm x 10 concernant l'expédition togolaise ;
- plusieurs albums de photographies et d'articles de presse qui prouvent que les films tournés au Togo ont été effectivement montés, et livrés au circuit commercial en Grande-Bretagne, et que les revendications des trois Allemands interdits d'Angleterre étaient donc justifiées. Une nouvelle exposition des photos de Schomburgk, intitulée "*Mon Afrique*" et organisée par sa petite-fille, Jutta Niemann, a été présentée au même endroit en juillet-août 1993.

(1) Institut pour le Film scientifique, Göttingen (réf. : D. 1221).

Le jeune comédien et artiste Kay Nebel, rentré -on s'en souvient- trois mois plus tôt que ses compagnons, sert en 1914-18 dans la cavalerie, peignant et dessinant partout où il passe, comme il l'a fait en pays kotokoli. Blessé à la jambe en 1915, marié puis remarié, il devient à 33 ans, en 1921, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Kassel, où il meurt d'un cancer en 1953. Son oeuvre, conservée aux Archives de l'Académie, a été exposée en avril-mai 1953, aussitôt après sa mort, pour lui rendre hommage : elle comprend des aquarelles et des croquis du Togo. Interrogée, sa famille précise que Kay n'avait jamais pris sa brève carrière de cinéaste tropical très au sérieux, mais qu'en revanche il parlait souvent, et avec émerveillement, des hommes qu'il avait connus, des paysages et des chevaux kotokoli pour lesquels il s'était passionné. Sa fille, installée aux Etats-Unis, a eu l'amabilité de nous faire parvenir, entre autres, la reproduction photographique d'un tableau de son père ayant pour thème une superbe chevauchée de guerriers du Tchaoudjo qu'admirent des villageois rassemblés au premier plan à gauche.

Hodgson, le cameraman britannique, fait la guerre comme photographe dans l'aviation en France, puis au Moyen-Orient. En 1919, c'est lui qui, d'un avion, filme la reddition (avant son sabordage) de la flotte impériale allemande en rade de Scapa Flow, tout au nord de l'Ecosse. Devenu par la suite reporter et cinéaste d'actualités, correspondant de guerre et de nouveau grand reporter, retraité en 1951, tuberculeux et fier de sa "tribu" de onze enfants, il trouve sur le tard le temps d'écrire ses mémoires (encore inédits à ce jour). Défiguré par une opération, il meurt en 1966, fidèle toute sa vie au souvenir de Schomburgk, mais n'ayant plus jamais, paraît-il, mentionné ses deux autres compagnons.

Pourtant... l'aventure togolaise ne s'est pas complètement et définitivement disloquée à l'automne de 1914 en quatre destins séparés. Rien ne le laissait prévoir : peu après leur retour en Allemagne, Schomburgk, déjà divorcé, épouse Meg, et, lorsque son livre *Bwakukama* paraîtra en 1922, il le lui dédicacera en ces termes : "A Meg, ma femme, voyageuse courageuse en Afrique et la première femme blanche qui ait traversé notre Togo". Il faut toutefois signaler que plusieurs articles consacrés à Meg entre les deux guerres ont semé, on ne sait pourquoi, la confusion quant à leur mariage. Ici l'on dit qu'ils se seraient mariés "en 1922 au Togo" (alors qu'ils n'y sont jamais revenus !). Ailleurs, on affirme que Meg aurait épousé Schomburgk à Londres avant de le suivre en Afrique et qu'ils ne seraient rentrés en Allemagne qu'après la guerre (!). Meg aurait-elle eu intérêt à brouiller les pistes elle-même par la suite ? Toujours est-il que nous ignorons la date et le lieu réels de leur union, sinon que le voyage au Libéria de 1922 fut leur voyage de noces.

Schomburgk produit entre 1919 et 1921 une série de cinq films d'aventures inspirés par l'Afrique, où Meg apparaît encore et dont les extérieurs ne peuvent qu'avoir été tournés au Togo, puisqu'il n'avait effectué aucun voyage dans l'intervalle. De toute façon, on n'en a rien retrouvé. Ce qui est sûr, c'est qu'anglo-allemand avant 1914 et fier de l'être, il devient résolument germanique, ulcéré d'avoir "perdu" ses films séquestrés à Londres. Reparti pour un nouveau safari-cinéma dès 1922, c'est à Monrovia, au Libéria, qu'il projette pour la première fois en Afrique le seul film togolais qui soit alors en sa possession, après l'avoir enrichi de quelques extérieurs libériens (il s'agit toujours de la version vue à Lomé à deux reprises). En dépit de quelques difficultés de financement, il sort en 1924 son second documentaire, intitulé *Mensch und Tier im Urwald* ("L'homme et la bête dans la forêt vierge"). Peu après son retour en Allemagne avec Meg, il descend un soir "acheter des cigarettes" et... ne reparait plus : la troisième Madame Schomburgk est une jolie chanteuse, qui se tuera bientôt, excédée des trop fréquentes absences de ce chasseur-conférencier-cinéaste si séduisant et si volage.

En 1926, Schomburgk obtient enfin main-levée du séquestre qui pèse sur tous ses films bloqués à Londres. Deux d'entre eux sortent peu après en Allemagne : *Treks and Trails*, rebaptisé en allemand *Fahrten und Fährten* ("Randonnées et pistes"), projeté en première à Berlin ; puis *Verlorenes Land* ("Le pays perdu"), fait de bouts et de morceaux hâtivement cousus. On ne sait rien des autres films "togolais".

A la veille de la Seconde Guerre mondiale, Schomburgk est devenu célèbre, tant par ses films que par ses livres et ses conférences. Désireux, jusqu'à l'obsession même, de montrer l'Afrique dans ses réalités "quotidiennes", il finit par céder, le succès aidant, à un exotisme souvent facile, non exempt de clichés répétitifs et de commentaires à l'eau-de-rose. Jamais plus il ne s'est risqué, après le voyage au Libéria, à entreprendre d'autres films de fiction, préférant se maintenir sur le terrain plus solide et plus rémunérateur des documentaires. Il a probablement bien fait. Il est étrange que *La Déesse blanche des Wangora* n'ait jamais été projeté en Allemagne. Visiblement, il n'y tenait pas et s'est efforcé de faire oublier, ou de minimiser, cet aspect ancien de sa production, surtout après avoir éliminé de sa vie la déesse elle-même⁽¹⁾.

La période nazie l'incite à se faire silencieux et discret, donc boudeur. La dictature s'en offusque et, réussissant à lui découvrir une grand-mère juive, l'envoie en camp de concentration. A l'automne de 1945, Berlin, conquis et

(1) Voir, par exemple, son livre *Zelte in Afrika* ("Campements d'Afrique"), paru en 1931.

ravagé, n'est plus qu'un immense champ de ruines où errent quelques milliers de civils hagards et faméliques à leur tour. Schomburgk, qui a 65 ans, survit comme il peut au deuxième étage d'un immeuble branlant, où il conserve quand même le décor exotique et familier de ses extraordinaires voyages. Quand, un soir, il ouvre sa porte à l'inconnu qui frappe, c'est pour une stupéfiante rencontre : le correspondant de guerre en uniforme américain qu'il distingue à peine dans la pénombre n'est autre que... James Hodgson, dont il ne sait plus rien depuis trente et un ans ! Et le vieil homme, ému jusqu'aux larmes, raconte : "Oh Jimmy ! Tu ne peux pas savoir tout ce qu'ils m'ont fait !" . Pourtant, le grand randonneur n'a pas dételé. Il reprend ses tournées de conférences, publie sept livres entre 1945 et 1960. Il est rentré en 1956, à 76 ans, de son dernier voyage en Afrique du Sud et au Congo Belge, avec son ultime film intitulé : *Abschied von Afrika* ("Adieu à l'Afrique"). Il lui reste encore onze ans à vivre, mais "le dernier des vieux chasseurs", comme il aimait à se dire lui-même, appartient malgré tout à un autre âge, et il n'y a pas grande foule à suivre son cercueil⁽¹⁾.

En 1989, Caroline Alexander retrouve aussi la trace de Meg, notamment auprès de sa belle-soeur, qui vit près de Hambourg. Abandonnée par Schomburgk en 1924 ou 1925, Meg travaille à la UFA⁽²⁾ puis, après la guerre, à Radio-Berlin Libre et à la télévision. De temps en temps, le vieux duc de Mecklembourg (qui lui avait offert le thé sur la terrasse du palais de Lomé, et qui connaît son dénuement) fait un geste discret et galant en sa faveur. Berlinoise pendant la guerre, puis installée à Potsdam, Meg passe à l'Ouest de justesse en 1949. En dépit d'une vie terne et besogneuse depuis la "disparition" de Schomburgk, elle n'a jamais renoncé ni à un certain comportement de grande dame, ni aux souvenirs des brèves années qui l'avaient attachée au grand chasseur. Elle meurt d'un cancer en mars 1966 (comme Hodgson et au même âge !). Trois personnes seulement assistent à ses funérailles au crématoire de Hambourg. Le duc fait envoyer une couronne. Il va lui survivre encore trois ans⁽³⁾.

(1) Le quotidien français *Libération* du 14 août 1991 a consacré un article rapide de deux pages, illustré de cinq photographies, à "Schomburgk, l'homme qui aimait les éléphants". L'auteur, Catherine Mallaval, cite, sans plus, l'article américain du *New-Yorker* et n'évoque le personnage de Schomburgk que sous l'angle de ses relations avec les éléphants, en tant que chasseur, zoologue et cinéaste.

(2) Le plus célèbre des studios de cinéma allemands entre les deux guerres, devenu trust d'Etat pendant la période nazie.

(3) On sait que, déjà octogénaire, il avait assisté en avril 1960 aux fêtes de l'Indépendance du Togo.

Disparus les quatre compagnons du Soudan allemand, il nous faut revenir un peu sur le livre de Meg en faisant nôtres toutes les interrogations de Caroline Alexander quand aux circonstances de rédaction et de parution en anglais de cet ouvrage. On sait en effet qu'il a été publié en pleine guerre en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, mais jamais en allemand en Allemagne, même après la reprise de relations normales entre Londres et Berlin. On sait aussi que Meg, qui était à l'aise en anglais, n'écrivait pas couramment cette langue pour autant. Enfin, le délai d'à peine quatre mois qui s'est écoulé entre son retour à Londres et son départ pour l'Allemagne à la mi-juillet 1914 semble bien court pour la mise au net d'un manuscrit de cette importance. Le livre nous apprend incidemment que le scénario de *La Déesse blanche* aurait été inspiré à Schomburgk par une des nombreuses aventures exotiques inventées par un certain Mc Cluer Stevens, auteur prolifique pour magazines et illustrés destinés à la jeunesse. Dans ces conditions, on peut se demander si Meg n'aurait pas laissé aux Anglais un manuscrit plus ou moins rédigé, facile à reprendre (voire à enjoliver) par un écrivain rompu à ce genre de vraie ou de fausse fiction. Ceci dit, ces supputations risquent d'être bien osées : même arrangé ici et là (si vraiment c'est le cas), le texte de Meg demeure d'une fraîcheur touchante, d'une sensibilité féminine particulièrement précieuse sous ces latitudes et à cette époque. De toute façon, la préface de Schomburgk et l'introduction de Meg elle-même, respectivement datés des 9 et 1er juillet 1914, donnent toutes garanties d'authenticité, du moins sur l'origine du manuscrit. Surtout si l'on y ajoute les 65 illustrations qui l'enrichissent.

Courageuse, opiniâtre et délicate tout à la fois, la comédienne a su consacrer de longues heures et de longs développements à l'observation et à l'écoute des Togolais, essentiellement des femmes, qu'elle a rencontrés, souvent sur son insistance personnelle. Dans un document dactylographié inédit (?) de 16 pages, sans date ni mention d'origine⁽¹⁾, Meg, devenue Mme Schomburgk juste avant le voyage au Libéria de 1922, revient un peu sur son aventure togolaise. Elle y confirme la dureté dont Schomburgk a fait preuve à son égard tout au long de leur randonnée, ce qui prouve bien qu'ils n'étaient ni mariés, ni même amants à cette époque. Elle y témoigne aussi de sa sollicitude constante envers les Noirs à qui elle a maintes fois épargné la chicote ou le bâton : elle rappelle, non sans humour, l'appétissante et infinie variété des menus de brousse, répartis en quatre catégories : poulet-riz, riz-poulet, poulet sans riz et riz sans poulet ; elle y évoque enfin une mystérieuse et très belle Juliane, concubine métisse d'un administrateur (non nommé), malheureuse de sa condition et rebelle à toutes ses tentatives d'"apprivoisement". On ne peut

(1) Aimablement communiqué par Caroline Alexander.

s'empêcher ici de songer, tant les auteurs de cette qualité sont rares dans la littérature coloniale au sens large, à Lucie Cousturier⁽¹⁾. Sachons gré, en tout cas, à Caroline Alexander de nous avoir fait connaître, au terme d'une longue et tenace enquête, la vie de ces quatre personnages postérieurement à leur magnifique équipée.

Saisissons aussi l'occasion qui nous est offerte une fois encore de plaider pour l'adoption au Togo d'une politique cohérente et soutenue de rassemblement et de reproduction de tous les documents d'archives iconographiques, liés directement ou non à son histoire, pour l'enrichissement permanent de son patrimoine culturel. Car la vérité est encore brutale : de tout ce qui a été cité, évoqué ou révélé tout au long de cet ouvrage - films, livres, dessins, croquis, photographies, albums et tableaux laissés ou réalisés par Schomburgk, Meg, Nebel, Vollbehr et d'autres peintres à partir de 1913, le **Togo ne possède à ce jour pratiquement rien**, pas même un inventaire exhaustif, ne serait-ce que pour mémoire. Nous nous y employons.

Il faut donc inscrire aussi, parmi les objectifs à court et à moyen terme d'une politique nationale d'archives culturelles, l'acquisition au premier ou au second degré (sous forme de reproductions de qualité) de toutes les reliques, oeuvres et pièces à conviction témoignant du séjour exceptionnel et de la création de ces lointains Allemands. N'oublions pas qu'ils ont été les pionniers du cinéma au Togo et, pour ce qui est des films de fiction, dans l'Afrique tout entière.

Que soient cordialement remerciés ici Caroline Alexander, Jutta Niemann, Ellin Benson, Peter Sebald et János Riesz, dont les informations ou les conseils ont, au-delà d'une simple traduction, généreusement et amicalement contribué à faire revivre "Meg" Gehrts et ses compagnons d'aventures dans les "solitudes" du "Soudan" togolais.

Lomé - 1992 / Paris - 1994

(1) Ecrivain français qui s'est révélée au lendemain de la Grande guerre. Elle a relaté, dans ses deux ouvrages : *Des inconnus chez moi* et *Mes Inconnus chez eux*, parus respectivement en 1920 et 1925, ses expériences au contact des soldats africains ayant séjourné entre 1914 et 1918 dans le Midi de la France. On doit à János Riesz, professeur de littérature comparée à l'Université de Bayreuth, en Allemagne, d'en avoir rappelé l'existence.

LE BARON ANTON CODELLI :
UN INVENTEUR AU TOGO

par

Vesna AMBROŽIČ-CAMPBELL



Le baron Anton Codelli
dessiné par Vesna AMBROŽIČ-CAMPBELL (1996)

La synthèse (encore provisoire) qu'a pu réaliser Mme V. Ambrožič-Campbell à partir des éléments qu'elle a trouvés en Slovénie complète notre connaissance de l'expédition de Schomburgk au Togo racontée par Meg Gehrts, mais elle lui apporte aussi des éclairages nouveaux, voire des démentis à ce que l'on croyait savoir : le financement de l'aventure, le nom et la source de la Déesse blanche des Wangora, la présence de Leo Poljanec dans le film, et surtout les relations de Codelli et de Schomburgk après la guerre, ce dernier ne se montrant pas sous un jour bien sympathique.

Ce texte nous arrive au moment de mettre le livre sous presse, et il nous est impossible de reprendre celui-ci pour le corriger. Bien de zones d'ombres subsistent donc encore, qu'il faudra éclaircir par la suite. Nous n'en avons sans doute pas fini avec l'expédition Schomburgk et avec le remarquable baron Codelli.

Ph.D. et Y.M.

Dans les années 1911-1914, vécut au Togo un personnage extraordinaire, qui doit sa réputation auprès des spécialistes de l'histoire des techniques à ses inventions de génie dans le domaine de la mécanique de l'électrotechnique. Cependant ses mérites dans ces différents domaines ne sont pas encore reconnus à leur juste valeur, et de nombreux aspects de sa vie demeurent obscurs.

Son intérêt pour l'Afrique et la culture africaine demeure lui aussi mal connu. Sa collection ethnologique venue du Golfe de Guinée et son rôle de pionnier dans la cinématographie africaine n'ont guère été mis en lumière, et nombre de ses témoignages restent ignorés.

PRESENTATION

Le baron Anton Codelli von Fahnenfeld est né en 1875 à Naples, en Italie du Sud, où son père Karl Codelli (1846-1878), officier de la marine militaire d'Autriche-Hongrie, séjournait pour une convalescence, en compagnie de sa femme Rosalie (1852-1938), née baronne Tauferrer⁽¹⁾. La famille était d'origine italienne, mais, passée au service des Habsbourg depuis le XVI^e siècle, elle s'était tout à fait germanisée, et avait accédée à la noblesse en 1654, grâce à sa valeur militaire.

L'éducation primaire d'Anton fut prise en charge par des précepteurs à Liubliana (capitale de l'actuelle Slovénie, république de l'ancienne Yougoslavie). Il fit ses études secondaires à Vienne, dans un internat pour jeunes nobles. Après son baccalauréat, en 1894, il entra dans la marine militaire autrichienne et voyagea de 1896 à 1897 jusqu'aux Indes, en Chine et au Japon. En 1897, il obtint le grade d'aspirant de la marine. Durant cette période, il se passionna pour la mécanique et l'électrotechnologie. Bien qu'autodidacte, il acquit des connaissances qui furent remarquées. Après avoir quitté la marine, le jeune Codelli entreprit des études de droit, mais très vite il se rendit compte que cela ne correspondait pas à ses ambitions.

En 1906, il commença à travailler avec la firme allemande Telefunken, à Berlin. Il y suivit des cours professionnels de télégraphie sans fil pendant un semestre. Codelli va collaborer avec cette firme pendant une trentaine d'années.

De 1898 à 1910, il s'adonna entièrement à des recherches dans le domaine des machines, de l'automobile (alors à ses tout débuts)⁽²⁾ et de la télégraphie. Parmi de multiples inventions, il a ainsi fait breveter :

- un allumage électrique pour les véhicules à moteur (1898),
- un petit appareil de chauffage et de congélation des aliments destiné aux conducteurs de voiture sur les longues distances (1903),
- une faucheuse mécanique (1905),
- un moteur à explosion rotatif (1906),
- un compresseur à haute pression (1909), etc.

Il se livra aussi à de nombreuses expériences de machinisme agricole sur

(1) Une forte personnalité, qui a visiblement beaucoup marqué le caractère et la vie privée de son fils.

(2) En 1898, il introduisit à Liubliana la toute première automobile des Balkans...

ses terres, mais sans en tirer de grands profits financiers, car il était trop passionné par la mécanique pour se préoccuper sérieusement de la gestion.

A cette époque, Codelli était déjà connu comme l'un des meilleurs spécialistes européens dans le domaine de la technologie de la télégraphie sans fil (TSF). Pour cette raison, la marine militaire autrichienne lui avait demandé en 1907 de diriger, avec la société Telefunken, la construction d'une série de stations de radiodiffusion sur la côte adriatique : disposées à Pula, Sibenik et Kotor, ces stations permettaient les communications radio entre la flotte autrichienne de l'Adriatique et Vienne, la capitale de l'empire.

Au printemps 1910, ces travaux terminés, Codelli retourna à Liubiana, au château de Thurn, résidence de sa famille depuis 1700. En août, il reçut de Telefunken l'offre d'assumer la construction de stations de TSF en Afrique allemande. En décembre, il accepta officiellement.

CODELLI ARRIVE EN AFRIQUE

Dès son arrivée en Afrique, début 1911, Codelli s'attacha à prendre connaissance des conditions géographiques et de l'équipement technique déjà existant au Togo, au Cameroun et au Libéria⁽¹⁾.

Par une lettre alors adressée à sa mère, la baronne Rosalie Codelli-Tauferrerr, on apprend que Codelli a effectué un bref voyage d'étude au Cameroun, et collaboré à la construction d'une petite station de TSF. Dans ce territoire, il existait d'incessantes menaces de rébellion des populations. Cet état de fait incitait les Allemands à porter une attention particulière à la construction de routes, de chemins de fer et de liaisons télégraphiques et téléphoniques.

De tels projets furent aussi élaborés pour le Togo, où une ligne télégraphique fonctionnait depuis 1894 entre les deux principales villes côtières, Lomé et Aného. De plus, il existait une liaison par câble entre le Togo et les pays voisins, la Gold Coast (actuel Ghana) et le Dahomey (actuel Bénin), d'où partaient des liaisons sous-marines avec l'Europe. En janvier 1913, la liaison directe sera établie avec l'Allemagne (via le Libéria) et le Cameroun.

Plus encore, s'esquissait la perspective d'une liaison avec les stations TSF à créer dans le Sud-Ouest Africain allemand (à Windhoek, capitale de l'actuelle Namibie), l'Afrique de l'Est allemande (Tabora, au centre de la

(1) République indépendante, mais où les intérêts allemands étaient puissants.

Tanzanie), le protectorat allemand de Tsingtao (dans la province chinoise du Shantung) et jusqu'aux territoires coloniaux allemands de Nouvelle-Guinée et des Iles Samoa. Ainsi pourrait être établie une liaison radio entre toutes les possessions allemandes d'Outre-mer et la centrale de Nauen, à l'ouest de Berlin.

Dans cette perspective, la première station à équiper d'un poste récepteur et distributeur devait être construite au Togo.

CODELLI A L'OEUVRE

Ayant constaté au cours de son enquête que la pose de câbles et de poteaux télégraphiques demanderait énormément de temps et d'argent, Codelli avait proposé aux autorités allemandes du Cameroun d'utiliser la radio-télégraphie sans fil.

De plus, au sud du Cameroun, les poteaux en bois seraient inutilisables à cause du climat humide : il fallait des supports en fer, à transporter de la côte jusqu'à l'intérieur. Sous le climat sec des savanes togolaises, les poteaux en bois auraient la chance de résister une douzaine d'années, mais guère plus.

Une fois toutes ces données recueillies, Codelli, après avoir effectué calculs et devis de la future entreprise, démontra que, si l'on acceptait la solution de la TSF, on économiserait -compte tenu des dépenses en transports qui devraient s'y ajouter- trois millions de marks.

Au moment de la première visite de Codelli au Togo, il existait déjà un réseau télégraphique de Lomé vers le nord, jusqu'à Sokodé, et vers le nord-ouest, jusqu'à Kete-Kratchi, puis, de là, jusqu'à Sansané-Mango.

Codelli proposa la construction d'une station radio-télégraphique à Mango, qui serait reliée avec la grande station prévue près d'Atakpamé. La station de Mango aurait une grande antenne de 50 m de hauteur, dont la construction et l'entretien serait considérablement moins chère que la pose des fils télégraphiques.

Une autre station du même genre serait construite à Bassar, au nord-ouest de Sokodé. Une locomobile à vapeur produirait l'énergie électrique nécessaire et pourrait, d'autre part, être utilisée pour le fonctionnement d'une

machine à égréner le coton. Avec l'aide d'une station plus petite implantée à Yendi, on pourrait ainsi relier Lomé à tout l'arrière pays.

Toutes ces suggestions furent présentées par Codelli au gouverneur résidant à Lomé, le duc de Mecklenburg, qui, impressionné, soumit le projet à la poste impériale allemande et à la Direction des Colonies.

LE DEBUT DES TRAVAUX

Atakpamé, où il s'installa d'abord, était alors la station terminale du chemin de fer à voie métrique, qui venait d'être achevé⁽¹⁾.

On commença les travaux de construction de la station expérimentale, après avoir déboisé la forêt tropicale à 30 km d'Atakpamé, sur l'Anié, avec 100 travailleurs indigènes. Hélas, les travaux durent être interrompus à cause d'un cyclone qui dévasta le chantier.

Codelli ne désarma pas. Il dut trouver un autre endroit, moins exposé. Ce fut Kamina, à 7 km au sud-est d'Atakpamé, endroit idéal où le terrain offrait l'avantage supplémentaire de se situer au bord d'une rivière qui pourrait constituer une force motrice exploitable.

Une route longue de 3 km et large de 3 m fut tracée jusqu'à Kamina. On posa un pont en bois de 40 m, et l'on entrepris de gros travaux de terrassement et de construction. Pour le transport de la terre et des pierres, Codelli fit construire un chemin de fer à voie étroite, long de 7 km. Ce chemin de fer provisoire servait aussi au transport des matériaux importés d'Allemagne.

D'autres constructions furent entreprises : des cases pour la main-d'oeuvre, une briqueterie pour la fabrication des parpaings en ciment, une forge utilisant la méthode africaine (en mouillant le bois brûlant) pour fournir le charbon de bois, un atelier de menuiserie, un barrage sur la rivière (en raison des périodes de sécheresse), et des machines hydrauliques...

En juillet 1911, Codelli, par l'entremise de son collaborateur Rudolf von Kaiser, embaucha pour ces différents travaux 150 à 200 travailleurs de l'ethnie voisine des Akposso, payés 60 pfennig par jour. Kaiser, adjoint de Codelli, avait pour tâche l'administration, la correspondance et le ravitaillement de la station.

(1) En 1909 jusqu'à Agbonou, au pied de la montagne, en 1911 jusqu'à la ville elle-même.

Au mois suivant intervint un changement : l'administrateur de la région, par l'entremise de celui de la région de Sokodé, obtint le remplacement des travailleurs akposso par 100 travailleurs kabyè, qui recevaient 50 pfennig et bénéficiaient pour leur nourriture (assurée auparavant par la compagnie de Codelli), d'une prime de 25 pfennig. Ces travailleurs exécutaient ainsi le travail obligatoire qu'ils devaient à l'Administration comme impôts. Mais, dès octobre 1911, Codelli fut obligé de renvoyer ce groupe et ne retint que des travailleurs volontaires. La raison en était simple : l'impossibilité de communiquer avec le groupe des Kabyè faute d'interprètes.

En créant cette station d'essai, Codelli pouvait déjà mettre en application quelques unes de ses expériences. C'est ainsi qu'il conçut l'idée de faire poser le bâtiment administratif (en bois) sur des piliers en maçonnerie élevés à 1 m du sol, afin de protéger le bois des termites.

A la station d'Anié, Codelli faisait préparer l'eau potable par un employé préposé particulièrement à ce travail, qui filtrait, puis épurait l'eau avec de l'alun. Ensuite, il la faisait bouillir une demi-heure, puis en remplissait des bouteilles, qu'on mettait dans de grands jarres en argile pour les refroidir.

A Kamina, l'eau, amenée d'un puits d'Atakpamé, à 7 km de là, était bouillie pour prévenir les infections dues aux amibes.

Les travaux à Kamina se déroulaient dans des conditions climatiques pénibles. Les travailleurs souffraient de la forte chaleur (40°C à l'ombre). La forte luminosité exerçait une influence néfaste sur la diffusion des ondes, ce qui obligea à procéder aux essais pendant la nuit. A cause de la distance de la mer, les nuits étaient relativement froides. Parfois, on trouvait des serpents venimeux cachés dans les couchettes des ouvriers, pour se réchauffer. Le grand mal était les moustiques : l'utilisation des moustiquaires était indispensable.

Les maladies tropicales étaient nombreuses, souvent tout à fait étranges pour les Européens, qui devaient aussi se protéger du soleil tropical par des casques, du danger des serpents par de hautes bottes.

En général, on manquait d'eau ; dans les périodes de sécheresse, il y avait de grands risques d'incendie des cases, couvertes de chaume, ce qui arriva notamment au début de 1914.

Outre toutes ces difficultés, Codelli devait aussi surmonter de nombreuses intrigues de la part des bureaux de Berlin, où il dut se rendre à plusieurs reprises.

Malgré tous ces ennuis, les travaux à la station avançaient avec succès. En 1911, les pylônes n'étaient pas encore construits. Codelli attacha une antenne sur sa case, et en éleva l'autre extrémité grâce à un ballon. On put rétablir la liaison sans fil avec la petite station à Togblékopé, près de Lomé, d'où les communications avec l'Allemagne pouvaient se faire par les câbles télégraphiques.

VOYAGE A L'INTERIEUR DU TOGO

Le 15 août 1911, Codelli, l'ingénieur en construction Freyschmidt⁽¹⁾ et son collaborateur Rudolf von Kaiser, accompagnés d'un détachement de soldats d'Atakpamé, se rendirent à Bassar et à Mango pour visiter les terrains à retenir en vue de la construction des futures stations. En ce temps-là, le Nord du Togo était interdit aux Européens : Codelli et ses collaborateurs avaient dû obtenir une autorisation spéciale de la part des autorités.

Ils empruntèrent l'itinéraire Nyamassila-Agbandi-Blitta-Djabataouré. Ils prirent part à l'inauguration du nouveau pont construit sur le Haho près de Sokodé. La construction de ce pont et celle de la route Agbandi-Blitta permettaient d'établir une liaison routière entre les villes d'Atakpamé et de Sokodé, ce qui aurait pour avantage de faciliter grandement le transport jusqu'à Sokodé du matériel nécessaire à l'établissement de la station radio et abaisserait considérablement le prix de l'opération entière. De Sokodé à Bassar, il y avait encore deux jours de marche à travers un terrain montagneux. Là, le transport continuerait à s'effectuer par porteurs.

Selon Codelli, le terrain le plus approprié pour l'implantation de la station de Bassar était un terrain situé à 3 km à l'est de la ville. Durant son séjour à Bassar, Codelli était en rapport permanent avec la station-mère à Kamina, d'où il recevait lettres et correspondances par des messagers indigènes spécialement chargés de leur transmission. L'ingénieur fut impressionné par la vitesse incroyable de ces courriers, qui transportaient les messages d'un village à l'autre, jour et nuit, jusqu'à la destination finale, en un temps record.

De Bassar, Codelli et ses compagnons allèrent par Dako à Bafilo, puis se dirigèrent vers le nord, vers Sansané-Mango. En chemin, Codelli et Freyschmidt montèrent au sommet de Sasilo⁽²⁾. Codelli fut enthousiasmé,

(1) Au Togo depuis 1910. D'abord responsable de la reconstruction du wharf de Lomé en 1911-1912, puis au service de Codelli à Kamina.

(2) Non identifié.

fasciné par ce paysage, qu'il n'hésita pas à qualifier "alpestre" (peut-être lui rappelait-il les montagnes de son pays) ; il fut aussi impressionné par la propreté des populations indigènes dans cette région, l'une des plus inaccessibles du Togo, où les premiers Blancs n'étaient arrivés qu'en 1899.

Un problème d'orientation se posa : ayant oublié la carte géographique, Codelli et ses compagnons eurent de sérieuses difficultés à trouver leur itinéraire, d'autant plus que la forte saison des pluies (qui, au nord du Togo, dure jusqu'à la mi-octobre) rendait la circulation très difficile. Chemins marécageux et herbes hautes interdisaient tout repérage.

Codelli et sa troupe parvinrent néanmoins à continuer leur route. Ils arrivèrent à Mango, où Codelli rendit visite au baron von Seefried, avec lequel il était déjà en correspondance.

De Mango, Codelli effectua une expédition sur l'Oti qui le mena jusqu'au confluent avec la Kara, où il captura un hippopotame. Il effectua aussi quelques sorties en canot sur le fleuve, où il a pu recueillir des informations hydrologiques et cartographiques utiles à sa mission. Puis il revint vers le sud par le même chemin⁽¹⁾.

Le 1er octobre 1911, Codelli était de retour à Kamina. Il fit, sur ce pénible mais très instructif voyage, un rapport détaillé qui fut envoyé à Berlin, à la Société Telefunken.

Une semaine après son retour, Codelli reçut la triste nouvelle de la mort de son compagnon et ami Rudolf von Kaiser, qui avait participé à cette mission. On avait dû le laisser à Sokodé à cause de son mauvais état de santé : atteint de la fièvre jaune, il décéda à Sokodé, à l'âge de 29 ans.

Codelli avait aussi envoyé à son domicile de Vienne quatre caisses, dont deux contenant des peaux d'animaux africains et deux des plaques photographiques du Togo, et divers documents.

Après la mort de Kaiser, Codelli dirigea seul les travaux à la station. A l'été 1912, avec l'aide de trois techniciens allemands et d'environ 600

(1) De ce voyage, il subsiste au château de Thurn, à Liubliana, une importante série de photographies, envoyées par le baron à sa famille.

travailleurs togolais, on dressa trois antennes en acier de 75 m de hauteur. On construisit aussi un château d'eau et une partie des bâtiments destinés au logement.

On put enfin réussir la liaison radio directe avec Nauen. Les journaux autrichiens et allemands parlèrent de cette réussite avec enthousiasme.

ALLERS-ET-RETOURS AVEC L'EUROPE

A son arrivée au Togo, en 1911, Anton Codelli avait espéré que sa femme -violoniste virtuose- et ses trois enfants viendraient le rejoindre, mais en vain. Sans cesse, sa famille remettait le voyage à plus tard. Afin de les convaincre, Codelli effectua un court voyage dans son pays au printemps 1912.

Sa mère Rosalie vint à sa rencontre au port de Ténérife, dans les îles Canaries. Ils continuèrent ensemble le voyage jusqu'à Hambourg, et arrivèrent à Berlin le 3 mai 1912.

Anton Codelli fut reçu avec tous les honneurs par le président de Telefunken, le comte Arc, et aussi aux Directions des Postes et des Colonies.

Début juin, Codelli et sa mère arrivèrent à Liubliana. D'Afrique, il avait ramené son serviteur, un Krou du Libéria. Enorme surprise à la gare de Liubliana ! La foule des curieux était si stupéfaite par cet étrange personnage d'une autre couleur, jamais vue, que cela provoqua une énorme bousculade. Cette conduite inhabituelle inspira à l'Africain ce commentaire: "Bush people !" - sobriquet méprisant qu'on donne aux gens de la brousse.

Le baron Codelli demeura dans sa propriété de Thurn jusqu'au début d'août 1912. Il ne put convaincre son épouse de faire avec lui le voyage en Afrique. Ce fut le début d'un désaccord, qui aboutit à un divorce.

Pour son retour au Togo, Codelli engagea, comme collaborateur l'une des connaissances de Liubliana, le jeune officier Leo Poljanec⁽¹⁾, qui devrait s'occuper de la gestion de Kamina. Leo Poljanec était né en 1889 ; son père Alojzij Poljanec, un juriste, était directeur de l'Atelier des Travaux forcés de Liubliana ; sa soeur Ana donnait des cours deux heures par jour aux enfants de Codelli.

(1) Se prononce "Polianets".

Leo Poljanec dirigea ainsi de 1912 à 1914 les affaires administratives de la station. Son bureau se trouvait sur une vaste esplanade, où les travailleurs se rassemblaient pour l'embauche. Il visita aussi le Nord, notamment pour y chasser longuement. Par deux fois, Leo Poljanec fut atteint de graves maladies : diarrhée tropicale et empoisonnement ; par deux fois, il fut tiré d'affaire par le Dr Brill⁽¹⁾.

Depuis 1911, le baron Codelli avait également pour collaborateur un autre compatriote de Liubliana, le technicien Hinko Kesler, sur lequel on n'a que peu d'informations.

En juillet 1913, Codelli revint à nouveau en Europe. A Berlin, il eut des entretiens avec Telefunken. C'est au cours de cette visite au siège de la société qu'il rencontra l'une de ses connaissances africaines, Hans Schomburck.

Codelli se dépêcha de rejoindre l'Afrique, en septembre 1913, et se remit avec acharnement aux travaux de Kamina.

Dès le 15 janvier 1914, il était encore de retour en Europe, pour y épouser la baronne tchèque Valentina Mladota, "Nina", âgée de 23 ans. Les noces eurent lieu à Budapest pour la cérémonie civile, puis à Vienne pour la cérémonie religieuse (comme il n'avait pu obtenir l'annulation de son mariage précédent, celui-ci eut lieu au temple protestant). Dès la fin des cérémonies, les jeunes mariés repartirent pour l'Afrique, emmenant avec eux une servante, Maria Lokovsek, qui jusqu'alors avait servi la famille Codelli au château de Thurn.

Arrivés à Lomé le 10 février 1914, les jeunes mariés furent très aimablement accueillis par le duc de Mecklenburg, qui leur offrit l'hospitalité de son palais, face à la mer. Après une semaine de séjour dans la capitale, le couple Codelli était de retour à Kamina.

Pendant son absence, les travaux avaient progressé comme prévu. Six autres mâts d'acier, hauts de 120 m, avaient été dressés. Ainsi, la station pouvait maintenant recevoir les messages radiodiffusés depuis l'Allemagne. Les antennes étaient disposées en forme de grille. A côté du bâtiment central d'émission, on

(1) Médecin affecté à Atakpamé depuis l'été 1913.

avait construit une centrale électrique avec deux machines à vapeur (d'une puissance de 1000 CV), un collecteur hydraulique pour le remplissage des chaudières, un appareil pour l'épuration de l'eau, la tour de refroidissement, le réseau des puits et des pompes et des logements en dur pour le personnel, le tout sur une surface de 12 km².

La puissance d'émission était de 100 kW ; la longueur d'onde était 3 500 m à 9 500 m pour l'émission et 200 m à 14 000 m pour la réception. L'émetteur était directement relié à la station radio de Nauen, près de Berlin, à une distance de 5 200 km, et au sud avec la station de Windhoek, en actuelle Namibie, et bien sûr avec les navires allemands dans l'Atlantique.

LA GUERRE ET LA CAPTIVITE

Codelli comptait achever ses travaux au Togo en août ou septembre 1914, puis rentrer chez lui définitivement.

Malheureusement, la guerre éclata, dont on sait les conséquences. Dès le 7 août 1914, venues du Dahomey et de Gold Coast, des troupes anglaises et françaises avaient attaqué le Togo. Le 26, la colonie allemande capitulait.

Les cadres et les civils allemands, qui s'étaient d'abord réfugiés avec leurs familles à Kamina, montrèrent mépris et haine à la famille Codelli et particulièrement à la baronne, expression vraisemblable d'une jalousie due à la situation très privilégiée dont avaient joui les Codelli dans la colonie.

Dans la nuit précédant la capitulation inconditionnelle du Togo, on fit sauter les antennes et la centrale électrique. La belle résidence du baron fut également incendiée. Le projet ambitieux, qui représentait l'oeuvre de sa vie et témoignait de l'effort considérable accompli par Codelli et ses collaborateurs, venait d'être anéanti.

Les occupants anglais et français tentèrent de reconstruire la station de Kamina, mais sans y parvenir. Plus tard, les alliés reconnurent publiquement que l'émetteur de Kamina avait été un vrai chef d'oeuvre de radio-télégraphie pour cette époque.

Avant la prise de Kamina, Codelli avait été fait prisonnier par les

Anglais au combat d'Agbélouvé⁽¹⁾. Manifestement, ils respectaient son statut social. Codelli fut ramené à Lomé. On lui offrit un appartement en ville, tandis que la plupart des prisonniers allemands étaient enfermés à bord d'un navire marchand anglais ancré au large de Lomé. Parmi les malheureux prisonniers, figurait Hinko Kesler. (Leo Poljanec était reparti du Togo peu avant la guerre, le 13 juillet 1914).

De Kamina, la baronne Codelli, enceinte, put rejoindre son mari à Lomé. Durant tout le temps de leur captivité, le couple Codelli resta servi par Maria Lokovsek, la fidèle servante de la famille.

Au château de Thurn, on ne reçut la nouvelle que dans les derniers jours d'octobre, par un télégramme venu de Hollande, qui précisait que le baron Anton Codelli avait été livré aux Français et qu'avec sa femme, il avait été transféré à Porto-Novo, au Dahomey.

Peu avant, la mère de Codelli, qui déployait les plus grands efforts pour avoir des nouvelles de son fils, apprit du duc de Mecklenburg⁽²⁾ que c'était les Allemands eux-mêmes qui avaient démoli la station de Kamina. Cela l'affecta beaucoup.

La baronne Rosalie ne reçut la première lettre de son fils que fin mars 1915, expédiée de Porto Novo. Les nouvelles étaient bonnes. Les époux vivaient dans une résidence européenne ; ils se faisaient à manger eux-mêmes ; la permission leur avait été accordée d'engager des domestiques et ils avaient loisir de se promener dans la plantation de palmiers deux fois par jour - bien sûr sous surveillance. Leur demeure se trouvait dans le quartier administratif, la plus grande partie de la ville de Porto-Novo étant composée de "cabanes africaines dans un labyrinthe de ruelles étroites".

Fin novembre 1914, la baronne Valentina Codelli mit au monde une fille, Rose-Marie⁽³⁾.

En raison du climat malsain de Porto-Novo, les autorités françaises transférèrent la famille Codelli vers la petite ville côtière de Ouidah en mars 1915.

(1) Désastreux pour les Allemands, dans la nuit du 15 au 16 août 1914.

(2) Celui-ci était en congé en Europe quand la guerre éclata.

(3) Qui aura le duc de Mecklenburg pour parrain. Elle est décédée en Allemagne en 1994

En novembre 1915, Rosalie Codelli, reçut une carte postale d'Anton expédiée de Médéa, en Algérie, l'informant que son fils et sa famille y étaient internés dans une forteresse. En effet, au milieu de 1915, les officiers et les médecins allemands avaient été transférés à Médéa, alors que les autres prisonniers avaient été dirigés vers le Maroc.

Malgré un pénible voyage en bateau jusqu'à Alger, et ensuite par la route, en utilisant les moyens de transport locaux, la famille Codelli était arrivée saine et sauve.

La baronne Rosalie, pendant ce temps, se démenait de plus belle. Elle tenta de faire échanger son fils et sa famille contre des prisonniers français retenus en Autriche et de les faire envoyer dans un pays neutre. Elle alla jusqu'à s'adresser à l'ancien gouverneur du Soudan, Slatin Pacha, qui était de retour à Vienne au début de la guerre. Cette intervention n'eut pas plus de succès que les autres.

Au milieu de l'année 1916, Codelli et sa famille furent transférés dans le sud de la France, dans la ville du Puy-en-Velay (département de la Haute-Loire), où leurs conditions de vie étaient meilleures.

En septembre 1916, la baronne Valentina reçut l'autorisation de rentrer dans son pays avec la petite Marie-Rose. Ne voulant pas se séparer, les Codelli furent transférés dans un camp civil proche du précédent, où la vie paraissait un peu plus confortable.

Sur l'insistance des gouvernements allemands et autrichiens et grâce à la commission médicale suisse qui était intervenue du fait de la grève de faim entreprise par Codelli en janvier 1917, les Français échangèrent la famille Codelli contre des ingénieurs français emprisonnés.

Codelli, pour autant, n'était pas encore autorisé à regagner son pays, mais à se rendre en Suisse, pays neutre. Durant quelques jours, il put se refaire une santé dans la station thermale de Schinznach. En Suisse, remis de ses fatigues physiques, il reprit ses travaux d'expérimentation. En même temps, Codelli fut engagé officiellement, en mai 1917, comme adjoint à l'attaché militaire autrichien à Berne : il était chargé de prendre soin des soldats autrichiens internés en Suisse. En secret, il reçut aussi la mission d'analyser les capacités de la marine italienne, et il continuait ses recherches, cette fois appliquées au domaine militaire (gyroscopie, guidage des sous-marins, ballons dirigeables...).

Le duc de Mecklenburg l'avait proposé à une haute distinction en hommage à sa participation à la défense du Togo. Le prince Alfonz de Bavière lui-même lui conféra la petite Croix de fer de 2ème classe à l'hôtel Post, à Weggis, en Suisse Centrale. Pour sa bravoure, les Autrichiens lui conférèrent la médaille d'argent de 2ème classe. Et en avril 1918, Codelli reçut l'insigne d'honneur de la Croix-Rouge autrichienne par le travail accompli en faveur des internés.

La baronne Rosalie Codelli rejoignit son fils en Suisse le 27 février 1917. D'après ses Mémoires, Anton Codelli avait décoré sa villa de Weggis avec des tissus africains et d'autres "curiosités". Lors de leur déménagement, elle aida elle-même à remplir des valises d'objets africains⁽¹⁾.

APRES LA GUERRE

Ce n'est qu'en août 1920, que le baron Codelli put enfin retourner au château de Thurn, en raison des difficultés qui auraient surgi quant à l'obtention de la nouvelle nationalité yougoslave⁽²⁾. Les pièces du château, modifiées, étaient maintenant recouvertes de couvertures et de tissus aux couleurs chatoyantes ; dans la salle d'entrée était exposée sa collection de trophées de chasse, avec des armes indigènes, des casques, bijoux et autres "curiosités" provenant de ses voyages africains. Le château demeura ainsi jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale.

Codelli continuait ses inventions : parachute stabilisé, briquet à arc, et surtout un système remarquable et très original de télévision (breveté de 1928 à 1932). Mais l'arrivée des Nazis au pouvoir l'amena à cesser toute collaboration avec Telefunken: sa télévision "mécanico-optique" sera définitivement supplantée par les systèmes électroniques américains.

Sa vie privée était moins heureuse : il divorça de Valentina en 1922, ré-épousa en 1923 une noble hongroise de 28 ans plus jeune que lui, dont il divorça à nouveau en 1935.

En avril 1945, Codelli s'enfuit de Yougoslavie⁽³⁾ pour se réfugier en

(1) Il pourrait s'agir d'objets envoyés chez Kaiser à Vienne.

(2) La Slovénie étant enlevée à l'Autriche par les traités de Versailles (1919) et donnée au nouveau royaume de Yougoslavie.

(3) Un de ses fils, né de son troisième mariage, s'était compromis avec l'armée allemande, bien qu'Anton eût toujours été anti-nazi.

Suisse, d'où il ne revient plus jamais : Anton Codelli von Fahnenfeld est décédé le 26 avril 1954 à Porto-Ronco, près d'Ascona, dans le canton du Tessin, où il est enterré.

Le nouveau gouvernement yougoslave désigna comme administrateur du château de Thurn, nationalisé à la libération, Janko Vertin qui mentionna dans un rapport du 26 mai 1945 que la propriété, après la fuite du baron Codelli, s'était trouvée sans maître et qu'un grand désordre y régnait, désordre qui dura jusqu'à ce que l'Ecole politique du Parti communiste yougoslave vînt l'occuper.

On peut aisément comprendre que, dans cette période, une partie des biens de Codelli a pu disparaître. Le Collectif central fédéral, au moment de la nationalisation, s'était chargé du reste des biens, qui furent partagés entre différentes institutions de Liubliana. La Bibliothèque nationale universitaire obtint ainsi la riche bibliothèque du château, avec l'ensemble des livres de Codelli. Les Archives de Slovénie reçurent la documentation ; le Musée municipal eut une petite collection d'objets chinois, le Théâtre national quelques meubles, le Musée historique militaire municipal 34 objets d'équipement de guerre africains, qu'il céda ensuite au Musée national, qui n'a retenu que les pièces d'antiquité ; le reste fut envoyé au Musée de la Guerre de Libération nationale.

Pendant tous ces "déménagements", on perdit la trace des armes africaines de Codelli, qui demeurent à ce jour introuvables. Une partie de la collection de Codelli (30 objets) est conservée au Musée ethnographique de Slovénie (au château de Goričane, dans les environs de Liubliana). Certaines des pièces de la collection ont malheureusement été partiellement endommagées.

La collection de Codelli a été complétée par des objets de ses collaborateurs d'Afrique, Hinko Kesler et Leo Poljanec. En 1961, Hinko Kesler a offert au Musée ethnographique de nombreux objets en fibres multicolores et deux statues en bronze provenant du Cameroun.

La collection de Leo Poljanec a été achetée par le Musée en 1959 par l'intermédiaire de sa soeur Ana. Elle compte vingt objets du Cameroun et du Togo : armes, coiffures de guerre décorées avec des cornes d'antilope et des cauris, chapeaux de paille cousus avec du cuir, pots tissés en vannerie, éventails en cuir et plumes d'autruche, petite bourse se portant au cou, grande outre en cuir, machette, corde tissée à partir d'herbe sèche, foulard en coton avec des rayures dorées, paire de bottes en cuir, sacs en cuir décorés, deux nattes diamantées, poignard dans une gaine en cuir, instrument de musique fait de corne d'antilope, etc., etc.

Leo Poljanec a légué au même musée plus de 100 plaques photographiques : paysages togolais, flore et faune, coutumes de tribus indigènes... Avec ce matériel, Poljanec a effectué des présentations en public, peut-être sous l'inspiration de Codelli. La première de ses expositions eut lieu à Zagreb⁽¹⁾ en 1916, lors d'une manifestation organisée au profit de la Croix-Rouge autrichienne. En 1918, une manifestation semblable fut organisée au profit d'une collecte de fonds destinés aux veuves de son régiment, dans une station thermale du nord du pays tchèque, Bilini. A partir de l'année 1922, d'autres conférences similaires eurent lieu dans diverses villes de Slovénie. Par exemple en 1931, à Celje, où Poljanec organisa une conférence intitulée "Deux ans sur la côte des Esclaves en Afrique", avec 82 projections⁽²⁾.

CODELLI ET LE CINEMA

En 1911, la mère de Codelli avait déjà suggéré à son fils d'offrir une série de projections à Berlin, en les accompagnant de conférences.

Mais c'est par un jeu de circonstances extraordinaire, pour ne pas dire incroyable, que le baron Anton Codelli allait s'inscrire dans l'histoire du film africain, qui, à l'époque, en était encore à ses tous premiers essais⁽³⁾.

En automne 1912, était arrivée au Libéria une expédition de cinéma dirigée par le voyageur allemand Hans Schomburgk, excellent connaisseur de l'Afrique, mais guère expérimenté en technique cinématographique. Aussi s'était-il entouré d'un cameraman hambourgeois, Georg Bürli, et d'un jeune peintre de 25 ans, Kay Heinrich Nebel.

A son arrivée au Togo, venant du Libéria, Hans Schomburgk tomba malade d'une crise d'amibiase. Cependant, il envoya ses deux collaborateurs proches et la colonne des porteurs à Sokodé. Il les rejoignit plus tard pour le tournage du documentaire, et c'est Codelli lui-même qui le conduisit au lieu du tournage, en moto side-car.

(1) Capitale de l'actuelle Croatie, autrichienne à l'époque.

(2) Le commentaire de ces projections a été conservé à la Bibliothèque universitaire nationale slovène.

(3) Par exemple, le cinéaste allemand Schumamm avait déjà filmé en Afrique en 1908 un documentaire : *Was mir die Wildwis gab*. Quelques cinéastes anglais et français avaient eux aussi entrepris la réalisation de documentaires.

Schomburgk essaya de développer sur place les pellicules, dans un petit laboratoire, mais il se heurta à de grandes difficultés. Il ne put développer qu'un échantillonnage des films tournés. Les autres bandes durent être envoyées en Angleterre.

Après avoir commencé le tournage et impressionné quelques 3000 mètres de pellicules, Schomburgk reçut un télégramme de ses commanditaires de Hambourg, qui lui faisaient savoir que toutes les pellicules étaient mal éclairées et la mise au point complètement floue, donc le produit non exploitable. Ils renonçaient au tournage et coupaient net toute participation financière.

Schomburgk se retrouvait dans une situation extrêmement fâcheuse. Afin de rembourser une partie des frais, il se voyait obligé de congédier ses deux collaborateurs et de vendre son matériel cinématographique.

Mais, en présentant à Codelli le projet d'un film qui serait certainement très rentable, Schomburgk enthousiasma le baron et sut le persuader d'investir dans la production cinématographique toutes ses économies, soit un montant de 46 000 marks⁽¹⁾.

En juillet 1913, Codelli racheta le matériel de Schomburgk, lui paya un voyage à Londres et Hambourg, et couvrit toutes les dépenses nécessaires à la nouvelle expédition.

Le contrat qui liait Schomburgk et Codelli stipulait que celui-ci serait le propriétaire du négatif du film et que le bénéfice des projections serait partagé à raison de 10 % pour l'actrice, 5% pour le cameraman, et le reste pour Codelli et Schomburgk.

A Londres, Schomburgk engagea un jeune cameraman anglais, James Hodgson, et intéressa à l'affaire quelques investisseurs, désireux non seulement de produire des documentaires, mais aussi de réaliser un film de fiction avec de vrais acteurs. Le scénario de l'un d'eux serait tiré d'une histoire que la mère de Codelli avait proposé, à la demande de son fils : lors d'un orage, un paquebot

(1) Un haut fonctionnaire allemand en poste au Togo gagne alors 8 à 10 000 marks par an. L'investissement de Codelli représenterait une somme de l'ordre de 150 millions de francs cfa d'aujourd'hui.

périt sur la côte africaine. Les vagues jettent sur la plage un berceau, avec une petite fille. Des indigènes trouvent l'enfant, l'élèvent, la vénèrent. Un voyageur blanc arrive dans cette tribu et décide de la sauver. Une nuit, il s'enfuit avec elle. Ils errent dans la brousse, perdus, assoiffés et affamés, poursuivis par les sauvages. Miracle, ils rencontrent un Blanc (rôle tenu dans le film par Leo Poljanec⁽¹⁾), qui les cache dans sa paillote et les soustrait à leurs féroces poursuivants.

Le rôle principal du film, alors intitulé "*La fille perdue*", fut confié par Schomburgk à la jeune Meg Gehrts, qui fut ainsi la première actrice à tourner dans l'intérieur de l'Afrique

La nouvelle équipe technique réussit à supprimer les défauts et les défaillances d'éclairage qui avaient été la cause de l'échec initial.

Selon le témoignage de Hans Schomburgk lui-même, non seulement Codelli soutenait l'entreprise cinématographique financièrement, mais il coopéra aussi directement à la réalisation.

La Première Guerre mondiale allait déjouer les projets cinématographiques de Codelli et Schomburgk.

En octobre 1914, Rosalie Codelli, ayant reçu une lettre de Schomburgk envoyée de Hambourg, apprit l'heureuse nouvelle que Schomburgk lui-même et Meg -devenue entre-temps sa femme⁽²⁾- étaient arrivés en Allemagne sains et sauf, mais que les pellicules étaient restées à Londres, où ils n'avaient pu retourner quand la guerre avait été déclarée. Les films avaient été placés sous séquestre et ils restèrent jusqu'au milieu des années 1920.

En 1921, Codelli rencontra Schomburgk, mais celui-ci lui cacha manifestement qu'il avait emporté de Londres, juste avant la guerre, une copie positive du film, qu'il utilisait pour ses conférences depuis mars 1919. Il prétendra plus tard n'avoir reçu la copie qu'en 1926, mais, dans un de ses livres, il reconnut avoir rapporté d'Angleterre les bandes qui lui ont servi de base pour son film *Im Deutschen Sudan*. Ensuite, après la levée du séquestre anglais, il

(1) Ce que Meg Gehrts passe curieusement sous silence dans son livre.

(2) On ignore toujours la date et le lieu de ce mariage.

loua le film à différentes maisons de distribution, toujours sans l'accord de Codelli.

Le baron fut obligé de déposer plainte contre Schomburgk, exigeant de lui la reconnaissance que le film était sa propriété, la restitution du négatif et de toutes les copies faites, et la cessation immédiate des projections. Il exigea aussi la restitution de tout l'argent investi. Le procès traîna longtemps puisque, en 1930 encore, Codelli s'efforçait de se faire rembourser cet argent, par l'intermédiaire de Meg, divorcée de Schomburgk. De toute façon, Schomburgk aurait été bien incapable de lui restituer une telle somme, même s'il l'avait voulu. Mais, comme ses derniers films le démontrèrent, *Die Wildnis stirbt* de 1936 et *Frauen, Masken und Daemonen* de 1948, des fragments entiers du film "La fille perdue" ont continué à être utilisés dans différents montages.

Mais ces problèmes ne rendirent pas Codelli amer vis-à-vis de ses souvenirs d'Afrique. Il conserva toute sa vie un vif intérêt pour ce continent. Au château de Thurn, entouré de ses trophées de chasse et de ses collections, il aimait revivre des événements de son aventure africaine, la période la plus tumultueuse de sa vie. Une vie d'aventure dont on pourrait faire un film...

Liubliana - Lomé, 1996.

Les informations ici présentées sont pour l'essentiel issues de diverses publications en slovène de Branko Ozvald et Zmago Smitek, d'articles de la presse de Liubliana et d'un survol des correspondances (en allemand) de la famille Codelli.

Index des noms de personnes (au Togo)

- Alfred (interprète) : 41, 42, 48, 49, 57, 86,
121, 136, 143, 240
Asmani (boy) : 143, 180, 181
Berger (Dr) : 51-54
Brill (Dr) : 262
Bürli (cameraman) : 21, 268
Clifford (gouv. anglais) : 27
Codelli von Fahnenfeld (baron) : 29-31,
37, 44, 154, 227-233, 240, 245, 251-271
Codelli (baronne Nina) : 229, 232-234,
245, 262-266
Dehn (administr. à Bassar) : 226
Mme Dehn : 226, 227, 229
Dermani (*malam* de Didaouré-Sokodé) :
224
Djoa (boy) : 52, 53
Djobo Boukari (roi du Tchaoudjo) : 62
Engelhardt (Dr) : 91
Freyschmidt (technicien) : 259
Gardin (administr. à Mango) : 16, 103
Gruner (Dr) : 103, 115
Hirschfeld (von, administr. de Mango) :
16, 103-105, 108, 109, 112, 115, 118, 126,
127, 155, 159, 190, 200
Hodgson (caméraman) : 17, 21, 45, 47, 71,
76, 79, 83-85, 98, 101, 102, 111, 113, 119,
138, 140, 147-149, 160, 162, 167, 176,
183, 187, 197, 201, 202, 234, 243, 245-
248, 269
Kabrichika (boy) : 230
Kaiser (technicien) : 257, 259, 260
Kallweit (transporteur) : 222
Kersting (Dr) : 62, 74, 77, 184, 200
Kesler (technicien) : 262, 264, 267
Küpper (instituteur) : 16, 59, 218, 222, 224,
226
Lange (ingénieur) : 51, 52,
Lokovsek (suivante) : 262
Mans (lieutenant) : 236
Massow (von, lieutenant) : 199
Mecklembourg (duc de) : 16, 27, 46, 117,
183, 236, 238, 240, 248, 257, 262, 264, 266
Mellin (capitaine) : 105
Messa (cuisinier) : 48-50, 72, 73, 129, 136,
138, 143, 144, 181, 190, 217, 218, 240
Mohamed (*malam* de Bassar) : 202, 203
Mseu (interprète) : 86, 87
Muckè (administr. de Bassar) : 16, 199-
202, 226
Nebel (acteur) : 58, 67, 68, 71, 76-79, 82,
84, 243, 246, 268
Ouro Djabo (chef de Paratao) : 60-64
Pankow (commandant) : 16
Parpart (von, administr. de Sokodé) : 16,
204, 222, 226, 227
Poljanec (technicien) : 253, 261, 262, 264,
267, 268
Porteous (Dr) : 118,
Rentzell (von, lieutenant) : 16, 27
Seefried (von, admin. de Mango) : 260
Schomburgk (major/metteur en scène) : 7,
8, 19, 31, 36-39, 45-55, 58, 63, 66-68, 71-
77, 80, 83-88, 91-101, 108-128, 136-139,
142-165, 172, 173, 176, 179-192, 196,
199, 221-224, 236, 240, 243-250, 253,
268-271
Sonntag (administr. à Mango) : 16, 103
Sougou (dignitaire à Paratao) : 61
Thierry (lieutenant) : 105
Triebe (commandant) : 16, 23, 26
Vollbehr (peintre) : 236-238, 245, 250

Index des noms de lieux et d'ethnies (au Togo)

- Agbandi : 54, 55, 259
 Agbélouvé : 266
 Alédjo Kadara : 59, 70-74, 77, 82, 219
 Aného («Petit-Popo») : 238, 255
 Anié : 51, 53, 257, 258
Ashanti : 129
 Atakpamé : 27, 29, 46, 55, 88, 94, 98, 147, 213, 216, 221-223, 227, 228, 233, 256-259
 Bafilo : 65, 77-79, 83-91, 101, 165, 198, 206, 245
 Bandjéli : 179, 184-187, 190-197, 201-204, 245
 Bapouré : 93-95
 Bassar (ville) : 4, 16, 187-189, 197-205, 226, 256, 259
 Bassar (pays) : 196-198
 Beakpabé : 198
 Blitta : 55, 56, 228, 259
 Bwété : 119
Dagomba : 166
 Dako : 91, 259
 Dakpé/Dankpen (rivière) : 95
 Dapaong : 117
 Djabataouré : 56, 259
 Djéréponi : 160, 161
Foulbé/Peul : 114, 128, 129, 137, 203
Gourma : 117, 129, 133, 136, 141
 Guérin-Kouka : 95-100, 181
Haoussa : 114, 157, 158, 170, 209
 Iboubou : 183-188
 Kabou : 91
Kabyè : 55, 88, 114,
Kabyè (Monts) : 88, 101, 223
Kama (rivière) : 200, 219
 Kamina : 29, 39, 44-51, 56, 143, 154, 227-233, 245, 257-264
 Kara (rivière) : 100, 101, 198, 245, 259
 Katchamba : 99, 100
 Kete-Krachi : 256
 Kolonaboua : 57
Konkomba : 4, 10, 94-98, 101, 114, 121, 155, 163-178, 181-188, 194, 197, 199, 210, 222, 237, 244, 245
Kotokoli : voir *Tchaoudjo*.
 Kougnao : 160, 179, 1180, 185-188
 Koumongou (rivière) : 102
 Kpalimé : 222
 Lomé : 16, 21, 26, 98, 146, 155, 200, 234-238, 255, 257, 259, 262, 264
Losso : 88
 Magou : 121, 154
 Mandouri : 117, 146
 Malfakassa : 75, 219, 221
 Mango : 16, 95, 100-120, 126, 131, 136, 142-146, 151-160, 176, 184, 190, 198, 200, 218, 245, 256, 259, 260
 Mô (rivière) : 198, 200
 Nadjo : 154
 Nali : 99-103
 Nambiri : 160, 162, 165, 168, 179, 197
 Nandouta : 184
 Nyamassila : 53-55, 259
 Oti (riv.) : 4, 101-104, 111-113, 117-124, 128, 146-152, 160, 176, 179, 184, 245, 260
 Ounyogo : 160
Peul : voir *Foulbé*
 Panchéli : 117, 146-148
 Paratao : 59-67, 70, 101, 208, 218, 220, 226
 Sasilo : 259
 Sokodé : 10, 16, 47, 55, 58, 59, 68, 71, 86, 87, 91, 94, 95, 101, 129, 143, 147, 159, 176, 184, 186, 204, 205, 218-229, 233, 256-260, 268
 Soumbou : 127-129, 132, 138-142, 145-148, 203
 Tabalo : 220
Tamberma : 105-107
Tchaoudjo/Kotokoli : 10, 61, 62, 64, 69, 101, 206-209, 214, 220, 222
Tchokossi (ou prétendus tels) : 10, 105-107, 116-122, 127, 129, 132-136, 140-142, 146, 148, 157, 158, 175, 208, 214
 Tchopowa : 160, 172-179
 Tem (plaine) : 222
 Togblékopé : 259
 Volta (rivière) : 101
 Yendi : 105, 166, 257

TABLE DES ILLUSTRATIONS

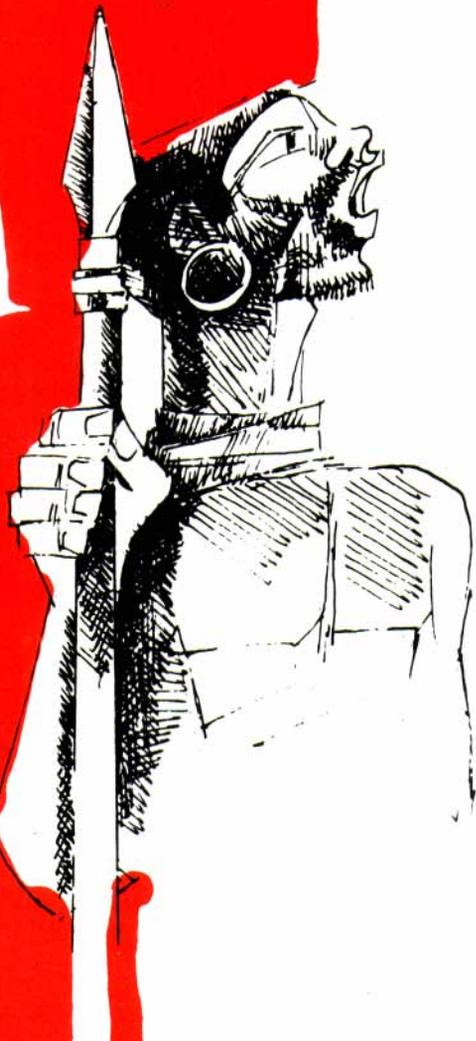
1 - Le major Schomburgk	8
Carte du voyage au Togo	13
2 - Meg Gehrts avec deux enfants	14
3 - Meg en costume «africain»	33
4 - Meg et le baobab	34
5 et 6 - Scènes de <i>La déesse blanche des Wangora</i>	35
7 - Femmes à la coiffure	40
8 - Scènes au Tchaoudjo	60
9 et 10 - Femmes et enfants de Paratao	65
11 - Meg et sa «gardè» à cheval	69
12 - Fabrication des perles végétales	81
13 - Vanneries féminines	90
14 - Le prétendu «fort tamberma» de Mango	107
15 - Case de chef près de Mango	107
16 - Meg, Schomburgk et Hirschfeld sur l'Oti	112
17 - «Jeu indigène»	116
18 - Village tchokossi	116
19 et 20 - Croquis et plan d'une soukala fortifiée	134
21 - Meg et les hippopotames	150
22 - Guerrier konkomba	164
23 - Visage de guerrier konkomba	166
24 - Jeune guerrier konkomba	169
25 - L'équipement du guerrier konkomba	171
26 - Le campement de Tchopowa	175
27 - Village konkomba	175
28 - Tir à l'arc konkomba	177
29 - Grenier konkomba	178
30 - Casque konkomba	182
31 - Le «fort romain» d'Iboubou	185
32 - Campement en brousse	185
33 - Haut-fourneau à Bandjéli	193
34 - Le village de Bandjéli	195
35 - Produit de la fonte du fer	195
36 - Jeune femme kotokoli de Bafilo	206
37 - Coiffure féminine haoussa	209
38 - Tâches féminines	215
39 - Femmes togolaises et <i>Déesse blanche</i>	235
40 - Meg Gehrts vue par le peintre Vollbehrr	237
41 - Le baron Codelli vu par V. Ambrozić-Campbell	252

TABLE DES MATIERES

Avant-propos (par Yves Marguerat)	5
Titre originel	7
Préface (par Hans Schomburgk)	9
Introduction (par Meg Gherts)	15
I - De Londres à Lomé	19
II - Comment nous avons filmé <i>La Déesse blanche...</i>	29
III - La vie à Kamina	39
IV - La randonnée commence	45
V - D'Atakpamé à Sokodé	51
VI - Dans la capitale du Tchaoudjo	61
VII - Alédjo Kadara, la Suisse togolaise	71
VIII - A Bafilo, au milieu des gens	83
IX - En route de nouveau	91
X - Noël à Sansané-Mango	103
XI - Dans notre Extrême-Nord	117
XII - Chez les sauvages de Soumbou	129
XIII - Retour à Mango	145
XIV - Traversée du pays konkomba	155
XV - De Nambiri à Tchopowa	165
XVI - Les mineuses de Bandjéli	179
XVII - En pays de montagne	197
XVIII - «Affaires de femmes»	207
XIX - Retour à Sokodé	219
XX - Kamina - Lomé - Retour chez nous	229
Postface (par Philippe David)	243
Le baron Codelli : un inventeur au Togo (par Vesna Ambrožič - Campbell)	251
Index des noms de personnes	272
Index des noms de lieux et d'ethnies	273
Table des illustrations	274

Achévé d'imprimer sur
les presses offset C. T. C. E.
1^{er} trimestre 1997
Lomé - Togo

Rendre aux Togolais les sources de leur histoire écrite, voilà l'objectif des "Chroniques anciennes du Togo", collection créée par un groupe de chercheurs de l'Université du Bénin et du Centre ORSTOM de Lomé : des documents anciens exhumés et commentés pour le lecteur d'aujourd'hui, mis à la portée du grand public grâce à la générosité des entreprises et des institutions ouvertes au mécénat.



Ce document est le tout dernier récit de voyage au Togo à l'époque allemande. Sa singularité est d'être l'oeuvre d'une femme : une jeune fille de 22 ans, qui découvre l'Afrique avec curiosité et finesse, et surtout une vive sympathie pour les femmes et les enfants qu'elle rencontre : un témoignage exceptionnel, qui garde toute sa valeur et sa fraîcheur. C'est aussi le récit d'une aventure étonnante : la traversée du Togo par une équipe de cinéastes et d'acteurs, venus chercher, pour tourner leurs films (fictions et, de plus en plus, documentaires ethnologiques), des décors encore jamais vus dans la courte histoire du cinéma.

Dans leur quête d'une Afrique «authentique», ils nous entraînent dans des régions alors fort mal connues du Nord et de l'Extrême-Nord du Togo : Sokodé et le pays kotokoli, Mango et la haute vallée de l'Oti, le monde des guerriers konkomba et celui des métallurgistes bassar... Rendons grâce à la charmante Meg Gehrts de nous en avoir rapporté ces précieux souvenirs.

En annexe, on découvrira le personnage extraordinaire que fut le

baron Anton Codelli, constructeur de la station de radio de Kamina... et financier (malheureux) de cette aventure cinématographique.

Cet ouvrage a pu être réalisé grâce à une subvention de l'Office des Postes et Télécommunications du Togo (OPTT) et à un don de papier de l'UNESCO.

Titres déjà parus dans la collection :

- n° 1 - LE TOGO EN 1884 SELON HUGO ZÖLLER, présenté par Yves Marguerat (1990).
- n° 2 - HISTOIRE DE PETIT-POPO ET DU ROYAUME GUIN, par le roi Aghanon II, 1934, présenté par Nicoué Gavibor (1991).
- n° 3 - LE TOGO SOUS DRAPEAU ALLEMAND SELON H. KLOSE, traduit et présenté par Philippe David (1992).
- n° 4 - LA NAISSANCE DU TOGO SELON LES DOCUMENTS DE L'ÉPOQUE..., présenté par Yves Marguerat (1993).
- n° 5 - REGARDS FRANÇAIS SUR LE TOGO DES ANNÉES 1930, par J. Mariet, Cl. Lestrade, L. Préchoux, J. Massu (1995).